This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ott 7122

Harvard College Library

Bought with
Money received from
Library Fines.

24 Jan. 190

LA GUERRE

SUR

LE DANUBE

(1877-1878)

LA GUERRE

SUR

LE DANUBE

(1877-1878)

PAR

CAMILLE FARCY

PARIS

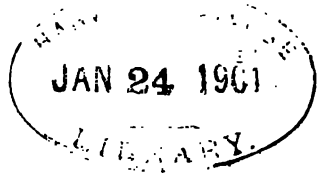
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON JULES CLAYE

RUE SAINT-BENOIT

1879

Ott 713.2



Fine Money

PRÉFACE

L'auteur entreprend une tâche difficile et complexe au moment où la grande question des religions et des races, dans l'ancienne Turquie d'Europe, n'est pas encore tranchée, où l'exécution pure et simple du traité de Berlin rencontre de tels obstacles qu'aucune des plaies ouvertes par l'épée de la Russie n'est en voie de guérison, où l'anarchie règne en maîtresse dans des provinces trop slaves ou trop grecques pour rester sous la domination turque et trop peuplées de musulmans pour devenir du jour au lendemain de simples annexes de la Russie, de l'Autriche ou de la Grèce.

Le retard apporté par les Moscovites eux-mêmes, n dépit de l'accord des plénipotentiaires européens, à l'organisation administrative de la Bulgarie princière, l'embarras manifeste des commissaires

chargés d'ériger la Roumélie orientale en province autonome, la guerre entreprise par les Bosniaques et les Herzégoviniens contre les décisions du Congrès, en ce qui concerne l'occupation austro-hongroise, la constitution de la ligue albanaise dont le programme est un refus formel de reconnaître le fait accompli, l'insurrection des Pomaks ou Bulgares convertis à l'islamisme, dans la chaîne du Rhodope, sont autant de problèmes dont nul ne saurait prévoir les solutions ou déduire les conséquences. On voit renaître çà et là, chez les races les plus fortes, d'anciennes idées de *nationalisme*. L'histoire des peuples absorbés par la Turquie conquérante semble sortir d'une léthargie de plusieurs siècles. Le métal en fusion cherche un nouvel alliage et les événements se précipitent, en dépit de M. de Bismark et malgré la volonté des puissances.

La campagne ouverte par les Russes au printemps de l'année 1877 s'est poursuivie sans relâche, grâce à une effroyable consommation d'hommes, à travers les péripéties les plus dramatiques et les plus imprévues, avec des fortunes diverses. Elle a mis en lumière, surtout du côté des vaincus, de véritables aptitudes militaires pour aboutir, neuf mois plus tard, à l'éclipse totale du Croissant. Ayant été témoin des événements dont les bords du Da-

nube et les versants du Balkan ont été le théâtre pendant la guerre russo-turque, l'auteur croit le moment venu d'en tracer un tableau fidèle et de fixer, dans un sol encore mouvant, les premiers jalons de l'histoire. Il est permis de jeter, dès maintenant, un coup d'œil d'ensemble sur les hasards de cette lutte étrange et de rechercher les causes de succès et d'échecs sans précédents dans ces régions.

Les guerres nombreuses et toujours fécondes en surprises des bords du Danube et de la presqu'île balkanique, celle même de 1828-1829 dont M. de Moltke s'est fait autrefois l'historien, sont loin de présenter soit militairement, soit politiquement, d'aussi réels éléments d'intérêt. Elles ne pouvaient avoir, au temps où la force ne primait pas encore le droit, que des conséquences d'ordre secondaire. Les traités qui consacraient alors les victoires de l'une des puissances orientales sur l'autre ne faisaient que modifier les conditions de l'équilibre européen sans en détruire le principe.

Dans un autre ordre d'idées, la guerre du Danube, en 1877, n'a-t-elle pas révélé les imperfections de l'organisation militaire du grand empire du Nord, l'insuffisance scientifique de ses généraux et l'immoralité de ses administrateurs? Le vain-

queur a donné de telles preuves de faiblesse qu'un ensemble de succès décisifs, couronné par le triomphe le plus enviable, n'a pas suffi à relever son prestige profondément atteint par les retards du début de la campagne et les fautes commises durant les six premiers mois de la guerre.

L'indomptable courage du vaincu, défendant pied à pied, sans forfanterie comme sans faiblesse, le sol ottoman, et l'admirable exemple légué aux soldats de tous les pays par un général qui, privé de vivres et de munitions, manquant de nouvelles, sans secours à espérer, est tombé bravement sur le champ de bataille, se refusant, avec hauteur, à rendre une place de guerre improvisée devant les tranchées de laquelle il avait arrêté pendant cinq mois l'armée russe, ont également et à juste titre étonné l'Europe.

Un certain nombre de problèmes militaires se sont posés, depuis quelques années, et l'étude au point de vue technique des conditions dans lesquelles s'est livrée la grande lutte dont nous essayons d'esquisser les phases, passionne dès à présent les officiers de tous les pays. Au nombre des questions sur lesquelles on disserte à perte de vue depuis 1870, celles qui ont trait au service obligatoire, aux armées à gros effectifs, à la force d'im-

pulsion de régiments formés de jeunes soldats insuffisamment encadrés, à la résistance plus ou moins grande que peuvent offrir des milices armées de fusils à tir essentiellement rapide, ne sont pas les moins importantes.

L'audace de l'assaillant, les entreprises tentées à grande distance par des corps volants sous la conduite de chefs téméraires, l'énergique résistance d'un ennemi qui s'attachait au sol avec une ténacité que les vieilles bandes ottomanes des guerres de 1828 et de 1855 n'ont pas surpassée, l'usage que des volontaires levés à la hâte ont su faire des armes nouvelles, sont autant d'arguments dont l'école moderne saura profiter. Elle aurait tort cependant de tirer de ces grands exemples des conséquences extrêmes. Le terrain sur lequel s'engageait la lutte, la complicité ou l'inertie des populations chrétiennes, le fanatisme religieux et le patriotisme outré, formaient une série de facteurs dont il serait imprudent de ne pas tenir compte. Si nous formulions des conclusions purement techniques, en nous isolant des circonstances ambiantes et des milieux, nous nous exposerions à de graves erreurs. Les mêmes réserves sont à recommander s'il s'agit de mettre en doute l'efficacité de l'artillerie préparant l'assaut de défenses improvisées

quand on a laissé le temps à l'ennemi de remuer la terre et de se couvrir à sa guise.

L'auteur essayera de tirer de ces événements dramatiques des enseignements comparables à ceux dont les nations militaires ont su profiter au lendemain de nos désastres.

LA GUERRE

SUR LE DANUBE

EN 1877

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE ET CAUSES DU CONFLIT.

Si le cadre de cet ouvrage comportait une étude approfondie des empiétements successifs des czars et des intrigues de la diplomatie moscovite, en Orient, depuis la paix de Carlowitz, en 1699, qui fit d'Azow une ville russe, depuis le traité d'alliance signé en 1711 par le prince de Moldavie Démétrius Cantemir avec Pierre le Grand; s'il nous était donné d'écrire l'histoire des agissements de la Porte Ottomane, depuis qu'elle a cessé d'être conquérante, et de chercher les raisons de sa décadence, nous n'aurions pas de peine à déduire les causes premières de la guerre turco-russe de 1877. Nous démontrerions que la Russie a toujours considéré ses conquêtes comme des étapes et qu'elle est la seule nation au monde qui n'ait point

elle-même fixé des bornes à ses désirs en s'arrêtant à des frontières naturelles. Nous suivrions pas à pas, dans leur incessante propagande, ces diplomates, ces popes, ces soldats qui disent à l'Occident : « Nous sommes la civilisation, » à l'Orient : « Nous sommes le christianisme, » aux despotes de l'Asie centrale : « Nous sommes l'autocratie. » Nous expliquerions par des motifs tirés de leur religion même pourquoi les Turcs, après avoir conquis, n'ont pas su nationaliser, et comment la tolérance de l'islam envers les autres religions, au début de la conquête, a perpétué les guerres intestines et favorisé le prosélytisme gréco-latin.

Il faut nous en tenir aux causes immédiates de la guerre dont le traité de Berlin n'est que l'avant-dernier chapitre.

Le traité de paix signé à Paris, le 30 mars 1856, stipulait dans son article 7 que la Sublime Porte était admise à participer aux avantages du droit public et du concert européen. La Turquie, dont les représentants avaient siégé au Congrès, entrait de plain-pied dans la grande famille des nations civilisées. Les plénipotentiaires, après avoir pris acte, dans l'article 9, du firman octroyé par le sultan à ses sujets, sans distinction de religion ni de race, déclaraient, en outre, que la communication bénévole de ce document ne donnerait, dans aucun cas, le droit aux puissances contractantes de s'immiscer soit collectivement, soit séparément, dans les rapports du sultan avec ses sujets, ni

dans l'administration intérieure de son empire. La situation nouvelle faite à la Turquie par les puissances qui s'engageaient solennellement à respecter son indépendance et son intégrité territoriale, lui créait de grands devoirs. Maîtresse chez elle, grâce à la générosité de l'Europe, il lui fallait prouver qu'elle était digne de l'être, doter l'empire d'une administration sage et réparatrice, travailler à amalgamer, sous l'égide d'un bon gouvernement, les différentes races dont sont peuplées ses provinces, et surtout rendre impossible le retour des insurrections et des scènes de massacre dont les puissances s'étaient tant de fois émues. L'œuvre était difficile, mais elle n'eût pas été au-dessus du génie des deux hommes d'État éminents qui dirigèrent les affaires ottomanes à partir de 1856, Fuad pacha et Ali pacha, si la diplomatie russe, reprenant au lendemain de la signature du traité de Paris son œuvre de dissolution, n'avait réussi à faire adopter dans les conseils du sultan la politique de bascule entre les éléments grec et bulgare. De grandes choses ont cependant été entreprises, et la civilisation occidentale a pénétré en Turquie avec les chemins de fer. Ces progrès matériels ont été accomplis avec une louable activité, et si de sages réformes, consistant en un système équitable de libertés civiles et municipales, une meilleure distribution de la justice et une exacte répartition de l'impôt, avaient été établies, la Porte aurait facilement répondu aux espérances de l'Europe.

Malheureusement, comme on vient de le voir, les deux races bulgare et grecque, autrefois unies, ne marchaient plus d'accord, grâce aux intrigues des agents russes. La Porte ne craignit pas de favoriser l'une au détriment de l'autre, dans le sens de la politique moscovite, ajournant les réformes et se contentant d'opposer des chrétiens à des chrétiens.

Les puissances occidentales heureuses, en signant le traité de Paris, d'avoir tranché ou tout au moins ajourné pour longtemps le problème oriental, satisfaites de ne plus intervenir dans les affaires de l'empire turc, commirent la faute de se désintéresser de l'Orient et de traiter la Sublime Porte en gouvernement absolument majeur. Au lieu de veiller attentivement à la mise en pratique des réformes promises, au lieu d'exiger du sultan des garanties sérieuses, elles se bornèrent à donner quelques conseils qui ne furent pas écoutés. Cette abstention devait fatalement entraîner une diminution d'influence. C'est ainsi que la diplomatie occidentale ne sut ni comprendre, ni surveiller les agissements de la Russie. Celle-ci, voyant l'Occident remué par de graves commotions perdre de vue la Turquie, reprenait peu à peu la politique traditionnelle d'affaiblissement de l'empire ottoman, cette politique qui avait successivement provoqué les soulèvements de la Morée, la guerre de 1828, les insurrections bulgare et serbe, la guerre de 1854. Favorisée par les guerres européennes de 1859, 1866 et 1870, la diplomatie

moscovite prépara son terrain à loisir. Pendant qu'à Constantinople un ambassadeur d'une incontestable habileté flattait les uns, endormait les autres, se faisait redouter de tous, des émissaires panslavistes parcouraient la Bulgarie et la Bosnie ou s'installaient à Belgrade et à Cettinié. A dater de la signature du protocole de Londres, le 13 mars 1871, qui modifiait le traité de Paris, dans le sens des propositions russes, l'intrigue orientale entra dans sa phase active.

La détestable administration de la Porte, ses embarras financiers, les souffrances des populations chrétiennes écrasées d'impôts, les tragédies dont Constantinople fut plus tard le théâtre, donnaient de fortes chances à la Russie de réussir dans son entreprise. Elle reprenait avec quelque apparence de raison et de l'aveu de l'Europe le rôle qu'elle s'est si souvent attribué : de protectrice des populations chrétiennes d'Orient.

Dès les premiers jours de juin 1875, une insurrection éclata en Herzégovine dans la vallée de la Narenta. Le mouvement, peu important au début, devait bientôt s'étendre à la Bosnie. La Serbie et le Montenegro faisaient des préparatifs de guerre. On constatait peu après, en Bulgarie, la présence d'un grand nombre d'agitateurs et des tentatives de soulèvement. L'Europe, surprise en pleine paix par ces événements, étonnée de rencontrer un semblant d'accord entre les différentes races chrétiennes contre le gouvernement de la Sublime

Porte, s'émut outre mesure de prises d'armes dont l'agence slave de Raguse exagérait à dessein l'importance. Les puissances occidentales gagnées momentanément à la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg par son habile initiative pour le maintien de la paix entre la France et l'Allemagne, ne comprirent pas où ne voulurent pas comprendre que les agents du czar soulevaient une fois de plus les Bosniaques et les Herzégoviniens contre les begs musulmans, en exploitant la question agraire, excitaient les ambitions du Montenegro, laissaient entrevoir aux hommes d'État serbes la reconstitution du grand État slave de l'empereur Douchan, et pétrissaient comme une pâte molle, au gré de leurs fantaisies, la race bulgare. Cette politique latente devait successivement entraîner une recrudescence du mouvement insurrectionnel en Bosnie et en Herzégovine, les soulèvements et les massacres de Bulgarie, les événements de Constantinople, les guerres de Serbie et du Montenegro. Nous n'avons pas à expliquer ici comment la diplomatie russe sut tirer parti de la sauvage répression exercée par les Turcs en Bulgarie. La presse française et le parti Gladstone en Angleterre se laissèrent grossièrement tromper. On passa sous silence les premiers excès commis par les Bulgares, et on décupla le nombre des victimes en acceptant pour authentiques les rapports communiqués officieusement à Constantinople, aux correspondants des feuilles européennes, par l'ambassade russe. Sans entrer dans le

détail des faits militaires dont la Bosnie, l'Herzégovine, la Bulgarie, les frontières du Montenegro et de la Serbie, furent le théâtre, depuis le début de l'insurrection dans l'été de 1875, jusqu'à la cessation des hostilités entre la Serbie et la Turquie, à l'entrée de l'hiver de 1876, nous devons constater que la Porte avait réussi à comprimer le mouvement insurrectionnel bulgare de mai 1876, dans les Balkans, près d'Eski-Zagra, et de Tatar-Basardjïk; guerre intérieure dont les épisodes sont peu connus, mais qui fut longtemps soutenue par plus de 20,000 Bulgares en armes, à circonscrire dans de très étroites limites les insurgés d'Herzégovine et de Bosnie, incapables désormais de continuer même une guerre de partisans et à mettre la Serbie et le Montenegro dans une position des plus critiques.

La Roumanie seule, parmi les États tributaires, n'avait pas pris fait et cause pour les chrétiens de la rive droite du Danube, mais elle sut profiter des embarras de la Porte pour exposer ses doléances, formuler ses réclamations au sujet des îles du fleuve et de la bouche de Soulina et nouer avec la Russie des relations plus étroites. Elle augmentait en même temps son état militaire, donnait asile sur son territoire aux principaux agents du soulèvement bulgare et laissait voyager en armes, sur ses chemins de fer, les volontaires russes qui se rendaient à l'armée de la Morava commandée par le général Tchernaieff.

En effet, quelques milliers de Russes sous la conduite d'officiers munis de congés réguliers, soldés par les comités de Moscou, avaient quitté la Russie, du consentement des autorités, pour se joindre aux bataillons serbes et prendre part aux combats livrés par le général panslaviste autour d'Alexinatz et de Deligrad. Dans un pays comme la Russie, les grands courants d'opinion ne se déterminent par la voie de la presse que de l'aveu du gouvernement, mais une fois déterminés, ils se répandent avec une énergie et une impétuosité que l'absence des libertés les plus nécessaires suffit à expliquer. Les endiguer est difficile, et si le czar ne se résout pas à prononcer le *quos ego* qui desséchera pour longtemps le torrent, s'il ne lui paraît pas politique de trancher d'un seul coup la question qu'il a fait naître, il se voit condamné à devenir l'agent de la force nouvellement créée. En laissant la presse surexciter, dès le début des événements d'Herzégovine, le sentiment profondément religieux des masses, réveiller les vieilles haines contre l'ennemi traditionnel et prêcher une sorte de croisade du nord contre le midi, de la croix grecque contre le Croissant, le czar espérait provoquer une si redoutable manifestation que la Turquie, travaillée par ses dissensions intérieures, affaiblie par les prises d'armes de ses tributaires, ruinée financièrement, s'humilierait et consentirait à signer un acte d'alliance forcée. Le traité de Paris se trouverait ainsi virtuellement abrogé, et l'appui de l'Allemagne per-

mettrait à la Russie de reprendre en Orient la situation que la guerre de Crimée lui avait enlevée et le protocole de Londres partiellement rendue. L'entourage de l'empereur Alexandre se montrait au contraire très divisé. Le parti de la guerre, appuyé sur l'opinion, savait profiter des dissentiments qui existaient au sein même de la famille impériale et se montrait de plus en plus entreprenant, de plus en plus ardent à l'action. Les comités panslavistes assurés d'aussi hauts appuis prenaient la direction du mouvement, formaient dans l'État une sorte de ministère occulte, récoltaient des fonds, enrôlaient des soldats, achetaient des armes, subventionnaient ouvertement les deux principautés slaves et rendaient impossible au gouvernement toute retraite diplomatique.

CHAPITRE II.

CAMPAGNE DIPLOMATIQUE ET DÉCLARATION DE GUERRE.

Au mois d'août 1875, la Russie prit l'initiative d'une démarche auprès des puissances signataires du traité de 1856. Elle les conviait à arrêter, sur le terrain diplomatique, les mesures nécessaires pour circonscrire l'insurrection d'Herzégovine et ne pas la laisser dégénérer en une crise dangereuse pour la paix générale. Il s'agissait, comme l'expliquait M. le duc Decazes à l'ambassadeur de France à Constantinople, dans sa dépêche du 20 août, « d'une œuvre d'apaisement entreprise dans l'intérêt général et excluant toute pensée d'intervention armée ». Les représentants des puissances fixèrent aussitôt dans une conférence les termes du mandat à confier aux consuls délégués auprès des chefs insurgés, dans un but de conciliation. Les consuls échouèrent dans leur mission par suite de la continuation des opérations militaires de l'armée turque et des exigences des insurgés. Ceux-ci demandaient, en effet, avant de mettre bas les armes, la signature d'un armistice en règle et la promesse d'une intervention

diplomatique de l'Europe. L'idée émise par l'agent d'Autriche-Hongrie de réunir une conférence à Mostar n'eut pas de suites, et les réformes octroyées par l'*iradé* du 2 octobre et complétées par le firman du 12 décembre n'enrayèrent pas les événements. Cette phase de pourparlers diplomatiques devait aboutir, à la fin décembre 1875, à l'envoi aux puissances de la note du comte Andrassy, dont le plan avait été concerté avec les cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg.

Après avoir tracé l'historique des négociations entreprises depuis le commencement de l'insurrection de l'Herzégovine, sur l'initiative des cours d'Autriche-Hongrie, de Russie et d'Allemagne, le chef du cabinet austro-hongrois exposait que les gouvernements avaient été jusque-là guidés par le désir d'éviter « tout ce qui eût pu être interprété comme *une ingérence prématurée* de l'Europe ». Les espérances des puissances ayant été déçues, les réformes publiées par la Porte ne semblant pas avoir en vue l'apaisement des populations des provinces insurgées, ni être suffisantes pour atteindre ce but essentiel, le comte Andrassy, d'accord avec les deux cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg, posait en principe que « l'unique chance d'éviter de nouvelles complications se trouvait dans une manifestation émanant des puissances ».

L'Angleterre, la France et l'Italie, n'ayant rien trouvé dans la note qui fût contraire au traité de Paris, promirent d'appuyer les conclusions des trois cours auprès

du gouvernement de la Porte. Ces conclusions étaient les suivantes : 1° pleine liberté religieuse, à bref délai; 2° abolition du fermage des impôts; 3° loi nouvelle garantissant aux provinces de Bosnie et d'Herzégovine l'emploi sur place des impôts payés par elles ; 4° création d'un comité mixte, composé moitié de musulmans, moitié de chrétiens des deux confessions et chargé de veiller à l'exécution des réformes demandées par les puissances et promises dans l'iradé du 2 octobre et le firman du 12 décembre 1875 ; 5° amélioration de la situation de la population agricole.

La Porte, à laquelle la note avait été remise le 31 janvier, adhéra au programme des puissances par une réponse datée du 13 février 1876 ; mais les insurgés, encouragés par l'action des cabinets européens, refusèrent de se soumettre à ces conditions et formulèrent une série de *desiderata* inacceptables, parmi lesquels figuraient la cession par la Turquie du tiers des terres possédées par les agas, le désarmement des musulmans indigènes et l'évacuation du territoire de l'Herzégovine par les forces régulières turques, sauf un droit de garnison dans un certain nombre de places désignées par eux. Les événements s'aggravèrent encore à la suite du massacre à Salonique, le 3 mai, des consuls de France et d'Allemagne. De nouveaux pourparlers entre les cabinets des trois empires amenèrent la rédaction du mémorandum de Berlin le 13 mai. On demandait aux grandes puissances de se

concerter sur les dispositions à prendre pour préserver la sécurité de leurs nationaux et celle des habitants chrétiens de l'empire ottoman sur tous les points où elle se trouverait compromise. « Ce but, disait le mémorandum, semblerait pouvoir être atteint par un accord général concernant l'envoi de bâtiments de guerre sur les points menacés et l'adoption d'instructions combinées aux commandements de ces navires, pour le cas où les circonstances exigeraient de leur part une coopération armée en vue du maintien de l'ordre et de la tranquillité. » Ce programme d'intervention, qui visait également une entente entre les puissances pour adopter les mesures efficaces que la non-pacification de la Bosnie et de l'Herzégovine pourrait rendre nécessaire au cas où l'armistice à négocier ne porterait pas ses fruits, fut approuvé par la France et par l'Italie; mais l'Angleterre refusa de s'y associer, par une note en date du 15 mai.

Les négociations suspendues se rouvrirent quand le cabinet serbe, après deux mois de guerre, demanda, le 24 août, aux puissances garantes d'amener par leurs bons offices la cessation des hostilités et de rétablir les bons rapports antérieurs entre la Sublime Porte et la principauté. Elles aboutirent à une suspension d'armes qui dura du 10 septembre au 3 octobre. Les conditions de paix offertes par la Porte ayant été jugées inadmissibles, la lutte recommença pendant que la diplomatie russe proposait aux puissances garantes

d'imposer aux belligérants un armistice de six semaines. La Porte offrit, dès le 12 octobre, de signer un armistice de six mois dont le principe fut accepté par le cabinet anglais, mais repoussé par le gouvernement russe. A la suite d'une mise en demeure formulée par le général Ignatieff, la Turquie consentit, le 1er novembre, à accepter un armistice renouvelable à courte échéance. L'Angleterre reprit aussitôt l'idée précédemment émise par elle de la réunion d'une conférence à Constantinople. La première séance fut tenue le 23 décembre et la dernière le 15 janvier 1877. Les plénipotentiaires se séparèrent sans avoir obtenu l'adhésion de Safvet pacha au programme européen. Si la Porte acceptait la discussion sur certaines des propositions faites par les puissances, elle s'opposait résolument à l'intervention étrangère dans la nomination des valis et à l'établissement d'une commission de contrôle. Safvet pacha se bornait, sur ces points particuliers, à proposer l'établissement en Bosnie, en Herzégovine et en Bulgarie, de commissions composées de musulmans et de chrétiens, en nombre égal, mais présidées par un fonctionnaire ottoman.

La Russie ne devait pas rester longtemps inactive. Dès le 31 janvier, le prince Gortschakoff adressait aux puissances une circulaire dans laquelle il expliquait que le refus du gouvernement turc portait atteinte au repos et à la dignité de l'Europe. L'empereur Alexandre, avant de se décider à adopter une ligne de conduite,

désirait connaître les intentions des cabinets « avec lesquels il voulait, *autant que possible*, agir en commun à l'avenir ».

L'Europe très inquiète depuis le discours prononcé à Moscou par le czar, le 11 novembre, un mois avant la réunion de la conférence, en présence des représentants de la noblesse, étonnée des résistances de la Porte, se reprenait parfois à espérer une solution pacifique. Elle se souvenait des efforts tentés par la Russie pour empêcher la conférence de Constantinople d'échouer et des engagements pris vis-à-vis de l'Angleterre. La Turquie, d'autre part, appliquait avec sincérité sa nouvelle constitution et venait de conclure avec la Serbie une paix équitable. Sur ces entrefaites, le général Ignatieff parcourut l'Europe pour entamer, auprès des cabinets, les négociations qui aboutirent, le 31 mars, à la signature du protocole de Londres par les représentants des six grandes puissances. Celles-ci prenaient acte de la conclusion de la paix avec la Serbie, considéraient comme désirable une rectification des frontières du Montenegro et reconnaissaient que les arrangements intervenus ou à intervenir entre la Porte et les principautés étaient un pas accompli vers l'apaisement, objet de leurs communs désirs. Elles invitaient, en outre, la Porte à replacer ses armées sur le pied de paix et à mettre en œuvre, dans le plus court délai possible, les réformes nécessaires pour la tranquillité et le bien-être des provinces chrétiennes. Les

puissances se proposaient de veiller avec soin, par l'intermédiaire de leurs représentants, à la façon dont les promesses du gouvernement ottoman seraient exécutées, et déclaraient qu'au cas où leur espoir se trouverait encore une fois déçu, elles aviseraient en commun aux moyens qu'elles jugeraient les plus propres à assurer le bien-être des populations chrétiennes et les intérêts de la paix générale.

Le protocole de Londres était la dernière tentative faite en commun par les puissances pour exercer une pression pacifique sur le gouvernement de la Porte. Il devenait en même temps le point de départ de l'action isolée de la Russie. En effet, le comte Schouvaloff, ambassadeur de Russie en Angleterre, avait remis le *pro memoria* suivant au secrétaire d'État d'Angleterre, comte Derby : « Si la paix avec le Montenegro est conclue, et que la Porte, acceptant les conseils de l'Europe, se montre prête à se remettre sur le pied de paix et à entreprendre sérieusement les réformes mentionnées dans le protocole, qu'elle envoie à Saint-Pétersbourg un envoyé spécial pour traiter du désarmement auquel Sa Majesté l'empereur consentirait aussi de son côté. Si des massacres pareils à ceux qui ont ensanglanté la Bulgarie avaient lieu, cela arrêterait nécessairement les mesures de démobilisation. »

L'apostille du comte Schouvaloff ne laissait que bien peu d'espoir aux puissances de voir la paix se maintenir. Avant de signer le protocole, le comte Derby

avait lu et remis une déclaration établissant en substance que si le but qu'on se proposait n'était pas atteint, notamment le désarmement réciproque de la Russie et de la Turquie et la conclusion de la paix entre ces deux puissances, le protocole de Londres serait considéré par l'Angleterre comme nul et non avenu. Le comte de Menabrea avait déclaré, de son côté, que l'Italie n'était engagée par sa signature qu'autant que l'entente entre les puissances se maintiendrait.

Le gouvernement ottoman, auquel le protocole de Londres fut communiqué le 3 avril, répondit le 9 par une note très accentuée. La Porte se refusait à désarmer et à envoyer un ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Elle repoussait la déclaration du comte Schouvaloff comme blessante et injuste. Tout espoir de paix devait être abandonné.

Le 24 avril 1877, le chancelier de l'empire russe remit à Tevfik bey, chargé d'affaires de la Sublime Porte à Saint-Pétersbourg, la note par laquelle il signifiait au gouvernement ottoman que l'empereur Alexandre « se voyait obligé de recourir à la force des armes ». Cette déclaration de guerre avait été précédée, le 19 avril, de l'envoi aux représentants de la Russie à l'étranger d'une circulaire explicative leur annonçant que l'empereur, après avoir résolu d'entreprendre seul l'œuvre de justice « qu'il avait convié les grandes puissances à entreprendre en commun », venait de

donner à ses armées l'ordre de franchir les frontières de Turquie.

Dès le 16 avril, cinq jours avant la réception de la note circulaire expédiée par le gouvernement ottoman, en réponse au protocole de Londres annoté par le comte Schouvaloff, le prince Gortschakoff avait signé avec le général Jean Ghika, plénipotentiaire roumain, une convention qui assurait, sous certaines conditions, le passage des troupes russes sur le territoire de la principauté. Il n'avait pas été un instant question, dans les délibérations du cabinet Bratiano, des stipulations expresses du traité de Paris, que, par un juste retour des choses d'ici-bas, le gouvernement roumain devait invoquer plus tard à Berlin pour protéger son intégrité territoriale. Les négociations engagées à partir du mois d'août 1875, sur l'initiative successive des cabinets de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Berlin, n'avaient en effet servi qu'à donner une sorte de consécration diplomatique à la rupture des anciennes alliances et à l'association des trois empereurs. Le chancelier russe était d'ailleurs résolu, si des protestations s'élevaient contre l'entrée en Roumanie de l'armée russe, à répondre que l'article 20 du traité de Paris avait été dès longtemps violé par la fusion des deux principautés valaque et moldave en un État de cinq millions d'habitants, après la double élection du prince Couza en 1859 reconnue par la Porte et définitivement consacrée par le firman d'octobre 1866.

Le gouvernement russe s'était-il lancé volontairement dans la guerre ? On est en droit de croire qu'il avait compté, jusqu'à la rupture des négociations, sur une soumission plus ou moins complète de la Porte. Les avantages qu'une guerre dont elle connaissait à l'avance les difficultés devait lui assurer, après une année de luttes et des sacrifices immenses, la Russie espérait les obtenir par les seules intrigues de ses agents et l'habileté de ses diplomates. L'empereur Alexandre, qui avait tant de fois offert à l'Europe des gages de son désintéressement et manifesté le désir d'éviter l'effusion du sang, était-il sincère ? En douter serait montrer une grande ignorance des conditions actuelles du gouvernement en Russie, de la force des courants d'opinion, dès qu'on a laissé par politique ou par inertie les clubistes du slavophilisme les diriger à leur guise, et des difficultés que rencontre l'exécution des volontés de l'empereur. Michelet a dit : « La Russie est un mensonge. » La politique de cet État, sorte de jésuitisme diplomatique, est en effet inspirée par le désir de tromper l'Europe sur ses rêves de conquête et son état social intérieur. Le tempérament slave, si naturellement porté aux extrêmes, si mobile, si plein d'étrangetés et de contrastes, est inconnu de l'Europe occidentale. Elle prend volontiers les Russes pour des septentrionaux, et ses publicistes n'hésitent pas à les désigner sous le nom d'hommes du nord. Le Russe est, au contraire, à la fois un oriental et un

méridional. Transplantée sous la pression des Tartares, cette race façonnée pour d'autres climats a subi d'étonnantes transformations et des déviations mentales constatées par tous les slavographes.

L'autocratie de l'empereur de toutes les Russies est un simple mirage. Le pouvoir du czar n'est absolu, sa volonté n'est toute-puissante, son désir n'est interprété comme un ordre que si ce pouvoir, cette volonté, ce désir s'exercent dans le sens des aspirations d'un peuple dont aucune représentation nationale, aucune émanation élue, aucune presse libre ne permettent de sonder l'opinion exacte, d'un peuple qui se laisse guider par des clubistes apôtres de la sainte Russie, des journalistes qui parlent de la mission civilisatrice des Slaves, des chefs de sectes, des comités socialistes, des rêveurs ayant pour unique religion le panslavisme.

Le régime a survécu, mais l'autocratie, devenue, dans ce siècle de lumière, un anachronisme, a perdu sa force. La nation a progressé pendant que son gouvernement restait stationnaire, immuable, avec son triple caractère religieux, civil et militaire. Le système politique de la Russie n'ayant pas été modifié en temps utile, qui oserait, aujourd'hui que la nation entière est travaillée dans le sens du socialisme et du communisme, enivrée de pensées malsaines de nivellement universel par le slavisme, l'amener subitement à formuler ses théories, à donner un corp à ses doctrines dans des

assemblées politiques? L'âme slave apparaîtrait alors dans toute sa vérité, et l'Europe connaîtrait la Russie. Le czar dispose d'une force effective moins grande que n'importe quel souverain constitutionnel. Il n'a pas voulu la guerre, il l'a subie. Assuré de l'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, il avait longtemps espéré obtenir, pour la Serbie, le *statu quo ante bellum,* après l'avoir lancée dans l'aventure de 1876; pour le Montenegro, un agrandissement territorial et un port; pour la Bosnie, l'Herzégovine et la grande Bulgarie des deux versants des Balkans, des institutions autonomes; et cela, sans tirer l'épée. Toutes ces unités slaves, préparées pour de nouvelles intrigues, opposées les unes aux autres, tour à tour directement protégées ou abandonnées à leur propre fortune, seraient devenues par la force des choses, dans un avenir plus ou moins rapproché, autant d'annexes russes. La guerre même heureuse n'offrait pas les mêmes avantages. On risquait de lasser le bon vouloir de l'Autriche-Hongrie, d'exciter les susceptibilités de l'Angleterre et de réveiller la barbarie dans des contrées où la Porte n'avait jamais complétement régné, même sur les musulmans, anciens propriétaires du sol convertis, frères de race et de langue des chrétiens orthodoxes ou latins. Mais sur la pente où l'avait entraînée le désir d'humilier la Porte, de profiter des événements que l'intrigue avait provoqués et d'effacer les derniers vestiges de ses défaites de Crimée, il avait été impossible à la Russie de s'arrêter

court. La nation surchauffée avait considéré comme une suprême injure la réponse pleine de fermeté du gouvernement ottoman. Il ne restait plus qu'à combattre.

CHAPITRE III.

ÉTAT DE L'OPINION EN ORIENT.

Quelles étaient cependant les dispositions des unités slaves au secours desquelles on allait se porter? Les chrétiens de la rive droite du Danube attendaient-ils les Russes comme des sauveurs, et les Latins tributaires de la rive gauche voyaient-ils d'un œil favorable l'entrée en scène de l'armée russe? Les Bosniaques et les Herzégoviniens étaient las de guerre et devinaient instinctivement que les bulgares, pour lesquels ils professent un mépris sans égal, seraient seuls à profiter des avantages immédiats que la Russie tirerait de ses victoires. L'immense vilayet de Bosnie qui comprend les six sandjaks de Bosna-Seraï, Bihatch, Banialouka, Szvornik, Novi-Bazar et la province d'Herzégovine, est le pays dont les tendances, abstraction faite de la question religieuse, sont, pour se servir d'un mot qui rend mieux que tout autre l'idée autonome teintée de nationalisme, les plus particularistes. Les 1,250,000 habitants de l'ancien royaume de Bosnie et de l'ancien duché d'Herzégovine, divisés en 515,000 grecs orthodoxes, 505,000

musulmans, 210,000 catholiques latins et 20,000 israélites, sont Slaves d'origine. L'élément musulman, très considérable comme on le voit, est formé par les *begs*, aristocratie bosniaque qui, lors de la conquête par les Turcs en 1463, consentit à se faire musulmane, en échange de la conservation de ses biens et de la reconnaissance de privilèges militaires, comparables à ceux dont jouissaient encore en Espagne, il y a quatre ans, les Basques et les Navarrais. Ces descendants des nobles bosniaques maintinrent jusqu'en 1851 la totalité de leurs droits féodaux sur les descendants des colons ou prolétaires, qui avaient gardé leur foi grecque ou latine. Ils ont opposé de temps immémorial la plus vive résistance, les armes à la main, aux essais de réforme administrative tentés par le gouvernement ottoman, soit pour les plier à son autorité trop souvent méconnue, soit pour améliorer, sous la pression de l'Europe, la situation des chrétiens victimes de la question agraire.

Si les musulmans de Bosnie et d'Herzégovine sont restés, même contre la Porte qui ne les soumit en apparence qu'en 1851, par l'épée victorieuse d'Omer pacha, les dominateurs jaloux des chrétiens de la même race, ils se rencontrent avec ceux-ci sur un terrain commun : la haine de l'étranger et la volonté de rester indépendants, quelque mortelles qu'aient été les luttes de religion éternellement allumées entre eux. Il y a chez ces Slaves, convertis ou non, une ardente volonté

d'échapper à la domination extérieure, tout en relâchant de plus en plus les liens qui les rattachent à la Porte. A part quelques districts voisins du Montenegro où les chrétiens grecs souhaitent une annexion de l'Herzégovine à ce petit État, la Bosnie chrétienne n'entend ni se fusionner avec la Serbie vers laquelle l'appelleraient la communauté d'origine, de langue et de religion, ni devenir autrichienne.

L'Autriche, dont les provinces limitrophes de la Bosnie : Dalmatie, Croatie, Slavonie, sont peuplées de Slaves, semblerait au premier abord devoir exercer une attraction invincible sur les habitants chrétiens des provinces turques congénères. Les Alpes dinariques forment, il est vrai, entre la Dalmatie et la Croatie autrichienne d'une part, l'Herzégovine et la Croatie turque de l'autre, une barrière presque infranchissable ; mais au nord-ouest et au nord, l'Unna et la Save sont des frontières faciles à effacer. Cependant, les rapports de l'Autriche avec la Bosnie ont toujours été des plus tendus.

Les Bosniaques chrétiens, Slaves comme les Croates, mais en énorme majorité, catholiques orthodoxes, ont de tout temps partagé la haine implacable que les musulmans des deux provinces portent aux Autrichiens. Ce parti pris d'autonomie dont la Serbie, qui rêvait la reconstitution, en 1876, de l'empire de Douchan et l'hégémonie sur les groupes slaves du moyen Danube et de la Save, a éprouvé les effets, est

d'ailleurs servi par la configuration des deux provinces et les qualités militaires de leurs habitants. La Bosnie est une forteresse naturelle protégée au sud et à l'ouest par une muraille de rochers que traversent d'étroits défilés à l'est, et, au nord, par la Drina et la Save. Les Bosniaques de la Craîna, dont la capitale est Banialouka, et ceux de la Possavina, dont le territoire s'étend entre la Bosna, la Save, la Drina et les montagnes qui bornent le bassin de la Spreca, sont tout aussi belliqueux que ceux du district de Novi-Bazar ou des montagnes de l'Herzégovine. Au moment où éclatait la guerre russo-turque, les chrétiens de Bosnie espéraient que l'intervention slave amènerait une amélioration de leur sort et une autonomie comparable à celle dont jouissait la Serbie avant l'évacuation par les Turcs des forteresses de Belgrade et de Chabatz, mais personne dans les deux provinces, même parmi les catholiques latins, ne songeait à l'occupation autrichienne.

La Serbie avait subi la plus rude des secousses en 1876. Dix fois lancée par la Russie dans des aventures militaires ou diplomatiques, dix fois abandonnée par elle, on l'avait vue poursuivre de nouveau la réalisation de son rêve. Le chef du cabinet serbe, M. Ristich, les hommes qui l'entourent, le prince Milan lui-même, sont loin d'être russophiles. « S'il y a quelqu'un au monde que nous détestions plus que le Turc, c'est le Russe », est un mot historique plein de vérité à Belgrade. La nation, composée en grande partie d'ha-

bitants des campagnes, dans un pays où les villes sont peu peuplées, éprouvait encore sur les frontières une certaine appréhension des incursions d'irréguliers ottomans, mais elle ne rêvait pas, elle n'avait jamais rêvé ni la guerre contre les Turcs, ni l'extension du territoire dont elle s'était autrefois assuré la possession par les armes. Elle jouissait en paix de son autonomie, et la fameuse oppression sous laquelle gémissaient les Serbes, dans les feuilles anglaises et françaises, se bornait au faible tribut annuellement payé à la Porte, environ 0 fr. 40 par tête d'habitant. Mais le tort des ministres de toutes ces petites autonomies orientales est de vouloir jouer un rôle et de croire que leur diplomatie saura tirer parti des antagonismes redoutables de grandes nations auprès desquelles leur pauvre pays n'est rien.

M. Ristich a pensé de bonne foi qu'il se servirait de la Russie pour créer une grande Serbie, quitte à forcer ensuite cette puissance à respecter son indépendance nouvellement conquise. Cet homme d'État, dont les qualités brillantes n'ont pas été exagérées, aurait eu raison de caresser cette grande idée si les différentes races chrétiennes de la presqu'île des Balkans n'avaient pas été divisées entre elles par d'anciennes haines que la propagande russe avait eu soin d'entretenir, si ces diverses unités s'étaient tournées vers la Serbie comme vers une libératrice et avaient appelé de leurs vœux son entrée en scène; mais rien de pareil n'existait.

M. Ristich se plaisait à regarder au loin et tentait de faire de la grande politique ; il négligeait ses intérêts immédiats. C'était l'astrologue qui se laisse tomber dans un puits. On avait entendu le premier ministre de Serbie dire, après la déclaration de guerre de 1876, aux correspondants de journaux accourus à Belgrade : « La Serbie est le Piémont de la presqu'île des Balkans et la Russie, en supposant qu'elle soit amenée par un échec des Serbes à entrer en scène à son tour, ne tirera pas plus de fruits de sa victoire sur les Turcs que la France de son triomphe sur les Autrichiens en 1859. » On ne saurait croire combien l'exemple de Cavour a été fatal aux ministres des petits peuples orientaux.

Revenu de ses erreurs, à l'époque où le prince Gortschakoff lançait sa belliqueuse circulaire, M. Ristich avait fait de sages réflexions et voulait à son tour rester témoin des événements ou n'y prendre part qu'en toute sûreté, juste assez pour devenir partie prenante au règlemant final. L'idée d'un empire des Slaves du Sud guidait les hommes d'État serbes, une année plus tôt, quand ils déclaraient la guerre à l'empire ottoman. Ils comptaient alors sur l'insurrection des Bulgares, sur l'oubli des haines séculaires, sur le concours des Bosniaques, sur une prise d'armes de la Roumanie. Aujourd'hui, portant la peine de leurs ambitions trop clairement exprimées, ils oubliaient pour un temps les souvenirs de la grande Skouptchina de l'an 1340 et la proclamation de Douchan comme empereur des Serbes,

Grecs et Bulgares. Rentrer en grâce auprès du czar, au début de la guerre russo-turque, attendre le moment opportun pour offrir son concours, plaider auprès des cabinets la théorie de l'équilibre des trois races serbe, bulgare et grecque, telle devait être désormais la politique de M. Ristich.

En Roumanie, la situation était tout autre. La race néo-latine de la rive gauche du Danube est patiente, policée, intelligente, bien supérieure aux races slaves de la rive droite du fleuve. C'est l'avant-garde de l'Occident. Le cabinet Bratiano, composé des anciens chefs du parti révolutionnaire, voulait *faire grand*. Il poursuivait depuis longtemps une campagne nationale et cherchait les combinaisons qui pourraient amener, dans un avenir plus ou moins rapproché, le groupement en un État puissant des diverses épaves de la race néo-latine. Les 1,800,000 Roumains d'Autriche-Hongrie (Transylvanie, Bukovine, Banat de Temeswar), les 900,000 Roumains de Russie, les colonies valaques de la rive droite du Danube, ne pouvaient-ils un jour constituer avec les cinq millions de Roumains indépendants une nation de dix millions d'hommes capable de résister à la pression slave et maîtresse des deux rives du fleuve ou tout au moins de ses embouchures? Telle est la question que se posaient les hommes d'État roumains. Leur ambition était légitime ; mais, si la nation roumaine, et, sous cette désignation, il ne faut comprendre que l'aristocratie

d'argent et d'intelligence, le peuple des campagnes n'étant pas encore à la hauteur des institutions dont le cabinet Bratiano est le représentant, si les corps électifs se trouvaient d'accord sur le but à poursuivre, il s'en fallait beaucoup qu'ils s'entendissent sur les moyens à mettre en usage pour l'atteindre. Par sa situation géographique, par les différences de race et de langue, la Roumanie protégée par l'ombre du traité de 1856, assez forte pour être un appoint sérieux dans la balance des événements, se trouvait dans une telle situation d'indépendance morale, que des hommes éminents ont soutenu, au début du conflit oriental, que le maintien de la paix dépendait d'elle. Croire, d'après les notes redondantes et exagérées de M. Cogolniceano, ministre des affaires étrangères de la principauté, que la Turquie gênait le moins du monde la Roumanie dans son développement, attacher une importance quelconque aux récits d'agressions commises d'une rive à l'autre du Danube par les irréguliers turcs, supposer que le gouvernement princier n'agissait pas en toutes circonstances dans toute la plénitude de ses droits, serait se payer de mots.

On pourrait facilement prouver que, depuis la signature du traité d'Andrinople en 1829, la Turquie ne s'est jamais immiscée dans l'administration des principautés alors séparées de Valachie et de Moldavie. Il est même à remarquer que l'occupation militaire ottomane, quand elle s'est produite, n'a pas amené la

cessation des pouvoirs des autorités locales, tandis que les Russes se sont toujours emparés de l'administration, en temps d'occupation armée. Les musulmans n'avaient pas le droit de résider en Roumanie, et le tribut annuel, ne se montant pas à un million de francs, était payé à Routschouk au commissaire de la Porte qui, de cette façon, ne mettait pas le pied sur le territoire roumain. L'autonomie de la Roumanie garantie par les puissances, sous la suzeraineté de la Porte, n'était pas un vain mot, et le Danube constituait la plus efficace des frontières entre le suzerain qui avait tenu tous ses engagements et le vassal libre d'agir à sa guise et de se développer dans la plénitude de ses droits. Historiquement, ce que les Moldo-Valaques avaient toujours souhaité, c'était l'abolition, consacrée par le traité de 1856, du protectorat russe. M. Eugène Poujade s'exprimait ainsi dans un article publié dans la *Revue des Deux Mondes,* peu après le traité de Paris : « J'étais sur les lieux dans ce moment si grave pour les provinces danubiennes, et j'ai été frappé de l'unanimité des vœux des Roumains. Ah! disaient-ils, si la Moldo-Valachie était un État dont la neutralité eût été garantie par l'Europe, au lieu d'être placée sous la protection d'une seule grande puissance, l'empereur Nicolas n'aurait pas fait passer le Pruth à ses soldats. » L'union des principautés désirée par la Russie, comme affaiblissement de la Porte, a été consentie par l'Europe dans l'espoir que la Rou-

manie, alliée de la Turquie, pourrait un jour combiner avec elle un système de défense contre l'éternel perturbateur de l'Orient.

Comment un grand parti en est-il arrivé à méconnaître cette situation, à se tourner contre la seule puissance qui ne menaçait pas son autonomie et ne rêvait pas des annexions impossibles? Comment, au contraire, en est-elle venue à mobiliser son armée au profit de la Russie qui, victorieuse, ne pouvait s'étendre qu'en reculant vers l'Occident sa frontière de Bessarabie? C'est qu'à chaque commotion orientale, les rêveurs de tous les pays danubiens s'imaginent que le cataclysme déchaîné balayera tout et qu'il n'y aura plus de replâtrages. Tant que les races autrefois opprimées par la Porte n'auront pas atteint ce qu'elles considèrent comme le plein de leur développement, elles laisseront tout faire dans le sens de la guerre, et ne feront rien dans le sens de la paix. La guerre pour des hommes d'État comme MM. Bratiano ou Rossetti, c'est le *fatum*, le jeu, l'histoire refaite, un changement dans la destinée. Les petits États ont l'égoïsme des petits esprits. L'Europe bouleversée n'est rien pour eux auprès de la satisfaction de jouer un rôle et de risquer de grandir.

La Roumanie pouvait donc s'allier à la Turquie ou garder la plus stricte des neutralités, en subissant la contrainte, ou encore prendre fait et cause pour la Russie; elle a choisi ce dernier parti. On a écrit que si

quelques régiments roumains avaient disputé aux Russes le passage de la frontière, l'empereur Alexandre aurait hésité. Le fait ne pouvait pas se produire, car l'accord russo-roumain était tacitement conclu depuis janvier 1877, trois mois avant la guerre. Des allées et venues mystérieuses avaient eu lieu pendant tout l'hiver, de Kicheneff à Bucharest. Le colonel russe prince Cantacuzène avait même traité des conditions matérielles de l'occupation. A cette époque, si le czar avait rencontré moins de complaisance auprès du ministère roumain, si le cabinet Bratiano était resté dans la lettre des traités, le parti russe de la paix aurait eu de sérieux arguments à faire valoir en faveur de sa thèse ; et qui sait si l'empereur n'eût pas saisi avec empressement cette occasion de refréner l'ardeur des politiques de l'école Ignatieff?

Quoi qu'il en soit, la convention de passage ne fut approuvée par les Chambres de la principauté que le 29 avril, après un débat ardent au cours duquel plusieurs orateurs plaidèrent la cause du droit et essayèrent de réagir contre le courant russophile. Le ministère Bratiano dut provoquer et même simuler des actes d'agression de la part des Turcs, pour amener plus tard les représentants à voter une guerre dont le prince Charles, épris des plus singulières chimères, caressait depuis longtemps le rêve, mais qui n'excitait, en somme, dans les rangs du peuple que des appréhensions et des craintes.

Le véritable meneur du cabinet Bratiano, dans cette circonstance, était M. Rossetti, le plus actif des anciens membres du parti révolutionnaire en Roumanie, et le rédacteur en chef du seul journal important de la rive gauche du Danube, le *Romanul*. C'est un homme d'une intelligence peu commune, républicain avant d'être aux affaires, et resté démocrate depuis qu'il est devenu la cheville ouvrière du gouvernement princier. Il a été l'ami de Mazzini, de Garibaldi, de Michelet, d'Edgard Quinet. Agitateur cosmopolite, il a voulu faire de la politique extérieure avec les armes qui servent à fomenter des conspirations. Homme d'imagination, il a réussi, en flattant la manie de gloire militaire et les goûts ambitieux du prince Charles de Hohenzollern, à entraîner le parti de la cour et les classes moyennes dans une campagne diplomatique qui était son œuvre et dont il croyait tenir tous les fils. Suivant lui, l'indépendance nationale ne pouvait se fonder qu'après une série de luttes auxquelles la Roumanie devait prendre part. Il fallait propager l'incendie, entraîner l'Europe dans la lutte en généralisant la guerre et créer un centre d'attraction pour les populations roumaines de la Bukovine, de la Transylvanie et du bannat de Temeswar. Si la Russie, abusant de la victoire, essayait d'exercer après la guerre un protectorat trop étroit sur la Roumanie, il serait encore temps de se rejeter du côté de l'Autriche et d'user les uns par les autres tous ces protecteurs. Ne pouvait-on d'ailleurs compter sur la

bienveillance de l'Allemagne au règlement de la paix ? M. de Bismark laisserait-il la Russie humilier un Hohenzollern ?

C'est à la suite des premiers actes d'hostilité des Turcs que M. Cogolniceano rédigea une note destinée à exposer aux divers cabinets la situation faite à la Principauté par une guerre sur le Danube entre deux puissances dont l'une possédait toutes ses sympathies, tandis que l'autre s'était mise au ban de l'Europe par des procédés de guerre injustifiables. Le gouvernement princier énumérait *les faits de violence* commis par les Turcs sur la rive roumaine, et se disait résolu à prendre les armes pour *défendre* le pays menacé et revendiquer son indépendance.

Les quelques paroles suivantes, adressées par le général Ignatieff à Ploiesti, le 15 janvier 1877, à l'auteur de cet ouvrage, montreront quelles étaient, dès le début de la guerre, les intentions du gouvernement russe à l'égard de la Roumanie. Ayant été tâté sur la question de la coopération roumaine, le représentant le plus autorisé du parti de la guerre en Russie répondit : « Vous ne commettez pas d'indiscrétion en m'interrogeant sur ce chapitre. Nous avons fait tout ce que voulait la Roumanie. Nous l'aidons autant qu'il dépend de nous. Les Roumains désirent faire la guerre, qu'ils la fassent, mais *à leurs risques et périls.* Nous ne voulons pas qu'ils puissent dire un jour que nous les avons poussés ou même engagés à faire la guerre. »

Les Bulgares pour lesquels se faisait cette prise d'armes étaient eux-mêmes très partagés sur son opportunité. On peut toutefois remarquer que les habitants des régions où se sont produits les sanglants événements de 1876 étaient plus ardents à l'action, plus disposés à la lutte. Ceux de la partie orientale de la province ont toujours vécu en meilleure intelligence avec les musulmans et ne désiraient pas la guerre. L'opinion n'est du reste représentée, en Bulgarie, que par la classe éclairée qui ne constitue qu'une très faible minorité. L'occupation russe devait se traduire pour les Bulgares par la ruine et l'occupation turque par la mort. Le bas peuple, auquel des siècles d'esclavage ont enlevé tout ressort, s'effrayait, perdait courage et, dans cette heure d'angoisses, maudissait ses libérateurs. La terreur lui faisait tourner le dos à la liberté et se rejeter dans l'esclavage. Les exceptions se rencontraient parmi les hommes éclairés et les jeunes gens des écoles. Le paysan bulgare est inerte, insensible aux idées d'indépendance, habitué à vivre dans une condition inférieure, mais en aussi bons termes que possible avec le Turc. Ce dominateur lui inspirait une telle crainte que l'idée de secouer son joug ne lui venait pas. Le général Gourko, dans sa course du début de la campagne, à travers les vallées de Kasanlik et d'Eski-Zagra, essaya de constituer des municipalités. Il faisait demander les principaux habitants des villages : « Vous voilà les maîtres, leur disait-il ; réunissez-vous, administrez-vous, taxez-

vous, faites œuvre de peuple qui veut vivre. » Ceux-ci se réunissaient, discutaient longuement et revenaient, en fin de compte, dire au général : « Nous ne saurons jamais faire ce que vous demandez. Donnez-nous vos employés, cela vaudra mieux. »

Dès que l'armée russe eut franchi la frontière roumaine, 4,000 jeunes gens environ traversèrent le Danube et vinrent se mettre à la disposition de l'autorité militaire russe, qui les enrégimenta, peu de temps après, à Ploiesti. Ils formèrent la légion bulgare, qui devait être plus tard le noyau de l'armée princière. Un certain nombre de notables des villes émigrèrent également et concoururent à l'organisation des services administratifs placés sous la haute direction du prince Tcherkaski. L'invasion était, en effet, préparée de longue date.

Il est inutile de s'occuper ici du Montenegro et de la politique du prince Nikita. Les événements militaires, dont les frontières de ce petit état furent le théâtre en 1877, trouveront leur place dans le récit succinct de la campagne russo-turque.

Nous allons voir maintenant les deux années à l'œuvre.

CHAPITRE IV.

LES PRÉPARATIFS DE GUERRE ET L'ENTRÉE EN CAMPAGNE.

L'armée russe du sud, d'abord formée de quatre corps, les VIIIe, IXe, XIe et XIIe, commandés par les généraux Radetzky, de Krudener, Schakowskoï et Vainowski, avait été renforcée, dès que la guerre avait paru certaine, par les deux corps VIIe et Xe réunis pendant l'hiver sous le nom d'armée des côtes et que dirigeaient les généraux Barclay de Tolly et Woronzoff. Chacun de ces corps comprenait deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Il y a, suivant le système russe, dans chaque division d'infanterie deux brigades à deux régiments et une brigade d'artillerie à pied, composée de trois batteries de quatre et de trois batteries de neuf. Les divisions de cavalerie comptent le même nombre de régiments de l'arme et deux batteries montées dont une de Cosaques. L'effectif réglementaire de l'armée du Danube, au moment de la déclaration de guerre, s'élevait, tous services compris, à 208,000 hommes dont 15,000 cavaliers, avec 540 pièces de canon. Le matériel de grosse artillerie, les colonnes de train des équipages,

les outils nécessaires aux terrassements, les vivres de campagne, les médicaments des quatre premiers corps réunis, étaient seuls au complet.

La veille de la déclaration de guerre, le 23 avril 1877, les avant-gardes russes franchirent la frontière roumaine sur trois points : le long du chemin de fer Ungheni-Iassy, par les routes conduisant à Leova et à Galatz et par celles qui, de Tatar Bunar, se dirigent vers Kilia et Ismaïl sur le bas Danube. Les six corps d'armée prêts à entrer en campagne, et que l'empereur Alexandre venait de passer en revue sur leurs emplacements et de haranguer, avaient été formés à Odessa, à Karkow et à Kiew, dès le milieu du mois de novembre 1876, et placés sous le commandement suprême du grand-duc Nicolas, frère de l'empereur.

Le vieux général Nepokoitschitzki, chef d'état-major de l'armée du sud, auquel on avait adjoint, sous le titre d'*ad latus*, le major général Levitzky, avait longuement étudié le terrain sur lequel il était appelé à opérer. Il passait dans l'armée, comme dans le public, pour un stratégiste de premier ordre. «C'est notre de Moltke,» disaient de lui, sous les baraques de Kicheneff ou dans les hôtels de Bucharest, les brillants officiers d'état-major que la déclaration de guerre venait d'arracher brusquement aux fêtes de la plage de Nice ou des salons de Paris. Il serait facile, en effet, de démontrer que le chef d'état-major de l'armée du Danube fut, pendant la guerre de 1877, un fervent disciple de l'école alle-

mande. Il s'efforça en maintes circonstances de procéder suivant les préceptes du feld-maréchal de Moltke. Trois choses essentielles lui manquèrent pour reproduire à sept années de distance, sur un terrain beaucoup plus difficile, les prodiges militaires accomplis avec des armées à gros effectifs par l'état-major prussien : une exacte appréciation des forces de l'adversaire, un service d'intendance honnête et bien organisé, un personnel d'officiers généraux sachant manier les grandes masses et de chefs de corps habitués à calculer les effets de la nouvelle mousqueterie. Les rapports optimistes du général Ignatieff, les habitudes de malversations et les lenteurs de la bureaucratie militaire, le faux point d'honneur qui consiste à lancer les hommes sur un obstacle, en négligeant toutes les mesures de prudence, devaient détruire l'effet des plus heureuses conceptions, imposer de rudes sacrifices à la Russie et retarder au delà de toute prévision une victoire assurée d'avance aux gros bataillons.

Le général Nepokoitschizki avait pris part comme officier supérieur à la campagne de Hongrie. Promu général, en 1850, il avait accompagné à Bucharest les généraux de Lüders et Dannenberg. Résolu à ne rien livrer au hasard, sûr de la force qu'il avait en main, il estimait que les opérations de passage du Danube en 1827 et en 1843 avaient été trop hâtivement conduites et s'était promis de ne pas commettre la même faute. Le grand-duc Nicolas, brave militaire dont

l'unique défaut est d'apporter plus d'ardeur dans l'action que de sang-froid dans le conseil, passait pour vouloir brusquer les choses. Il rappela plusieurs fois à son entourage, qu'en juillet 1853, il n'avait fallu au prince Gortschakoff que vingt-six jours pour établir sa ligne de bataille le long du Danube, de Galatz à Giurgewo. Il rêvait, dit-on, de frapper un grand coup dès le début de la campagne par l'occupation de la Dobroutcha.

L'avis du chef d'état-major était, au contraire, d'élargir le plus possible la base d'opérations de l'armée et de ne tenter le passage du fleuve sur deux points qu'avec des forces suffisantes pour masquer les flancs du quadrilatère turc, et pousser droit sur Andrinople une armée de 50,000 hommes, pendant que de solides détachements resteraient installés sur tous les points stratégiques de la rive gauche, depuis le confluent de l'Olto, qui sépare la grande de la petite Valachie, jusqu'à l'embouchure du Danube fermée aux entreprises de la marine ottomane.

Si le coup d'audace à tenter sur la Dobroutcha dont M. de Moltke a dit, au temps des armées de 50,000 hommes, qu'elle serait, dans toutes les guerres des Russes contre les Turcs, le théâtre des opérations principales; si ce coup d'audace, entreprise hâtive, un instant entrevue par le grand-duc Nicolas, quand il poussait ses premières colonnes vers Galatz et Ibraïla, était vicieux au premier chef, en cette saison, avec

le chemin de fer Varna-Roustchouk permettant aux Turcs de se concentrer, il présentait un avantage. On pouvait l'essayer avec l'armée relativement peu nombreuse réunie à Kicheneff. L'opération conseillée par le chef d'état-major, et que les crues exceptionnelles du Danube et de ses affluents devaient faire préférer à toute autre, exigeait par contre un effectif des plus considérable. On s'en aperçut dès que les forces russes eurent commencé leur gigantesque conversion de la gauche à la droite pour faire face au Danube.

Trois nouveaux corps, les IVe, XIIIe et XIVe restés jusqu'alors en réserve et commandés par les généraux Zotoff, Hahn et Zimmermann, durent renforcer, dès le milieu du mois de mai, l'armée du Danube. L'effectif total était porté à plus de 300,000 hommes, non-valeurs déduites. L'artillerie comptait, dès cette époque, 800 pièces de campagne et un grand nombre de batteries de siège.

Plus tard, à la suite des sanglants échecs subis devant Plevna, des troupes fraîches et la garde impériale vinrent successivement combler les vides de l'armée du Danube. Avec les derniers renforts expédiés après le second passage des Balkans et les troupes de dépôt dirigées sur leurs corps, à divers moments, on peut évaluer à 540,000 hommes l'ensemble des forces russes qui, du début à la fin de la guerre, ont franchi la frontière roumaine.

Ce n'est pas sans intention que nous avons suivi

l'armée russe du Danube dans son développement progressif. L'histoire de ces formations successives ne suffit-elle pas à expliquer les retards dans les opérations et la lenteur des mouvements? La concentration des six premiers corps d'armée avait demandé un temps assez long, en pleine paix, à 400 kilomètres en arrière du théâtre des opérations militaires; on peut juger par là des difficultés que rencontrèrent plus tard l'organisation de guerre et la mise en route de renforts dont on avait espéré pouvoir se passer.

On se croyait assuré de vaincre sans effort, de terminer promptement la campagne à la prussienne, et de célébrer, dans la mosquée de Sainte-Sophie, vers le 15 juillet, la fameuse messe grecque, objet éternel des ambitions moscovites. L'empereur lui-même ne s'était-il pas longtemps bercé de l'espoir que la mise sur pied de guerre de son armée, l'attitude menaçante des principautés danubiennes, et l'abandon dans lequel les puissances laissaient la Turquie, amèneraient le gouvernement de la Sublime Porte à céder sans combattre, à se faire le vassal de l'empire russe? Le général Ignatieff, et bon nombre de chefs militaires, n'étaient pas éloignés de partager les croyances optimistes des officiers de leur entourage. La guerre du Danube ne devait être, à les croire, qu'une démonstration vigoureuse suivie d'une promenade militaire. « L'empereur, disaient naïvement les soldats, a donné les ordres nécessaires pour que la guerre ne se prolonge

pas au delà de six semaines. » L'administration russe, de son côté, s'était beaucoup plus occupée d'organiser à l'avance le gouvernement civil de la Bulgarie que d'en assurer la conquête, en fournissant à l'armée ce qu'il lui fallait pour vaincre. Au moment opportun, quand les hostilités eurent éclaté, les moyens d'attaque firent subitement défaut, et l'adversaire retrouva une partie des chances de succès que son apathie traditionnelle lui avait fait perdre.

Les premières difficultés furent surmontées avec promptitude et décision. De forts détachements de cavalerie, lancés à toute vitesse sur les étroites chaussées de la Bessarabie moldave, atteignirent la rive du Danube le jour même de la déclaration de guerre, et s'emparèrent le lendemain du pont de Barboche sur le Sereth. L'infanterie du XIe corps suivait à marches forcées. Elle s'installait du 20 au 28 avril, le long du Danube, à Reni, au-dessous du confluent du Pruth; à Galatz, extrémité orientale des chemins de fer roumains; à Barboche, confluent du Sereth et point de jonction des chemins de fer conduisant en Moldavie et en Valachie; enfin, à Braïla, pointe de l'île immense formée par les deux bras du fleuve connus sous les noms d'ancien et de nouveau Danube.

Le temps n'était pas favorable. Des pluies torrentielles défonçaient les routes, grossissaient les eaux du Danube, du Pruth, du Sereth et de leurs affluents, élevaient le niveau des lacs d'eau douce et des maré-

cages dont le sol de cette sauvage contrée est couvert, coupaient les voies d'accès au fleuve et noyaient la voie du chemin de fer roumain. Un vent glacé arrivant en droite ligne des steppes russes encore couvertes de neige renversait parfois dans la boue les hommes et les chevaux. Des régiments d'infanterie, surpris par l'inondation, se virent contraints d'interrompre leur marche et de rester en place de longues heures, les soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, de peur de perdre la chaussée et de tomber soit à droite, soit à gauche, dans les marais. Ces levées de terre, hautes de quelques pieds, sillonnent en droite ligne, à perte de vue, un sol mouvant qui disparaît sous l'eau pendant une partie de l'année. Elles courent, au milieu des lacs, à la surface desquels émergent à peine, au printemps, quelques îlots de vase, rendez-vous ordinaire des oiseaux aquatiques de grande taille, aux longues ailes, au vol lourd, qui remplissent l'air de leurs cris monotones.

L'occupation de Barboche et des ponts construits sur le Sereth avait une importance militaire tout exceptionnelle. Le Sereth, l'ancien *Tiarantus*, sépare, dans la partie inférieure de son cours, la Moldavie de la Valachie. Il se jette dans le Danube à quelques kilomètres en amont de Galatz, après avoir recueilli de nombreux affluents, parmi lesquels la Moldava, la Bistritza, la Putna, le Rymnik et le Buzéo. Il est très large à son confluent et assez profond dans la saison des pluies pour

permettre aux monitors turcs d'y pénétrer. Les ponts du Sereth, seules communications ferrées et terrestres entre les deux rives, dans le bassin inférieur de la rivière, ne sont situés qu'à 4 kilomètres du Danube. Les monitors turcs, en observation dans ces parages, épargnèrent les ponts du Sereth, dont la destruction très-facile eût pour longtemps entravé les mouvements de l'armée d'invasion, comme ils avaient épargné les colonnes russes en marche, le long du fleuve, engagées entre le lac Bratis et le Danube, à portée des embarcations de l'ennemi, sans retraite ni défilement possible.

Il est supposable que les commandants des monitors turcs avaient reçu l'ordre de ne pas prendre l'initiative des hostilités et de respecter le territoire roumain. Le jour même de la déclaration de guerre, les Turcs pouvaient incendier les villes de la rive roumaine placées toutes sous le feu de leurs forteresses ou de la flottille ottomane. En restant sur la défensive, la Sublime Porte espérait, non point se concilier les sympathies des Roumains, mais les amener, bien que leur hostilité fût évidente, à garder une neutralité relative.

La rupture des ponts du Sereth et l'occupation du confluent des deux fleuves par la flottille turque, en coupant les communications de la basse Moldavie avec la Valachie et la voie des chemins de fer roumains, au point d'intersection des lignes d'Iassy et de Bucharest,

pouvait entraver, dès leur début, les opérations de l'armée du Danube. Les Russes le comprirent et se hâtèrent, dès qu'ils eurent pris possession de Barboche, d'établir des batteries sur l'emplacement de l'ancienne forteresse romaine de *Diniguthia*, afin de commander le confluent en cas de retour offensif et d'assurer la marche des troupes sur Braïla et les positions en amont de cette ville. Le camp de Trajan était encore admirablement dessiné sur un plateau d'une assez grande élévation dominant la station du chemin de fer. Les Russes n'eurent qu'à placer leurs canons sur ces monceaux de terre, accumulés il y a deux mille ans, pour protéger l'embouchure du Sereth et veiller sur les rives de l'immense lac de Bratis. Les Roumains accourus pour assister à l'arrivée des détachements, les voyageurs égarés dans ces parages, les pauvres habitants de la contrée considéraient avec les marques de la plus vive émotion cette première entreprise des Russes. Rien, en effet, de plus pittoresque et de plus mouvementé. Sur les bords du fleuve, des soldats aux grands yeux bleus, aux longs cheveux jaunes, puisaient de l'eau. Le long des coteaux abrupts, des chevaux de Cosaques paissaient en pleine liberté ou retournaient au galop vers leurs campements. Dans la gare de Barboche, au pied de ces hauteurs, des wagons chargés de pièces d'artillerie s'accumulaient.

La 32e division, général Aller, vint camper sur un immense plateau, au sud de Braïla et près d'une

colonne massive surmontée d'une large croix russe, monument funèbre élevé sur la tombe des soldats moscovites tués en 1828. Cette colonne marque l'une des étapes les plus sanglantes de la conquête russe. Elle repose, au milieu d'un jardin pieusement entretenu, sur un piédestal de granit aux quatre angles duquel sont fixés de grands aigles de bronze aux ailes déployées et que soutiennent d'énormes pièces de siège prises aux Turcs au siège de Braïla. Parmi les inscriptions en langue russe de ce monument, on lit : « Armée russe, 6 juin 1828. — Traité d'Andrinople, 2 septembre 1829. » D'autres colonnes devaient un jour s'élever sur de nouvelles tombes.

Les troupes russes une fois installées sur la rive gauche du Danube, de Braïla à l'embouchure, s'occupèrent de mettre le fleuve en état de blocus, d'en fermer l'entrée aux renforts que la Turquie pouvait être tentée d'envoyer à sa flottille, et de commander la côte de la Dobroutcha. On construisit à cet effet des épaulements de distance en distance, sur tous les points favorables à l'établissement de batteries de siège ou de campagne. Il est à remarquer que, dans le bas Danube, il existe quelques escarpements sur la rive gauche, tandis que, dans le cours moyen du fleuve, depuis Kalafat jusqu'à Braïla, la rive droite domine constamment la côte roumaine à des hauteurs qui varient de 20 à 80 mètres. On arma provisoirement les ouvrages que les ingénieurs russes organisèrent en moins de

trois jours, avec des pièces de faible calibre, l'artillerie de position ne pouvant encore circuler sur un terrain aussi détrempé. Ces précautions étaient d'autant plus urgentes que les monitors turcs montaient et descendaient incessamment le fleuve d'Ismaïl à Reni. D'autres embarcations blindées venaient de s'établir à quelques centaines de mètres du quai de Braïla et du camp russe, au confluent formé par la jonction du vieux et du nouveau Danube.

Ce fut à Reni, Galatz, Braïla, Barboche, que les troupes russes se trouvèrent pour la première fois en contact réel avec les populations roumaines. On les accueillit avec une certaine bienveillance mélangée de crainte, mais sans aucun enthousiasme. Une indifférence tout orientale, jointe à une passivité absolue chez les campagnards et parmi les ouvriers des villes, un scepticisme politique s'étalant naïvement jusque dans les conceptions les plus antinationales chez les fils de la bourgeoisie cosmopolite, épaves de notre quartier latin, sont comme les deux faces du caractère roumain. Les administrations locales s'étaient mises, sur des ordres venus de Bucharest, à la disposition de l'autorité russe et fournissaient à l'armée les transports et les rations dont elle avait besoin, en échange de bons, remboursables à la paix, par la trésorerie moscovite. Les officiers payaient, argent comptant, tout ce qu'ils consommaient. Le gouvernement russe, afin de ne pas faire subir à son papier une trop forte dépré-

ciation, soldait les troupes en monnaies d'argent. On avait vidé, pour subvenir à ces besoins immédiats, un trésor de guerre accumulé de longue date. En effet, les roubles émis pour le service de l'armée étaient neufs, quoique portant des millésimes anciens de dix années.

Les habitants des villes regardaient avec une curiosité mélangée d'effroi cet incessant défilé de cavaliers juchés sur de hautes selles, porteurs de lances d'une longueur inusitée, cinglant d'un fouet court, à large lanière, les flancs de leurs bêtes fatiguées et amaigries; de fantassins souillés par la boue des chaussées; de chariots bas et recouverts de cuir, conduits à trois chevaux de front par des moujiks aux pommettes saillantes, à la barbe inculte, aux yeux bridés, aux cheveux roux; d'officiers articulant leurs rauques commandements et prompts à châtier à poings fermés les retardataires; de juifs aux houppelandes graisseuses, aux boucles tressées tombant des deux côtés du visage, à la voix traînante, au regard humble : véritable nation en marche.

L'aspect des premières divisions russes, dans cette saison pluvieuse, au milieu de ces fanges, était loin d'être brillant. Tous ces régiments avaient quitté les garnisons de l'intérieur à la fin de l'automne. Cantonnées ou campées pendant un rude hiver, sur la frontière moldave, elles avaient beaucoup souffert du froid et de l'humidité et semblaient plus fatiguées de cette première campagne que disposées à en entreprendre une nou-

velle. Les hommes affaiblis par les privations, usés par les rigueurs de la saison et les longues marches, avaient besoin d'un mois de repos, sous le chaud soleil de mai. Leurs vêtements, quoique passés de couleur et souillés, étaient encore en assez bon état, mais l'armement laissait beaucoup à désirer. Il était visible pour les attachés militaires, les officiers étrangers, les correspondants de tous les journaux du monde venus à Galatz afin d'assister à l'ouverture des hostilités, que rien ne serait entrepris avant une assez longue période de calme et de réorganisation.

Les soldats russes sont bien vêtus. Ils portent en hiver, par-dessus leur tunique, une longue capote grise garnie sur les épaules de pattes rouges sur lesquelles est inscrit le numéro de la division à laquelle ils appartiennent. Cette patte est brodée d'or ou d'argent pour les officiers suivant l'arme, et divisée par des ganses de diverses couleurs qui permettent aux initiés de dire à première vue quels grades ils occupent, quelles fonctions ils exercent et de quel bataillon ou escadron ils font partie. L'infanterie et la cavalerie sont chaussées, l'une comme l'autre, de grandes bottes montant jusqu'au genou et dont les tiges très souples, se plissant dans la marche, peuvent être serrées au-dessus du mollet par une étroite courroie à boucle formant jarretière. Le pantalon de drap, avec passe-poil en hiver et de coutil en été, est rentré dans la botte. Le défilé d'un régiment d'infanterie russe est peu sédui-

sant. Les fantassins n'ont ni la raideur automatique des Allemands ni l'allure dégagée des Français. A la parade, ils se rapprochent des premiers ; en marche, ils exagèrent le laisser aller des seconds. Ils exécutent avec précision les commandements sous l'œil du chef, mais redeviennent un simple troupeau d'hommes dès qu'on les abandonne à eux-mêmes. L'unité militaire n'existe pas en Russie. Certains régiments sont composés de très-beaux hommes assez semblables aux Poméraniens, d'autres de soldats au type asiatique, à la peau jaune, aux gestes saccadés. Rien d'original, en revanche, comme le défilé au pas, à l'entrée d'une ville, d'un régiment de cavalerie. Chaque escadron est précédé d'un peloton de choristes chantant les airs les plus étranges et les plus sauvages du monde, et n'ayant pour accompagnement que des triangles, des grelots, des tambours de basque et des sifflets.

Le soldat russe est un nomade qui abandonne sans regret le sol de sa patrie. C'est un chercheur inconscient de nouveaux rivages, un illuminé ivre d'alcool et de sauvage poésie, avide de soleil. Passez le long d'un camp russe et écoutez. Que les chevaux des Cosaques s'enfuient effrayés devant une tourmente de neige ou que les buffles gémissent de douleur sous les ardeurs des vents du sud, que le canon gronde au loin ou que tout soit tranquille dans la plaine, vous entendrez ces hommes chanter sur un ton monotone et lent les mélopées de leur pays. A la fin de chaque couplet,

quelques notes suraiguës s'échappent comme un refrain de la bouche du chef des choristes. On dirait un cantique de première communion terminé par un hennissement de cheval de guerre. Telle est la nature du Slave. Son caractère est plein d'antithèses et sa vie de contrastes; curieux mélange de douceur enfantine et de sauvagerie native. Ces hommes venus des confins de l'Asie ont un vague reflet de ciel orageux dans les yeux, des traits d'une exquise finesse sous un front de barbare, la peau blanche sous un hâle égyptien, et des cheveux teintés d'or, mais plantés comme des lianes au bord d'un précipice. La sobriété du Slave est proverbiale, son ivresse est terrible. C'est un félin amolli, souple, domestiqué, mais sujet à des réveils sauvages; sa colère éclate en plein calme, sans prodromes, colère étrange traversée de sinistres lueurs. Les soldats sont courageux et durs à la souffrance. Leur moral est excellent. Tels ils étaient au début de la campagne, tels ils restèrent dans les boues de la Dobroutcha ou les neiges du Balkan et, sous le canon des Turcs, à Plevna.

Les forces russes ne furent pas plutôt installées sur les points stratégiques de la rive gauche du bas Danube que la crue des cours d'eau s'accentua encore. L'état-major luttait d'un autre côté, avec la lenteur du transit sur le chemin de fer roumain. Il reconnut l'impossibilité de mouvoir l'artillerie et les transports sur un pareil terrain et se borna, pendant que les

troupes continuaient leur mouvement d'occupation de la Roumanie, à hâter la mise en état de défense du bas Danube. Quand les commandants des monitors turcs établis, depuis l'arrivée des Russes à Braïla, derrière la pointe de l'île séparant les deux bras du fleuve, aperçurent le génie russe travailler à la construction d'un gros ouvrage, dans le but évident de les parquer, en ces parages, ils essayèrent de pénétrer dans le bras principal, en passant à portée des pièces russes. Celles-ci ouvrirent le feu sur l'un des monitors. Le premier coup de canon de la guerre du Danube était tiré.

Cet engagement sans importance n'eut d'autre effet que de semer la terreur parmi les habitants de Braïla et de fournir au gouvernement roumain un prétexte attendu. Il constitue ce que M. Rossetti a appelé le bombardement sauvage d'une ville ouverte et le massacre de populations inoffensives. Désormais, quand les Russes établiront des batteries sur la rive du fleuve, quand les Roumains eux-mêmes construiront des ouvrages à Oltenitza, à Islas, à Kalafat, si les Turcs ont l'audace de s'y opposer par la force et de renvoyer à l'ennemi ses boulets, M. Cogolniceano signalera aux cabinets européens, dans de longs mémorandums, la barbarie de la puissance suzeraine, cherchant ainsi à donner le change sur les motifs qui entraînèrent peu après le gouvernement princier à s'armer de toutes pièces et à prendre fait et cause pour la Russie, dans

une guerre dont le but avoué n'était autre que l'anéantissement des traités en vertu desquels la Roumanie existait.

Cependant, la gauche de l'armée russe continuait à s'installer sur la rive du bas Danube, pendant que de nouvelles divisions, franchissant à leur tour la frontière, se dirigeaient par le chemin de fer roumain vers le centre de la Roumanie. La 36e division d'infanterie occupait la rive d'Ismaïlia à Reni. Les 11e et 32e divisions et la 11e division de cavalerie campaient à Galatz, Barboche et Braïla, les 9e et 14e divisions s'échelonnaient de Braïla à Buzéo. Les avant-gardes d'autres corps se montraient à Ploiesti, où devait bientôt s'installer le grand quartier général de l'armée du Danube.

Le 6 mai, le grand-duc Nicolas arriva à Galatz avec une suite composée de vingt-cinq généraux ou officiers supérieurs, parmi lesquels on remarquait l'attaché militaire français, colonel Gaillard. La colonie russe de cette ville fit un accueil enthousiaste au commandant en chef de l'armée russe, qui avait mis pied à terre chez un négociant grec, M. Antaki. Le grand-duc voulut parcourir le jour même toute la ligne de bataille et visita successivement les positions de Reni à Braïla. Au moment où il descendait de wagon dans la gare de cette dernière ville, complètement abandonnée de ses habitants, un des monitors turcs envoya sur le quai même, en guise de salut officiel, un énorme

projectile qui fort heureusement eut assez d'esprit pour ne pas éclater.

Le commandant en chef, après sa tournée d'inspection, ne prolongea pas son séjour sur le bas Danube et retourna momentanément à Kicheneff, pour hâter la concentration de l'armée et lever son quartier général. La simple inspection du terrain avait fait renoncer le grand-duc à l'idée de brusquer les choses. La rive droite du fleuve n'était à cette époque qu'un vaste marécage, et la persistance des pluies faisait craindre qu'on ne pût s'y aventurer de longtemps. Les opérations préliminaires de l'armée d'invasion étaient loin d'ailleurs d'être satisfaisantes. Le chemin de fer roumain, n'ayant qu'une voie, ne pouvait transporter qu'un maximum de 8,000 hommes par jour, avec le matériel correspondant, malgré les prodiges d'activité de M. Guillou, directeur français récemment remplacé, sur le désir de l'autorité russe, par un major prussien. Le gros et le petit matériel, les innombrables voitures que les régiments moscovites traînent à leur suite, s'accumulaient dans les gares, et le service des munitions et des approvisionnements ne se faisait qu'avec la plus extrême lenteur.

On s'aperçut bien vite que l'armée russe est de toutes les grandes armées européennes la plus lourde à manier, autrement que par petites unités, et, la plus lente à se mouvoir quand elle agit en grosses masses. Aucune d'elles ne traîne à sa suite autant de matériel

encombrant et d'*impedimenta*, de chancelleries, de bureaux et d'employés civils. Le système administratif est si compliqué, les ordres mettent si longtemps à parcourir la filière hiérarchique, les décisions sont elles-mêmes si longues à prendre que les mouvements les plus simples deviennent, par la force des choses, très difficiles à exécuter.

Le mouvement général de conversion de la gauche à la droite, dans la direction du moyen Danube, s'effectua cependant vers le milieu de mai. Les colonnes dirigées sur Oltenitza, Giurgewo, Turnu-Magurelli, avec fortes réserves aux principales stations des chemins de fer roumains, depuis Ploiesti jusqu'à Slatina, s'installèrent sur les collines parallèles au Danube, dérobant leurs mouvements à l'ennemi, et n'aventurant que des reconnaissances de Cosaques dans les marais du rivage. Le IXe corps, commandé par le général de Krüdener, forma l'extrême droite. Campé à Slatina, sur les bords de l'Olto, rivière torrentueuse qui sépare la Grande de la Petite-Valachie, dans une contrée riche en blés et en fourrages, il eut à se garder vers l'est par une solide occupation des ponts de l'Olto et à lancer ses avant-gardes au sud jusqu'à Turnu-Magurelli, petit port du Danube, en face de la citadelle turque de Nicopoli. Ce point formait l'extrême droite de la ligne de bataille. Il avait été convenu avec le gouvernement roumain que l'armée moscovite ne franchirait pas l'Olto. Cette rivière était d'ailleurs une

excellente ligne de défense pour le cas où les Turcs massés à Widdin, sous le commandement d'Osman pacha, essayeraient de tourner l'ennemi par la Petite-Valachie.

Les Roumains, dont les corps élus venaient de voter l'*état de guerre*, s'engagèrent à défendre la rive du Danube depuis Kalafat jusqu'au confluent de l'Olto. Leurs troupes évacuèrent à cet effet la Moldavie et la Grande-Valachie et se concentrèrent dans la Petite-Valachie à Craïova, à Caracal, à Islas et à Kalafat. Elles construisirent, dans cette dernière ville, située dans une position très forte, en face de Widdin, de puissantes batteries. La Russie fit don, en cette circonstance, à la Roumanie d'un certain nombre de pièces de gros calibre et de chevaux d'artillerie.

L'armée roumaine, mise sur pied de guerre, était divisée en deux corps, commandés l'un par le général Lupu, l'autre par le général Radovitz. Chaque corps, composé de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, comprenait environ 24,000 combattants. Un troisième corps, en formation, allait porter l'effectif utile de l'armée à 70,000 hommes.

Les Russes n'avaient pas plutôt occupé les points stratégiques de la Grande-Valachie, que le conflit dit de la *coopération* avait éclaté entre l'état-major russe et le gouvernement roumain. Le prince Charles, qui s'était réservé, comme on vient de le voir, une partie de la ligne de bataille, voulait opérer à sa guise et

jouer au grand homme de guerre. L'état-major russe exigeait au contraire que les troupes roumaines fussent embrigadées dans l'armée moscovite et soumises à ses ordres directs. Ce problème n'était pas encore résolu quand le grand-duc Nicolas porta, le 14 mai, son quartier général à Ploiesti, ville de 40,000 habitants, située sur la grande ligne roumaine, à 60 kilomètres de Bucharest. Le prince Charles se rendit aussitôt auprès du frère de l'empereur, pour l'engager à venir visiter la capitale. On eut beaucoup de peine à trancher la question de préséance, le grand-duc s'étant itérativement refusé à occuper une autre place que la première, en sa double qualité de membre de la famille impériale et de commandant en chef de l'armée d'occupation.

Cependant, l'action générale semblait imminente. Les batteries turques de Widdin, Nicopoli, Routschouk, Turtukaï, Silistrie, échangeaient tous les jours quelques coups de canon avec les batteries russo-roumaines de Kalafat, Islas et Flamunda, Slobozia, Oltenitza et Calarach; un premier succès, l'explosion du plus important des monitors turcs arrêté devant Braïla, avait été remporté par les Russes; le temps s'était enfin mis au beau, et l'armée achevait plus régulièrement ses concentrations.

CHAPITRE V.

L'OCCUPATION RUSSE EN ROUMANIE.

L'occupation de la Roumanie par le gouvernement, la diplomatie et l'armée russes, mérite d'être sérieusement étudiée. Les hommes politiques des pays circonvoisins, les correspondants anglais, autrichiens et français, les financiers, les fournisseurs d'armes ou d'approvisionnements qui avaient établi leur quartier général et le centre de leurs opérations à Bucharest et dans les principales villes roumaines n'ont pas manqué de saisir cette occasion, fournie par le hasard, d'observer la Russie conquérante dans ses hommes d'État, ses princes, ses administrateurs et ses officiers. A ce titre, le long séjour des Moscovites sur les bords du Danube, avant, pendant et après la guerre, n'aura pas été inutile. Le nombre des idées fausses propagées à dessein par une diplomatie retorse se trouvera singulièrement diminué. La Russie, prise sur le vif, ne sera plus ce pays mystérieux dont les amis parisiens des vingt ou trente princes qui préfèrent le boulevard aux quais de la Neva avaient coutume de dire

tant de bien sans le connaître. Le champ de nos illusions et de nos enthousiasmes se rétrécira.

Bucharest, siége du gouvernement princier, ville d'affaires et de plaisirs, sentinelle avancée de la civilisation occidentale, offrait, dès le début de la guerre, le spectacle le plus varié et le plus extraordinaire. Le centre de la cité, avec ses palais officiels, ses hôtels princiers, ses restaurants, ses théâtres, ses jardins publics, ses équipages attelés de chevaux fringants, le va-et-vient d'une population essentiellement policée, est un Paris en miniature, mais un Paris plus libre dans ses mœurs et plus franc dans ses vices. Les faubourgs, bordés à perte de vue de maisons de bois très basses, peuplés d'une population misérable, parcourus par des popes sordides, des juifs dégénérés, des Tziganes à demi nus, des paysans aux longues souquenilles, au bonnet de peau de mouton, sont asiatiques. Point de pavés, des ornières d'un pied de profondeur, des flaques de boue noirâtre dans lesquelles se vautrent des buffles ou des pourceaux, des dépôts d'immondices, et, plus loin, dans les champs, aux portes de la ville, des carcasses de chevaux autour desquelles s'assemblent des bandes de chiens-loups au poil fauve, à l'œil ardent. Toutes les villes orientales se ressemblent par leurs banlieues.

C'est à Bucharest que les officiers du grand état-major venaient se reposer de leurs fatigues, que les administrateurs nouaient des relations avec les négo-

ciants viennois et concluaient les marchés. Dans les salles à manger des hôtels, on voyait côte à côte des attachés militaires étrangers, des membres de la famille impériale, le prince Gortschakoff, le général Ignatieff, les ministres du gouvernement princier, les correspondants, don Carlos avec son aide de camp Boët qui devait lui dérober plus tard sa toison d'or, des marchands et des fournisseurs, des aventurières parisiennes ou viennoises, des filles de théâtre, des Tcherkesses, des Monténégrins avec un arsenal sur la poitrine, des Grecs en fustanelles. Le Russe est un enfant terrible qu'il faut laisser sortir le moins souvent possible. Dès qu'il rencontre sur son chemin une Capoue, il s'y vautre et retourne bien vite à l'état de nature. Le vernis de civilisation, de politesse, de sobriété dont il est revêtu, se fond en un jour aux feux de l'orgie. Bucharest a été le théâtre de saturnales sans nom. Le goût de la boisson et des querelles au sortir de table, l'alcoolisme sans trêve déterminant des accès de folie furieuse, l'oubli de toute dignité chez l'officier supérieur comme chez le soldat quand on les laisse un instant à eux-mêmes, sont les vices dominants de l'armée russe.

Les étrangers présents à Bucharest au moment de la déclaration de guerre se souviendront longtemps des nuits du Grand-Hôtel. Ils ont été témoins de saturnales dont l'Occident n'a jamais eu le spectacle. Une bande folle de dix jeunes gens, tous attachés aux états-

majors, tous titrés, quelques-uns princes, s'est réunie pendant plus d'un mois chez l'un des principaux restaurateurs. On buvait une bouteille d'eau-de-vie par tête avant de se mettre à table. On arrosait le repas de champagne mêlé de cognac. A minuit on brisait les verres et la vaisselle. A deux heures du matin, les garçons ramassaient MM. les princes et barons vautrés dans leurs ordures. Un colonel invité à dîner par un Français se grisait avant le dessert, salissait la nappe et tirait son sabre parce qu'on voulait l'empêcher de boire.

Dieu garde l'Occident d'ivresses semblables à celles du Slave! Sous l'empire de l'alcool, l'étrangeté native de ce cerveau devient folie, la brutalité du caractère se fait bestiale. C'est ainsi qu'un major ivre, se promenant à la Chaussée, en voiture découverte, se précipita par derrière sur son cocher et lui trancha la tête. Si l'ivrognerie est un défaut très fréquent chez l'officier russe, que dire de la promiscuité dans l'ivresse? Les grades disparaissent, à certaines heures, dans une sorte d'égalité de bas étage. Aussi, le respect hiérarchique n'existe à aucun degré de l'échelle. Un lieutenant de bonne maison ne se croit pas obligé de saluer un major parvenu. On objectera que l'armée russe est une des plus rudement disciplinées de l'Europe. Sans doute, mais l'obéissance passive n'a rien à voir avec le respect du grade. On obéit servilement, platement même, mais on croit ne s'incliner que devant l'empereur; on fait tout

remonter à lui, on le rend responsable de tout. Un désastre sanglant vient-il à se produire, on s'enfonce plus avant encore dans cette sorte de fatalisme inconscient. « L'empereur avisera! » est une formule qu'on rencontre dans toutes les bouches.

Le système militaire qui, dans les temps féodaux russes, si voisins de nous, fut le principal agent de la puissance des czars, s'est faussé. A la suite de la réforme sociale, les classes privilégiées perdirent de leur rudesse et, n'ayant plus à dominer, par l'intelligence et par la force, des troupeaux de serfs, dociles instruments de champs de bataille, se relâchèrent et alimentèrent plus que jamais les colonies cosmopolites des capitales et des villes d'eaux. Brave, policée, brillante, cette aristocratie garda en sa possession les hauts grades et les commandements; mais une classe nouvelle, mi-russe et mi-allemande, envahit les cadres. Elle n'était préparée au commandement ni par les mœurs de la liberté, ni par le goût exclusif des armes. Pourvue du droit d'administrer sans contrôle, elle ne rechercha que les moyens de s'enrichir. Le métier militaire devint une profession lucrative, surtout en temps de guerre, et les abus prirent une telle extension que le gouvernement en arriva à considérer les emplois d'officiers comptables comme on considérait, sous l'ancienne monarchie, les places de fermiers généraux.

Comment s'étonner qu'un pareil désordre ait engendré la corruption en matière de contrats et de

marchés? On a de tout temps parlé de la vénalité des agents russes, à tous les degrés de l'échelle hiérarchique, et de la promptitude surprenante avec laquelle, pour peu qu'on leur laisse la bride sur le cou, ils font en quelques mois suer une fortune aux charges dont ils sont revêtus. Cette corruption a atteint pendant la guerre de 1877 des proportions inimaginables.

Si la Russie a dépensé, comme nous sommes disposé à le croire, un peu plus de trois milliards de francs dans le cours de l'année 1877, elle aurait pu produire un effet identique avec un capital moitié moins considérable.

On s'aperçut, peu de temps après l'arrivée de l'armée en Roumanie, que les officiers, depuis le plus élevé en grade jusqu'au lieutenant, sont incapables d'acheter un objet quelconque ou de traiter une affaire sans l'intermédiaire obligé d'un courtier de race juive. Dix mille de ces industriels suivaient l'armée. Un officier avait-il besoin d'une paire de bottes, il envoyait son courtier traiter avec le cordonnier. C'est un rouage obligé. Un pareil usage n'étonnait pas les Roumains, habitués eux-mêmes à rencontrer chez l'israélite un agent dont leur paresse se trouve on ne peut mieux; mais l'étranger comprenait qu'à ce métier, les officiers supérieurs russes, devenus des satrapes, avaient complètement désappris ce que des administrateurs militaires doivent, avant tout, savoir.

Ce ne serait rien encore si l'armée russe n'était

gangrenée par cette plaie immonde : la vénalité des officiers comptables. Tant de scandales sont devenus publics à Bucharest, les noms d'un si grand nombre de généraux et de colonels ont été prononcés, tant de commerçants se sont plaints au chancelier de l'empire, qu'il est permis de traiter une question dont les citoyens russes eux-mêmes se préoccupent à bon droit. Le gouvernement russe a payé pendant la guerre trois, quatre et cinq fois leur valeur les marchandises dont il avait besoin. Les officiers qui signaient un marché se faisaient remettre comptant et d'avance le quart, la moitié, quelquefois les trois quarts de la somme totale que les caisses de l'État devaient solder plus tard aux fournisseurs.

Un fonctionnaire du génie commande à un Français, possesseur de forêts en Valachie, des bois et des madriers pour une somme de 400,000 francs. Après accord verbal, les deux cotraitants courent les forêts, marquent les arbres destinés à l'abatage et reviennent à Bucharest. Le lendemain de son arrivée, notre compatriote apprend de son compagnon que le contrat a été signé avec un autre, moyennant 600,000 francs. Il se récrie : « Vous m'avez trompé ! Il y avait engagement verbal ! Vous n'avez plus le droit de ne pas prendre mon bois ! » — « Que vous importe ? répond le Russe ; mon fournisseur vous prendra votre bois à 400,000 francs et vous n'y perdrez rien. » Pour une commande de biscuit, très importante, du reste, un

général a exigé, avant signature, 40,000 roubles. Des tentes offertes vainement à 80 francs ont été achetées 250 à un intermédiaire.

Cent histoires analogues pourraient être enregistrées. Les officiers traitants versaient effrontément le produit de leurs rapines à la banque de Roumanie ou ailleurs, et se faisaient délivrer des chèques sur Saint-Pétersbourg, Paris ou Londres. Les comptes de quelques-uns se sont élevés à trois cent mille francs. Quand on se plaignait au prince Gortschakoff, celui-ci répondait : « Que voulez-vous ? c'est l'habitude. Si l'empereur les a placés là, c'est qu'ils avaient besoin d'argent. »

Un jour, M. Plagino, gendre de l'ancien hospodar de Roumanie, prince Stirbey et beau-frère des princes Georges, Alexandre et Dmitri, commissaire général roumain pour l'approvisionnement des armées russes, dînait avec le grand-duc Nicolas. Au dessert, il tira de sa poche deux moitiés de pain, l'une provenant des manutentions de la principauté ; l'autre, des fournisseurs russes. La première, d'une jolie couleur bise, bien levée, appétissante, formait un saisissant contraste avec la seconde, sorte de boule de son comme nos pauvres Parisiens en mangeaient ou plutôt essayaient d'en manger en décembre 1870. M. Plagino, prenant en mains la cause des soldats russes, expliqua au grand-duc que le prix alloué pour une ration de pain par le gouvernement roumain était légèrement inférieur à la

somme réclamée par les fournisseurs russes. Le commandant en chef de l'armée du Danube prit les deux pains, les examina, les rendit à M. Plagino et... parla d'autre chose.

Les paysans roumains, réquisitionnés avec un chariot et un attelage de bœufs ou de buffles, pour assurer l'approvisionnement de l'armée, étaient payés par bons sur la trésorerie russe. Les plus fortunés ont touché environ huit francs par jour. Il résulte des comptes de l'administration moscovite que les journées de ces voituriers ont coûté 17 fr. 50 cent. au Trésor.

Il y a mieux encore. On a délivré des à-compte à des fournisseurs postiches, grands donneurs de pots-de-vin, qui une fois l'argent reçu refusaient de fournir.

Sans nous arrêter plus longtemps à des faits exceptionnels, mais plus fréquents dans l'armée russe que dans toute autre, il nous sera permis de constater que la corruption n'était pas la seule plaie à combattre. Le haut état-major avait à lutter journellement contre la lenteur des bureaux et des intermédiaires. « Avec l'administration russe, il est impossible d'arriver à une solution rapide », s'écriaient tous les agents de la principauté. En effet, il a fallu près de deux mois pour établir un second pont à Zimnitza. Nicopoli, prise dès le début de la campagne d'au delà du Danube, n'a été reliée à la rive gauche qu'au milieu d'août. On frémit quand on pense aux conséquences possibles, en face d'un ennemi plus actif, d'une pareille incurie.

Aucun ouvrage n'avait été armé près de Sistova, en prévision d'une retraite, et jamais les derrières des corps en action n'ont été solidement gardés.

La ville de Bucharest n'avait pas à se plaindre du concours extraordinaire des officiers moscovites établissant domicile dans ses murs, malgré les termes formels de la convention russo-roumaine. L'or russe, celui que les fils de famille avaient apporté du fond de leurs provinces et celui que les comptables ou les fournisseurs arrachaient au Trésor, se répandait en cascades retentissantes dans tous les lieux de plaisir. Dans les cafés-concerts, vastes jardins à ciel ouvert, où des *divas* de tous les pays, valaques, hongroises, russes, françaises, allemandes, chantaient, chacune en leur langue, des couplets en l'honneur du czar, on rencontrait la plus haute noblesse moscovite. Le prince Gortschakoff y faisait régulièrement son entrée, au milieu des hourras d'une horde d'officiers avinés, ayant à son bras une actrice connue. Le chancelier de l'empire poussait le sans-gêne jusqu'à se promener en landau, dans cette compagnie, à la Chaussée, rendez-vous du beau monde, aux heures où le prince et la princesse de Roumanie avaient coutume de s'y montrer en public. Le diplomate octogénaire sur lequel reposent les destinées de l'empire russe blessait les Roumains, et Dieu sait qu'à Bucharest il faut faire montre d'une assez forte dose d'immoralité pour devenir un objet de scandale.

Ces soirées passées sous les arbres, aux mélancoliques accents des orchestres tziganes accompagnant les romances valaques populaires : *les Deux Yeux*, ou bien encore *le Postillon*, œuvre de jeunesse du président actuel de la Chambre, M. Rossetti, cet assemblage d'industriels de tous les pays, ce méli-mélo d'officiers russes et roumains, ces costumes danubiens semblables à ceux que les sculpteurs romains donnaient aux esclaves daces dans leurs bas-reliefs, ces ménestrels errants jetant aux quatre vents du ciel les accents plaintifs d'une musique longtemps captive, les appellations caressantes des Latins et les rauques commandements des Slaves, tout cet ensemble, fait de contrastes et d'antithèses, parlait aux imaginations les plus paresseuses et faisait de la capitale roumaine une sorte de campement unique au monde.

Parmi les costumes d'officiers russes les plus originaux, ne pas signaler ceux des chefs tcherkesses serait commettre un oubli impardonnable. Qu'on se figure des hommes de haute taille portant de longues barbes rousses incultes, et dont le visage couleur de brique pilée est éclairé par des yeux d'un bleu dur et clair. Ils sont vêtus d'une longue soutane noire ouverte par devant et plissée à la taille sous une haute ceinture de cuir noir. Ce vêtement est orné des deux côtés de la poitrine de cartouchières à la circassienne, en argent. Sous la soutane, une large culotte également noire, enfoncée dans des bottes molles. La tête est

couverte d'un épais bonnet d'astrakan. Ce deuil général d'aspect sinistre est souligné par des doublures irréprochablement blanches. A la ceinture est attaché par une forte ganse un long sabre droit à poignée sans garde. Plusieurs pistolets incrustés d'or ou d'argent complètent l'armement de ces officiers.

Hâtons-nous de dire qu'entre ces deux peuples l'un conquérant, l'autre entraîné dans une politique contraire à ses traditions, et qui vivaient côte à côte sous l'empire de la nécessité, le peuple roumain apparaissait aux étrangers comme bien supérieur au peuple russe. Ce n'est pas seulement dans les villes où l'une des sociétés les plus policées du monde ouvre ses salons, sanctuaires aussi bien ornés que ceux de Londres ou de Paris, qu'on se sent attiré vers les descendants des colons de Trajan. Les habitants des campagnes, travailleurs pleins de zèle, aux mœurs pures et douces, le front éclairé de la plus sainte résignation, humains et charitables, braves à leurs heures, sont bien les fils de Rome. Nulles scènes au monde ne rappellent mieux celles dont la campagne latine offrait le tableau au chantre des *Bucoliques* que les différentes phases de la vie agricole en Roumanie. C'est à peine si le temps a marché depuis Trajan. Les costumes, les instruments aratoires, les chariots avec leurs attelages de bœufs, sont les mêmes; la langue s'est corrompue, mais sans perdre sa douceur; les demeures elles-mêmes des campagnards ont gardé leurs formes. Pour se faire

une idée de la beauté de cette race, il faut avoir vu dans les vallons d'une merveilleuse fertilité qui entourent Craïova, capitale de la Petite-Valachie, les femmes valaques courant pieds nus dans la rosée du matin et portant sur la tête les écuelles de bois au fond desquelles sont entassées les provisions qu'elles vont vendre à la ville. Court vêtues, à la mode du pays, elles laissent voir leurs jambes couleur de bronze. Leurs reins sont serrés par le pagne de laine rouge. Elles n'ont pas l'habitude d'appuyer les mains sur leurs hanches et évitent ainsi de se déformer, comme les Génoises ou les Basquaises. Les cheveux et le cou cachés par un voile blanc, la poitrine saillante, la jupe tombant droit, donnent aux femmes valaques des airs de statues égyptiennes. Il y a dans leur démarche une noblesse que rehausse encore leur gravité naturelle. Bien des officiers russes se sont arrêtés rêveurs dans les plaines de la Petite-Valachie, sous un soleil de feu, à contempler ces robustes paysannes ou les bergers coiffés de bonnets d'astrakan blanc, accroupis auprès d'énormes chiens-loups et regardant fixement le profil neigeux des Carpathes barrant l'horizon.

A Bucharest, le salon le plus fréquenté des étrangers, et surtout des correspondants, était celui de Mme Rossetti. La femme du président de la Chambre est Anglaise de naissance ; elle s'appelle Mlle Grant. Michelet a chanté son dévouement aux heures où Rossetti proscrit ne savait où reposer sa tête. Mais le grand histo-

rien pouvait-il deviner, à cette époque d'enthousiame pour la liberté valaque, qu'un jour viendrait où Rossetti se laisserait à son tour tromper par les Russes ? Ne s'écriait-il pas : « Ce que les Tartares faisaient par l'instinct de la barbarie, la Russie le fait par un machiavélisme calculé. Tous les vingt ans, elle inonde le pays et le pousse au désespoir ; elle veut lui rendre désirable le suicide de sa nationalité. Ses agents ont beau jeu pour dire : « Réfugions-nous au grand empire ; devenons une province russe. » Rossetti croyait servir son pays en traitant avec les Russes, et la nation se trompait avec lui. Qui aurait osé prévoir la monstrueuse ingratitude de la fin?

On rencontrait chez Mme Rossetti : M. Bratiano, président du conseil ; M. Costinesco, rédacteur du *Romanul ;* le colonel Pilat, un Roumain qui a servi la France ; plusieurs officiers, parmi lesquels les colonels Lipoiano et Candiano ; les correspondants des feuilles anglaises ; un grand nombre de jeunes femmes, parmi lesquelles la fille de Mme Rossetti, Mme Pilat, née le 18 juin 1848, le jour où éclata la révolution valaque, et, pour ce fait, baptisée sous le nom de *Libertas*. A certains jours, les femmes revêtaient le costume national valaque, si simple et si gracieux. On faisait de la charpie. C'était la grande occupation d'un bout à l'autre de la ville. Les Valaques sont essentiellement bonnes et charitables.

Le palais du prince Alexandre Stirbey était ouvert à quelques étrangers. On y rencontrait les membres

des familles Ghika et Bibesco et plusieurs agents diplomatiques. Qui ne connaît les princes Georges, Alexandre et Dmitri Stirbey? Parisiens par un long séjour en France, ils représentent la race roumaine dans ce qu'elle a de plus fin et de plus distingué. La princesse Alexandre née Ghika, femme d'une haute intelligence et d'une merveilleuse beauté, reçoit ses hôtes avec une grâce toute majestueuse. C'est dans son splendide palais de la rue Mongosoï à Bucharest, c'est à Bufta où le prince Alexandre vient d'élever un superbe monument au prince son père, que les étrangers admis dans l'intimité de cette famille, au milieu de diplomates ardents à suivre pas à pas l'histoire de cette campagne, ont pû se créer des opinions et juger l'aristocratie roumaine. Il y a loin de chez M. Rossetti au palais Stirbey ; un vaste fossé sépare ces deux sociétés ; l'une née d'hier et gardant ses aspects frustes et sa rudesse native, l'autre déjà vieille et s'attachant à ses traditions. L'étranger, peu familiarisé avec l'histoire des luttes intestines de ce peuple qu'il aime et n'épousant ni les haines des uns ni les répulsions des autres, se contente de constater que le cœur de la patrie roumaine bat ici comme là, avec une ardeur égale.

C'est le 22 mai 1877 que le peuple roumain, ivre de joie et plein de confiance, a fêté la proclamation de son indépendance. Le grand-duc Nicolas, venu de Ploiesti son quartier général, dans la matinée, avait

voulu se donner le spectacle de cet enthousiame et peut-être aussi, rappeler par sa présence que la Roumanie ne se faisait pas toute seule. Dès le matin, une salve de 101 coups de canon annonça aux populations que le prince Charles de Hohenzollern avait droit désormais aux honneurs souverains. Les ministres, les hauts fonctionnaires, une foule de généraux et d'officiers russes assistèrent, au milieu d'une affluence extraordinaire des populations, au *Te Deum* célébré en l'honneur du prince. Les popes chantèrent la prière pour le czar. Le grand-duc Nicolas, également en tenue d'apparat, casque en tête, parcourut la ville, dans la soirée, en compagnie du prince Charles et de la princesse Élisabeth, escorté par une foule en délire.

L'empereur Alexandre étant arrivé à Ploiesti au commencement de juin avec une suite de plus de trois cents personnes et un immense matériel de campagne, cette ville devint un instant le centre de la politique russe. Elle était occupée par la cour, la chancellerie, le quartier général, le grand état-major, le service central d'intendance et les fournisseurs que traîne à sa suite une grande armée. On avait remarqué, quand l'empereur était descendu du train impérial, les regards effarés qu'il jetait à droite et à gauche, et la raideur automatique de son allure.

Le prince Gortschakoff et le général Ignatieff occupaient deux maisons assez voisines de celle du czar. Le doyen de la diplomatie européenne portait la tenue

de campagne, tunique et casquette de coutil blanc, bottes molles, épée au côté. Le général Ignatieff revêtait le plus souvent l'éclatant costume d'adjudant de l'empereur. Il se montrait gai, jovial, communicatif, plein d'humour et d'entrain. Son regard brillant d'un éclat particulier semblait dire à tous : « J'ai partie gagnée! » La physionomie du célèbre diplomate est ouverte; la figure est pleine, grosse, arrondie, l'œil bleu, la moustache épaisse et rousse, le front dénudé. La finesse s'échappe du coin de l'œil et du pli sarcastique des lèvres. Le général Ignatieff appartient à l'école des diplomates francs d'allures qui disent tout, en opposition avec les hommes d'État, boutonnés de haut en bas, qui ne laissent rien échapper. Affable, accueillant, plein de confiance dans l'issue des événements qu'il avait suscités, il apparaissait comme le *Deus ex machinâ* de l'entreprise orientale.

Pendant que les états-majors présidaient, dans le plus grand secret, aux opérations préliminaires du passage du Danube, la diplomatie n'était pas inactive. Le prince Milan de Serbie, accompagné des colonels Horvatovitch et Letchanine et du ministre Ristich, fut reçu solennellement à Ploiesti, le 16 juin, par le czar entouré des grands-ducs et de tous les officiers généraux présents. L'opinion publique vit dans cette entrevue la preuve d'un accord dans les affaires d'Orient entre les cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Le voyage du prince Milan était un acte d'hostilité

vis-à-vis de la cour suzeraine et suffisait à établir un *casus belli*. Dans une autre entrevue, la question des subsides à allouer à la Serbie, en cas de guerre, fut discutée. On ne réussit pas à s'entendre complètement, mais il semble que le prince Milan ait pris l'engagement, sous certaines conditions, de reconstituer une force suffisante pour retenir sur la frontière serbe un corps turc important et entrer en campagne si la chose devenait nécessaire. L'armée serbe n'existait plus, en effet, que sur le papier. Aussitôt après la signature de la paix turco-serbe, les milices avaient été dissoutes et leur rappel ne pouvait se faire qu'avec mesure et progressivement. La petite armée permanente était massée sur quelques points de la frontière, notamment dans la vallée de la Morava, où le colonel Letchanine, un rude soldat et un homme de cœur, commandait environ 4,000 hommes. L'ancien adversaire de Osman pacha dans la campagne de l'année précédente, sur le Timok, n'avait pas réussi dans ses attaques contre la fameuse position de Veliki-Isvor, il s'était fait battre à Zaitchar, mais il était sorti de cette lutte grandi dans l'opinion. Il n'avait en effet cédé devant le flot des ennemis que par suite des fautes impardonnables commises par le général Tchernaieff, commandant en chef de l'armée serbe.

Vers le 20 juin, les mouvements généraux de l'armée russe étaient terminés. Les derniers ordres avaient été lancés de Ploiesti à partir du 15. Ils coïncidaient

avec l'arrivée sur les positions des derniers convois d'artillerie. Les troupes quittaient en même temps leurs positions provisoires et se portaient en ligne vers les points de passage désignés. Le secret des opérations était si bien gardé par le haut état-major que le prince Charles de Hohenzollern et le ministre Bratiano ne savaient rien. L'administration roumaine avait été longtemps renseignée par ses agents postaux et télégraphiques ; mais, depuis une dizaine de jours, l'état-major de l'armée d'occupation avait pris possession des principaux services. Les officiers généraux qui devaient jouer un rôle dans le drame quittaient, les uns après les autres, le quartier général, et les attachés militaires eux-mêmes étaient dirigés vers le Danube. Des escortes de cosaques commandées par des officiers, et échelonnées sur les routes, étaient chargées de les conduire à leur destination. Les administrations faisaient leurs préparatifs de départ.

On n'avait pu cependant dérober à tous la vue des événements. On était en plein calme ; mais la population roumaine comprenait que c'était le calme qui précède les jours d'orage quand le vent du Midi soulève déjà la poussière des chemins. Le but final des mouvements et des contre-marches de toutes ces phalanges aux cheveux roux échappait aux profanes, quoique chacun sentît battre son cœur. Une émotion poignante s'emparait peu à peu des esprits et s'accroissait d'heure en heure. Aucune lutte armée, il faut le dire,

n'était plus propre à passionner les masses. C'était, à la fois, une guerre et une croisade, le heurt de deux races éternellement hostiles, la mise aux prises de deux systèmes politiques, de deux religions, de deux despotismes compliqués d'équilibres à garder, de races à émanciper, de principautés à créer, d'administrations à établir. Apercevoir le long du Danube des corvées de soldats russes venus de Moscou ou d'Arkhangel et, de l'autre côté du fleuve, des *fantasias* de cavaliers égyptiens, voltigeant autour de l'étendard au Croissant rouge, n'était-ce pas considérer deux mondes en présence?

CHAPITRE VI.

ÉTUDE DU TERRAIN ET CONSIDÉRATIONS STRATÉGIQUES.

L'armée moscovite, comme on a pu le voir au début de cet ouvrage, avait été concentrée pendant l'hiver dans la Bessarabie russe, à Kicheneff, à Tiraspol, à Bender. Il serait impossible, même en étudiant le terrain des opérations, de se rendre un compte suffisamment exact des difficultés d'entrée en scène des différents corps si, avant de parcourir la ligne de bataille et d'en noter les avantages et les désavantages, on ne se représentait tout d'abord la série des manœuvres nécessaires à une armée russe pour déboucher en Roumanie et faire face au Danube sur un front développé.

En prenant pour point de départ l'ancienne frontière russe, celle du traité de 1856 (qui laissait à la Roumanie la Bessarabie moldave), au rivage de la mer Noire près de Tuzla, à soixante kilomètres au nord-est de l'embouchure du Danube, on s'aperçoit que la délimitation russo-roumaine, courant d'abord de l'est à l'ouest, en ligne presque directe pendant cent vingt kilomètres pour former le long du fleuve une bande de

territoire de même longueur (districts d'Ismaïl et de Bolgrad), se dirige ensuite vers le nord-ouest et atteint la frontière autrichienne près de Novoselitza, trois cent vingt-cinq kilomètres environ après son changement de direction.

Une armée russe faisant face, vers l'ouest, à la Roumanie sur un front de 325 kilomètres et, en crochet par son aile gauche, à la région danubienne vers le sud, sur un front de 120 kilomètres, est tournée d'avance sur son flanc droit par les corps autrichiens qui se réuniraient en Bukovine. Elle est forcée de ne s'établir, pour converser vers le Danube, que sur la ligne Ungheni-Bolgrad du nord au sud et Bolgrad-Tuzla de l'ouest à l'est, négligeant les 180 kilomètres de frontière qui s'étendent, du sud au nord-ouest, d'Ungheni à la limite de la Bukovine. Ce front nouveau doit encore être réduit, pour les corps destinés à converser, des 120 kilomètres de la ligne Bolgrad-Tuzla. En effet, l'occupation de la région du bas Danube est forcément une opération partielle. Le lac Yalpoug communiquant au Danube, au-dessus d'Ismaïl, sépare du reste de la Roumanie, le rectangle formé par son rivage oriental, le Danube, la mer Noire et la frontière russe.

Le débouché général doit s'opérer sur un front relativement étroit de 140 kilomètres, au maximum. L'explication d'un pareil fait résulte de ce que la Roumanie est divisée en deux bandes de territoire, l'une, la Valachie, courant de l'ouest à l'est, l'autre, la Moldavie,

se répandant du sud au nord. L'ancienne frontière des deux États n'avait que 135 kilomètres de développement. C'est par ce défilé, s'il nous est permis de nous servir d'une pareille expression, que l'armée russe, après avoir conversé d'un quart de cercle sur le territoire moldave, doit pénétrer en Valachie. Le pivot mouvant de cette conversion de la gauche à la droite sera la ligne Bolgrad-Reni (40 kilomètres). La droite de l'armée aura parcouru plus de 200 kilomètres pour se redresser à hauteur de Foksani. Les montagnes de la frontière austro-roumaine et le manque de routes rétrécissent encore le débouché sur la région du moyen Danube. Il est large, en réalité, de 75 kilomètres de Galatz à Foksani.

Une armée russe en marche vers le moyen Danube doit ensuite, sans quitter par sa gauche le pivot de la conversion, pousser successivement ses corps de droite vers l'ouest, au fur et à mesure de leur entrée en ligne, afin d'atteindre Slatina sur l'Olto. Une fois installée sur ses positions préparatoires, l'armée russe aura, de Slatina à droite, à l'embouchure du Danube à gauche, un front de plus de 450 kilomètres. Encore faut-il remarquer que la Petite Valachie, de la défense de laquelle l'armée roumaine s'était chargée, eut nécessité une extension vers l'ouest de 125 kilomètres de plus, si la principauté n'avait fait accord avec l'empire russe. L'Olto était l'extrême droite russe en même temps que l'extrême gauche roumaine.

Aux difficultés provenant de la configuration des frontières russe, roumaine et autrichienne, difficultés dont nous avons essayé de faire comprendre toute l'importance en considérant le terrain comme on considérerait un champ de manœuvres, il convient d'ajouter, en descendant de la théorie à la pratique, le manque de voies de communications. Le chemin de fer roumain n'ayant qu'une voie ne pouvait transporter qu'un maximum de 8,000 hommes par jour. La destruction d'un certain nombre d'ouvrages d'art par les inondations survenues à la fin du mois de mai avait même complètement interrompu le transit. Les chemins de fer roumains en exploitation au moment de la déclaration de guerre formaient un ensemble total de 1,223 kilomètres, dont une ligne principale ayant une longueur de 953 kilomètres et quatre lignes secondaires. La ligne principale part d'Itzcani (frontière de Bukovine) au nord de la Moldavie, descend vers le sud jusqu'au Danube, qu'elle atteint à Barboche-Galatz par Roman, Bacau et Tecoutch, et traverse ensuite la Valachie dans toute sa longueur de l'est à l'ouest par Braïla où elle quitte le Danube, Bouzéo, Ploiesti, Bucharest, Pitesti, Slatina, Craïova, Turn-Séverin où elle touche de nouveau au fleuve, en face de la ville serbe de Kladovo, et Vercierova où elle se relie maintenant, sur la frontière austro-roumaine, avec les chemins de fer hongrois. C'est par une ligne secondaire en concordance avec le chemin russe Ungheni, Kicheneff, Bender, Tiras-

pol, Odessa que l'armée russe rejoignait à Pascani la ligne principale. Cette ligne dont la longueur est de 96 kilomètres est connue sous le nom de ligne de Iassy-Ungheni.

L'armée russe n'ayant pas à se porter au delà de l'Olto ne communiquait donc par chemin de fer avec le Danube qu'à Galatz, à Braïla et à Giurgewo. Ce dernier point est relié à Bucharest par une ligne secondaire de 70 kilomètres appartenant à l'État et exploitée par lui.

Les routes nationales roumaines sont assez bien entretenues dans les régions qui avoisinent les grandes villes. Elles ont une largeur de 26 mètres. Malheureusement, la nature du sol, surtout près du Danube, et les inondations périodiques les rendent souvent peu praticables pour une armée suivie de son matériel, pendant les mois de mai et de juin. Les routes départementales sont moins bonnes et manquent d'ouvrages d'art. Sur la plupart des routes suivies par l'armée russe les localités se trouvent très espacées et n'offrent que peu ou point de ressources. On marche parfois pendant toute une journée sans rencontrer autre chose, dans une contrée absolument plate, que des puits dont les balanciers en potence apparaissent au loin. Ce sont des oasis dans le désert, moins les arbres. Autour de ces puits, dans d'immenses auges incessamment remplies par les bergers et les voituriers, les buffles, les bœufs et les chevaux boivent à longs traits avant de continuer leur route. Les habitants des bords du Da-

nube sont durs pour les bêtes, cruels, impitoyables. Ils les surmènent, quittes à abandonner leurs cadavres le long des chemins quand, poussives, elles ne peuvent plus avancer. Ces carcasses empoisonnent l'air en tout temps. Les chiens sauvages et les corbeaux fouillent leurs entrailles à coups de dents ou de bec, sans s'effrayer du passage des voyageurs.

L'armée russe se disloqua de la gauche à la droite par les routes d'Ackerman à Kilia et à Ismaïl, de Kubeï à Bolgrad et Reni, de Komrat à Galatz par Cahoul, de Bestamak à Léova, Houchi et Vasloui, de Scouleni à Iassy. Les corps suivirent, précédés de la cavalerie, pour opérer leurs mouvements de l'est à l'ouest et du nord au sud, indépendamment de la voie des chemins de fer roumains, la grande route de Iassy à Bucharest passant par Docolitna, Bahlui, Tecoutch, Focchani, Bouzéo; de Bucharest à Slatina par Pitesti; de Slatina à Turnu-Magurelli; de Bucharest à Zimnitza par Draganesti et Alexandria; de Bucharest à Giurgewo par Comana et Fratesti; de Bucharest à Oltenitza et de Bucharest à Calarach. Des magasins généraux avaient été établis, par marchés passés avec des fournisseurs, à Kicheneff, à Galatz, à Bucharest et à Slatina. Un grand parc d'artillerie et la réserve générale des services de santé accumulaient leur matériel à Fratesti, près de Giurgewo.

L'armée avait supporté les fatigues extrêmes du printemps; mais les fièvres danubiennes, si cruelles

quand elles sont mal soignées, commençaient à la décimer avec les premières chaleurs. Si les décès étaient relativement peu fréquents, les ambulances regorgeaient de malades et les effectifs se fondaient.

Au moment où le grand-duc Nicolas lançait ses derniers ordres, les troupes avaient pris leurs positions définitives par les routes dont on vient de lire l'aride nomenclature. Il convient maintenant de parcourir de la droite à la gauche, d'un coup d'œil rapide, toute la ligne de bataille, en comprenant l'armée roumaine, dont les divisions venaient également d'arriver à leur poste. Une interruption de quatre jours sur le chemin de fer et les routes principales, survenue du 19 au 23 mai, à la suite d'inondations extraordinaires, dans une saison aussi avancée, s'était traduite par un retard de douze à quinze jours dans les opérations. Les mouvements de l'armée princière avaient été forcément interrompus, l'Olto ayant enlevé près de Slatina le pont du chemin de fer.

En inspectant le front d'attaque de l'armée russo-roumaine, dans son immense développement depuis Kalafat jusqu'à l'embouchure du Danube, nous nous rendrons également compte de la force défensive de la première ligne des Turcs.

Kalafat, concentration roumaine de flanc, est une ville de 3,000 habitants, située sur le Danube, un peu au-dessus de la citadelle turque de Widdin installée sur la rive droite. Elle est reliée, par une excellente

route de 86 kilomètres d'étendue, à Craïova, ancienne capitale de la Valachie, sur le chemin de fer roumain. Le Danube, courant de l'est à l'ouest, puis du nord au sud, se jette ensuite brusquement à l'est et forme une boucle ou plutôt une courbe presque parfaite dont la petite ville roumaine de Poïana, l'ancienne Retiaria des Romains, capitale de la Dacie riveraine, est le centre géométrique. La moitié environ de l'arc de cercle décrit par la rive roumaine est protégée le long du fleuve par un renflement de terrain, une sorte de digue naturelle sablonneuse dont la crête tourmentée présente des aspérités assez nettes. Les points culminants de cette arête dominent de près de cent mètres le cours du Danube, notamment à Kalafat et dans les environs immédiats de cette ville. Widdin, construite sur la rive bulgare, est située à 2,000 mètres de Kalafat en suivant le cours du fleuve. La place turque est construite au bord du Danube, qui forme en cet endroit la corde d'un arc de cercle tracé par une série de hauteurs. La plaine de 20 kilomètres de diamètre qui entoure Widdin est commandée, comme la citadelle elle-même, par les dépressions de terrain de la rive gauche. Le fait est d'autant plus remarquable que la rive droite, à partir de quelques kilomètres au-dessous de Widdin, est constamment plus élevée que la rive Braïla romaine jusqu'au confluent du vieux et du nouveau Danube.

Widdin apparaît de la colline de Kalafat comme un

parc touffu, d'un vert joyeux, semé de maisons basses. Une trentaine de minarets soigneusement blanchis se découpent sur l'horizon éternellement bleu. Le Danube baigne le pied du château bulgare, à 3,500 mètres, en ligne droite, des hauteurs qui dominent Kalafat. Les Roumains étaient réunis aux environs de cette place, au nombre de 16,000, dont moitié *Dorobantzi*, troupes territoriales, vers le milieu du mois de juin. Le commandement en chef était exercé par le général Lupu. Deux batteries importantes s'élevaient dans Kalafat même, l'une au-dessous, l'autre au-dessus du jardin public. Elles avaient été baptisées des noms de Prince Charles et Princesse Élisabeth. La première était à la même hauteur que celles de la citadelle de Widdin; la seconde dominait d'une cinquantaine de mètres un ouvrage turc construit, pour six canons, à 1,500 mètres au nord de la citadelle. Armées, l'une de pièces de 15 centimètres, l'autre de canons de 24 sortant de la fabrique d'Essen et se chargeant par la culasse, d'après le système usité dans l'armée allemande, elles pouvaient, avec l'aide des batteries Michel-le-Brave et Étienne-le-Grand établies au sud de Kalafat, en face de Widdin, réduire la ville turque en cendres, mais non pas rendre intenables les défenses de la citadelle, ni empêcher un corps d'armée de camper sous ses murs. Les défenses est de Widdin sont à trop grande distance des batteries roumaines. La grande île, découverte en été, située près de Kalafat, devait être, dès la fin de juin,

pourvue d'un ouvrage en terre. Trois camps, l'un au nord, l'autre au sud, le troisième à l'ouest de Widdin, comprenaient, à la date du 20 juin, une armée turque de 20,000 hommes, garnison non comprise. A Kalafat, le général Lupu croyait immobiliser un corps plus nombreux; mais Osman pacha, qui avait concentré au début de la guerre 90 bataillons, 16 escadrons et 30 batteries à Widdin et dans les petites places avoisinantes, avait, depuis le commencement de juin, disloqué son armée, sur les routes de la Bulgarie occidentale, dans le secret le plus absolu.

La citadelle turque n'est guère qu'à une journée de marche de la frontière serbe et à 70 kilomètres environ de Zaïtschar, que l'armée commandée par le général Letchanine avait été forcée d'évacuer, quelques mois plus tôt, devant l'attaque dirigée, de Veliki-Isvor, par Osman pacha.

Au début de la campagne, le bruit avait couru que le général ottoman passerait le fleuve à Widdin et s'emparerait de Kalafat. Un simple coup de main pouvait alors lui livrer cette importante position et changer peut-être les dispositions politiques de la principauté. A la fin de l'année 1853, Omer pacha n'avait pas manqué, pendant qu'il attirait en personne l'attention de Gortschakoff sur Oltenitza, de faire passer le Danube à une partie de ses forces, sous le commandement d'Ismaïl pacha, de Widdin à Kalafat. L'opération avait été fatale aux Russes, qui, dans la seule bataille de Cetate, à quinze kilomètres

de la ville roumaine, avaient perdu peu après 5,000 hommes.

Si le commandant en chef de l'armée de Widdin, dont on ne saurait mettre en doute le coup d'œil militaire et les aptitudes stratégiques, n'a pas enfoncé, à l'avance, ce coin dans le flanc droit de l'armée d'occupation, c'est que la Turquie se berçait, même après la déclaration de guerre, de l'espoir que les Roumains ne prendraient pas les armes.

Souvenons-nous, pour l'intelligence des récits qui vont suivre, que Plevna, nœud des chemins de Routschouth à Sophia et du Danube aux Balkans est à 160 kilomètres à vol d'oiseau de Widdin.

Une bonne route suit en Turquie la rive droite du fleuve et permet aux villes construites sur le bord du Danube de communiquer entre elles assez rapidement. La rive roumaine, au contraire, est extrêmement plate, marécageuse, difficile à cotoyer. On ne rencontre le long du fleuve que des lacs ou baltas, et des marais formés par le trop-plein des eaux. Ils rendent impossible l'accès du rivage, pendant une grande partie de l'année, et engendrent des fièvres dangereuses.

A partir de Cuperceni, au sud de Kalafat, la rive bulgare domine la rive roumaine. La nature du sol rend difficile le passage du Danube, sur un point garni de bas-fonds, situé quelques lieues au-dessous de Kalafat, entre Desa et Acer-Palanka. De mauvais chemins relient Poïana, où se trouvait la réserve du

premier corps de l'armée roumaine, à Desa. Acer-Palanka, gardé par quelques centaines de soldats, communique avec l'intérieur de la Bulgarie par deux routes, dont la meilleure rejoint à Pirot celle de Sophia. Ces deux routes partent de Lom-Palanka située un peu plus à l'est. En face de cette petite ville, munie de fortifications, et jusqu'à l'embouchure du Jiul, il n'y a sur la rive roumaine que des *piquets*, sorte de huttes perchées en terrain mouvant sur de hauts madriers et occupées par quelques soldats. Des chemins conduisent au fleuve, mais aucune opération offensive de la rive gauche à la rive droite n'est possible.

Le Jiul traverse la Petite-Valachie du nord au sud, parallèlement à l'Olto. Il prend sa source dans les Carpathes et se jette dans le Danube en face de la petite ville turque de Rahova, à une centaine de kilomètres au-dessous de Kalafat. La vallée du Jiul est l'une des plus fertiles de la Roumanie. La campagne y présente le même aspect qu'en Hongrie : des champs de blé à perte de vue couchés par les vents du sud et des puits à bascule de distance en distance. L'horizon est borné, vers le nord, par des chaînes de collines boisées d'un saisissant caractère, derniers contre-forts des Carpathes dont les hauts sommets bleuâtres courent au loin. De longues files de chariots chargés de grains suivaient, vers la fin de juin, les routes qui conduisent au Danube. Le type et le costume des paysans de la Petite-Valachie diffèrent essentiellement de

ceux des colons de la Grande-Valachie. La race est plus forte, le profil plus accentué, le langage plus dur. Chose étrange et bien faite pour attirer l'attention des ethnographes, le type petit-valaque est le même à peu de chose près que le type moldave des Roumains de Bessarabie. Les dialectes de ces deux races, séparées par l'immense région d'entre Olto et Sereth, sont presque semblables. Y a-t-il eu, comme on le suppose, intercalation d'une colonie d'origine plus méridionale entre les deux tronçons de la colonie précédemment envoyée par Trajan? Le problème n'est pas encore tranché.

Les Petits-Valaques sont forts et bien bâtis. Ils portent les moustaches longues, à la mode serbe. Leurs cheveux bouclés, bruns sous le bonnet de peau de mouton, sont rougis par le soleil à leurs extrémités et forment autour du visage une sorte de sauvage auréole. La peau, soumise aux températures les plus extrêmes, trente-cinq degrés de chaleur en été, vingt-cinq degrés de froid en hiver, est rouge, hâlée, crevassée même. Les paysans sont vêtus d'une robe de toile blanche, serrée à la taille par une épaisse ceinture de cuir et bordée d'une soutache rouge; d'un gilet de peau de mouton dont la laine fort longue est tournée en dedans et de larges culottes flottantes. Ils marchent presque toujours pieds nus. Les chariots à quatre roues chevillées de bois sont traînés par six bœufs ou quatre buffles. Ce sont ces paysans, réquisitionnés avec leurs attelages, que nous verrons

marcher en longues files jusqu'au delà des Balkans, pour assurer l'approvisionnement de l'armée russe.

C'est de Rahova, la ville turque un peu plus à l'est, que sont souvent partis, du commencement de mai à la fin de juin, les irréguliers tcherkesses pour piller le village valaque de Beket et la région avoisinante. Quelques éclaireurs roumains erraient le long de la rive, et les postes des piquets avaient été doublés; mais aucune concentration ne semblait utile en ces parages. Rahova, petite place palanquée et défendue par un fort, avait été entourée de plusieurs ouvrages de campagne. Elle était occupée par 2,000 Turcs sous le commandement d'Assaf pacha. D'autres détachements pouvaient immédiatement renforcer ce petit corps, si quelque tentative de passage se produisait à l'embouchure du Jiul. Au point de vue de l'établissement d'un pont ou du débarquement, à l'aide de chalands, de soldats massés sur le bord d'un fleuve, les embouchures des rivières ou des ruisseaux doivent toujours être surveillées.

En descendant le fleuve par la rive roumaine, on arrive, 45 kilomètres plus loin, à Corabia. C'est là que s'appuie la droite du IIe corps roumain. La division Manu a rejoint, le 6 juin, par la route de Craïova à Caracal, les régiments déjà en ligne de Corabia à Islas et à l'embouchure de l'Olto. Sur la rive turque, le terrain est très mouvementé de Rahova à l'embouchure de l'Isker, mais il s'aplatit brusquement pour laisser couler

cette rivière et ne se relève que beaucoup plus loin. Le bord du fleuve est alors semé de quelques grands lacs. La route turque longeant le Danube s'en éloigne sur ce point de 10 kilomètres en moyenne et ne le rejoint qu'après avoir traversé, cinq ou six lieues plus bas, la rivière Vid. Corabia s'élève à huit kilomètres au-dessous de l'embouchure de l'Isker. Islas est construit en face de l'embouchure du Vid. De Corabia à l'Olto, extrême gauche de l'armée roumaine et extrême droite de l'armée russe, le IIe corps roumain occupait une ligne de 28 kilomètres.

Corabia ne paraissait pas surveillé par les Turcs. Le terrain entre Islas et le Danube est fangeux ; mais d'excellentes routes convergent vers ce point stratégique, en communication directe avec Caracal, réserve du IIe corps. Des batteries puissantes avaient été établies près d'Islas par l'artillerie roumaine aidée de 150 hommes appartenant au génie russe. L'embouchure de l'Olto n'étant qu'à cinq kilomètres au-dessus de Nicopoli, les Roumains échangeaient des projectiles avec cette place de guerre, située en face de la petite ville roumaine de Turnu-Magurelli, à quatre kilomètres du Danube.

Le IXe corps russe commandé par le général de Krudener, formait, à partir de l'embouchure de l'Olto, la droite russe. D'abord campé tout entier à Slatina moins les détachements d'éclaireurs, il s'était avancé vers le Danube pour occuper la rive gauche du bas Olto et la ligne Magurelli-Cuperceni-Siaka. Turnu-

Magurelli est relié par de bonnes routes avec le nord de la Roumanie, et les concentrations y sont faciles. Le IXe corps se développait sur un front de 27 kilomètres et se reliait, à Visora, au VIIIe corps. Flamunda, dépression de terrain à 6,000 mètres de Nicopoli, avait été pourvue d'une très forte batterie. Elle dominait d'une dizaine de mètres la ville turque, mais se trouvait elle-même commandée par les batteries élevées sur les hauteurs à l'est de cette place. La ville de Nicopoli est construite au fond d'un ravin sur les deux flancs duquel s'élèvent deux rochers d'une assez grande élévation. Les défenses du château-fort construit sur l'un des rochers suivent, en zigzag, les accidents du terrain. D'autres batteries se dressaient à l'ouest de la ville, qu'occupait, en y comprenant les détachements des environs, une force de 6,000 hommes.

Les quarante kilomètres séparant Turnu-Magurelli de Zimnitza, sur la rive gauche, et Nicopoli de Sistova, sur la rive droite, se font, en Roumanie comme en Bulgarie, par des routes à l'intérieur des terres, tant les bords du fleuve sont tourmentés et semés de lacs. Le VIIIe corps russe, général Radetzki, occupait la ligne formée par la route de Turnu-Magurelli à Zimnitza à partir de Visora, la ville de Zimnitza, les îles de la rive gauche du Danube et le chemin de Zimnitza à Giurgewo jusqu'à l'embouchure de la Vède au-dessous du village de Brigadir où la rivière est guéable en deux endroits. Ce corps possédait d'excellentes communications avec

l'intérieur par une route de terre qui, partant de Bucharest, atteint Zimnitza après avoir traversé Draganesti et Alexandria. L'état-major russe devait relier plus tard par un chemin de fer, dont la construction avait été confiée à M. Poliakoff, les villes de Zimnitza et de Giurgewo. Sistova, la cité turque qui fait face à Zimnitza, est bâtie sur le flanc d'un coteau abrupt. A quelques kilomètres à l'est de la ville, en descendant le fleuve, la rive, formée depuis Sistova par une muraille de roc du haut de laquelle on domine les îles en avant de Zimnitza et le bourg roumain, s'aplatit pour former une sorte de plage protégée en arrière par des coteaux d'une certaine élévation. On aperçoit s'élever sur leurs crêtes la grande route des Balkans par Tirnova et Gabrova. La première de ces villes est à 70 kilomètres au sud-est de Sistova et la seconde à 110 kilomètres au sud, en passant par Tirnova.

Le nœud des routes conduisant à Routschouk par Biela et à Sophia par Plevna est situé à 24 kilomètres au sud de Sistova. L'importance stratégique de la voie qui tourne le quadrilatère par son flanc gauche n'avait pas échappé à l'état-major turc, et l'anse au-dessous de Sistova était gardée par quelques bataillons et un ouvrage imparfait muni d'artillerie, le tout sous le commandement d'Achmed pacha. Le voisinage des places de Routschouk et de Nicopoli et les dangers que devait présenter une marche de flanc, avec Routschouk, puis Schoumla sur sa gauche, à une armée

envahissante, peut-être aussi le secret désir de voir les Russes s'engager dans cette entreprise; en tout cas, une inexacte appréciation des forces massées par l'adversaire entre l'embouchure de la Vède et le grand lac de Suhoia, avaient fait négliger la défense de la route de Tirnova. Le rivage était gardé par les Turcs au-dessous de Sistova, non contre une opération d'ensemble, mais seulement contre une surprise ayant pour but une incursion ou une simple reconnaissance.

Le XIIIe corps, général Hahn, faisait suite au IVe corps, d'Alexandria à Giurgewo, avec détachements le long de la Vède jusqu'à Brigadir et Petrosani. Les routes reliant en plaine la ville d'Alexandria : 1° à Siaka, Flamunda et Turnu-Magurelli par Piatra; 2° à Zimnitza; 3° à la même ville par les deux rives de la Vède; et, les chemins se détachant de la route Bucharest-Giurgewo pour courir vers Zimnitza, permettaient aux troupes massées à Comana ou à Fratesti, stations du chemin de fer, d'entrer très rapidement en ligne sur leur droite et de renforcer en une ou deux étapes au plus les troupes occupant déjà Zimnitza ou Turnu-Magurelli. Près de Giurgewo, tête du chemin de l'État se bifurquant non loin de Bucharest avec la grande ligne roumaine, ville importante construite en terrain plat et placée sous le canon de Routschouk, l'artillerie de siège avait établi les puissantes batteries de Slobozia. Ce point, situé à six kilomètres au sud-ouest de Giurgewo, à hauteur de Routschouk, est le

sommet d'une faible dépression de terrain qui domine la grande île de Ramadan, séparée par un bras très étroit du territoire valaque. Les soldats russes n'avaient eu pour installer leurs batteries qu'à remettre en état les travaux de leurs devanciers des anciennes guerres. C'est en effet dans l'île de Ramadan et à Slobozia que se livra, en juillet 1854, la sanglante bataille à la suite de laquelle le prince Gortschakoff dut se mettre en retraite pendant qu'Omer pacha marchait victorieusement sur Bucharest. Au commencement de juin 1877, les Russes, au nombre de 12,000, campaient en arrière de la hauteur de Slobozia, sur un terrain boisé que traversent les chemins de Petrosani et de Brigadir. Le gros des forces russes, les états-majors, le parc d'artillerie, un grand magasin d'approvisionnements, le dépôt général des projectiles, les ambulances principales, étaient installés sur les hauteurs de Fratesti à Baniasa, à une douzaine de kilomètres du Danube, appuyés, en même temps, sur deux stations de chemin de fer et sur la route de Bucharest.

Indépendamment de l'ouvrage principal de Slobozia, une autre batterie était masquée à l'est de la place. au fond de la baie de Smirda. Le long du fleuve, derrière l'île de Giurgewo, une chaussée large de sept à huit mètres couronne une digue destinée à protéger la partie la plus basse de la ville contre les inondations du printemps. Les Russes, mettant à profit cette dépression de terrain, s'en servaient comme d'un épaule-

ment. Quand un duel d'artillerie presque quotidien s'établissait entre Slobozia et les forts de Routschouk, l'état-major amenait des pièces de campagne derrière la digue et foudroyait la cité turque à courte distance. Giurgewo, semblable à toutes les villes des bords du Danube, est largement percée. Les maisons sont basses, entourées de vastes jardins ombreux, habitées par deux ou trois personnes au plus.

Comme Routschouk et surtout ses défenses dominent Giurgewo, qui peut être en un instant criblée de projectiles, les habitants s'enfuirent dès le début de la guerre, à l'exception des fonctionnaires, des médecins, de quelques hôteliers et d'un petit nombre de commerçants pour lesquels le passage des Russes était une fortune. Les Turcs ne commencèrent à bombarder Giurgewo qu'après l'installation des Russes à Slobozia. A dater de ce jour, la ville roumaine devint absolument inhabitable. Le bombardement avait ses intermittences, mais, quand il grondait, les dégâts commis par la puissante artillerie ottomane étaient effrayants. Dans la partie sud de la malheureuse ville, toutes les maisons étaient percées à jour, les toitures ouvertes, les grilles et les clôtures défoncées. Les environs de Giurgewo présentaient alors le spectacle à la fois le plus triste et le plus intéressant. La région suburbaine était hors de portée, et la population pauvre avait élu domicile dans les champs. Les bouquets de bois au nord de la ville étaient peuplés. Les habitants y avaient élu domicile avec

leurs familles sous des tentes ou des gourbis de feuillage. C'était une ville à côté de la ville, ou plutôt un vaste camp de nomades. La cuisine se faisait en plein vent, le linge séchait sur les branches, et les chiens jouaient dans la poussière avec les enfants nus. Le soir, à l'heure où les grosses pièces de la forteresse turque se taisaient, les violons des Tziganes errants grinçaient sous la futaie, et la forêt tout entière se mettait à chanter.

Les exilés de Giurgewo supportaient cette existence avec une singulière philosophie. Qu'on observe le Roumain, à Bucharest, policé à l'occidentale, ou dans les champs sur les routes désertes de la Valachie, conduisant lentement son chariot attelé de buffles, avec des airs de paysan du Latium, on le trouve toujours le même. Le génie de l'Orient a secoué sur son front les pavots de cette indifférence en matière de calamités publiques qui donne le fatalisme au musulman et l'illuminisme au Slave.

A l'extrémité de la ville, sur la limite de la zone de bombardement, s'élève, près d'un vaste hôpital, la gare du chemin de fer de Bucharest. C'est là que, durant une période de six mois, les longs convois de blessés, en état d'être évacués, vinrent aboutir. Ils suivaient la route de Zimnitza à Giurgewo par Brigadir et traversaient les bois en arrière des ouvrages de Slobozia. En tête et sur les flancs du convoi, composé le plus souvent de trente ou quarante chariots de réquisition, chevauchaient quelques cosaques perchés sur leurs hautes

selles et la lance au poing. Les lourdes voitures traînées par des buffles soulevaient des nuages d'une poussière noirâtre. Leurs essieux de bois criaient sous le poids des blessés étendus sur la paille et serrés les uns contre les autres. De mauvaises nattes ou des branchages arrachés le long du chemin les défendaient mal contre les ardeurs d'un soleil de feu.

Vue de Giurgewo, la place de Routschouk offre un coup d'œil pittoresque. Sur le bord de l'eau, une ligne de maisons blanches entourées de verdure forme le quai. La ville, dominée par de hautes collines sur lesquelles sont établis les ouvrages, s'élève en amphithéâtre vers le sommet du plateau. C'est un fouillis de maisons entassées et de jardins pleins d'ombre d'où s'élancent les minarets de vingt mosquées. Derrière la ville, au sommet d'une élévation dont la pente du côté du Danube est presque à pic, apparaît un fort très important, ayant vue sur tous les méandres du fleuve et dominant de beaucoup les accidents de terrain de la rive roumaine. En descendant vers l'est, la chaîne des collines continue, mais elle s'abaisse doucement. Elle apparaît garnie d'ouvrages assez puissants.

Routschouk, chef-lieu du vilayet du Danube et tête de la ligne de chemin de fer conduisant à Varna, en concordance par Giurgewo avec les chemins roumains, comptait au début de la guerre 36,000 habitants; mais une grande partie de cette population s'était enfuie. Outre l'enceinte continue qui enveloppe la ville, des

ouvrages extérieurs solides s'élèvent au sud sur Levant-Tabia, près de la route de Schoumla et de la rive gauche du Lom, et à l'est, près du chemin de fer. Les hauteurs situées plus au sud sur les deux rives du Lom avaient été également fortifiées. A l'est, la série des ouvrages fut poussée jusqu'au delà de Maretin, à une douzaine de kilomètres de Routschouk, pour obvier à l'occupation de l'île de Mokan par les Russes. Le corps d'armée dont le quartier général était à Routschouk se composait d'environ 25,000 hommes, dont 15,000 seulement occupaient les environs immédiats de la ville, campés en arrière des hauteurs du sud, à peu près hors de la portée des batteries russes de Slobozia. Le commandant de place nommé à la fin de mai, Achmed-Kaiserli, vieux général âgé de quatre-vingt et un ans, jouissait d'un juste renom d'énergie et d'activité. Il avait fait les guerres de 1828 et de 1853. Les Russes s'aperçurent bientôt qu'il avait organisé la défense avec une rare intelligence. Il compléta l'approvisionnement de la place en réquisitionnant toutes les récoltes à dix lieues à la ronde, mit ses troupes à l'abri du bombardement, leur apprit à réparer la nuit les dégâts causés pendant le jour par l'artillerie russe, et enrégimenta les irréguliers dont le concours désordonné eût nui, au moment utile, à la défense de la place. Il confia le commandement des cavaliers circassiens à Dilaver pacha, qui avait abandonné la flottille de Silistrie et sut se mettre, avec une parfaite entente des conditions de la

guerre moderne, à la hauteur des graves circonstances dans lesquelles il allait jouer un rôle.

La citadelle de Routschouk est l'une des quatre places du quadrilatère turc. La face ouest est formée par la ligne Routschouk-Schoumla, dont le développement est de cent kilomètres à vol d'oiseau. Le chemin de fer fait communiquer entre elles trois des places du quadrilatère : Routschouk, Schoumla et Varna. De Routschouk à Schoumla, il y a 145 kilomètres. On passe par la ville de Rasgrad, également située sur la route de terre. Ce point, à égale distance des deux forteresses et placé dans une position favorable sur le Beli-Lom, est entouré de hauteurs dont la possession offre le plus grand intérêt. Rasgrad est peuplée de 20,000 habitants. C'est le nœud des routes de Turtukaï au nord et de la passe de Kozan au sud, par Eski-Djuma et Osman-Bazar.

La face nord du quadrilatère est formée par la ligne Routschouk-Silistrie et défendue par le Danube. Elle a 110 kilomètres de développement à vol d'oiseau. Ici encore nous trouvons, à égale distance des deux places, un point fortifié, Turtukaï, en face de la ville roumaine d'Oltenitza. C'est là qu'en 1853 les Turcs, protégés par de formidables batteries, forcèrent le passage du Danube et infligèrent aux Russes des pertes considérables. Oltenitza, à deux kilomètres du Danube, est l'ancienne Constantiola. Les Roumains du général Manu occupèrent la rive dès le commencement de la guerre et

essayèrent d'y construire des batteries. Le 10 mai, Turtukaï ouvrit un feu violent contre ces positions improvisées, qui durent être évacuées à la hâte. Les Russes relevèrent depuis lors les Roumains, mais se bornèrent à commander le cours du fleuve par de nouveaux travaux, sans entreprendre aucune action générale d'artillerie.

La place ottomane de Turtukaï, située à quelques centaines de mètres en amont de l'embouchure de la rivière roumaine Argis, était solidement occupée par les Turcs dès le début de la guerre.

A partir de Turtukaï, en descendant le fleuve, de hautes falaises incultes forment la rive bulgare. En Roumanie, le terrain est absolument plat. A quelque distance dans les terres, on rencontre une longue chaîne de tumulus bordant de distance en distance la route d'Oltenitza à Calarach, les immenses lacs de Mostichte, de Boïano et de Calarach, et des steppes désolées sur lesquelles paissent de nombreux troupeaux. La ville peu importante de Calarach, située près du lac du même nom et du canal de Borcea, l'un des bras du Danube, était occupée, ainsi que ses environs, par un simple corps d'observation de la place turque de Silistrie; mais des forces assez importantes étaient échelonnées sur les bords de la Jalomitza, à une journée de marche du Danube. Calarach est à peu près hors de portée des canons de Silistrie.

La place turque, fameuse par le siège mémorable qu'elle soutint en 1855, était occupée, en juin 1877,

par une garnison de 12,000 hommes. Située à peu de distance de la séparation en deux branches du Danube, qui forme, à partir de Calarach, une île de vingt-cinq lieues de long sur trois ou quatre de large, la ville de Silistrie est protégée par deux lignes d'ouvrages détachés, au nombre desquels il convient de citer le fort Arab-tabia. Elle est reliée par de bonnes routes à Routschouk, à Schoumla, à Varna par Pravadi, à la Dobroutcha. La face orientale du quadrilatère, Silistrie-Varna, a cent vingt kilomètres de développement. Les deux places de la face méridionale, Varna et Schoumla, ne sont séparées que par une distance de quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau.

Tout l'espace compris entre Calarach et l'embouchure sur le Danube de la rivière Jalomitza, vingt-cinq lieues plus bas, n'était gardé, en Roumanie, que par des éclaireurs assez clair-semés. Les marais de l'île de Borcea sont, en effet, à peu près impraticables. Sur la rive turque, Rassova, Cernavoda, Topalo et Hirsova, étaient occupées par de faibles détachements turcs. Quand le canal de la Borcea rejoint le bras principal, le fleuve, avant de se partager de nouveau en trois grands canaux, se resserre et s'encaisse pendant quelques kilomètres; mais l'agresseur qui passerait le Danube à Gura-Jalomitza[1] aurait à traverser ensuite une bande de terrain très marécageuse.

1. Le mot *gura* signifie en langue roumaine embouchure.

A partir de cet endroit, et, en arrière, le long du chemin de fer de Buzéo à Braïla, se massait la droite du XIVe corps, commandé par le général Zimmermann. Les positions de Braïla, de Barboche, de Galatz, de Reni, d'Ismaïl et de Kilia, occupées, comme nous l'avons vu, dès le lendemain de la déclaration de guerre, avaient été solidement fortifiées, dans le triple but d'assurer un passage, de fermer le Danube aux navires turcs, et de garantir contre une attaque possible les lignes de communication et de retraite de l'armée russe.

Il n'est pas sans importance d'expliquer, pour l'intelligence des récits qui vont suivre, la position des Russes sur la ligne Braïla-Galatz-Reni. La prompte initiative des commandants russes dans les premiers jours de l'occupation, l'inertie des Turcs, la prise de possession des ponts du Sereth, l'activité avec laquelle la boucle du Danube, au sommet de la Dobroutcha, avait été mise en état de blocus, l'indécision des mouvements de la flottille turque, les échecs partiels subis par Dilaver pacha, son commandant, l'impossibilité pour les Turcs de garder une ligne de côtes basses et absolument inondées, la faiblesse des corps mis à la disposition d'Ali pacha par l'état-major de Varna, avaient permis aux Russes de poursuivre avec succès une guerre de travaux de siège, d'incursions fluviales et terrestres, de destruction ou d'immobilisation de la flottille ottomane. Ils avaient pu, en mai 1877, torpiller

le cours du fleuve au-dessus de Braïla et au-dessous de Kilia, amener dans le premier de ces ports un très grand nombre de bateaux, flotter sur le Pruth et sur le Sereth d'immenses trains de madriers destinés à la construction de ponts ou de radeaux, détruire, soit par l'artillerie, soit à l'aide de chaloupes-brûlots, le *Lufti-Djelil* et le *Seïfi*, et commander au loin la rive de la Dobroutcha. Braïla était armée de quatre fortes batteries de canons Krupp et de mortiers de 24 centimètres. Vers le 15 juin, les incursions de cosaques et de fantassins éclaireurs, transportés sur la rive droite dans des barques à vapeur, étaient très fréquentes. Les Turcs occupaient Matchin, qu'on aperçoit de Braïla, à douze kilomètres, au pied de la chaîne des montagnes de la Dobroutcha. Cette petite ville, située près du bras du vieux Danube, résista à l'armée du prince Gortschakoff, quand celui-ci franchit le fleuve entre Braïla et le village de Ghebet, en mars 1854. Toute la plaine s'étendant entre le Danube et la montagne n'est qu'un vaste marécage qui ne se dessèche, en partie, que vers la mi-juillet.

Au moment où les corps dont nous venons d'indiquer les emplacements s'apprêtaient à entrer en action, de nombreux faits de guerre s'étaient déjà produits ; mais sauf dans la région du bas Danube, ils n'avaient eu qu'une importance très secondaire. Kalafat échangeait tous les jours des projectiles avec Widdin, Flamunda avec Nicopoli, Slobozia avec Routschouk,

Oltenitza avec Turtukaï, Silistrie avec Calarach. Des irréguliers turcs, bachi-bouzouks ou tcherkesses, traversant le fleuve à la faveur de la nuit, enlevaient des troupeaux aux Roumains de la rive droite. En dehors de ces incidents presque quotidiens, l'occupation des positions danubiennes s'était poursuivie dans le calme le plus absolu.

CHAPITRE VII.

LE PLAN RUSSE ET LES PROJETS DES TURCS.

Nous avons vu le grand-duc Nicolas, d'abord incertain, se résoudre, sur les conseils de son chef d'état-major, le général Nepokoitchitzky, à ne rien livrer au hasard avant que la concentration fût opérée, l'arrivée en ligne ou en réserve des corps d'armée assurée, l'approvisionnement complété, et le gros matériel mis en place. Ces préparatifs demandèrent beaucoup de temps. L'insuffisance de la voie ferrée roumaine, le mauvais état des chemins, la hauteur inusitée des eaux du fleuve et l'ignorance des projets de l'adversaire s'opposèrent également à une entrée en campagne immédiate.

On voyait la rive droite suffisamment gardée contre une surprise, mais le secret des concentrations ennemies et le plan de campagne du serdar Abd-ul-Kérim ne se laissaient pas deviner. La rive turque était en effet pourvue d'un cordon de surveillance assez bien établi, autant du moins qu'on en pouvait juger par les récits des officiers téméraires qui s'étaient aventurés en reconnaissance de l'autre côté du fleuve, des Bul-

gares fuyant la guerre et des espions tziganes. Tout le long du fleuve, les postes ordinaires ou *piquets*, espacés de trois en trois kilomètres, avaient été doublés. Des détachements d'une certaine importance se tenaient dans l'intérieur des terres, à proximité des lieux habités, et en communication facile avec la côte. Les villes riveraines étaient, en outre, reliées entre elles par le télégraphe. Des irréguliers chevauchaient, de poste en poste, toujours disposés à prêter main-forte aux *piquets* ou à se dévouer pour aller inspecter la rive ennemie. Quant aux concentrations, on savait que la Dobroutcha était occupée par des forces insuffisantes pour s'opposer à la marche d'un corps d'armée, que Varna et Silistrie contenaient de sérieuses garnisons, que, près de Turtukaï, 5,000 hommes campaient, que Routschouk retenait plus de soldats que le service de la place n'en exigeait; enfin, qu'à part les faibles garnisons de Sistova, Nicopoli, Rahova, Lom-Palanca, on ne trouvait, à l'aile gauche turque, qu'un rassemblement sérieux et bien organisé, celui de Widdin, dont on ignorait l'exacte importance.

On prêtait à l'ennemi 250,000 hommes. Où les Turcs s'occupaient-ils donc de concentrer une armée de 100,000 soldats? La guerre du Montenegro retenait, il est vrai, près de 40,000 hommes; mais il était inadmissible que l'état-major turc n'eût pas mis à profit les deux mois qu'on lui avait laissés, pour réunir quelques corps solides et prêts à livrer bataille.

L'inactivité apparente, on pourrait dire le silence des Turcs, ne laissait pas que d'inspirer quelques inquiétudes. Si l'attaque de l'ennemi, dans de semblables circonstances, est une preuve de sa force, elle fournit aussi de précieuses indications sur ses projets. Ces indications faisaient défaut. Les Turcs pouvaient, au début de la guerre, détruire les ponts du Sereth, conquérir Calarach, Oltenitza, Giurgewo, Turnu-Magurelli, Kalafat, sous le canon des places de Silistrie, Turtukaï, Routschouk, Nicopoli et Widdin, y construire des ouvrages, et même jeter un corps d'armée dans la Petite-Valachie. Plus tard, quand les Russes eurent occupé la rive du fleuve, les principes de la défense active prescrivaient aux généraux ottomans d'empêcher l'ennemi, par tous les moyens possibles, de prendre pied et de se fortifier.

Abd-ul-Kérim, n'ayant en main que des forces insuffisantes pour garder avec fruit une aussi longue ligne que celle du Danube, s'était prononcé pour la défense passive. Il se traçait une frontière idéale, dont la garde assurait de solides concentrations sur des positions presque inexpugnables. Cette frontière, partant de Kustendjé, sur la mer Noire, suivait : 1° le rempart de Trajan, à la base de la presqu'île de la Dobroutcha, en partant de Kustendjé ; 2° le Danube, de Cernavoda à Silistrie; 3° la face nord du quadrilatère, formée par le fleuve, de Silistrie à Routschouk; 4° la face ouest du quadrilatère, de Routschouk à Choumla, par

Rasgrad; 5° les Balkans. Sur les deux cents kilomètres de cette ligne, de la mer Noire à Routschouk, au nord, et sur les cent kilomètres de Routschouk à Choumla, à l'ouest, on pouvait se défendre, appuyé sur des forteresses, et se concentrer facilement, grâce aux chemins de fer de Routschouk à Choumla et à Varna, d'Andrinople à Jamboli, de Cernavoda à Kustendjé; à la voie de mer Constantinople-Varna; aux routes des Balkans en communication avec le chemin de fer Andrinople-Philippopoli-Bazardzik. La chaîne des montagnes, jusqu'aux limites du sandjak de Sophia, était également une excellente ligne de défense.

On laissait ainsi deux cent quatre-vingts kilomètres non gardés, de Routschouk à Widdin, ou du moins occupés par de faibles détachements. Les routes des Balkans, par Sistova, Tirnova et Gabrova; Nicopoli, Plevna et Lovca; Lom-Palanca, Kutlovica et Berkovica; et celle par Widdin, Nich et Sophia, tournant les Balkans, pouvaient devenir les unes ou les autres, ou toutes à la fois, les routes de l'invasion. C'est pour obvier à un mouvement de la droite russe sur Sophia, après un passage du fleuve près de Widdin, que l'armée d'Osman pacha avait été formée et renforcée. Elle était suffisante pour s'opposer à tout passage dans un rayon assez étendu. Si les Russes essayaient de franchir le fleuve, comme ils semblaient en avoir l'intention, entre l'Olto et la Vède, ou plus près de Giurgewo et de Routschouk, leur réussite ne les conduirait à rien : ils devraient

nécessairement élargir leur base et attaquer soit Nicopoli, soit Routschouk. Dans le premier cas, la petite place tiendrait assez longtemps pour permettre à Osman pacha de se porter à son secours; dans le second, l'armée du quadrilatère engagerait l'action sur le Lom, pendant qu'Osman pacha marcherait sur les communications des Russes. En admettant que l'armée d'invasion, masquant Routschouk ou prenant Nicopoli, essayât de se lancer vers l'un ou l'autre des passages des Balkans et devançât l'attaque d'Osman, elle rencontrerait, soit sur la route de Tirnova, soit sur celle de Lovca, soit au pied des deux cols praticables, une résistance assez énergique de la part des détachements échelonnés et fortifiés sur les chemins de montagne, pour permettre à la troisième armée d'entrer en scène et de disputer victorieusement le passage aux Russes.

Cette troisième armée, qu'on semblait avoir le temps de former sur le point utile, quand l'armée envahissante aurait prononcé son attaque, était encore en projet. On verra cependant qu'elle faillit accomplir la mission dont on rêvait de la charger, et qu'elle manifesta sa présence assez tôt, sinon pour défendre les passes, au sommet desquelles elle avait été devancée, ou pour les reconquérir, du moins pour forcer le général Gourko à interrompre son *raid* et à repasser les Balkans. L'armée du sud, dont Suleiman pacha devait prendre le commandement, était alors divisée en deux tronçons: l'un,

fort de 30,000 hommes [1], combattait les Monténégrins, sous le commandement de ce général; l'autre, en formation et comprenant une vingtaine de mille hommes, que Réouf pacha devait prochainement conduire à l'ennemi.

Le plan primitif du serdar Abd-ul-Kérim, disgracié dès le début des opérations actives, a été abandonné un instant par son successeur Méhémet-Ali, puis repris, mais sans ensemble et, pour ainsi dire, passivement. On doit reconnaître que l'idée d'attendre l'attaque de l'ennemi sur un terrain connu, indiqué d'avance, avec trois armées appuyées, la première à des forteresses solides, la seconde à des positions militaires de premier ordre, la troisième à la chaîne des Balkans, et maîtresses de leurs communications et de leurs débouchés, ne manquait pas de grandeur.

Le plan d'une attaque générale par la Dobroutcha n'avait été examiné par l'état-major russe qu'au début de la campagne. Le maréchal de Moltke ne conseillerait plus de l'entreprendre avec des armées à gros effectifs. La construction du chemin de fer de Routschouk à Varna l'a rendue fort difficile, en permettant aux défenseurs du quadrilatère de se concentrer avec une rapidité presque foudroyante. En adoptant cette ligne de conduite, on se fût condamné à allonger démesurément les communications en pays

1. Déduction faite des troupes qui restèrent en présence des Monténégrins après le départ de Suleiman.

ennemi, et à perdre un très grand nombre d'hommes par le typhus et les fièvres paludéennes. Il est à remarquer qu'au cas d'une marche sur Varna, la flotte turque, loin d'être annihilée, eût été appelée à jouer un rôle considérable.

Le grand-duc Nicolas s'était arrêté promptement à l'idée de tourner le quadrilatère par son aile gauche, après avoir exécuté à grand bruit un passage du fleuve à Braïla, sur l'extrême droite de l'armée ottomane. On se flattait ainsi, non point de détourner l'attention des défenseurs de la ligne du moyen Danube, car les préparatifs pour un passage entre l'Olto et la Vède étaient déjà trop apparents, mais de faire croire à la marche en avant de deux armées, l'une ayant pour objectif Varna, l'autre les Balkans. L'ennemi diviserait peut-être ses ressources, et enverrait contre le général Zimmermann, dans la Dobroutcha, une véritable armée, pendant que la droite russe n'aurait à combattre que des forces considérablement réduites. La possession de la Dobroutcha serait, en tout cas, d'une grande utilité. Elle assurerait à l'armée ses communications par le Danube et le rivage de la mer Noire, et permettrait à la batellerie russe de circuler librement depuis Cernavoda jusqu'à l'embouchure du Danube.

L'opération principale, soigneusement préparée par la concentration, dans les ports de l'Olto, notamment à Slatina, d'un grand nombre de barques, de radeaux de madriers, de chevalets, et par le rassemblement, à

quelque distance du fleuve, des corps désignés pour le passage, s'effectuerait entre les embouchures de l'Olto et de la Vède, distantes l'une de l'autre d'environ soixante kilomètres. Les deux points où le Danube était franchissable se trouvaient en communication assez facile avec les lieux de rassemblement, en arrière de la ligne de bataille, et se reliaient entre eux par une route contournant les marais de la rive et le lac de Suhoia. Ce chemin, assez mouvementé, longe la chaîne des grands tumulus. Il passe, en partant de Turnu-Magurelli, par Flamunda, Siaka, Lissa, Piatra, Visora, Suhoia et Fintinelli, pauvres villages valaques dont les habitants n'ont d'autre industrie que l'élève des troupeaux, pour aboutir, soixante-deux kilomètres plus loin, à Zimnitza. Si Turnu-Magurelli est en relation facile avec Slatina, Ruse-de-Vède et Alexandria, la ville de Zimnitza est le point de rencontre de toutes les routes qui, du nord-ouest, du nord et du nord-est, descendent vers le Danube, notamment de celles venant de Giurgewo, de Fratesti, de Baniasa, d'Alexandria. L'opération, suivant les plans de l'état-major, se scinderait en deux actions : l'une fictive et à grands fracas, destinée à attirer l'attention de l'ennemi et à tromper l'armée russe elle-même; l'autre soigneusement dissimulée, et seule réelle. Le secret devait être rigoureusement observé, même vis-à-vis des généraux en sous ordre et des attachés militaires étrangers. Nous verrons qu'on a pu croire un instant que l'armée russe, repoussée à

Flamunda, n'avait franchi le fleuve que par hasard à Zimnitza.

Le plan de passage une fois arrêté, les précautions nécessaires avaient été prises sans précipitation, avec une parfaite entente des faits. La concentration de l'armée d'invasion s'était opérée dans d'excellentes conditions. En revanche, on ne semblait pas se faire une idée exacte, dans l'état-major russe, des difficultés qu'on allait rencontrer au delà du Danube. L'hypothèse admise était la suivante : On aurait à refouler pour prendre pied sur la rive bulgare trois ou quatre mille hommes le matin, sept ou huit mille le soir. Le surlendemain on devrait livrer bataille à des troupes venues de Routschouk et de Rasgrad. Si l'ennemi était dispersé, deux corps d'armée essayeraient d'enlever Routschouk avec le concours des batteries de Slobozia et masqueraient, en tout cas, la forteresse turque pendant qu'à droite un corps d'armée s'emparerait de Nicopoli et qu'au centre, les forces disponibles, assurées sur leurs flancs, s'avanceraient vers les Balkans précédées, à grandes distances, de corps volants de cavalerie et d'infanterie. On était résolu à ne pas s'attarder dans la guerre des sièges et, puisqu'on n'avait pas abordé de face le quadrilatère, à bénéficier de la situation excentrique qu'on se créait, en s'attaquant le plus vite possible à la seconde ligne de défense des Turcs. Avec deux corps d'armée en équerre face à la ligne Routschouk-Rasgrad, il serait toujours temps pour le centre

de changer de front vers l'est si dans sa marche vers les Balkans, il était menacé par un corps ottoman venant de Choumla. Dans ce cas, la droite, maîtresse de Nicopoli qui ne pouvait faire une longue résistance, atteindrait à son tour par Plevna et Lovca la ligne des Balkans, éclairerait les routes de Widdin et de Sophia et garderait ses communications avec les nouveaux corps appelés de la Roumanie, appuyés sur le pont de Sistova et désormais libres de se porter en avant.

Si l'ennemi, consentant à livrer bataille à la suite d'une concentration rapide entre les Balkans et le Danube ou même sur la ligne du Lom, face ouest du quadrilatère, se faisait battre, suivant les prévisions de l'état-major russe, le plan mûri à Ploiesti et poursuivi après le passage du fleuve avait de fortes chances de réussite, mais si, comme l'expérience l'a prouvé, les généraux turcs, sans se laisser entamer, s'établissaient sur les flancs de l'armée envahissante, la victoire, c'est-à-dire l'enlèvement et l'occupation de la ligne de défense des Turcs formée par les Balkans, devenait très problématique. On se trouvait ainsi involontairement ramené à la guerre des sièges après une série de tentatives avortées et le moral atteint par un premier échec.

La comparaison raisonnée des deux plans primitifs d'Abd-ul-Kérim et du grand-duc Nicolas est tout à l'avantage du premier. La conception en était meilleure ; mais l'état-major russe a su profiter des erreurs et des

lenteurs d'exécution. Le plan turc avait été dressé de manière à utiliser l'armée de Suleiman dès qu'elle aurait eu raison du Montenegro. Cette armée n'avait accompli qu'en partie cette tâche quand les Russes franchirent le Danube. Si cependant l'ordre transmis le 9 juillet à Suleiman de venir défendre les Balkans, quand déjà les Russes occupaient Tirnova, lui avait été adressé le 27 ou le 28 juin, après le passage des Russes à Sistova, l'armée du Montenegro, forte de près de 50,000 hommes par l'adjonction du corps de Réouf pacha en formation au sud des Balkans, aurait occupé les passes de la chaîne le 12 ou le 13 juillet. Le général Gourko à la tête de son corps volant n'a débouché du défilé presque impraticable d'Haïnkieui que le 14 et le 15, et la passe de Chipka n'a été attaquée au nord par le général Derojinsky et au sud par le général Gourko que les 17 et 18 juillet. La garnison turque n'a même rendu ses ouvrages que le 19.

L'ordre donné par Abd-ul-Kérim à une date que nous ne saurions préciser a passé par le conseil de guerre de Constantinople. Suleiman, parti de Spuz et de Podgoritza, au sud du Montenegro, le 11 juillet avec 49 bataillons, manœuvrait, dès le 26, aux environs de Karabunar. Il est douteux que jamais rapidité de mouvements plus grande ait été obtenue.

Une transmission plus rapide des ordres d'Abd-ul-Kérim, une résistance plus énergique des détachements des Balkans eussent permis aux Turcs, malgré la

louable activité de Gourko, de rester maîtres de la ligne des montagnes. Le plan dont nous avons esquissé les contours aurait reçu sa complète exécution. L'armée russe se serait vue contrainte de combattre trois armées : la première sur le flanc du quadrilatère, la seconde adossée aux Balkans, la troisième sur la ligne Plevna-Lovca. Ces armées eussent communiqué entre elles et pratiqué tout à leur aise la guerre de positions dans laquelle les Turcs ont une supériorité si marquée sur leurs adversaires.

Il est juste d'ajouter que l'état-major russe devait faire preuve d'autant de promptitude dans l'exécution que ses adversaires montreraient de lenteur. L'initiative hardie de certains chefs, notamment du général Gourko, compensa souvent les fautes stratégiques du commandement.

L'état-major russe ignorait qu'une concentration importante eût été opérée à Widdin sous Osman pacha. Ce général, le vainqueur des Serbes en 1876, avait réussi par un bon échelonnement de ses forces à dérober ses mouvements au général roumain Lupu chargé de l'observer à Kalafat. Il s'était borné à échanger quelques projectiles avec les batteries de la rive gauche et n'avait jamais montré depuis le mois de mai plus d'une quinzaine de mille hommes. Le rassemblement fort nombreux, opéré à la fin d'avril sous Widdin, passait pour s'être désagrégé au profit de l'armée du quadrilatère. On verra cependant que les Turcs n'ont pas im-

médiatement profité de ce sérieux avantage. L'ordre transmis à Osman pacha de se rabattre vers l'ouest, est, en effet, arrivé trop tard pour lui permettre de sauver Nicopoli.

CHAPITRE VIII.

LES DEUX PASSAGES DU DANUBE.

La Dobroutcha, extrémité nord de la Bulgarie, est une presqu'île dessinée par le Danube qui, après avoir constamment coulé de l'ouest à l'est vers la mer Noire, se dirige brusquement au nord pour reprendre ensuite son cours normal à la hauteur de Galatz. Ce pays de deux cents lieues carrées ayant pour frontières, à l'ouest et au nord, le Danube; à l'est, la mer Noire; au Sud la Bulgarie sur un faible espace d'environ soixante kilomètres, à hauteur du fameux rempart de Trajan, forme, comme l'a dit M. de Moltke « un désert morne et triste.» L'auteur des *Lettres sur l'Orient* ajoute : « Les Roumains avaient déjà considéré la Dobroutcha comme un pays qu'il fallait livrer en proie aux barbares du Nord; ils l'avaient séparée par un long mur de la Mœsie.» C'est une immense prairie habitée par la population la plus mélangée du monde : des Tartares pasteurs, des Bulgares, des musulmans de race slave, des Roumains. Une série de hauteurs calcaires lui sert d'ossature. Au pied de ces collines qui atteignent, au nord, à une dizaine de

kilomètres du coude du Danube, une certaine élévation, s'étendent des plaines marécageuses coupées de lacs et recouvertes de véritables forêts de roseaux. Les boues stagnantes y répandent des exhalaisons pestilentielles. L'armée russe commandée par le général Lüders y perdit 10,000 hommes en quinze jours au mois de mars 1854.

C'est pourtant sur ce terrain, rendu plus difficile encore à la suite des crues exceptionnelles du printemps de 1877, que les Russes du XIVe corps, solidement installés sur la ligne Braïla, Galatz, Reni, et commandant par leur artillerie la rive droite du fleuve, reçurent l'ordre d'aborder et de planter le drapeau moscovite. La tâche imposée au général Zimmermann, qui ne disposait que de huit régiments d'infanterie, de quatre régiments de cosaques du Don et de trois brigades d'artillerie montée, présentait de sérieuses difficultés. De Braïla, de Galatz, de Reni, il pouvait se considérer comme maître de la rive droite dans un rayon assez étendu, grâce à ses puissantes batteries de position, mais cette rive n'était qu'un vaste banc de vase, semé d'immenses flaques d'eaux croupissantes dont les Turcs ne songeaient pas à lui disputer la possession. Les yeux des vedettes se fatiguaient à sonder cette plaine à demi liquide sans jamais y constater un mouvement. Les premières dépressions du sol étaient hors de portée de la grosse artillerie ; elles s'étageaient promptement pour former les hauteurs sur le versant desquelles sont bâtis, près du coude

du vieux Danube, la ville de Matchin et, plus au nord vers le lac de Garvan, le village de Cécile ou Zizila. Un chemin, à mi-côte, relie ces deux points, contourne ensuite le lac de Garvan à l'extrémité duquel le sol s'aplatit et redevient marécageux, à six kilomètres environ de Galatz. Une chaussée conduit de Matchin au fleuve en longeant à courte distance le bras du vieux Danube; elle s'arrête au village de Ghecet, en face de Braïla. Ce point avait été abandonné par ses habitants depuis l'arrivée des Russes et l'échec des monitors précédemment postés au confluent même des deux bras.

Les Turcs occupaient Matchin au nombre de deux mille et gardaient la ligne des hauteurs entre cette ville et le lac de Garvan. Le point saillant de la position était formé par la colline de Boudjak.

De nombreuses reconnaissances avaient été faites sur la rive droite par des éclaireurs partis en barque de Galatz et de Braïla. Ceux-ci avaient constaté que le terrain était praticable pour des soldats, sur les chaussées autres que celle de Ghecet à Matchin, avec de la vase jusqu'au mollet, et que, sur certains points, on traversait la plaine, dont le sous-sol est calcaire, avec de l'eau jusqu'au-dessus du genou. En admettant qu'on pût aborder en nombre et par surprise un point quelconque de la ligne des collines, à une certaine distance à l'est de Matchin, l'opération devait fatalement réussir. L'important était de ne pas tenter ostensiblement, avec de pareilles difficultés de terrain, une opération de vive

force sur la place turque. Une retraite deviendrait facilement un désastre. Le général Zimmermann sut on ne peut mieux faire la part des circonstances et prépara son expédition dans le secret le plus absolu.

Le génie s'était occupé de réunir les matériaux nécessaires pour l'établissement d'un pont, dès le lendemain de l'occupation de Braïla par les Russes. L'entreprise était difficile, si difficile qu'on dut l'interrompre plusieurs fois, à la suite de crues subites du fleuve et d'inondations de ses rives. Les travaux prirent enfin tournure au commencement de juin et furent poussés avec activité, sur les ordres du quartier général. L'ouvrage destiné à relier les deux rives, de Braïla à Ghecet, était à peu près terminé le 20 juin. Large de quatre mètres, il était fait de pontons sur le fleuve et de chevalets sur la rive. Bien que ces chevalets eussent été poussés très loin dans le marécage, le débouché était ncore dans l'eau. Il ne fallait pas songer à utiliser le pont avant que le génie eût rendu praticable à l'aide de fascines les quelques cents mètres de la route de Ghecet à Matchin couverts par l'inondation. Les Turcs, bien qu'ils eussent observé les travaux préliminaires des Russes, ne croyaient donc pas à une agression immédiate. Le commandant de Matchin avait cependant demandé des renforts.

Le 19 juin, Zimmermann fit débarquer au-dessous de Braïla et en face de Galatz un certain nombre de soldats; le 20, d'autres détachements abordèrent près

de Ghecet. Cachés par les roseaux, les hommes explorèrent la rive, dans la direction des hauteurs, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Le 21, dans la nuit, une petite flottille de chaloupes à vapeur remorquant des pontons quitta la rive roumaine et aborda la côte turque à portée des hauteurs de Boudjak. Pendant que les Turcs exerçaient leur surveillance sur la chaussée de Matchin à peu près impraticable et sur le pont inachevé, le général Zimmermann, brusquant les choses, débarquait une assez forte colonne sur le point que ses éclaireurs lui avaient signalé comme le plus propice à une marche en avant vers les collines. La petite expédition était composée de dix compagnies d'infanterie appartenant à la 18e division et placées sous les ordres du général Zoukow. Quelques pièces de faible calibre devaient être placées sur des claies et traînées jusqu'à destination par les éclaireurs cosaques. A l'aube du 22 juin, les soldats, après avoir passé presque toute la nuit dans les roseaux, abordèrent un terrain sinon sec, du moins plus facile, et attaquèrent les Turcs postés à Boudjak avec deux pièces de canon. Un combat assez vif, qui ne coûta qu'une perte de 180 hommes, dont 6 officiers, aux Russes, détermina la prise de la position turque. Le général Zimmermann avait envoyé le jour même sur la chaussée de Matchin une troupe d'éclaireurs qui ne put avancer qu'en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Il apprit bientôt que le général Zoukow était maître des hauteurs. Les Turcs com-

mençaient à évacuer Matchin. Le commandant en chef, à la tête de troupes qui remontèrent, à l'aide d'une nouvelle flottille, le bras du vieux Danube, n'eut pas de peine à occuper la petite place turque dans les murs de laquelle il fut solennellement reçu par le clergé grec et la population bulgare. Les Turcs, au nombre de 2,000, s'étaient retirés par la route de Greci. Les garnisons d'Isatchka et de Toultcha, concentrées d'abord à Babadagh, battirent en retraite avant la fin du mois, pour s'arrêter sur la ligne Cernavoda, Medjidié, Kustendjé, à la hauteur du rempart de Trojan. La guerre de 1877 commençait exactement comme celle qui aboutit au traité de Paris, et les Turcs employaient la même tactique. A six heures du matin, le 23 mars 1854, les Russes du général prince Gortschakoff jetèrent, en effet, leurs ponts au-dessous de Braïla, vis-à-vis du village de Ghecet. Ils éprouvèrent des pertes sensibles par le feu des tirailleurs turcs. Le lendemain, quand ils songèrent à attaquer Matchin, avec des forces imposantes, une députation de Bulgares vint leur annoncer que les Turcs étaient partis dans la nuit pour aller se concentrer au sud de la presqu'île.

Il n'avait jamais été dans l'intention des Turcs de s'opposer à un passage des Russes de la Bessarabie dans la Dobroutcha. Les quelques bataillons disséminés dans la province par Ali pacha avaient pour unique mission de l'occuper jusqu'au bout et de garder le plus

longtemps possible la rive du fleuve depuis Cernavoda jusqu'à son embouchure. Attaqués par des forces supérieures, ils devaient se replier sur les positions choisies par le général en chef et prolongeant, à l'aide du rempart de Trojan, la face nord du quadrilatère. La prise de possession de la Dobroutcha se poursuivit sans relâche à la fin de juin et au commencement de juillet. Elle assura à l'armée russe la libre circulation de ses transports par eau sur le bas Danube et permit d'établir, depuis la frontière de la Bessarabie russe jusqu'à Kustendjé, d'excellentes lignes de communication, suffisantes pour une grande armée, si l'état-major se décidait un jour à choisir Varna et Pravadi pour objectifs d'une nouvelle entreprise.

On pourra toutefois se demander, étant donné le résultat de la campagne, si le double avantage d'avoir un instant détourné l'attention de l'ennemi et conquis le bas Danube pouvait entrer en balance avec l'immobilisation, dans un pays insalubre, d'une armée dont l'effectif devait être prochainement porté à 50,000 hommes. On avait conçu le projet de lancer au delà des Balkans une force considérable après avoir masqué la gauche du quadrilatère, et de mener rondement la campagne. Était-il prudent de séparer ainsi, dès le principe, l'armée en deux tronçons, imparfaitement reliés par une ligne de communications de plus de 400 kilomètres? L'un de ces tronçons ne serait-il pas trop faible pour rien entreprendre, et l'autre trop

réduit pour briser du premier coup tous les obstacles? C'est ainsi qu'apparaît une première fois cette tendance fatale de l'état-major russe à morceler les effectifs, à éparpiller les ressources, à lancer les tronçons de la grande armée dans une série d'actions isolées. Il semble que le général en chef ait essayé de fuir toute responsabilité générale et redouté de manier de grandes masses. Les mêmes défauts se répercuteront du sommet à la base quand on passera de la stratégie à la tactique. L'initiative individuelle trop développée chez les commandants de régiment et de brigade ne le sera pas assez chez les divisionnaires, à part quelques brillantes exceptions, et surtout chez les chefs de corps d'armée. Les grandes batailles se définiront : un ensemble de combats trop indépendants les uns des autres et sans liens rationnels. Le système allemand largement employé ne donnera que des résultats inférieurs. La volonté dirigeante manquera. L'émulation entre les commandants des unités sera trop grande dans le sens de l'égoïsme individuel et pas assez dans celui de l'intérêt commun. Les ambitions particulières se manifestent-elles jamais autrement sous un régime autocratique?

L'empereur fit le voyage de Galatz pour y visiter les blessés des derniers combats et, sans doute aussi, dans le but d'accentuer encore la diversion de Braïla pendant que l'état-major général préparait le grand passage de l'aile droite. On a vu que l'armée d'invasion

était concentrée dans les vallées de l'Olto et de la Vède, à Slatina, à Ruse-de-Vède, à Alexandria, à Beïa, et que son gros matériel s'entassait aux abords des gares de Baniasa et de Fratesti, sur la ligne de Bucharest à Giurgewo; de Pitesti et de Slatina, sur la grande ligne roumaine. Les corps placés à une ou deux journées de marche du fleuve étaient éclairés par leur cavalerie, aidée de faibles détachements d'infanterie, d'artillerie et du génie. Des chaloupes porte-torpilles, mises à l'eau près de Parapan, à seize kilomètres de Giurgewo, établirent dès le 20 juin, sous le feu des Turcs, une ligne de ces engins destructeurs pour barrer le fleuve. La même opération était pratiquée peu de temps après à Corabia, vingt-quatre kilomètres au-dessus de l'embouchure de l'Olto. On se mettait ainsi à l'abri d'une attaque des monitors turcs ou des embarcations blindées que l'ennemi pouvait faire sortir tout à coup des ports de Widdin ou de Routschouk. Quant aux monitors de Nicopoli, ils étaient déjà hors de service. Le rassemblement à l'embouchure de l'Olto et dans l'anse de Flamunda d'un grand nombre de barques, de pontons et de chaloupes à vapeur, les puissantes batteries construites à Flamunda près de Turnu et à Islas, le groupement primitif des forces et les ordres donnés jusqu'à la date du 24 juin laissaient supposer que le passage serait tenté au-dessous de Flamunda pendant que l'artillerie écraserait de projectiles Nicopoli, ses défenses de l'est et les accidents de terrain

de la rive droite. C'est sur ce point que se dirigèrent les attachés militaires étrangers pendant que le quartier général s'installait dès le 25 à Dracea, village situé à quatorze kilomètres au nord de Flamunda, et que toutes les batteries russes depuis l'embouchure de l'Olto jusqu'à Oltenitza entraient en action. Un formidable duel d'artillerie s'établit entre Flamunda et Nicopoli, Slobozia et Routschouk, Oltenitza et Turtukaï. On préparait l'entrée en scène de la grande armée moscovite.

Les difficultés de l'entreprise principale, avec diversion à Zimnitza, apparurent-elles plus clairement? Les espions rendirent-ils bon compte de la faiblesse des Turcs à Sistova, ou l'opération secondaire réussit-elle assez à temps pour faire renoncer à l'autre? Ces hypothèses sont admissibles. Le rapport général du grand-duc Nicolas semble établir qu'au dernier moment de nouvelles dispositions ont été prises pour franchir le fleuve à Zimnitza, alors que, chacun ayant les yeux tournés vers Flamunda, les troupes se portaient en masse dans cette direction. L'envoi des nouveaux ordres eut lieu dans la journée du 25 juin. Le Danube serait décidément franchi à Zimnitza.

Si l'on considère comme objectif général de l'armée de passage la route déjà connue qui suit de l'Olto à la Vède les méandres du fleuve et du lac de Suhoia (les ailes étant appuyées, la droite à Turnu-Magurelli, la gauche à Zimnitza), on rencontre, à égale distance de

ces points, dans la vallée du Kalmatzului, le village de Piatra, d'où les troupes venues de Ruse-de-Vède, d'Alexandria et de la ligne de Bucharest-Giurgewo peuvent se porter indifféremment vers l'une ou l'autre des ailes. C'est là que la 9e division du VIIIe corps (Radetzky), commandée par le général Swiatopolsk-Mirski, allait passer, venant d'Alexandria, pour se rendre, d'après les ordres précédemment reçus, à Siaka, près de Flamunda. On l'arrêta à Piatra, sans l'informer du changement de tactique, pendant que la 14e division (Dragomiroff) du même corps se portait rapidement de Beïa sur Zimnitza. Elle était accompagnée par : 1° les parcs de pontons récemment débarqués à la station de Baniasa, sur le chemin de fer de Bucharest à Giurgewo; 2° la 4e brigade de chasseurs; 3° deux compagnies de cosaques à pied; 4° deux batteries de montagne. La division de cosaques du Caucase restait à Beïa, prête à suivre le mouvement de l'infanterie. Le détachement haut le pied du général Dragomiroff, destiné à franchir le premier le fleuve, était fort de 18,425 hommes, avec 64 pièces de canon, dont 16 de montagne. Les cosaques du Caucase stationnés à Beïa avaient un effectif de 2,650 chevaux, avec 12 pièces. La division Swiatopolsk-Mirski, restée, comme on vient de le voir, à Piatra, comptait 15,600 fantassins et 48 pièces. La 8e division de cavalerie (de Raden) du VIIIe corps, occupait déjà le bord du fleuve à Turnu, Flamunda et Siaka, premier objectif de passage. Elle

dut, sur un contre-ordre, rallier à son tour le VIIIe corps par Piatra, et céder ses postes à la 9e division de cavalerie (Lascharew) du IXe corps. C'était encore un détachement de 2,700 cavaliers avec 12 pièces. On trouve donc à l'aile gauche, après la dernière dislocation, une concentration préparée et agissante de 34,025 fantassins, 5,350 cavaliers et 136 canons.

Au moment même où l'ordre était donné à la division Swiatopolsk-Mirski de s'arrêter à Piatra, nœud du mouvement général d'arrière en avant, et de droite à gauche, le XIIIe corps (Hahn), posté à Alexandria, devait quitter cette ville et marcher à son tour sur Piatra. Ce second groupe, en réserve de l'aile gauche, ne comprenait pas moins de 31,000 hommes, 2,700 chevaux et 108 pièces de canon.

La concentration ayant d'abord été préparée sur la droite, dans l'hypothèse d'un passage à Flamunda, la 31e division d'infanterie (Veliaminof) du IXe corps, et la 9e division de cavalerie (Lascharew) avaient précédemment reçu l'ordre de se porter de Slatina sur Segarcia, dans la vallée de l'Olto, à seize kilomètres au nord-ouest de Flamunda. Par la même raison, le XIIe corps (Wainowski), la 5e division (Schildner-Schuldner) du IXe corps et la légion bulgare, allaient marcher sur Salcia, à vingt-deux kilomètres au nord de Turnu-Magurelli. Les contre-ordres de la dernière heure portèrent le IXe corps entier sur la ligne Siaka-Flamunda, comme diversion au passage choisi, tandis

que le XIIe corps et la légion bulgare marchaient sur Broska, à cinq kilomètres de Piatra, se rapprochant à leur tour de Zimnitza. Ce troisième groupe comptait 34,000 fantassins, 3,000 cavaliers et 112 canons. Le IXe corps (Krudener), resté seul à l'aile gauche, et destiné à rallier le gros de l'armée le dernier, par la route de Piatra, formait un quatrième groupe, fort de 30,500 fantassins, 2,600 cavaliers et 108 pièces. L'artillerie des positions de droite n'est pas comprise dans ces chiffres.

L'armée d'invasion de la Bulgarie, qui allait être peu après renforcée par l'entrée en campagne de nouveaux corps, était composée, au moment du passage, en comprenant un certain nombre de bataillons et d'escadrons non endivisionnés, de 132,000 fantassins, 15,000 cavaliers et 470 pièces de campagne.

Dans la soirée du 26 juin, dès que la nuit fut venue, le général Dragomiroff s'occupa d'organiser le passage. Zimnitza est un bourg romain de quelque importance, traversé par de grandes voies, dont la plus large est le prolongement de la grande route d'Alexandria. Elle aboutit à une berge à pentes raides qui descend jusqu'au petit bras du Danube, large au plus d'une vingtaine de mètres. L'île formée par ce bras est reliée, par un pont fixe de bois, à la terre ferme. Il a fallu le remplacer par quelques pontons, les grandes eaux de mai l'ayant enlevé. Entre l'île et la rive turque, le grand bras n'a pas moins de huit cent

cinquante mètres dans sa moindre largeur. Le pont du petit bras ne sert qu'aux pâtres qui mènent paître, en été, leurs troupeaux dans l'île. Dès que le fleuve s'est retiré, après les inondations du printemps, la terre s'y solidifie sous le chaud soleil de juin, et se couvre de superbes prairies. A l'endroit désigné pour le passage, ce terrain est large de trois bons kilomètres. D'ordinaire, quand on veut passer le fleuve en barque, il n'est pas nécessaire de traverser l'île. On fait prix, à Zimnitza même, avec de robustes Bulgares, écumeurs de fleuve, hâlés comme des marins grecs, le torse et les jambes nus, qui conduisent leurs passagers au quai de Sistova dans de grandes barques à fond plat, dont la proue est gracieusement recourbée comme le cou d'un cygne noir. Ils contournent la pointe de l'île en remontant le petit bras, et se laissent ensuite descendre vers la ville turque. Le cap formé par la séparation des deux bras est couvert de saules, à l'abri desquels on échappe aux vues de Sistova.

De la berge de Zimnitza, le coup d'œil est saisissant. Au bord de l'eau, une étroite pelouse; puis le bras du fleuve et l'île boisée à droite, entièrement plate à gauche; plus loin encore le Danube, large comme un bras de mer, et miroitant au soleil. Au delà, une haute chaîne de collines ferme l'horizon sur la rive bulgare; ses flancs verdoyants s'élèvent en pente douce, coupés par deux ou trois ravins, du fond desquels s'élancent des minarets. Au milieu du feuillage scintillent quelques

terrasses éclatantes : c'est Sistova, sur les vieilles murailles de laquelle flottera bientôt le drapeau russe aux trois couleurs. A gauche, le terrain s'abaisse près du fleuve, les collines s'éloignent ; c'est le point choisi pour le débarquement, à trois kilomètres en aval du port de Sistova.

Dragomiroff, désormais maître de ses mouvements, plaça d'abord son artillerie, moins les pièces de montagne et une batterie, en amont et en aval du point de passage, le long du rivage de la grande île, pour commander le fleuve et la rive turque. En même temps, le général de Richter surveillait la mise à flot des pontons. On opérait dans le plus grand silence ; mais la mise à l'eau d'un grand nombre de barques, les chocs qui se produisent en pareil cas, l'installation de canons et de caissons, les commandements obligés, le charroyage des matériaux, risquaient fort d'éveiller l'attention des sentinelles ennemies. On s'attendait à chaque instant à être entendu et deviné. L'émotion était grande parmi les chefs. Si le service d'avant-postes se faisait bien de l'autre côté, si quelque ronde d'officiers ottomans s'arrêtait un instant sur la rive, ne percevrait-elle pas ces mouvements dans la nuit, cette vague rumeur qui s'élève de bataillons en marche, et le roulement lointain des chariots? tout à l'heure surtout, quand, au signal donné, l'infanterie de la 14e division traversera pesamment l'île pour venir s'embarquer? Rien ne fut entendu. Une pluie fine commençait à

tomber, et les soldats turcs en faction s'abritaient.

Cependant, la besogne avançait. Les soldats du génie, aidés par des cosaques et des détachements de chasseurs, travaillaient avec une ardeur sans pareille. L'infanterie, divisée en six détachements, était disposée pour l'embarquement, sur le rivage de l'île, à une heure de la nuit. Le premier détachement ne quitta toutefois la rive qu'à deux heures trente-cinq du matin, le 27 juin. Il se composait du régiment de Volhynie, d'une compagnie de cosaques à pied, et de soixante cosaques du Don, le tout sous les ordres du général Iolchine. Il fallut près de trois quarts d'heure pour passer le Danube. L'aube commençait à répandre sur les hauteurs une lumière grisâtre, mais le brouillard cachait encore la rive. Un peu après trois heures, le jour se levait quand les passagers des premiers pontons sautèrent hardiment sur la rive turque. Une douzaine de coups de fusil, tirés à la hâte par les sentinelles qui se repliaient, apprirent au général Dragomiroff, resté dans l'île, et aux troupes de débarquement, que l'éveil était donné.

Iolchine gagna aussitôt du terrain, afin de ne pas se laisser acculer au fleuve, et fit coucher ses soldats dans la boue pour tirailler, en attendant du renfort; mais dix minutes ne s'étaient pas écoulées, pendant lesquelles le reste du premier détachement avait successivement pris pied, qu'une fusillade très nourrie éclata sur le flanc de la colline. En même temps, les canons de

gros calibre de la redoute située entre l'anse de débarquement et la ville de Sistova, ouvraient le feu à la fois contre les barques qui traversaient le Danube et les colonnes d'infanterie massées dans l'île pour attendre leur tour de passage. Les batteries russes ripostèrent, et ce duel d'artillerie ne s'arrêta plus. Un ponton fut coulé à pic par les canons turcs. Il contenait deux pièces de neuf et le personnel complet d'une batterie.

Les Turcs de la brigade Achmed pacha, aidés de quelques compagnies de territoriaux et d'irréguliers Tcherkesses, avaient assez promptement occupé les hauteurs. Profitant des accidents de terrain, des arbustes, des vignes dont les coteaux étaient parsemés, ils tiraillaient avec fureur sur le détachement Iolchine; mais ils perdirent un temps précieux dans cette escarmouche, et soit qu'ils attendissent des renforts qui ne leur vinrent pas, ou l'arrivée de pièces de canon dont ils disposèrent un peu plus tard, ils ne surent pas profiter du moment de grande faiblesse des Russes, quand ceux-ci n'étaient encore qu'au nombre de deux ou trois mille, dominés de tous côtés et sans position d'artillerie, pour les aborder franchement. Ils ne l'essayèrent que plus tard, et sans succès, après que l'ennemi se fut étendu à droite et à gauche en forces. Ils ne réussirent pas à déloger Iolchine des premières crêtes qu'il avait conquises. Après une lutte acharnée, les Turcs durent abandonner, vers six heures, aux régiments de Volhynie

et de Minsk, les hauteurs qui dominent l'embouchure d'un petit cours d'eau, le Tekir-Déré, ce qui permit aux Russes d'organiser un va-et-vient de débarquement beaucoup meilleur et hors de portée de la mousqueterie. Plus tard, l'armée de passage, incessamment augmentée, put être renforcée sur son centre et relier solidement ses ailes, qui n'avaient cherché jusque-là qu'à gagner du terrain sur la droite et surtout sur la gauche. La position fut définitivement conquise, après un échec général des Turcs dans leur tentative de couper en deux la ligne russe.

La moitié de la besogne était accomplie. Il fallait maintenant s'emparer des hauteurs qui dominent Sistova, et de la ville elle-même, construite sur le flanc de l'une d'elles. C'est à quoi songea le général Dragomiroff, qui avait passé le fleuve avec le troisième convoi. Vers midi, quand il put disposer de sa deuxième brigade (Petrowschesky) et de la brigade de chasseurs (Tvetsinsky), il attaqua les hauteurs de front, en même temps qu'il débordait le flanc droit de la position. L'opération réussit à souhait. Les Russes entrèrent le soir dans Sistova, pendant que de forts détachements poursuivaient les Turcs en retraite sur Routschouk.

On a écrit que le petit corps ottoman de Sistova aurait pu être secouru en temps utile; il n'en est rien. En admettant que Nicopoli, criblée de projectiles le jour même, et craignant un débarquement, ait pu distraire de sa garnison un renfort de cinq mille hommes dès quatre

heures du matin, aussitôt la nouvelle reçue du passage de Zimnitza, l'événement n'eût pas été changé. Il y a plus de quarante kilomètres de Nicopoli à Sistova, et ce renfort, trop faible pour reconquérir les positions perdues, ne serait pas arrivé avant deux heures de l'après-midi. Routschouk aurait pu détacher un corps important, mais cette citadelle est à cinquante-six kilomètres de Sistova. Or, le 27 juin au soir, les Russes avaient un corps d'armée tout entier sur la rive bulgare. En effet, la division Sviatopolsk-Mirski avait quitté Piatra, suivant ses instructions, à l'heure même où la division Dragomiroff commençait son opération de passage. Elle arriva à son tour dans l'île, et fut transportée sur la rive droite dans la soirée. Le IXe corps se dirigea ensuite de Piatra vers la rive du fleuve. On commençait le jour même le pont qui devait permettre au reste de l'armée de déboucher sans encombre. Le passage du Danube opéré à Zimnitza n'avait pas coûté de grandes pertes aux Russes. Elles étaient inférieures à 800 hommes. Les ambulances volantes, d'abord installées dans l'île de Zimnitza, et plus tard sur la rive droite du fleuve, rendirent de grands services. Les premiers convois de blessés furent évacués sur Giurgewo. On établit ensuite de grands hôpitaux sous des tentes, à Zimnitza même.

La flottille de bateaux de toute grandeur, réunie à l'embouchure de l'Olto et dans l'anse de Flamunda, en prévision d'un passage qu'on avait renoncé au

dernier moment à entreprendre, quitta ses abris et passa sous le canon turc de Nicopoli pour descendre jusqu'à Zimnitza, où l'île devint bientôt un immense atelier de pontonnerie et un entrepôt de moyens de transports. Le grand-duc Nicolas, averti dès le matin du 27 juin, de la réussite complète de l'entreprise, avait donné les ordres nécessaires pour continuer d'Islas, de Turnu-Magurelli et de Flamunda le bombardement de Nicopoli. Il s'était ensuite rendu à Zimnitza avec son chef d'état-major. L'empereur Alexandre devait y porter, dès le lendemain, son quartier général. Il y occupa quelque temps une petite propriété, entourée de jardins, près de la berge, d'où il pouvait contempler à loisir le Danube de Sistova, ses îles immenses couvertes de bouquets d'arbustes et de verdure, sa rive arrondie comme celle du golfe de Naples, l'immobilité de ses eaux, troublées la veille par les secousses de la bataille, et la richesse de tons du lambeau de ciel qu'il réfléchit.

Ceux qui ont vu, dès le matin, sous les rayons roses d'une aurore orientale, à l'heure où les cosaques d'escorte, nus jusqu'à la ceinture, conduisaient leurs chevaux au Danube, l'empereur de toutes les Russies, le chef suprême de ces hordes indomptées, sortir d'un pas automatique de l'immense tente dressée près de sa maison, se diriger seul vers la rive escarpée et là, tournant la tête vers le pont de Zimnitza, regarder d'un œil fixe, pendant de longs moments, défiler ses

légions pressées qui coupaient le fleuve bleu d'une longue ligne noirâtre, n'oublieront jamais ce spectacle. A gauche, au fond de l'horizon, des nuages de poussière, épais comme des fumées d'incendie, sillonnaient les flancs de la montagne. Ils étaient soulevés par les convois interminables engagés sur la route de l'intérieur. Ces convois allaient marcher jour et nuit, s'allonger à perte de vue, franchir des steppes incultes, suivis de bandes de chiens sauvages hurlant la nuit comme des chacals et se réunir tous les soirs, au coucher du soleil, en masses serrées, sous la garde des cosaques aux longues lances, comme faisaient leurs devanciers, les Huns.

CHAPITRE IX.

L'OCCUPATION ET LES PREMIERS COMBATS.

La première nuit passée sur le sol ottoman, après le passage du 27 juin, fut bien employée par l'état-major général. Les troupes campèrent sur un plateau voisin de Sistova, pendant que des détachements de cosaques descendaient le long du fleuve jusque vers l'embouchure de la Jantra, éclairaient la route de Tirnova jusqu'au Tekjar et chassaient devant eux quelques bandes de bachi-bouzouks sur le chemin de Nicopoli. Dès que Sistova, complètement abandonnée par les musulmans, eut été occupée par les Russes, les notables de la ville, au nombre desquels était M. Zankoff, l'un des commissaires envoyés en 1876 par les Bulgares auprès des cabinets européens, furent mandés au *conak* où le quartier général venait de s'installer. On organisa aussitôt une municipalité, une police et une garde urbaine. Il était nécessaire, en effet, de réagir contre les tendances de la population chrétienne à se livrer aux plus coupables excès. Le départ des troupes turques et de la population musulmane avait

ete le signal d'un pillage, auquel les premiers détachements russes entrés en ville avaient pris part. Des ordres sévères furent édictés, afin d'éviter le retour de ces scènes de sauvagerie.

Sistova présentait, le 28 juin, l'aspect le plus curieux, le plus étrange et le plus triste qui se puisse dépeindre. La ville est bâtie en amphithéâtre depuis le quai du fleuve jusqu'au sommet des hauteurs dont les Russes avaient dû s'emparer. Des ruelles grimpantes, dont le pavé pointu est coupé par de larges marches, relient le port au centre de la ville, en contournant un ravin profond, aux flancs duquel sont attachées des maisons et des terrasses avec leurs jardins suspendus. Des généraux arrivant de Roumanie, des officiers de tous grades gravissaient ces voies tortueuses, pêle-mêle, avec des mulets chargés de leur bât, des porte-faix bulgares, des convoyeurs russes, des cavaliers, le sabre au poing. Ces ruelles sont bordées de boutiques orientales, à larges auvents, que leurs propriétaires avaient abandonnées. Les maisons des Bulgares étaient marquées d'une croix à la craie et d'une inscription russe signifiant que les habitants étaient orthodoxes. Les habitations des Turcs étaient ouvertes et à demi détruites. Par leurs fenêtres brisées, on apercevait des monceaux de décombres, des débris de toute nature, des immondices. Les meubles avaient été hachés, les vêtements déchirés, les cloisons éventrées, les livres lacérés, les arbres des jardins abattus, les animaux

domestiques égorgés. Toutes les maisons du quartier musulman se ressemblent et communiquent entre elles par des portes extrêmement basses ménagées dans les murs des jardins; les cours, les chambres, les terrasses, les allées étaient jonchées de débris de verre, d'étoffes déchiquetées, d'ustensiles de ménage détruits, de livres et de manuscrits mis en pièces.

Les Bulgares s'étaient montrés plus féroces encore. Ils avaient brisé ou renversé les pierres tombales dans les cimetières musulmans. Pour éviter le retour d'actes semblables, les Russes avaient dû placer des sentinelles à la porte de ces lieux de repos. Les cimetières sont à la fois plus simples et plus poétiques en Turquie qu'en aucune contrée du monde. Les arbres et les fleurs y jouent leur rôle de paix, plantés et semés au hasard, au milieu des tombes, dans un désordre plein de charmes. Les cyprès ombragent les sépulcres des musulmans, fûts de colonnes sur lesquels sont inscrits quelques versets du Coran et surmontés d'une sorte de tête de marbre ornée du fez rouge à gland bleu. Les simples tombes des femmes sont cachées sous des monceaux de fleurs. Les vierges ont pour elles les roses. Point d'allées; l'herbe pousse drue et serrée entre les sépultures, toutes orientées vers la Mecque.

Les mosquées étaient occupées par des soldats qui y faisaient leur cuisine. Les bois sculptés de la chaire sacrée se consumaient entre deux marmites. Les fusils étaient accrochés au mur. Les plaques de marbre ornées

de versets du Coran imprimés en lettres d'or, avaient été réduites en poussière. Les balcons de pierre, du haut desquels les muezzins appelaient les croyants à la prière, gisaient renversés. Dans des cafés turcs, convertis en ambulances, des blessés étaient étendus le long des murs sur des nattes épaisses. C'étaient bien les lieux de réunions des musulmans en fuite. La place, jadis occupée par les notables, était séparée de celle des hommes du peuple par des balustrades de bois découpé. On distinguait encore les fourneaux sur lesquels on préparait le café, mais les pipes des habitués, les cendriers, les petites tasses sur pied de filigrane avaient disparu. Les officiers désireux de voir des Turcs, se faisaient conduire à la maison qu'occupaient, au milieu des jardins, sous la garde des soldats russes, les musulmans qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir avec leurs coreligionnaires, après le combat de Sistova. Le caïd et quelques vieillards avaient attendu l'ennemi. Cinq ou six femmes, dont le transport eût été difficile, vu leur état de maladie, étaient également entre les mains de l'autorité. Ces prisonniers inoffensifs habitaient une vaste pièce, basse de plafond, dont les fenêtres avaient été brisées dans le sac de Sistova. Les hommes étaient vêtus de la veste et de la culotte à larges plis des musulmans appartenant aux classes aisées. Les femmes, accroupies sur d'épais coussins, portaient le pantalon de soie brochée et la veste agrémentée de broderies. Au *conak*, vaste bâtiment pré-

cédé d'une grande cour et entouré de grilles, l'autorité militaire avait établi sa résidence. C'est là qu'arrivaient les cosaques porteurs d'ordres et qu'on conduisait sous escorte les quelques bachi-bouzouks que les éclaireurs venaient d'enlever. Ils avaient tous été pris les armes à la main. Les types étaient vulgaires, mais énergiques. Les généraux les interrogeaient par interprètes. Ils pouvaient se convaincre de la haine profonde des musulmans pour les envahisseurs. « Qui es-tu? demandait un colonel à un de ces prisonniers, solide gaillard, coiffé d'un turban multicolore. — Ennemi des Moscovites, répondait-il avec arrogance. »

L'empereur Alexandre qui venait de passer en revue les troupes victorieuses sur leurs emplacements, d'embrasser publiquement les généraux, de distribuer des récompenses et de visiter les blessés, lança de Sistova sa proclamation aux Bulgares. Ce document, rédigé avec une certaine habileté, rappelait que les troupes russes n'allaient combattre que pour l'amélioration du sort des habitants chrétiens de la péninsule des Balkans. Le but de la Russie était d'édifier et non pas de détruire; elle était appelée par les décrets de la Providence à pacifier et à concilier toutes les races et tous les cultes dans toutes les parties de la Bulgarie où vivaient des habitants d'origine et de croyances diverses. Le souverain parlait, en termes pompeux, des services rendus par ses aïeux aux Serbes et aux Roumains, et disait avoir confié à son armée la mission

d'assurer les droits sacrés de la nationalité bulgare. Il avait soin, toutefois, de bien marquer que la Bulgarie ne devrait son émancipation qu'aux armes moscovites. « Ces droits, se hâtait-il d'ajouter, vous ne les avez pas acquis par la force et la résistance armées. »

Souligner ainsi cet état de choses en conservant à l'élément russe sa suprématie, dans la révolution qui devait faire de la Bulgarie un état autonome, était inutile. Le prince Tcherkaski, chargé de l'organisation des services administratifs de la nouvelle principauté, n'avait pas eu de peine à reconnaître, dès le début de l'occupation, que la race bulgare n'était mûre ni pour la liberté, ni même pour une existence propre. Ce haut fonctionnaire se heurtait tous les jours à des impossibilités telles, que l'autorité militaire dut le plus souvent se résoudre à garder les pleins pouvoirs après une série d'essais absolument infructueux. L'idée chrétienne existait chez les Bulgares et les poussait vers les Slaves, mais l'idée nationale était loin d'avoir pris un corps. Les jeunes Bulgares restaient chez eux. Ils se gardaient d'accourir sous la belle bannière brodée donnée par l'empereur à la légion peu nombreuse formée à Ploiesti. La population agricole purement passive ne refusait rien aux troupes russes, mais les accueillait sans enthousiasme. Sur certains points, frappée de terreur, elle s'enfuyait avec les musulmans ou servait l'autorité ottomane par des indications précieuses sur les mouvements de l'ennemi. Dans les

villes, l'antagonisme turco-bulgare se manifestait par des excès comparables à ceux dont les récits amplifiés avaient soulevé l'opinion de l'Europe contre les sectateurs de l'islam. Aucune différence dans les procédés, les mêmes massacres d'innocents, les mêmes incendies, le même pillage. Les Russes, il convient de le reconnaître, ne gardèrent pas longtemps leurs illusions. Ils connurent bientôt leurs frères bulgares et s'exprimèrent désormais, sur leur compte, en termes assez sévères.

L'instant critique, c'est-à-dire le premier jour de l'occupation, pendant lequel les Turcs auraient pu attaquer en forces les premières troupes débarquées, fut bientôt passé. Dès le lendemain, les éclaireurs avaient fouillé les routes assez loin pour permettre à l'état-major russe de se considérer comme bien assis sur la rive droite du Danube. Le combat engagé près de Sistova par les premières troupes de passage, avait inspiré une grande confiance au grand-duc Nicolas. En effet, bien que les Turcs eussent été surpris, ils avaient combattu avec une grande opiniâtreté contre des détachements assez faibles, sans pouvoir les repousser. Les généraux russes redoutaient de mettre en pratique la nouvelle manière de combattre en ordre dispersé. Or, l'exemple fourni par le combat de Sistova semblait fait à souhait pour les rassurer et leur donner foi dans l'avenir. A la suite du débarquement improvisé de fractions non constituées et des premiers hasards de l'action, les soldats russes avaient combattu pêle-mêle, sous la con-

heures du matin, aussitôt la nouvelle reçue du passage de Zimnitza, l'événement n'eût pas été changé. Il y a plus de quarante kilomètres de Nicopoli à Sistova, et ce renfort, trop faible pour reconquérir les positions perdues, ne serait pas arrivé avant deux heures de l'après-midi. Routschouk aurait pu détacher un corps important, mais cette citadelle est à cinquante-six kilomètres de Sistova. Or, le 27 juin au soir, les Russes avaient un corps d'armée tout entier sur la rive bulgare. En effet, la division Sviatopolsk-Mirski avait quitté Piatra, suivant ses instructions, à l'heure même où la division Dragomiroff commençait son opération de passage. Elle arriva à son tour dans l'île, et fut transportée sur la rive droite dans la soirée. Le IXe corps se dirigea ensuite de Piatra vers la rive du fleuve. On commençait le jour même le pont qui devait permettre au reste de l'armée de déboucher sans encombre. Le passage du Danube opéré à Zimnitza n'avait pas coûté de grandes pertes aux Russes. Elles étaient inférieures à 800 hommes. Les ambulances volantes, d'abord installées dans l'île de Zimnitza, et plus tard sur la rive droite du fleuve, rendirent de grands services. Les premiers convois de blessés furent évacués sur Giurgewo. On établit ensuite de grands hôpitaux sous des tentes, à Zimnitza même.

La flottille de bateaux de toute grandeur, réunie à l'embouchure de l'Olto et dans l'anse de Flamunda, en prévision d'un passage qu'on avait renoncé au

dernier moment à entreprendre, quitta ses abris et passa sous le canon turc de Nicopoli pour descendre jusqu'à Zimnitza, où l'île devint bientôt un immense atelier de pontonnerie et un entrepôt de moyens de transports. Le grand-duc Nicolas, averti dès le matin du 27 juin, de la réussite complète de l'entreprise, avait donné les ordres nécessaires pour continuer d'Islas, de Turnu-Magurelli et de Flamunda le bombardement de Nicopoli. Il s'était ensuite rendu à Zimnitza avec son chef d'état-major. L'empereur Alexandre devait y porter, dès le lendemain, son quartier général. Il y occupa quelque temps une petite propriété, entourée de jardins, près de la berge, d'où il pouvait contempler à loisir le Danube de Sistova, ses îles immenses couvertes de bouquets d'arbustes et de verdure, sa rive arrondie comme celle du golfe de Naples, l'immobilité de ses eaux, troublées la veille par les secousses de la bataille, et la richesse de tons du lambeau de ciel qu'il réfléchit.

Ceux qui ont vu, dès le matin, sous les rayons roses d'une aurore orientale, à l'heure où les cosaques d'escorte, nus jusqu'à la ceinture, conduisaient leurs chevaux au Danube, l'empereur de toutes les Russies, le chef suprême de ces hordes indomptées, sortir d'un pas automatique de l'immense tente dressée près de sa maison, se diriger seul vers la rive escarpée et là, tournant la tête vers le pont de Zimnitza, regarder d'un œil fixe, pendant de longs moments, défiler ses

légions pressées qui coupaient le fleuve bleu d'une longue ligne noirâtre, n'oublieront jamais ce spectacle. A gauche, au fond de l'horizon, des nuages de poussière, épais comme des fumées d'incendie, sillonnaient les flancs de la montagne. Ils étaient soulevés par les convois interminables engagés sur la route de l'intérieur. Ces convois allaient marcher jour et nuit, s'allonger à perte de vue, franchir des steppes incultes, suivis de bandes de chiens sauvages hurlant la nuit comme des chacals et se réunir tous les soirs, au coucher du soleil, en masses serrées, sous la garde des cosaques aux longues lances, comme faisaient leurs devanciers, les Huns.

CHAPITRE IX.

L'OCCUPATION ET LES PREMIERS COMBATS.

La première nuit passée sur le sol ottoman, après le passage du 27 juin, fut bien employée par l'état-major général. Les troupes campèrent sur un plateau voisin de Sistova, pendant que des détachements de cosaques descendaient le long du fleuve jusque vers l'embouchure de la Jantra, éclairaient la route de Tirnova jusqu'au Tekjar et chassaient devant eux quelques bandes de bachi-bouzouks sur le chemin de Nicopoli. Dès que Sistova, complètement abandonnée par les musulmans, eut été occupée par les Russes, les notables de la ville, au nombre desquels était M. Zankoff, l'un des commissaires envoyés en 1876 par les Bulgares auprès des cabinets européens, furent mandés au *conak* où le quartier général venait de s'installer. On organisa aussitôt une municipalité, une police et une garde urbaine. Il était nécessaire, en effet, de réagir contre les tendances de la population chrétienne à se livrer aux plus coupables excès. Le départ des troupes turques et de la population musulmane avait

été le signal d'un pillage, auquel les premiers détachements russes entrés en ville avaient pris part. Des ordres sévères furent édictés, afin d'éviter le retour de ces scènes de sauvagerie.

Sistova présentait, le 28 juin, l'aspect le plus curieux, le plus étrange et le plus triste qui se puisse dépeindre. La ville est bâtie en amphithéâtre depuis le quai du fleuve jusqu'au sommet des hauteurs dont les Russes avaient dû s'emparer. Des ruelles grimpantes, dont le pavé pointu est coupé par de larges marches, relient le port au centre de la ville, en contournant un ravin profond, aux flancs duquel sont attachées des maisons et des terrasses avec leurs jardins suspendus. Des généraux arrivant de Roumanie, des officiers de tous grades gravissaient ces voies tortueuses, pêle-mêle, avec des mulets chargés de leur bât, des porte-faix bulgares, des convoyeurs russes, des cavaliers, le sabre au poing. Ces ruelles sont bordées de boutiques orientales, à larges auvents, que leurs propriétaires avaient abandonnées. Les maisons des Bulgares étaient marquées d'une croix à la craie et d'une inscription russe signifiant que les habitants étaient orthodoxes. Les habitations des Turcs étaient ouvertes et à demi détruites. Par leurs fenêtres brisées, on apercevait des monceaux de décombres, des débris de toute nature, des immondices. Les meubles avaient été hachés, les vêtements déchirés, les cloisons éventrées, les livres lacérés, les arbres des jardins abattus, les animaux

domestiques égorgés. Toutes les maisons du quartier musulman se ressemblent et communiquent entre elles par des portes extrêmement basses ménagées dans les murs des jardins; les cours, les chambres, les terrasses, les allées étaient jonchées de débris de verre, d'étoffes déchiquetées, d'ustensiles de ménage détruits, de livres et de manuscrits mis en pièces.

Les Bulgares s'étaient montrés plus féroces encore. Ils avaient brisé ou renversé les pierres tombales dans les cimetières musulmans. Pour éviter le retour d'actes semblables, les Russes avaient dû placer des sentinelles à la porte de ces lieux de repos. Les cimetières sont à la fois plus simples et plus poétiques en Turquie qu'en aucune contrée du monde. Les arbres et les fleurs y jouent leur rôle de paix, plantés et semés au hasard, au milieu des tombes, dans un désordre plein de charmes. Les cyprès ombragent les sépulcres des musulmans, fûts de colonnes sur lesquels sont inscrits quelques versets du Coran et surmontés d'une sorte de tête de marbre ornée du fez rouge à gland bleu. Les simples tombes des femmes sont cachées sous des monceaux de fleurs. Les vierges ont pour elles les roses. Point d'allées; l'herbe pousse drue et serrée entre les sépultures, toutes orientées vers la Mecque.

Les mosquées étaient occupées par des soldats qui y faisaient leur cuisine. Les bois sculptés de la chaire sacrée se consumaient entre deux marmites. Les fusils étaient accrochés au mur. Les plaques de marbre ornées

de versets du Coran imprimés en lettres d'or, avaient été réduites en poussière. Les balcons de pierre, du haut desquels les muezzins appelaient les croyants à la prière, gisaient renversés. Dans des cafés turcs, convertis en ambulances, des blessés étaient étendus le long des murs sur des nattes épaisses. C'étaient bien les lieux de réunions des musulmans en fuite. La place, jadis occupée par les notables, était séparée de celle des hommes du peuple par des balustrades de bois découpé. On distinguait encore les fourneaux sur lesquels on préparait le café, mais les pipes des habitués, les cendriers, les petites tasses sur pied de filigrane avaient disparu. Les officiers désireux de voir des Turcs, se faisaient conduire à la maison qu'occupaient, au milieu des jardins, sous la garde des soldats russes, les musulmans qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir avec leurs coreligionnaires, après le combat de Sistova. Le caïd et quelques vieillards avaient attendu l'ennemi. Cinq ou six femmes, dont le transport eût été difficile, vu leur état de maladie, étaient également entre les mains de l'autorité. Ces prisonniers inoffensifs habitaient une vaste pièce, basse de plafond, dont les fenêtres avaient été brisées dans le sac de Sistova. Les hommes étaient vêtus de la veste et de la culotte à larges plis des musulmans appartenant aux classes aisées. Les femmes, accroupies sur d'épais coussins, portaient le pantalon de soie brochée et la veste agrémentée de broderies. Au *conak*, vaste bâtiment pré-

cédé d'une grande cour et entouré de grilles, l'autorité militaire avait établi sa résidence. C'est là qu'arrivaient les cosaques porteurs d'ordres et qu'on conduisait sous escorte les quelques bachi-bouzouks que les éclaireurs venaient d'enlever. Ils avaient tous été pris les armes à la main. Les types étaient vulgaires, mais énergiques. Les généraux les interrogeaient par interprètes. Ils pouvaient se convaincre de la haine profonde des musulmans pour les envahisseurs. « Qui es-tu? demandait un colonel à un de ces prisonniers, solide gaillard, coiffé d'un turban multicolore. — Ennemi des Moscovites, répondait-il avec arrogance. »

L'empereur Alexandre qui venait de passer en revue les troupes victorieuses sur leurs emplacements, d'embrasser publiquement les généraux, de distribuer des récompenses et de visiter les blessés, lança de Sistova sa proclamation aux Bulgares. Ce document, rédigé avec une certaine habileté, rappelait que les troupes russes n'allaient combattre que pour l'amélioration du sort des habitants chrétiens de la péninsule des Balkans. Le but de la Russie était d'édifier et non pas de détruire; elle était appelée par les décrets de la Providence à pacifier et à concilier toutes les races et tous les cultes dans toutes les parties de la Bulgarie où vivaient des habitants d'origine et de croyances diverses. Le souverain parlait, en termes pompeux, des services rendus par ses aïeux aux Serbes et aux Roumains, et disait avoir confié à son armée la mission

d'assurer les droits sacrés de la nationalité bulgare. Il avait soin, toutefois, de bien marquer que la Bulgarie ne devrait son émancipation qu'aux armes moscovites. « Ces droits, se hâtait-il d'ajouter, vous ne les avez pas acquis par la force et la résistance armées. »

Souligner ainsi cet état de choses en conservant à l'élément russe sa suprématie, dans la révolution qui devait faire de la Bulgarie un état autonome, était inutile. Le prince Tcherkaski, chargé de l'organisation des services administratifs de la nouvelle principauté, n'avait pas eu de peine à reconnaître, dès le début de l'occupation, que la race bulgare n'était mûre ni pour la liberté, ni même pour une existence propre. Ce haut fonctionnaire se heurtait tous les jours à des impossibilités telles, que l'autorité militaire dut le plus souvent se résoudre à garder les pleins pouvoirs après une série d'essais absolument infructueux. L'idée chrétienne existait chez les Bulgares et les poussait vers les Slaves, mais l'idée nationale était loin d'avoir pris un corps. Les jeunes Bulgares restaient chez eux. Ils se gardaient d'accourir sous la belle bannière brodée donnée par l'empereur à la légion peu nombreuse formée à Ploiesti. La population agricole purement passive ne refusait rien aux troupes russes, mais les accueillait sans enthousiasme. Sur certains points, frappée de terreur, elle s'enfuyait avec les musulmans ou servait l'autorité ottomane par des indications précieuses sur les mouvements de l'ennemi. Dans les

villes, l'antagonisme turco-bulgare se manifestait par des excès comparables à ceux dont les récits amplifiés avaient soulevé l'opinion de l'Europe contre les sectateurs de l'islam. Aucune différence dans les procédés, les mêmes massacres d'innocents, les mêmes incendies, le même pillage. Les Russes, il convient de le reconnaître, ne gardèrent pas longtemps leurs illusions. Ils connurent bientôt leurs frères bulgares et s'exprimèrent désormais, sur leur compte, en termes assez sévères.

L'instant critique, c'est-à-dire le premier jour de l'occupation, pendant lequel les Turcs auraient pu attaquer en forces les premières troupes débarquées, fut bientôt passé. Dès le lendemain, les éclaireurs avaient fouillé les routes assez loin pour permettre à l'état-major russe de se considérer comme bien assis sur la rive droite du Danube. Le combat engagé près de Sistova par les premières troupes de passage, avait inspiré une grande confiance au grand-duc Nicolas. En effet, bien que les Turcs eussent été surpris, ils avaient combattu avec une grande opiniâtreté contre des détachements assez faibles, sans pouvoir les repousser. Les généraux russes redoutaient de mettre en pratique la nouvelle manière de combattre en ordre dispersé. Or, l'exemple fourni par le combat de Sistova semblait fait à souhait pour les rassurer et leur donner foi dans l'avenir. A la suite du débarquement improvisé de fractions non constituées et des premiers hasards de l'action, les soldats russes avaient combattu pêle-mêle, sous la con-

duite des premiers officiers venus, groupés sans préparation, s'appuyant les uns aux autres sans appartenir aux mêmes corps, n'ayant pas derrière eux une réserve organisée. C'est ce que le général Dragomiroff, commandant la 14e division, avait constaté dans un rapport adressé au général Radetsky : « Chacune des unités, disait-il, suivait attentivement de l'œil les mouvements de ses voisines, et dès que celles-ci se portaient en avant ou dès qu'elles étaient menacées par l'adversaire, elles étaient secourues instantanément par les autres, qui se conformaient à leurs mouvements. »

L'état-major avait également à se féliciter du service d'éclaireurs organisé dans les corps de cosaques du Don ou du Caucase, dès les premières heures de l'occupation. Ces irréguliers ont été comparés, pour leurs expéditions et leurs reconnaissances, aux uhlans de la guerre franco-allemande. C'est un tort; si le uhlan va loin quand cette audace est absolument nécessaire, il possède un ensemble de qualités qui fait complètement défaut aux cosaques. Ceux-ci n'hésitent pas à se lancer dans l'inconnu et à traverser d'immenses zones de territoire, mais leur seule manière de se renseigner est de rencontrer l'ennemi. Ils ne savent pas se livrer à ces investigations, si précieuses aux états-majors, dont les Allemands ont le secret. Confiants dans leur bonne étoile et dans la rapidité de leurs chevaux, ils poussent une pointe rapide sans fouiller à fond le pays, et, quand ils sont en petits groupes, se

laissent souvent détourner, de la mission prescrite, par leur ardeur au maraudage.

Nous savons que Sistova est à cinquante-six kilomètres de Routschouk et à quarante kilomètres de Nicopoli. Les deux routes qui conduisent à ces places avaient été explorées, ainsi que celles qui mènent dans l'intérieur, vers les Balkans, à Tirnova et à Selvi. A vingt-quatre kilomètres au sud de Sistova, sur la route de Tirnova, on rencontre le nœud des chemins de Routschouk par Biela, et de Sophia par Plevna. Le but de l'état-major devait être de s'emparer tout d'abord de ce point stratégique et du principal passage de la Jantra, situé à Biela. Cette rivière, dont les cosaques avaient remonté la rive gauche dès le 29 juin, se jette dans le Danube à quinze kilomètres au-dessous de Sistova. Sur la droite, les deux routes de Nicopoli avaient été solidement occupées jusqu'à leur point de jonction, pendant que des éclaireurs atteignaient Causmahala, sur la route de Plevna, dans la vallée de l'Osma, à plus de trente kilomètres de Sistova.

Si l'armée russe avait surmonté le premier obstacle avec un bonheur inespéré, il s'en fallait que l'état-major eût trouvé jusque-là les indications nécessaires pour s'arrêter logiquement à une ligne de conduite. On ne s'était trouvé en contact qu'avec une brigade turque, et le général ottoman semblait ne rien vouloir livrer au hasard. Les petits combats engagés par les éclaireurs avaient prouvé que l'ennemi s'attachait à

retarder la marche des Russes par des résistances partielles, à le fatiguer, à l'affamer en faisant attaquer ses convois par des irréguliers, et à lui infliger des pertes sensibles sans jamais exposer la ligne de retraite des petits corps engagés. Le passage du Danube par les Russes ne paraissait pas l'avoir ému outre mesure. N'était-on pas en droit de supposer que l'occasion de livrer une grande bataille entre le Danube et les Balkans, ou sur le flanc gauche du quadrilatère, ne se rencontrerait pas? Fallait-il, en conséquence, marcher vers les Balkans en couvrant ses ailes, en masquant les places fortes, en assurant ses derrières par de fortes réserves? N'était-il pas préférable, suivant les vrais principes militaires, d'élargir dès le début sa base d'opérations, et de s'emparer de Routschouk et de Nicopoli avant de marcher vers l'intérieur? On dut se convaincre que l'armée russe, affaiblie par la présence du XIVe corps dans la Dobroutcha et les nombreux détachements nécessaires à la surveillance, en Roumanie, de la rive gauche du Danube, n'était pas assez nombreuse pour permettre de masquer les places et de marcher, à l'abri des corps placés sur les ailes, vers les Balkans. D'un autre côté, la guerre des sièges, avec un ennemi dont on connaissait de longue date l'énergie derrière des retranchements, menaçait de traîner en longueur, et permettait aux Turcs de préparer à loisir leur seconde ligne de défense.

Le grand-duc Nicolas choisit un moyen terme.

Il résolut de diriger son aile droite, formée du XIe corps (de Krudener), vers Nicopoli, pour prendre cette ville, incapable d'une résistance sérieuse, élargir ainsi sa base d'opérations, se créer une nouvelle ligne de communications, et assurer l'entrée en scène éventuelle de l'armée roumaine. L'aile droite, qui serait renforcée si les événements l'exigeaient, se redresserait ensuite pour occuper la rive droite du Vid et le nœud des routes : 1° de Plevna à Sophia; 2° de Plevna aux Balkans par Lovca-Trajan et Lovca-Selvi. L'aile gauche ayant à protéger l'armée russe contre une attaque venant du quadrilatère, fut composée de deux corps d'armée, les XIIe et XIIIe, sous le commandement du Czarewitch. Elle devait se porter d'abord sur la ligne de la Jantra, puis sur Routschouk, en occupant la route conduisant de Biela à cette forteresse et la rive gauche du Lom. L'armée du prince héritier était au besoin assez forte pour livrer bataille, en attendant des renforts, à une armée turque venant de Routschouk ou de Rasgrad, ou pour mettre, suivant les circonstances, le siège devant Routschouk, que les batteries de la rive gauche du Danube enserraient déjà d'un demi-cercle de feu. On allait ainsi au plus pressé, en dirigeant les forces immédiatement disponibles vers des localités où on était sûr de rencontrer l'ennemi. Les reconnaissances envoyées assez loin au sud, en avant du centre réduit à moins d'un corps d'armée, permettaient de supposer qu'une attaque venant des Balkans n'était pas à craindre. L'œuvre de ce corps central

devait être de gagner rapidement du terrain, d'occuper le plus promptement possible les points stratégiques voisins des Balkans, d'étendre sa sphère d'action, de préparer l'œuvre des divisions nouvelles qui entreraient prochainement en ligne, et de tâter l'ennemi, jusqu'à ce qu'on rencontrât une résistance insurmontable, avec des forces aussi restreintes. Le VIIIe corps (Radetzki) était préparé à cette tâche. Nous l'avons vu à l'œuvre pendant le passage du Danube. Le grand-duc Nicolas et l'état-major général en suivraient plus particulièrement les opérations.

Le premier point à conquérir pour assurer les communications des Russes, les maintenir à l'abri d'une attaque générale qui pouvait remettre en question leurs récents succès, et donner la possibilité à l'aile gauche de se déployer utilement face à la ligne ouest du quadrilatère, était Biela, petite ville située sur la rive droite de la Jantra, à vingt-quatre kilomètres de l'embouchure de cette rivière, quarante-huit de Routschouk, trente-cinq de Sistova, quarante-cinq de Tirnova. La possession du pont de Biela était indispensable à l'armée russe. Il y avait tout lieu de croire cependant que les Turcs, s'ils n'étaient pas résolus à livrer bataille sur la rive gauche de la Jantra et à disputer la route de Tirnova, ne feraient pas une longue résistance. Dans l'hypothèse admise dès cette époque par l'état-major russe, que les Ottomans se borneraient à défendre la face ouest du quadrilatère, Biela devenait pour eux une

position excentrique trop en avant de leur ligne naturelle, formée par le Lom.

Dès le 1er juillet, la cavalerie de la 12e division (XIIe corps), qui avait remonté la vallée de la Jantra par les coteaux de la rive gauche, avait dû s'arrêter, en attendant des renforts, à proximité de Biela, devant l'attaque des Turcs cantonnés sur la rive droite. Le 2, le combat recommença. La division de cavalerie, aidée de quelques détachements d'infanterie du XIIe corps, réussit, après avoir subi des pertes assez sensibles, à s'emparer du pont et de la ville. La petite garnison turque se replia, par la route de Routschouk, sur un corps campé près de Damogila, à dix-sept kilomètres de Biela. Pendant que les hussards du 12e régiment (prince Frédéric-Charles de Prusse) gardaient le contact avec l'ennemi jusqu'à Obirtenik, les cosaques se rabattaient sur la rive droite de la Jantra vers le Danube, et occupaient les bords du fleuve en face de Petrosani, où le génie russe s'occupait d'organiser un va-et-vient par bacs à vapeur. L'infanterie, de son côté, s'établissait sur les hauteurs de Besbunarkieui, à huit kilomètres de Biela. Il était évident dès lors que l'ennemi faisait la part du feu et abandonnait la Bulgarie occidentale. Il renonçait à couvrir tous les points faibles d'une ligne trop étendue, et craignant d'exposer des corps inférieurs en nombre à une série de désastres partiels, se bornait à garder intactes les lignes du quadrilatère. L'état-major turc avait été pré-

venu, dès le matin du 27 juin, du passage des Russes à Zimnitza. Il s'était borné à porter ses grand'gardes sur la Jantra. Les généraux ottomans semblaient avoir pour but, en évacuant cette partie de la Bulgarie, de laisser les Russes en tête à tête avec des difficultés d'approvisionnement, incertains sur les intentions de l'ennemi, enclins à diviser leurs forces et à les lancer un peu à l'aventure.

Les dangers de cette situation n'échappaient pas au grand-duc Nicolas. Le généralissime turc, concentré, maître de toutes ses communications, appuyé sur des places fortes, avait de gros atouts dans la main, et pouvait, d'un jour à l'autre, ménager à l'armée russe quelque terrible surprise. Le parti pris des Turcs de ne pas s'aventurer hors du quadrilatère, donnait à penser au vieux Nepokoitchistki que le danger était sur sa gauche. Il supposait que l'armée précédemment rassemblée à Widdin sous le commandement d'Osman pacha n'existait plus. C'est sur le flanc du quadrilatère, c'est sur le versant septentrional des Balkans, qu'il s'attendait à rencontrer la plus vive résistance. Son aile droite ne le préoccupait que médiocrement. On en a la preuve dans les retards apportés à la marche sur Nicopoli. Il lui suffisait d'être éclairé au loin sur son flanc, pendant qu'il s'emparait de la ligne de la Jantra et préparait l'expédition destinée à reconnaître te terrain en avant du centre de l'armée, jusqu'au pied des Balkans. Des Bulgares fugitifs certifiaient, dès le

29 juin, deux jours après le passage du Danube, que de forts détachements occupaient la ligne Osman Bazar-Tirnova, mais ils étaient presque isolés, mal reliés entre eux et peu propres à prendre l'offensive. Le détachement d'avant-garde destiné à reconnaître le terrain jusqu'aux Balkans, et dans les instructions duquel entrait cette phrase laconique : « s'efforcer de s'emparer des passages », fut formé dès le lendemain 30 juin par un ordre à l'armée, et placé sous le commandement du général Gourko, de la cavalerie de la garde. « Se porter dans la direction de Tirnova et de Selvi, éclairer toutes les régions environnantes, se préparer à un mouvement offensif ultérieur », tel était l'objectif primitivement indiqué. L'entreprenant général allait renouveler les exploits si célèbres de Stonewall Jackson, accomplir en Europe un *raid* de cavalerie à l'américaine, et donner les preuves les plus incontestables de sagacité et de coup d'œil militaire.

Le détachement d'*avant-garde*, plus connu sous le nom de détachement Gourko, se composait, comme infanterie, de quatre bataillons de chasseurs russes, formant la 4e brigade de cette arme, de six bataillons bulgares (opoltchénié) instruits à Ploiesti pendant l'occupation de la Roumanie, et dont les soldats appartenaient en grande partie aux contrées balcaniques, et d'un demi-bataillon de cosaques à pied (plastounes), soit 9,000 hommes. La cavalerie comptait d'abord 43 escadrons. Elle fut réduite avant d'entrer en cam-

pagne à 32 escadrons et demi par l'envoi d'une brigade de cosaques du Caucase dans la direction de Nicopoli. Ces escadrons, appartenant aux dragons d'Astrakan et de Kazan, aux hussards de Kiew, aux cosaques du Don et de l'Oural, formaient avec les pionniers à cheval du général Rauch et les artilleurs un effectif d'environ 5,000 hommes. Trente-deux pièces, dont douze d'artillerie à cheval et vingt de montagne, suivaient le détachement.

Cette armée peu nombreuse, mais bien organisée, comptait avec fierté dans ses rangs comme commandants des brigades de cavalerie les princes Eugène et Nicolas de Leuchtenberg. Elle reçut l'ordre de se mettre en route le 3 juillet, vingt-quatre heures après l'entrée des Russes à Biela. Le flanc gauche de l'armée d'invasion se trouvait, en effet, dégagé par l'occupation des rives de la Jantra et le flanc droit éclairé jusqu'aux abords de Nicopoli, que les batteries de la rive gauche du Danube continuaient à bombarder. Le quartier général allait être transporté à Pavlo sur la route de Biela. L'armée russe continuait à franchir le fleuve. Les passages étaient réglés par le général de Richter, commandant en chef des pontonniers. Le service des approvisionnements se faisait dès lors avec une suffisante régularité. Celui des ambulances fonctionnait on ne peut mieux. A Zimnitza, les docteurs Bergmann et Karzeniewski étaient aidés dans leur œuvre charitable par Mme Kartzow, supérieure de la communauté des

dames de Saint-Georges et par des ambulancières appartenant aux premières familles de Russie. Les hôpitaux provisoires occupaient une immense plaine, près de la ville, des deux côtés de la route qui, traversant plus loin la Vède, conduit à Giurgewo. Les blessés placés sous de vastes tentes, dont l'aménagement ne laissait rien à désirer, échappaient ainsi aux contagions putrides que produit d'ordinaire la trop grande agglomération des malades.

CHAPITRE X.

EXPÉDITION DU GÉNÉRAL GOURKO.

Les Russes ont l'esprit aventureux. Les officiers, désireux de se distinguer par de hardis coups de main, braves jusqu'à la témérité, aussi fatalistes que les musulmans, possèdent toutes les qualités requises pour entreprendre des opérations hasardeuses. Les soldats, de leur côté, perdent sans hésitation et sans regrets le contact avec les réserves et se lancent vaillamment dans l'inconnu. Refaites par une longue et pacifique station en Roumanie, surexcitées à bon droit par l'imposant succès du passage du Danube, flattées de la confiance que l'empereur Alexandre plaçait en elles, les troupes réunies sous le commandement du général Gourko se mirent en route avec un entrain et un enthousiasme indescriptibles. L'attitude martiale des bataillons de chasseurs, la fougue et l'ardeur d'une cavalerie parfaitement montée, l'émotion des Bulgares marchant à la conquête de leurs montagnes, faisaient bien augurer du résultat de l'entreprise. On s'exagérait même l'inertie des Turcs; ce qui, dans la cir-

constance présente, allait permettre d'accomplir une série de tours de force dont l'exécution eût été impossible en présence de tout autre ennemi.

Se heurter sur l'une des routes de Tirnova ou aux abords mêmes de cette ville contre des forces supérieures n'était rien; on en serait quitte pour se mettre promptement en retraite, mais on risquait d'avoir tout à coup l'ennemi sur ses communications. En effet, si l'importante position de Biela avait été enlevée et si le XIIe corps poussant quelques reconnaissances le long de la vallée de la Jantra, au-dessus de cette ville, protégeait les communications du VIIIe corps, installé à Sistova, et occupait le nœud stratégique des routes de Tirnova, de Routschouk et de Plevna, les Turcs étaient maîtres, à partir de ce point, des deux rives de ce cours d'eau et de la route directe de Biela à Tirnova. Imparfaitement couvert sur sa gauche, le général Gourko ne l'était pas du tout sur sa droite. Des éclaireurs partis de Sistova s'étaient aventurés, il est vrai, jusqu'à Causmahala, sur la route de Plevna; mais la haute vallée de l'Osma, le chemin de Sistova à Selvi, à partir de sa rencontre avec la route de Plevna et la voie conduisant de Lovca à Selvi et à Tirnova, n'avaient pas encore été explorés.

Deux chemins se détachent de la grande route de Sistova à Tirnova, qui, se dirigeant du nord au sud-est, se rapproche insensiblement de la Jantra pour se confondre avec la route de Routschouk à Tirnova.

L'un de ces chemins quitte la voie principale à Carevica, près de Sištova, traverse à Gorni-Studen la route Biela-Plevna et continuant à descendre vers le sud par Batak et Mradego aboutit à la route de Selvi à Tirnova, à 20 kilomètres de cette dernière ville. La seconde voie se sépare de la grande route, au sud du vallon du Tekjar, à 12 kilomètres de Sistova, coupe la route Biela-Plevna à Akcaïr, à 4 kilomètres à l'est de Gorni-Studen, et courant au sud-est jusqu'au delà de la vallée de la Rousika, rejoint la route principale à 8 kilomètres au nord de Tirnova. Le général Gourko résolut d'utiliser ces deux chemins. Sur le premier, il était peu probable qu'on rencontrât l'ennemi avant d'atteindre la route de Selvi ; sur le second, on pouvait hardiment se porter, sans surprises à craindre, jusqu'à Nikup, l'ancienne *Nicopolis ad Istrum*, sur la rive gauche de la rivière Rousika. En attaquant ensuite Tirnova par l'ouest, c'est-à-dire par la route de Selvi, tout en montrant des détachements au nord, on avait de fortes chances de faire perdre la tête au commandant turc, qui, suivant les dires des espions, ne disposait que de forces restreintes, sans un seul bataillon de Nizams.

Le 3 juillet, la cavalerie campa sur la ligne Gorni-Studen-Akcair ; le 4, à Batak et à Tenco ; le 5, à Mradego et à Nikup. Elle avait parcouru 52 kilomètres. La plupart des villages traversés par les escadrons étaient vides d'habitants. Quelques-uns avaient été

incendiés. Les Bulgares restés chez eux portaient tous une large croix blanche sur leur bonnet de laine afin d'éviter les méprises. Ils sont vêtus à peu près comme les Turcs et, dans les villes, portent souvent la calotte rouge. Le gros de la cavalerie était précédé, sur chacune des routes, par un escadron en avant duquel une demi-sotnia de cosaques courait à grande distance. Les chasseurs suivaient la cavalerie à quelques kilomètres en arrière. Les bataillons bulgares venaient ensuite.

Le 6, des reconnaissances offensives furent poussées jusqu'à la route de Selvi, par Jalar, Kastambol, Karabunar et Belakovca. Ce dernier point n'est plus qu'à neuf kilomètres de Tirnova. Le 7, le général Gourko, ayant constaté la présence et la force de l'ennemi, résolut dès le matin d'attaquer les Turcs, sans attendre son infanterie, dont les bataillons les plus rapprochés étaient encore à vingt kilomètres du point où sa cavalerie venait de prendre contact. En brusquant les choses, il ne laisserait pas au chef turc le temps de se reconnaître et d'appeler à lui les détachements de renfort probablement échelonnés sur la route d'Osman-Bazar, à portée de Tirnova. L'événement devait lui donner raison. L'ennemi ne montrait qu'un détachement d'environ 300 cavaliers. Le général Gourko fit mettre pied à terre à une partie de son monde et commencer le feu contre les Ottomans. Ceux-ci tournèrent presque aussitôt bride et rentrèrent dans Tirnova.

Les Russes manœuvrèrent alors pour aborder la ville par la grande route de Sistova. Le commandant turc ne disposait que de quatre bataillons de rédifs, trois escadrons de cavalerie et six pièces de montagne. La panique s'était mise dans cette petite garnison, à la suite des récits singulièrement amplifiés des irréguliers poursuivis depuis deux jours par les colonnes russes. Il profita des quelques instants de répit que lui laissaient les manœuvres et les préparatifs d'attaque du général russe pour mettre ses troupes en retraite vers sa ligne de communication, en abandonnant la ville et en passant sur la rive droite de la Jantra. Il y eut un simulacre de résistance des Turcs, en position de l'autre côté de la rivière, quand les Russes marchèrent sur Tirnova; mais ils n'attendirent pas l'attaque de ceux-ci et se retirèrent par la route d'Osman-Bazar poursuivis par un millier de coureurs. Ce fait d'armes n'avait coûté aux Russes que deux hommes et huit chevaux.

L'occupation de Tirnova avait une importance exceptionnelle par sa situation au croisement des routes conduisant, par plusieurs passes, au delà des Balkans. L'effet moral produit par la prise de cette ville de 30,000 âmes, chef-lieu d'un sandjak important, ancienne capitale de la Bulgarie, métropole religieuse de l'Église bulgare, fut immense. La population accueillit les troupes russes avec un enthousiasme extraordinaire, et les popes chantèrent dans toutes les églises

des hymnes en l'honneur de l'empereur Alexandre. Les musulmans s'étaient enfuis avec les troupes. Les excès ordinaires, pillage et sac des habitations, avaient été commis par les habitants chrétiens. La ville, construite en amphithéâtre sur la rive droite de la Jantra, est dominée par une ancienne citadelle bâtie au haut d'un mamelon très escarpé. Le général Gourko informa le jour même le grand-duc Nicolas du succès de son entreprise, rendu plus brillant encore par la conquête d'un assez fort approvisionnement en blés et maïs.

Le commandant en chef de l'armée du Danube porta le même jour son quartier général de Pavlo à Biela pour se rapprocher du théâtre des opérations et hâta le départ des troupes du VIIIe corps (Radetzki), dont les premiers détachements devaient arriver à Tirnova le 12 juillet. En attendant ces renforts, le général Gourko avait concentré le gros de ses forces dans cette ville. La brigade de dragons gardait à Merdan la route de Bebrova; le 30e régiment de cosaques du Don, les abords de la route de Selvi; et le reste de la brigade, la croisée des routes conduisant à Gabrova et à Elena. La journée du 9 avait été employée à prendre ces dispositions. Le général Gourko s'occupait également d'organiser une administration à Tirnova, destinée à devenir la capitale provisoire de la principauté et de créer un service de renseignements militaires. La population bulgare est très dense dans ce sandjak. Les environs de Gabrova, d'Elena et de Bebrova sont bien cultivés.

C'était un pays de ressources pour l'armée russe. L'état-major n'eut pas de peine à centraliser toutes les indications nécessaires pour continuer la pointe hardie dont la première étape venait d'être marquée par un si brillant succès. Il acquit notamment la preuve que le passage de Schipka, la plus importante des routes du Balkan, était seul gardé par quelques centaines de territoriaux (mustahfiz), que venaient de renforcer au dernier moment des bataillons arabes. L'administration turque se proposait, disait-on, de fortifier la passe et d'armer les ouvrages avec de la grosse artillerie; mais les pièces étaient vainement attendues depuis plusieurs jours.

Ces données, corroborées par les investigations personnelles de quelques hardis sous-officiers et de volontaires bulgares qui n'hésitèrent pas, sous des costumes de paysans, à reconnaître un passage considéré comme impraticable et gardé seulement à son issue méridionale par de faibles détachements, permirent au général Gourko de dresser son plan d'opérations. Il le soumit au grand-duc Nicolas, et son exécution fut immédiatement résolue. Le général reçut l'ordre de quitter Tirnova et de se porter en avant le 12 juillet, après l'arrivée dans cette ville du commandant en chef et des troupes du VIIIe corps (Radetzki). L'opération combinée se résumait dans ces trois termes : faire déboucher le détachement d'avant-garde au delà des Balkans, par un mauvais passage aban-

donné que n'indiquent même pas les cartes d'état-major, explorer de la vallée la Tundja et prendre à revers les débouchés des autres passes, notamment celui du col très praticable de Schipka. En même temps que le général Gourko, lancé au delà des Balkans, attaquerait par le sud la passe de Schipka, un détachement formé à Gabrova, petite ville dont on venait de s'emparer sans combat, engagerait la lutte au nord par la route de Tirnova à Schipka. Le corps destiné à opérer cette utile diversion serait ostensiblement organisé dès la mise en route du détachement Gourko, afin d'attirer l'attention de l'ennemi vers le front nord de la position. L'arrivée du VIIIe corps permettait d'utiliser immédiatement un régiment d'infanterie pour cet objet.

La grande route de Tirnova à Kasanlik, par Gabrova et le col de Schipka, est le passage le plus commode et le plus fréquenté des Balkans. Elle traverse le bourg de Drenova, à 20 kilomètres de Tirnova, atteint un peu plus loin le point de bifurcation d'un chemin de montagne qui conduit par Travna à Haïnkieui et à Maglis, dans la vallée de la Tundja, en franchissant la chaîne, à 15 kilomètres à l'est de la passe de Schipka et traverse la Jantra, à Gabrova même, après un nouveau parcours de 14 kilomètres. A partir de Gabrova, relié au nord-ouest à Selvi par une bonne route et, à l'est, au chemin de Travna par des sentiers praticables, la route s'élève à travers une contrée des plus pittoresques jusqu'au point culminant

du col situé à 16 kilomètres plus au sud. La descente sur le versant méridional est très rapide. On gagne, après une marche de 5 kilomètres, le village de Schipka, séparé lui-même par une distance double de la ville importante de Kasanlik. On compte communément trois journées de marche de Kasanlik à Philippopoli et six de Kasanlik à Andrinople.

Nous avons vu le passage de Schípka déjà muni d'ouvrages et défendu par un petit corps de territoriaux et d'Arabes que l'administration turque s'occupait alors de renforcer. C'était le point principal sur lequel les généraux ottomans fixaient leurs regards, convaincus que les détachements placés par eux à l'issue des passes de moindre importance, notamment de celle qui, venant d'Elena, débouche dans la vallée de la Tundja à Tvardica, suffiraient à arrêter les *raids* de cavalerie dont ils craignaient les entreprises. Les combats que l'armée du général Gourko a dû soutenir dans sa rapide campagne au delà des Balkans contre les groupes ottomans réunis à Tvardica, à Haïnkieui, à Maglis, prouvent que l'état-major turc avait pris ses dispositions. C'est à l'ignorance, à l'incurie, à la paresse des officiers subalternes chargés de surveiller les passes qu'il faut attribuer la perte d'une superbe ligne de défense. En effet, campés avec leurs détachements à la sortie des cols, ils ne prirent aucune des précautions en usage, ne firent pas éclairer au loin les défilés et se reposèrent sur les irréguliers qui battaient l'es-

trade du soin de les prévenir en cas d'alerte. Ceux-ci, peu soucieux de l'intérêt général, se tenaient à portée des lieux habités qu'ils rançonnaient et s'enfuyaient, dans toutes les directions, comme des volées de corbeaux, à l'approche des colonnes russes dont les cavaliers, mieux montés, les traquaient à grande distance.

Le passage de Schipka pouvait être tourné par le chemin de Travna, assez facile à suivre; mais les reconnaissances de cosaques, envoyées dans cette direction, avaient rencontré des détachements ennemis. Il était, du reste, trop rapproché de Kasanlik, à son issue méridionale, pour ne pas être attentivement surveillé. Le général Gourko n'était pas non plus en position de songer au passage d'Elena à Tvardica, situé beaucoup plus à l'est. Il confinait aux concentrations turques d'Osman-Bazar et débouchait trop loin du col de Schipka dont on voulait s'emparer. C'est entre les deux défilés de Travna et d'Elena que le commandant en chef, fort de l'approbation du grand-duc, s'était décidé à franchir la chaîne du Balkan, par un chemin abandonné depuis longtemps et connu des habitants du pays sous le nom d'Haïn-Boghaz ou col du Traître. Des paysans bulgares certifiaient l'avoir parcouru avec des voitures pesamment chargées. Le général dirigea vers ce défilé, dès le 10 juillet, le détachement de pionniers à cheval du général Rauch. Il allait servir d'avant-garde à la petite armée et rendre le passage aussi praticable que possible. Le chemin dont il s'agit

se détache de la route d'Elena, à quelque distance de Tirnova, et se dirigeant presque en droite ligne vers le sud, dans une région de plus en plus sauvage et de moins en moins connue, traverse Aplakova, Voinis, Raikovici, Parovici et Drent, pauvres villages accrochés à la montagne et habités en grande partie par des pâtres. Il atteint le faîte de la chaîne, à 40 kilomètres au sud de Tirnova, après avoir franchi une série de gorges boisées complètement désertes, coupées de torrents desséchés, affluents, dans la saison des pluies, de la Kladenica. La descente dans la vallée de la Tundja est relativement courte, mais hérissée de difficultés sans nombre. Au fond des vallons profondément ravinés, la voie n'existe plus. Les arbres se rapprochant, elle devient un simple sentier fréquemment barré par des quartiers de roc. Du sommet du Balkan au débouché méridional situé à Haïnkieui, il n'y a guère que quatre lieues. Ce village n'est qu'à deux heures de marche de Tvardica, débouché de la passe d'Elena, et à trente-cinq kilomètres de Kasanlik.

Pendant que le général Rauch, avec ses pionniers à cheval, s'engageait dans les ravins du versant septentrional, précédé de hardis éclaireurs [1] portant le costume des bergers bulgares, le détachement destiné à attaquer de front la position de Schipka, était placé sous les ordres du général Derojinsky. On l'avait com-

1. Au nombre desquels se trouvait le prince Tseretelew.

posé du régiment d'Orel (n° 36), appartenant à la division Swiatopolsk-Mirski (VIIIe corps) et de cinq sotnias de cosaques avec dix pièces de canon. Le col de Schipka serait attaqué par le nord le 17 juillet. Le général Gourko espérait qu'à cette date il pourrait, après avoir passé le Balkan et remonté la vallée de la Tundja, se présenter devant le défilé sud de la passe et faire coïncider son action avec celle de son lieutenant. Il convenait, en outre, afin de ne pas s'exposer à une surprise sur le flanc gauche, de reconnaître à l'est les routes d'Elena et de Bebrova. Un régiment de Cosaques sous les ordres du colonel Tchernozoubow, se chargea de cette mission, courut jusqu'au delà de Bebrova et rejoignit la colonne principale assez à temps pour opérer son passage derrière elle. L'attention de l'ennemi fut ainsi attirée sur la passe d'Elena à Tvardica, dont il renforça le débouché sud pendant que le mouvement des forces russes d'Aplakova à Haïnkieui était en pleine exécution.

La petite armée du général Gourko, moins l'arrière-garde, composée de deux bataillons bulgares et des hussards de Kiew, quitta le 12 juillet ses cantonnements de Tirnova et atteignit le même jour, après une étape de six lieues, Sredni-Kalib et Dojnova. Le détachement d'avant-garde, dont les pionniers avaient travaillé jour et nuit avec le plus louable dévouement, à réparer et à désobstruer le chemin entre Parovici, où les réelles difficultés commençaient, et le point culmi-

nant du défilé, n'avait été surpris ou inquiété par aucun éclaireur ennemi et campait déjà sur les pentes du versant méridional, à quelque distance d'Haïnkieui, gardé par deux compagnies turques. La route, très praticable jusqu'à Parovici, avait été tant bien que mal remise en état, à partir de ce village. L'artillerie pouvait, avec l'aide de l'infanterie dans les mauvais endroits, atteindre le sommet de la passe. La descente offrait de bien plus grandes difficultés, par suite de l'étroitesse du défilé, mais elles n'étaient pas insurmontables. L'aspect sauvage de cette contrée, au sol tourmenté et couvert d'arbres au feuillage épais, les obstacles naturels accumulés sur les pentes, l'horreur même d'un site absolument désert avaient fait supposer aux Turcs que rien ne serait tenté de ce côté. Le faible détachement d'Haïnkieui, relié aux bataillons campés à Tvardica, se croyait en pleine sécurité.

Le général Gourko avait su communiquer aux officiers placés sous ses ordres le feu sacré dont il était animé, et exciter chez ses soldats une ardeur extraordinaire. Il tenait son armée dans la main. Prompt à concevoir une entreprise, hardi jusqu'à la témérité, aimé de ses subordonnés, sûr de n'être point arrêté par des obstacles secondaires, résolu à tout, le chef de l'armée d'avant-garde était bien l'homme qu'il fallait pour une telle entreprise. L'enthousiasme des troupes appelées à franchir les Balkans était en outre augmenté par la présence au milieu d'elles de deux princes de la

famille impériale. L'armée russe n'avait encore subi aucun échec, et le moral de tous était excellent. Le général partit le 13 de Sredni-Kalib, atteignit Parovici où il fit reposer ses troupes longuement, la chaleur étant accablante, et se remit en route à cinq heures du soir. Quatre escadrons avaient levé le camp, dès l'aube, pour devancer la colonne, renforcer le détachement Rauch et l'aider dans ses travaux de mise en état du défilé lui-même et du versant méridional. Cette avant-garde, dont la marche rapide n'avait pas été éventée, poussa de nuit, après avoir accompli son œuvre jusqu'à mi-chemin du sommet de la passe à son débouché, et s'arrêta dans cet endroit. Quant au gros de la petite armée, il eut à lutter toute la soirée avec de très sérieux obstacles, avant d'atteindre le col. Les troupes travaillèrent avec un entrain admirable pour aplanir le chemin et faire avancer l'artillerie. Elles ne se reposèrent qu'assez avant dans la nuit, après avoir hissé le matériel jusqu'au sommet des montagnes. Le rapport du grand-duc de Leuchtenberg rend compte en ces termes du puissant effort des soldats russes : « On peut dire sans exagération que nos canons et plus particulièrement nos caissons à quatre roues ont été transportés à bras d'hommes à travers les Balkans. »

On bivouaqua, dans le col même, sur la pente méridionale. Les soldats, quoique harassés de fatigue, dormirent peu. Ils attendaient l'aube avec impatience. L'instant était solennel. Qu'on se représente ces dix

mille hommes, campés au sommet des Balkans, avec leurs canons et leur matériel, encore séparés des plaines du Sud par une série de gorges abruptes, de défilés étroits où quelques centaines d'hommes arrêteraient une armée, d'obstacles sans nombre ; cette avant-garde se reposant à quelques kilomètres de la sortie de la passe ; ce camp turc d'Haïnkieui dont les sentinelles avancées peuvent d'un instant à l'autre prendre l'éveil ! A cette heure, il est encore temps pour les gardiens de la passe d'arrêter l'ennemi. Qu'un éclaireur entende les hennissements des chevaux, que la présence du détachement Rauch soit signalée, les deux compagnies de Haïnkieui seront renforcées dès le matin du 14 juillet par les trois bataillons campés à Tvardica et les cinq bataillons retranchés à Maglis. C'est plus de monde qu'il n'en faut pour faire échouer l'audacieuse tentative de Gourko.

Cependant le jour était venu, et les soldats contemplaient à leurs pieds les gorges bordées de précipices du versant sud. La route avait été suffisamment réparée ; on se hâta de descendre les pentes pour rejoindre le détachement Rauch, prêt à déboucher. L'ennemi n'avait pas donné signe de vie. Quelques heures après le lever du soleil, les Russes sortirent, sans coup férir, des derniers défilés dont les positions dominantes n'étaient même pas gardées par les postes avancés du détachement turc. Campé près d'Haïnkieui, il se laissa bientôt surprendre et mettre

en fuite par la cavalerie du général Rauch. Les Ottomans engagèrent, dans le plus grand désordre, une fusillade assez nourrie. Elle ne coûta que cinq hommes aux Russes. Les Balkans étaient franchis. Le commandant turc parvint à rallier son monde pour le mettre en retraite par la route de Slivno. Le manque de cavalerie ne permit pas de le poursuivre. Dès que le grand-duc Nicolas de Leuchtenberg eut occupé Haïnkieui et pendant que la colonne continuait à déboucher, il dirigea de la cavalerie sur Yeni-Mahalé et Esekci, villages sur la Tundja, que les Cosaques furent obligés d'enlever de vive force pour en chasser les habitants insurgés. L'infanterie s'était portée au nord sur Konaro, dans la direction de Tvardica. Ce dernier point est, comme nous l'avons vu, le débouché du défilé d'Elena. Les Turcs le surveillaient avec quelque soin. Les deux compagnies, battues à Haïnkieui, avaient en partie rejoint le gros, près de Tvardica. Ces forces, environ trois bataillons avec quelques cavaliers, vinrent attaquer le 4e bataillon de chasseurs, à Konaro, mais durent peu après se mettre en retraite à l'arrivée des renforts envoyés par le général Gourko. Celui-ci lança de solides détachements de Cosaques le même jour, dans un rayon de dix kilomètres de Haïnkieui.

Le lendemain, 15 juillet, le commandant en chef, qui ne pouvait se mettre en route sur Kasanlik avant d'avoir plus complètement défait le détachement turc

de Tvardica, retourné sur ses positions, envoya dans cette direction deux escadrons du régiment de Cosaques (n° 26). Ceux-ci rencontrèrent les bataillons ennemis sur les bords de la Tvardiska, bien établis et en nombre. Les Turcs comptaient, en effet, trois tabors et autant d'escadrons avec une demi-batterie de pièces de montagne. Après avoir subi une terrible fusillade, la cavalerie russe se replia assez précipitamment, suivie par l'ennemi, jusqu'à Oresaro. Quand les Russes eurent été renforcés par l'arrivée du 9e régiment de dragons et de deux autres escadrons de Cosaques avec une batterie, ils reprirent l'offensive. Les Turcs, battus, s'enfuirent après avoir perdu un drapeau et la moitié de leur convoi. Deux autres reconnaissances s'étaient portées, le même jour, l'une vers Yeni-Zagra, en franchissant la petite chaîne de l'arrière-Balkan, l'autre dans la direction de Kasanlik. La première avait mission de détruire le chemin de fer et le télégraphe; mais elle ne put qu'imparfaitement remplir cet objet et se replia près d'Yeni-Zagra, devant un millier de fantassins. Le seconde eut un engagement heureux sur la route de Kasanlik.

Le général en chef, quoique menacé de retours offensifs des fractions constituées que ses reconnaissances venaient de combattre à l'est de sa position d'Haïnkieui, ne pouvait oublier qu'il avait promis d'attaquer, le 17, le débouché sud de la passe de Schipka, pendant que le général Derojinsky se présen-

terait, venant de Gabrova, contre le débouché nord. Il lui restait la journée du 16 pour atteindre Kasanlik. C'était une forte étape de trente-cinq kilomètres en pays ennemi et par une chaleur excessive. Le 16 juillet, au matin, l'armée se mit en route vers l'ouest. Elle comptait six bataillons et demi d'infanterie, quatorze escadrons et demi de cavalerie et seize pièces d'artillerie. Le général Gourko laissait à Haïnkieui, avec ordre de rejoindre le gros quarante-huit heures plus tard, quatre bataillons, six escadrons et quatorze pièces, sous les ordres du général Stolietoff.

La colonne de gauche, composée de toute la cavalerie, commandée par le grand-duc Nicolas de Leuchtenberg, et précédée d'une avant-garde de quatre escadrons et demi avec deux pièces sous les ordres du prince Eugène, s'avançait le long de la rive gauche de la Tundja, tandis que l'infanterie suivait la route directe au pied des montagnes. On s'aperçut, au bout de quelques kilomètres, que l'armée ne pourrait fournir une bien longue étape. En effet, toute la population musulmane des nombreux villages de la plaine était en armes. La vallée de la Tundja, fameuse par sa fertilité et ses champs plantés de rosiers de Damas, n'a qu'une largeur moyenne de sept à huit kilomètres entre les chaînes du Balkan et de l'arrière-Balkan. Elle est coupée par un grand nombre de cours d'eau affluents de la Tundja. Des sentiers d'un assez difficile accès garnissent les flancs des montagnes et permet-

tent à des tirailleurs de se mettre promptement à l'abri des poursuites. Dans la vallée, les villages sont entourés de jardins, de bosquets et de clôtures. On escarmouchait incessamment sur le flanc de colonne, et les cavaliers russes avaient à déloger de petits groupes d'ennemis habiles à profiter de tous les obstacles du terrain. Les femmes et les enfants des musulmans s'enfuyaient en troupes pressées dans la direction d'Eski-Zagra.

L'infanterie, formant la colonne de droite, n'avait pas parcouru dix kilomètres quand elle rencontra les Turcs en forces sur la lisière d'un bois à l'est du village d'Ufflani. Cinq bataillons s'étaient postés en cet endroit, tournés d'avance par la cavalerie de Leuchtenberg dans la direction de Kasanlik, mais ayant quelques sentiers de montagne couverts par des vignes pour ligne de retraite. Un combat très sérieux s'engagea entre l'infanterie russe et les Turcs, pendant que la cavalerie opérait un mouvement tournant et que l'artillerie faisait converger ses feux sur le village. Les Turcs, après une résistance acharnée, se jetèrent sur le versant de la montagne, d'où ils continuèrent à tirer sur les Russes. On leur envoya des volées de mitraille pour les déloger. La poursuite était à peu près impossible, et l'infanterie russe, fatiguée, dut s'arrêter à Ufflani, pendant que la cavalerie continuait sa marche jusqu'au bourg de Maglis, situé à dix kilomètres plus loin. Les pertes des Russes, pour la jour-

née, s'élevaient à soixante et quelques hommes. Un certain nombre de chevaux avaient été tués. Les Turcs ne s'en étaient pas tirés à si bon compte. Beaucoup de partisans, acharnés à la poursuite des colonnes, avaient été sabrés par les dragons. Arrivée à Maglis, la cavalerie, avant de bivouaquer, balaya à coups de canon de forts rassemblements massés sur les flancs de la montagne.

Quelque diligence qu'il mette à se lancer en avant le 17 juillet, le général Gourko manquera au rendez-vous convenu. Le général Derojinsky attaquera seul la passe de Schipka par le nord, se croyant soutenu au sud par l'armée d'avant-garde. Celle-ci reprit sa route le lendemain du combat d'Ufflani, sur trois colonnes, celles de droite et du centre composées d'infanterie, marchant sur le flanc et au pied de la montagne ; celle de gauche, formée de la cavalerie, suivant le bord de la Tundja. Les deux premières se portaient à Kasanlik par le nord-est et l'est, la dernière avait mission de se jeter sur les communications de l'ennemi. Dès le matin, la colonne de gauche se heurta, à Ufflandir-Kieui, à deux bataillons turcs qui occupaient un bois. Elle les délogea après un combat très sérieux, les atteignit de nouveau à Carganli et les força de se jeter dans les montagnes. Après un semblant de résistance, les bataillons turcs évacuèrent Kasanlik, qu'occupèrent immédiatement les hussards moscovites. Cette ville importante, peuplée d'environ

20,000 habitants, dont plus de la moitié sont chrétiens, accueillit les Russes avec un véritable enthousiasme. Le clergé bulgare, revêtu de ses habits sacerdotaux, se porta au-devant des généraux vainqueurs, et les chrétiens pratiquèrent vis-à-vis des soldats russes l'hospitalité la plus large. Les musulmans, à peu d'exceptions près, s'étaient enfuis.

L'occupation de la cité aux champs de roses et aux allées de noyers n'avait pas été accomplie, que déjà la cavalerie de Leuchtenberg tournait la ville pour couper aux Turcs leur ligne de retraite, c'est-à-dire la route qui, de Kasanlik, conduit à Kalofer. Les Ottomans, vivement poursuivis, s'étaient jetés dans les montagnes ou avaient gagné Schipka. Ce gros village, débouché sud de la grande passe, fut atteint dans la journée par les hussards. Ils s'emparèrent d'un camp abandonné et d'approvisionnements. L'infanterie n'avait pas pu suivre, et le général Gourko remit au lendemain 18 l'attaque de la position. Trois canons, deux cent cinquante prisonniers militaires, des magasins de vivres étaient tombés aux mains des Russes.

Les combats d'Ufflani et d'Ufflandir-Kieui, courageusement soutenus par les Turcs, très inférieurs en nombre, avaient eu pour effet, en retardant la marche du général Gourko sur Schipka, de permettre aux défenseurs de la passe de remporter un sérieux avantage sur le détachement Derojinsky. Ce général, fidèle aux instructions précédemment reçues et à la parole donnée, avait

attaqué, le 17, le défilé du côté du nord. L'idée d'un rendez-vous à heure fixe, prescrit à un lieutenant qui ne pouvait se rendre compte à l'avance ni des dispositions arrêtées par l'ennemi au delà des Balkans, ni de la direction qu'il serait peut-être forcé de prendre, était mauvaise ; l'événement l'a prouvé. L'attaque elle-même fut mal combinée et mal conduite. On constate ici, pour la première fois depuis le début des opérations, les inconvénients du fractionnement extrême et des attaques isolées, par petits paquets et sans liens suffisants entre elles. On charge d'opérations importantes des corps trop faibles. Ces ressources insuffisantes sont elles-mêmes morcelées à plaisir par le général qui en dispose, et lorsque l'heure du combat a sonné, les unités désorganisées ne concourent pas d'un accord commun au même but. Quand le général Dragomiroff constate, après le passage du Danube, à Zimnitza, que le combat a été un pêle-mêle et une série d'actions isolées, il énonce un fait que les circonstances de cette journée suffisent à expliquer; quand le général Gourko, tombant comme une avalanche du sommet du Balkan dans la vallée de Tundja, envoie sa cavalerie battre l'estrade, à grande distance, il remplit à merveille son rôle de chef de *raid* surprenant l'ennemi et de désorganisateur des ressources de l'adversaire; mais, autres opérations, autres procédés. Si l'on veut attaquer une position déjà reconnue, solidement fortifiée et pourvue de défenseurs, le rôle des *sotnias*

de Cosaques isolées et des détachements fractionnés en unités peu nombreuses est terminé. C'est ce que les Russes ne semblent pas avoir compris.

La passe de Schipka, pourvue de solides travaux en terre, sans gorges, en forme de lunettes et de batteries, avec doubles fossés de tirailleurs très bien armés, était défendue par près de 5,000 hommes. Le général Derojinsky réclama des renforts; mais, sur de nouveaux ordres, il attaqua, le 17, ces ouvrages avec treize compagnies réduites par les premières fatigues de la campagne, soit moins de 3,000 hommes et quatre ou cinq cents Cosaques. L'artillerie ne comptait que six pièces. Ce corps, déjà si faible, fut divisé en trois colonnes chargées d'attaquer de front ou de tourner la position principale, et un détachement ayant pour mission d'enlever la passe latérale de Bredek, déjà prise et reperdue l'avant-veille. Quatre compagnies, c'est-à-dire environ neuf cents hommes, ayant dans leurs rangs le général Swiatopolsk Mirski et le grand-duc Nicolas fils, formèrent la colonne du centre et attaquèrent courageusement de front les fortifications de la passe. Une autre colonne de deux compagnies concourait au même but par un chemin sous bois. Le détachement de Bredek et la colonne de droite parvinrent au sommet du Balkan, la première après un combat victorieux, la seconde sans rencontrer l'ennemi. Quant aux six compagnies engagées en deux paquets contre le centre, elles durent

se replier le soir après avoir occupé, les unes un rebord de terrain non fortifié à portée des ouvrages ennemis, les autres la lisière des bois taillis voisins du camp turc. Les détachements des ailes reçurent l'ordre de suivre le mouvement général de retraite, qui s'opéra de nuit jusqu'à Gabrova. Les pertes subies par les Russes à la suite de ces attaques décousues s'élevaient à trois cent cinquante hommes tués ou blessés, dont un grand nombre d'officiers.

Le défaut de corrélation entre les attaques du nord et du sud de la passe menaçait d'avoir de plus sérieuses conséquences. En effet, pendant que le général Derojinsky, concentré le 18 à Gabrova, demandait de nouveau des renforts qu'on s'apprêtait cette fois à lui envoyer de Tirnova, le général Gourko, en retard d'une journée, attaquait la passe et subissait à son tour un échec. Il n'employa pour marcher à l'assaut du col par le sud que dix compagnies, dont huit de chasseurs et deux de Cosaques à pied, soit un peu plus de deux mille hommes, bien qu'il eût sous la main quelques bataillons bulgares. La passe n'était réellement défendue que du côté du nord. Au sud, s'élevaient quelques travaux de campagne organisés à la hâte. Cependant les Turcs, ayant par une fausse demande de capitulation gagné le temps nécessaire pour ramener vers le sud une partie de leur artillerie en position sur les ouvrages du nord, résistèrent victorieusement à l'attaque très énergiquement conduite des Russes. Ceux-

ci furent contraints de battre en retraite jusqu'au village de Schipka, après avoir perdu cent cinquante hommes.

Le pacha maître de la passe n'avait perdu qu'environ cent hommes dans les rencontres du 17 et du 18; mais, attaqué par le nord et le sud, ayant la conviction que l'entreprise serait renouvelée sur les deux faces, en grande force, le 19, il prit le parti d'évacuer sans bruit le défilé par les sentiers de la montagne, pour sauver son détachement d'une capitulation certaine. En tenant ferme pendant une douzaine de jours, il aurait peut-être maintenu la passe de Schipka aux mains des Turcs; mais un tel exploit était presque impossible. Si l'investissement tactique de la position ne pouvait être opéré par l'ennemi, celle-ci n'était pas suffisamment défendue du côté du sud, et les Turcs n'étaient ni assez approvisionnés pour attendre leur débloquement, ni assez nombreux pour occuper, en même temps que le défilé central, les passes latérales dont les Russes s'étaient un instant emparés le 17 juillet.

Dans la matinée du 19, un parlementaire se présenta au camp du général Gourko pour traiter de la capitulation, pendant que le détachement turc achevait de se retirer par les chemins de la montagne. Cette ruse permit au commandant ottoman de battre en retraite, en ne perdant que quelques hommes isolés, ramassés par la cavalerie au débouché des sen-

tiers dans la vallée de la Tundja. Neuf pièces de canon, que les Ottomans n'avaient pas mises hors de service, tombèrent aux mains des Russes, quand le général Skobeleff, chargé de mener par le nord l'attaque combinée à laquelle le général Gourko se préparait au sud, eut occupé la passe, sans coup férir, à la tête de quelques compagnies du régiment d'Orel. Les Turcs, en fuite, réussirent à gagner Philippopoli.

Nous touchons à l'un des points culminants de la guerre sur le Danube. Les passes des Balkans sont conquises dans toute la région qui s'étend entre Tvardica à l'est et Sofular à l'ouest, sur une étendue de soixante kilomètres. Toute la vallée de Tundja, avec Kasanlik, est occupée par les Russes. Les routes qui, à travers la chaîne de l'arrière-Balkan, conduisent à Yeni-Zagra et à Eski-Zagra, ont été explorées. Les rassemblements de troupes viennent d'être dispersés après une série de combats victorieux. L'administration turque de la contrée est désorganisée, ses moyens de réquisition détruits, ses télégraphes coupés. Le *raid* du général Gourko a réussi au delà de toute espérance : on le compare aux faits d'armes de Stonewall Jackson dans la guerre de la sécession. Il a été entrepris au moment opportun, à l'heure où il devait réussir. Tentée huit jours plus tard, l'opération échouait certainement. Cette campagne est l'un des à-propos militaires les mieux réussis des temps modernes. Un parallèle entre Stonewall Jackson et Gourko serait cependant

tout à l'avantage du premier. Nous n'avons pas à rappeler ici la brillante carrière du brave général américain. Il y a beaucoup de résolution, de vigueur, de connaissance du métier, de réussite chez Gourko; mais combien Stonewall Jackson était plus audacieux, plus *aventurier*.

Si nous n'attendons pas, pour porter un jugement sur l'œuvre du général Gourko, que le chef de l'armée d'avant-garde ait terminé la campagne dont nous venons d'esquisser les phases, c'est que le but final, la conquête des passes, est déjà atteint. Le *raid* réussi va se changer en une expédition manquée. L'état-major russe ne saura pas choisir entre deux plans et manquera de résolution. Il fera trop de sacrifices pour une expédition de cavalerie et pas assez pour une campagne à large objectif.

Les résultats obtenus jusqu'ici sont immenses et valent la peine qu'on s'y arrête. Le plan du général en chef ottoman se trouve en partie détruit. Les attaques combinées des deux armées placées sur les flancs des Russes ne devaient se produire qu'après l'entrée en scène d'une troisième armée, s'adossant aux Balkans après les avoir franchis, pour attendre le choc des Russes. Le 19 juillet, jour de la prise de Schipka, le noyau de cette troisième armée, quarante-neuf bataillons, que Suleyman ramène du Montenegro, débarque dans la baie de Dedeagatsch. Il ne sera réuni aux 18,000 hommes, déjà groupés sous

le commandement de Réouf pacha, que quelques jours plus tard. Suleiman n'a quitté le Montenegro que le 11 juillet; le général Gourko était parti de Sistova le 3, et n'avait rencontré aucun obstacle sur sa route. La fortune de la Turquie, s'est jouée sur ce coup de dés.

CHAPITRE XI.

PRISE DE NICOPOLI ET PREMIÈRE BATAILLE DE PLEVNA.

Nous avons vu la gauche russe occuper les bords de la Jantra, faisant face à la ligne Routschouk-Rasgrad, et le centre (VIIIe corps) se porter en avant assez vite pour relever, à Tirnova, l'armée d'avant-garde du général Gourko, le 12 juillet, et concourir ensuite à la prise de la passe de Schipka. L'aile droite, formée par le IXe corps, la brigade de Cosaques du Caucase du colonel Toutolmine, détachée de l'armée du général Gourko dès le début de son expédition, et diverses fractions non embrigadées, entra en scène à la même date. Elle avait pour mission d'élargir la base d'opérations de l'armée russe et de lui assurer par la prise de Nicopoli, déjà foudroyée par les batteries russo-roumaines d'Islas et de Flamunda une meilleure tête de pont que celle de Sistova et des communications nouvelles, par Turnu-Magurelli, avec la ligne des chemins de fer roumains traversant l'Olto à Slatina. L'entreprise ne semblait pas présenter de sérieuses difficultés. Elle devait être complétée

par la prise de possession de la ligne du Vid. Le cours du Danube, sur une étendue de soixante-dix kilomètres, appartiendrait ainsi aux Russes et leur servirait de base par deux têtes de ponts situées à dix lieues l'une de l'autre. Après avoir pris Nicopoli et remonté la rive droite du Vid, le IXe corps se hâterait de s'emparer à Plevna du nœud des routes de Routschouk, de Sophia et des Balkans. Il marcherait ensuite sur Lovca, où il se trouverait en communication par Selvi avec le VIIIe corps (Radetzki), en action sur les versants des montagnes. Rappelons, pour l'intelligence du récit qui va suivre, que Nicopoli est à quarante-deux kilomètres à l'ouest de Sistova, Plevna à peu près à la même distance de Nicopoli, au sud, et Lovca à trente-deux kilomètres au sud-est de Plevna. Le flanc droit russe serait suffisamment protégé par la possession de la place de Nicopoli, dont on pourrait au besoin augmenter les défenses, et du point stratégique de Plevna, dont l'importance avait été signalée par les historiens des guerres précédentes.

Hassan pacha, commandant en chef de Nicopoli, disposait pour défendre la ville de forces régulières insuffisantes. Un grand nombre de musulmans en armes s'étaient joints à la garnison ; mais les généraux turcs ne pouvaient faire grand cas de leur concours. Si dix mille hommes environ prirent part à la lutte, huit mille seulement étaient des soldats. Dès l'approche des Russes, la population non armée com-

mença à évacuer la place. Menacés d'une tentative de passage du Danube à Flamunda, écrasés par les formidables batteries de la rive gauche, les Turcs s'étaient avant tout préoccupés de compléter les mauvaises défenses de la place, dans l'hypothèse d'une attaque sur le fleuve. Le IXe corps russe s'était maintenu sur ses positions de Turnu et de Flamunda, après le passage du Danube par le VIIIe corps, et n'avait pas manqué de cribler Nicopoli d'obus pour détourner les Turcs des préoccupations que le voisinage des Russes, à Sistova, devait jeter dans leur esprit. Pendant que le IXe corps opérait à son tour son passage à Sistova et se mettait en marche sur Nicopoli, la garnison n'avait pas eu le temps de prendre ses dispositions contre une attaque en grande force et d'augmenter la puissance des travaux établis aux abords de la place. Pour comble de maux, les projectiles d'artillerie étaient sur le point de manquer si la défense se prolongeait, par suite de l'énorme consommation qui en avait été faite à la fin de juin contre les batteries russo-roumaines de la rive gauche et de la rupture des communications avec Routschouk, d'où la place de Nicopoli tirait son matériel. Un fort ouvrage existait à l'est de la place, entre les deux routes conduisant, l'une vers l'intérieur, l'autre à Sistova. Des travaux de campagne s'élevaient en outre à Vabla, au sud de la ville, et sur les hauteurs de la rive gauche de l'Osma. Ces défenses étaient imparfaitement reliées

entre elles par des lignes brisées de tranchées-abris.

Le général de Krudener avait arrêté, le 14 juillet, ses dispositions de combat. Le 15, l'attaque générale commença contre toutes les positions turques, aussi bien celles de la rive gauche de l'Osma, au sud-ouest de la place, que celles du sud et de l'est. Les détachements destinés à combiner leurs efforts pour s'emparer des ponts de l'Osma, des hauteurs garnies de tranchées de tirailleurs, et des ouvrages extérieurs étaient commandés par les généraux Schidner-Schuldner, Loschkaref et Veliaminof. La brigade de Cosaques surveillait la route de Plevna.

Les fautes que nous avons déjà eu l'occasion de signaler se reproduisent ici avec plus de force. L'infanterie est engagée par fractions trop faibles et trop indépendantes les unes des autres avant que l'artillerie ait suffisamment préparé l'attaque. Ces troupes impatientées de subir sur place, à de grandes distances, le feu d'un ennemi habile à se terrer, n'essaient pas d'avancer, par bonds successifs, d'abris en abris et d'augmenter l'intensité de leur tir, en couvrant à leur tour d'une trombe de plomb la position qu'elles aborderont face à face dans un dernier élan. Elles renoncent à demander au fusil à tir rapide tout ce qu'il peut donner et se précipitent bravement, follement, tête baissée sur les fortifications de campagne de l'adversaire. Celui-ci est à peine entamé quand l'attaque directe se produit. Est-on brusquement ramené

comme on mérite de l'être? On lance un, deux, trois contingents de troupes fraîches, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'ennemi, fatigué de ces chocs répétés, redoutant le combat à l'arme blanche, ou se voyant subitement en l'air par la réussite d'attaques semblables contre l'une ou l'autre des unités voisines, se décide à battre en retraite. Quand il se maintient, quand de bons soldats de sang-froid, d'excellents tireurs bien munis de projectiles, des hommes résolus à vendre chèrement leur vie occupent la position, on ne réussit à l'enlever qu'après avoir subi des pertes qui ne sont plus en proportion avec les résultats obtenus. Les généraux dépensent leurs ressources sur le champ de bataille, comme les joueurs riches sèment l'or sur les tapis verts. Il y a chez le commandant en chef une sorte d'orgueil du nombre qui lui fait dire : « Si ce régiment ne réussit pas, j'en ai d'autres en réserve. » En même temps, les officiers supérieurs demandent comme un honneur de marcher à l'ennemi, chacun avec le faible contingent qu'il dirige. Quelle gloire si tel bataillon s'emparait à lui seul de telle position! L'individualisme est poussé à ses dernières limites. Le soldat n'a pas été rompu aux nouvelles théories. Il n'est pas habile à couvrir une position de feux continus, et, s'en tenant à l'ancien principe de Souvarow, « la balle est sotte, la baïonnette est une luronne », se hâte d'abréger son purgatoire pour se jeter en enfer.

C'est ainsi que nous voyons, d'après le rapport même du général de Krudener, le régiment de Vologda (n° 18), qui fait partie de la colonne de gauche, au sud-ouest de Nicopoli, marcher à l'assaut des positions turques après *une courte fusillade*. Le *Messager officiel* de Saint-Pétersbourg est plus explicite. « Le régiment de Vologda, dit-il, criblé d'obus sur son front, puis bientôt pris de flanc par les batteries de la rive droite de l'Osma et par les pièces de forteresse établies sur les pentes sud-ouest de Nicopoli, entamait déjà la fusillade. Mais prévoyant l'inutilité de prolonger ces feux de mousqueterie vis-à-vis d'un pareil déluge de projectiles, il se porta droit à l'attaque. » Une excellente publication militaire dont les appréciations font loi dans les choses de guerre[1], s'est écriée avec raison, après avoir cité cet extrait : » On pourrait dire, en vérité, que cette conclusion n'était guère annoncée par les prémisses. »

Quoi qu'il en soit, le régiment de Vologda poursuivit avec succès son attaque de positions en positions, enlevant successivement plusieurs crêtes de ravins obstinément défendues par l'ennemi, et aidé sur son flanc droit par l'artillerie du centre. Le régiment de Koslow combina bientôt son action avec celle des bataillons déjà victorieux, et l'ennemi fut repoussé de ce côté jusqu'à la forteresse, après avoir long-

1. La *Revue militaire de l'étranger*, n° 377.

temps essayé de se maintenir sur une hauteur intermédiaire coupée de tranchées, aux abords du moulin de Tchirak.

L'attaque centrale d'artillerie et d'infanterie, sur la rive droite de l'Osma, fut préparée avec soin par les batteries russes. Elles manœuvrèrent aussi bien que le terrain pouvait le permettre. Mais là, encore, l'infanterie ne sut pas couvrir assez savamment de ses feux les positions turques. Elle se lança courageusement à l'assaut des premiers terrassements et de la grande redoute de l'est, sans avoir assez calculé les difficultés de l'entreprise. On avait, en effet, devant soi la meilleure partie de la garnison de Nicopoli, soutenue par les feux d'une puissante artillerie et s'appuyant à un véritable ouvrage. Le régiment de Galitz (n° 20), après avoir enlevé les retranchements de Vabla, se porta sur la redoute, mais fut contraint de reculer sous un feu écrasant des Turcs. Un nouvel assaut, tenté avec le concours d'un bataillon du régiment de Tambow (n° 122), fut également repoussé. Les défenseurs de la redoute ne succombèrent qu'après l'entrée en ligne des deux autres bataillons de ce dernier régiment et d'un bataillon du régiment de Penza (n° 121), appelés de la réserve. L'ouvrage, tourné par le nord, resta aux mains des Russes, après un effroyable carnage dans l'intérieur de l'ouvrage.

La place était investie le 15 au soir. Il ne restait plus aux Russes qu'à livrer, le 16, un dernier assaut.

Il pouvait être sanglant, mais l'issue n'en était pas douteuse. Les Turcs ne l'attendirent pas. La petite armée, complètement démoralisée, manquant de projectiles, assez cruellement éprouvée, incapable d'une résistance prolongée devant des forces supérieures, bombardée tout le jour de la rive gauche du Danube par les batteries russo-roumaines, n'ayant pas de secours immédiats à espérer, s'était désorganisée. Quelques-unes des compagnies régulières réussirent à s'échapper dans la soirée. Deux d'entre elles rencontrèrent de nuit, sur la route de Plevna, la brigade de Cosaques du colonel Toutolmine, et l'attaquèrent. Celle-ci, formée en carré avec son artillerie sur ses faces, résista quelque temps, mais fut obligée, faute de cartouches, de se replier sur l'infanterie russe postée plus en arrière et de laisser le passage à l'ennemi. Le 16 au matin, Hassan pacha rendit la place. La garnison, forte de sept mille hommes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de musulmans n'appartenant pas à l'armée, devint prisonnière de guerre. Plus de deux cents de ces soldats improvisés avaient passé la soixantaine[1]. Six drapeaux, cent treize pièces d'artillerie, dix mille fusils tombèrent entre les mains des Russes. On s'empara également, dans le port, de deux puissants monitors, porteurs chacun de deux pièces de 24 centimètres. Ils avaient été con-

1. L'auteur a vu parmi les prisonniers un vieillard de soixante-dix ans avec ses trois fils et ses cinq petits-fils.

struits, en 1855, pour le compte des Turcs, dans les ateliers des *Forges et chantiers* de la Méditerranée.

C'était un grand et beau succès, grand par ses conséquences, beau par l'énergie que déployèrent les soldats russes. La bataille fut gagnée par eux, non par leurs généraux. C'est à force de courage qu'ils conquirent les positions naturellement solides des environs de Nicopoli, si bien défendues par les Turcs. Douze mille hommes environ avaient été directement engagés. On comptait trente et un officiers et treize cent dix soldats tués ou blessés. Ces pertes considérables, eu égard à l'effectif des Turcs, auraient été beaucoup moindres si l'état-major russe avait moins brusqué les choses. Nicopoli prise, les Russes pouvaient se dire définitivement installés sur la rive droite du Danube. Ils possédaient désormais une base réelle d'opérations et deux belles lignes de communications. L'armée roumaine, campée sur les bords de l'Olto, était libre de franchir le fleuve à son tour, quand la question de la coopération aurait été définitivement tranchée.

On s'est demandé pourquoi Osman pacha ne s'est pas porté sur la ligne Nicopoli-Plevna. Il aurait eu le temps, il est vrai, d'arriver de l'ouest, en partant immédiatement après la réception des dépêches annonçant le passage des Russes ; mais on connaît les plans de l'état-major turc. Osman pacha n'a été appelé vers l'est qu'une semaine avant la prise de Nicopoli.

L'attaque de cette ville donna lieu à des scènes indescriptibles. Les Turcs pillèrent pendant la lutte quelques maisons appartenant à des Bulgares. Ceux-ci saccagèrent à leur tour les demeures des Turcs quand le sort se fut prononcé contre eux; enfin, quand les Moscovites victorieux entrèrent en ville, ils mirent à sac, sans distinction, les maisons turques et bulgares. D'infâmes courtiers de champ de bataille traversèrent le Danube et s'installèrent à Nicopoli. Il y eut pendant quelque temps une sorte de Bourse des objets pillés. Le jour même de l'entrée des Russes, on avait enterré les morts : Moscovites d'un côté, Turcs de l'autre; mais les ravins et les coins inexplorés recélaient encore un certain nombre de cadavres. L'air était infecté par des odeurs de mort, et plusieurs cas de typhus se déclarèrent.

Les prisonniers turcs étaient campés près du Danube et gardés par deux compagnies moscovites. Ils semblaient prendre leur malheur en patience, faisaient leurs ablutions dans le fleuve et se groupaient le soir autour de quelques joueurs de guzla. Cette philosophie apparente ne les empêchait pas de songer à la liberté perdue, car un assez grand nombre d'entre eux réussit à s'échapper quelques jours après la capitulation et à gagner soit Rahova, soit Plevna. Un autre camp, également sous la garde des Russes, qui le protégeaient contre la fureur des Bulgares, était formé par les familles musulmanes. Il y avait là, au bivouac, au

fond d'un large ravin, une sorte de ghetto d'aspect lamentable : vieillards cassés, à la longue barbe blanche, femmes soigneusement voilées, enfants au berceau. Ce spectacle étrange était fait pour solliciter le crayon d'un artiste[1]. Dès que la ville eut été occupée, on se hâta d'installer un va-et-vient, par bacs, entre Turnu-Magurelli et Nicopoli. Le IXe corps fut dorénavant ravitaillé et pourvu de munitions.

Le grand état-major pressait le général de Krudener de remonter la rive droite du Vid et d'occuper Plevna, vers lequel point de nombreux détachements ennemis semblaient se porter. Nous avons expliqué l'importance de cette position, au point de vue des communications avec Sophia, Routschouk et la chaîne des Balkans. Il convient maintenant, afin de rendre intelligibles les comptes rendus des opérations dont les abords de cette ville ouverte, que le génie d'Osman pacha a su rendre inexpugnable, ont été le théâtre pendant de longs mois, depuis le milieu de l'été jusqu'au cœur de l'hiver, de dessiner aussi complètement que nous le permet le cadre de cet ouvrage, le terrain sur lequel se sont engagées tant de batailles sanglantes et qui restera éternellement un sujet classique d'étude et de méditation pour les officiers de tous les pays. Une matière aussi pleine d'intérêt ne saurait être taxée d'aridité, même par les lecteurs les

1. M. Lançon, compagnon de voyage de l'auteur en Bulgarie, a saisi cette scène sur le vif dans une série de dessins remarquables.

moins initiés aux choses militaires. Nous essaierons de rendre nos explications assez claires pour être compris de tous. Ce n'est pas Plevna telle que l'a trouvée Osman pacha, arrivant en grande hâte de ses cantonnements de la Bulgarie occidentale, que nous allons tenter de décrire ; ce n'est pas de Plevna, ville ouverte n'ayant pour ceinture que les positions naturelles sur lesquelles un bon général pouvait livrer une bataille heureuse, mais non pas résister aux assauts répétés d'un ennemi supérieur en nombre, dont nous allons parler, c'est de Plevna devenue une sorte de Sébastopol, grâce à cinq mois de travaux constants, hérissée de défenses, imprenable autrement que par un siège conduit selon les règles de l'art. Les travaux de l'armée d'Osman pacha, ces gigantesques remuements de terre poussés à la hâte après chaque bataille gagnée, pour opposer une résistance de plus en plus solide aux assauts répétés d'une armée dont les effectifs étaient détruits à mesure qu'ils se reformaient, ont été opérés avec une régularité parfaite. Il sera facile, par l'étude des positions, de se rendre compte, au cours du récit, de leur état d'avancement au moment où se sont engagées les principales batailles.

Le général Totleben, dans une lettre adressée, le 21 décembre 1877, au général Brialmont, inspecteur général du génie belge, a tracé en ces quelques lignes l'histoire de Plevna, dont il venait de s'emparer : « Vous n'ignorez pas que nos troupes se sont, dès

le début, approchées de Plevna en même temps que les Turcs le 8 (20) juillet, mais qu'elles ont été repoussées par des forces supérieures; qu'après cela nos adversaires ont commencé à fortifier les positions autour de Plevna en les renforçant constamment avec la plus grande activité et énergie pendant plusieurs mois. Enfin, que de notre part on a voulu prendre Plevna coûte que coûte, de vive force, mais que les attaques du 18 (30) juillet et du 30 août (11 septembre) ont été victorieusement repoussées par l'ennemi et nous ont valu une perte de trente mille hommes. »

La ville de Plevna compte environ dix-huit mille habitants. Elle est située, comme nous l'avons expliqué, à la jonction des routes des Balkans, de Routschouk et de Sophia. La première traverse la ville du sud au nord, avant d'atteindre à la sortie nord-ouest de Plevna la grande voie Routschouk-Sophia. La ville est en majeure partie construite dans l'angle formé par la rencontre de ces routes. Ce même angle est dessiné par deux cours d'eau : l'un torrentueux, la Tuchenitza, qui descend d'un ravin situé au sud et coupe Plevna en deux parties; l'autre, la Grivitza, coulant de l'est et recevant les eaux du premier à peu de distance de la ville. Le cours de la Grivitza n'a que douze kilomètres. Longtemps parallèle à la route Routschouk-Sophia, elle se jette dans la rivière Vid, six kilomètres après avoir côtoyé Plevna. Dans ce der-

nier parcours, vers l'ouest, la vallée au fond de laquelle elle coule s'élargit de quatre cents mètres à deux kilomètres. Le Vid, devenu désormais célèbre, suit la direction sud-ouest nord-est. Il est traversé par la route de Sophia, à cinq kilomètres à l'ouest de Plevna. Les environs de la place sont formés par une série de hauteurs en éventail à pentes facilement abordables pour des troupes rayonnant du centre. Des vallons s'étendent entre ces collines. Ils sont assez larges aux abords de la ville pour permettre à des colonnes en communication les unes avec les autres, de s'y masser, mais se rétrécissent à une certaine distance et deviennent des ravins dans toute l'acception du mot. De plus en plus étroits et très escarpés, ils forment une série de barrières infranchissables s'il s'agit de contourner la place. Il en résulte que, dans un rayon très étendu, celui des défenses que les Turcs avaient établies sur les croupes des hauteurs, les bataillons ottomans placés en réserve dans des vallées absolument couvertes, pouvaient attendre, sans subir aucune perte, le moment de se porter vers le point où leur présence était réclamée et entrer en action, aussitôt l'ordre donné, par des chemins courts et commodes.

Du côté de l'ennemi, au contraire, ou pour mieux dire du côté de l'attaque, les colonnes se trouvaient isolées les unes des autres par les mêmes raisons qui rendaient aux Turcs leurs concentrations faciles. Elles étaient séparées par des obstacles naturels, sur un

terrain difficile. Ces ravins en éventail formaient, à cette distance de la place, autant de rayons d'un même point central, Plevna; ravins impraticables et dominés dans leurs méandres, de face et de flanc, par les ouvrages de la défense. L'assaillant se voyait contraint de diviser ses forces en autant de colonnes que ces profondes coupures formaient de secteurs. Les commandants de ces détachements une fois engagés, sur l'ordre du général en chef, n'avaient plus entre eux aucune communication, ne pouvaient se relier par aucune chaîne continue et devaient renoncer à l'espoir de secourir leurs voisins ou d'en être secourus. Il fallait, pour porter d'un secteur à l'autre une partie des forces, perdre un temps très précieux à contourner les positions. La configuration du terrain empêchait même les chefs des différentes colonnes de se rendre compte de la situation des corps agissant sur leur droite ou sur leur gauche, de la tournure de la bataille, de la continuation ou de l'interruption des attaques. Les régiments empruntés à la réserve générale ne se portaient que lentement vers les points faibles de la ligne de combat et les corps épuisaient souvent leur réserve particulière, contraints ensuite à cesser de lutter pendant que la réserve d'une colonne voisine se trouvait encore intacte. Les conditions d'une pareille lutte devaient être d'autant plus défavorables aux Russes qu'ils se montraient déjà portés à donner trop d'ampleur à leurs attaques enveloppantes, par petits

paquets, sous la direction de généraux enclins à l'individualisme le plus exagéré.

Nous savons que la Grivitza et la route de Routschouk à l'est et de Sophia à l'ouest forment, en quelque sorte, le diamètre de la circonférence des ouvrages de Plevna. En partant de la ville dans la direction de Routschouk, on rencontre à 6 kilomètres le village de Grivitza ; une redoute qui n'a pas été conservée par les Turcs, barre le chemin. Au nord de Grivitza s'élève une hauteur dominant d'environ 80 mètres le cours de la rivière et la route. La croupe de cette hauteur, située à 1,600 mètres du village, est garnie de deux redoutes construites à environ 400 mètres l'une de l'autre et reliées par des tranchées d'infanterie faisant face à l'est. Des tranchées courent ensuite vers l'ouest et relient les ouvrages de la croupe à ceux du sommet de la hauteur de quelques mètres plus élevés. Ceux-ci, au nombre de trois, occupent de l'est à l'ouest, l'un un étroit plateau d'un kilomètre de longueur, les autres le versant ouest de la colline. Ils protègent un camp d'infanterie entouré de tranchées. Une ligne d'abris s'étend sur la pente jusqu'à un plateau intermédiaire où se trouve un solide ouvrage à 1,500 mètres au nord de Plevna. Il domine d'un côté le vallon de la Grivitza ; de l'autre, au nord, le ravin de Bukova, au fond duquel coule un torrent, affluent de la rivière. Le village de ce nom est bâti à deux kilomètres du plateau, qui le

domine d'environ 80 mètres. Tel est le secteur Grivitza-Bukova.

En continuant notre route vers l'ouest, nous rencontrons la série des ouvrages du secteur d'Opanetz, entre le ravin de Bukova et le Vid, sur la rive droite de la Grivitza. La vallée de ce nom s'est considérablement élargie. La hauteur d'Opanetz, dont le plateau domine au sommet de pentes très raides la vallée de la Grivitza au sud, celle du Vid, les terrains plats de sa rive gauche, la route de Widdin à l'ouest, et le vallon de Susurlu au nord, n'est dominée que par les collines de l'est, mais à une grande distance. Onze redoutes de différentes formes et des tranchées défendent ce secteur. Les ouvrages les plus éloignés sont établis à cinq kilomètres et demi de Plevna.

Au sud de ces positions, de l'autre côté de la Grivitza et de la route de Sophia, dont les ponts sur le Vid sont défendus par de forts ouvrages, le cours de cette dernière rivière est protégé du haut des collines abruptes de sa rive droite, commandant au loin le terrain de la rive gauche, par une série de redoutes et de batteries courant jusqu'aux croupes de Blasivas, à 6 kilomètres de Plevna. L'espace compris entre le Vid et la route de Lovca à Plevna est protégé par seize ouvrages, la plupart reliés entre eux par des tranchées d'infanterie. La hauteur élevée de Krischin domine Brestovatz, la route de Lovca et le ravin profond de la Tuchenitza. Elle est merveilleusement dé-

fendue. La ligne extérieure n'est située, sur ce point, qu'à quatre kilomètres de Plevna. Le dernier secteur, entre la Tuchenitza et la Grivitza, est celui dont les défenses sont les plus rapprochées de la ville. Elles s'étendent dans un rayon qui n'excède pas trois kilomètres. On n'y compte pas moins de huit ouvrages principaux, tous réunis par des tranchées d'infanterie à plusieurs étages. Une ligne brisée, tracée d'ouvrages en ouvrages autour de la place, aurait un peu plus de quarante kilomètres de développement. Sur la rive gauche du Vid et près de la route de Sophia, les ouvrages de Dolni-Dubnik, Gorni-Dubnik et Teliche, situés à quatorze, vingt-quatre et trente-trois kilomètres de Plevna, protègent vers l'ouest les communications de l'armée d'Osman pacha.

Nous avons vu le général turc, au début de la guerre, rassembler à Widdin les bataillons de l'armée de Bulgarie occidentale, sous les yeux des Roumains massés à Kalafat. Il venait d'occuper, sans coup férir, ces admirables positions avec ses premiers détachements, au moment même où l'état-major russe donnait au général de Krudener l'ordre de remonter le cours du Vid et de s'emparer de la route Plevna-Lovca. Osman pacha s'occupa immédiatement, avec un coup d'œil militaire dont les événements de cette campagne ont prouvé la justesse, de fortifier les points principaux de sa ligne de bataille par des travaux établis à la hâte, quitte à les rendre plus solides avec le temps

quand il aurait subi la première attaque des Russes, et à leur donner, s'il était contraint de s'immobiliser là par les retards de Suleiman ou les ordres de Constantinople, le développement dont un court examen vient de nous révéler l'importance. La marche d'Osman pacha n'avait pas été soupçonnée par les Russes. Ils ignoraient même que la Turquie eût réuni sur leur flanc droit cette armée déjà forte de plus de 40,000 hommes

Quel était donc l'homme de guerre avec lequel les meilleurs généraux russes allaient bientôt se mesurer sans succès? Où avait-il étudié? Dans quelles expéditions s'était-il jusque-là distingué? Osman pacha est un Turc né en 1837, dans la classe moyenne, en Asie Mineure, où son père exerçait une fonction administrative. En 1854, il sortait de l'École supérieure militaire avec le grade de sous-lieutenant de cavalerie. On ignore quels ont été ses services pendant la guerre de Crimée, et les expéditions contre l'insurrection Druse et en Crète. Colonel en 1871, après la campagne de l'Yémen, il devint général de brigade en 1874 et général de division en 1875, pour opérer contre les Serbes, à la tête du corps d'armée de Viddin. Adversaire de Leschanine, le valeureux commandant de l'armée de Timok, il s'installa avec ses vingt-deux bataillons sur les hauteurs de Veliki-Isvor, les fortifia, y résista à toutes les attaques, construisit des batteries pour écraser celles de Zaitschar, et força des Serbes à

battre en retraite après avoir combiné ses mouvements avec ceux de l'armée turque qui combattait Tchernaieff dans la vallée de la Morava. Promu *muchir* à la suite de la campagne contre la Serbie, il prit le commandement de l'armée formée à Widdin au début de la guerre de 1877. Il avait sous ses ordres d'excellents auxiliaires, notamment Tevfik pacha, qui remplit auprès de lui à Plevna les fonctions de chef d'état-major, et le vieux général de division Adil pacha. Osman pacha se fit assez oublier pendant la première partie de la campagne : l'occupation de la Roumanie par les Russes, pour ne pas attirer l'attention de l'état-major moscovite. Le danger d'une concentration sur le flanc droit de l'armée du Danube échappait au grand-duc Nicolas. Quand le général ottoman occupait Widdin, il se bornait à rendre coup de canon pour coup de canon aux Roumains installés à Kalafat, dont les batteries envoyaient de temps à autre quelques obus sur la ville.

Le général Schildner-Schuldner, commandant de la 5e division d'infanterie russe, composée des brigades Knorring et Bogatsevitch et de la brigade d'artillerie montée Pokhitonoa, avait également sous ses ordres le 9e régiment de Cosaques du Don, appartenant à la 9e division de cavalerie, une batterie de renfort, la 31e, et la brigade de Cosaques du Caucase, général Toutolmine, que nous avons vue attaquée par les Turcs en retraite le soir du combat de Nicopoli. Une partie des régiments, notamment ceux

de Vologda et de Galitz, avaient beaucoup souffert dans les combats livrés autour de la forteresse. L'effectif se trouvait considérablement diminué. C'est à son campement de Gradesti, situé à une douzaine de kilomètres au sud de Nicopoli, que le général Schildner-Schuldner reçut, le 18, du général en chef de Krudener l'ordre de se porter, par la vallée du Vid et le ravin de Bryslan, sur le village de ce nom. On lui prescrivait ainsi une marche d'une vingtaine de kilomètres par des chemins très mauvais que les pluies récentes avaient encore rendus plus difficiles. De Bryslan, le corps expéditionnaire se porterait le lendemain sur la ville de Plevna, à dix-huit kilomètres plus au sud, et l'enlèverait. Le général Schildner n'arriva devant cette position que trente-six heures plus tard. Il avait sous ses ordres directs une brigade, quatre batteries et un régiment de cavalerie ; mais il ordonna à un détachement de sa division, posté jusque-là à Poradim, à l'est de Plevna, sur la route de Routschouk, et composé du régiment de Kostrona, d'une batterie et de deux escadrons, de se porter sur la ville turque. Une troisième attaque devait être opérée par la Tuchenitza et Radisovo, au sud. La brigade de Cosaques avec une batterie s'en était chargée. Cette opération enveloppante, à l'aide de faibles détachements, sans communications directes entre eux, n'avait même pas été préparée par de fortes reconnaissances offensives. Elle était, en tout pas, singulièrement conçue.

Le 20 juillet, le général Schildner, qui dirigeait l'attaque principale par le nord, c'est-à-dire depuis Opanetz jusqu'au ravin de Bukova, plaça la cavalerie à droite, les régiments de Vologda et d'Arkhangel en colonnes de compagnie au centre et l'artillerie à gauche. Deux bataillons restaient en réserve, dont un à la garde de l'artillerie. Le caractère du premier combat de Plevna est tout entier dans ces lignes du rapport officiel : « Sans perdre de temps à une canonnade où notre artillerie avait à lutter contre des pièces Krupp de plus fort calibre, je donnai à l'aile droite, à cinq heures et demie, l'ordre de commencer l'attaque. » Ainsi les généraux russes avouent eux-mêmes leur mépris pour la préparation d'artillerie et la hâte avec laquelle ils lancent des colonnes d'infanterie contre un ennemi encore en possession de tous ses avantages.

Les soldats des régiments de Vologda et d'Arkhangel firent les prodiges de valeur qu'on attendait d'eux, chargèrent à la baïonnette, enlevèrent quelques retranchements, gagnèrent beaucoup de terrain, mais finalement furent contraints de battre en retraite, reconduits par les Turcs, avant sept heures du matin. Ils essayaient de se maintenir sur leurs positions, quand le général Schildner, qui s'était spécialement occupé jusque-là du combat de sa brigade, reçut une fâcheuse nouvelle. Le régiment de Kostroma venait aussi d'échouer dans son attaque de l'est. Cette colonne s'était déjà trouvée la veille engagée contre des forces

irrégulières turques entre Zgalince et Grivitza. Elle se porta contre ce dernier village dès cinq heures du matin. Le colonel de Kleinhaus ne sut pas plus que son chef résister au désir d'enlever à la baïonnette les positions situées au nord de Grivitza, il délogea l'ennemi de plusieurs lignes de retranchements, s'empara d'un ouvrage et voulut poursuivre sa marche, mais il se vit alors pris en flanc par les batteries turques installées sur les hauteurs, pendant qu'il subissait de face le feu de mousqueterie d'une forte réserve turque, soigneusement couverte. Le colonel, presque tous les officiers supérieurs, un très grand nombre d'officiers subalternes étaient blessés. Il ne restait plus ni cartouches ni projectiles d'artillerie. On se retira suivi par l'ennemi qui, réoccupant ses premiers retranchements, couvrit de mitraille et de plomb le malheureux détachement.

Le général Schildner ordonna à cette colonne de se mettre en retraite sur Bulgareni, et recula lui-même jusqu'à Bryslan. La brigade de Cosaques du colonel Tutolmin, chargée d'attaquer isolément au sud, n'avait pas non plus réussi dans son entreprise. Elle n'était pas en mesure de la pousser à fond, et ne put qu'assez tard se présenter sur le flanc droit du détachement Kostroma, pour l'aider à se reployer. Le régiment de Galitz arriva, de son côté, assez à temps de Nicopoli pour soutenir le mouvement de recul de la brigade directement commandée par le général

Schildner. On peut dire toutefois que c'est à l'artillerie, si négligée le matin, que les débris de la petite armée durent leur salut. Elle arrêta la poursuite de la cavalerie turque. « C'est une obligation des plus sacrées pour moi de déclarer ici, écrivait plus tard dans son rapport le général Schildner, qu'il ne faut pas faire retomber la responsabilité de cet insuccès sur les troupes de mon détachement. » Hélas ! non, la malheureuse armée s'était bien battue, si bien qu'elle avait perdu 76 officiers et 2,800 soldats sur un effectif d'environ 6,000 hommes, proportion lamentable et qu'un bon général maître de ses mouvements ne se croit pas autorisé à atteindre. En procédant régulièrement, suivant les vrais principes militaires, le général Schildner n'aurait pas enlevé la position, mais il aurait perdu moins de monde. Peut-être même qu'éclairé par l'aspect du combat, après la période de préparation, il n'aurait pas pris sur lui d'attaquer, avec trois régiments d'infanterie, 20,000 Turcs retranchés. Les colonels des régiments d'Arkhangel et de Kostroma étaient tués, le général de brigade Knorring blessé.

Les Turcs s'étaient emparés de deux canons, de dix-sept caissons, de dix mille sacs et d'un grand nombre de fusils. Osman pacha venait de révéler sa présence et de porter un coup droit dans le flanc de l'ennemi.

Le IXe corps russe était en partie désorganisé à la suite de cette sanglante affaire, et l'état-major

n'était pas en mesure de reprendre immédiatement la lutte. Cette circonstance allait laisser au général turc le temps d'organiser, jusqu'au bout, son merveilleux système de défense.

CHAPITRE XII.

COMBATS AU DELA DES BALKANS ET RETRAITE DE GOURKO.

Nous avons laissé le général Gourko maître de la passe de Schipka et occupant la ville de Kasanlik et la vallée de la Tundja. La 1re brigade de la 9e division avait franchi à son tour la passe d'Haïnkieui et se trouvait campée au sud des Balkans.

Le commandant en chef ne pouvait songer à reprendre l'offensive avant d'avoir laissé reposer ses détachements et reçu les moyens de transport dont il manquait absolument. Il consacra trois jours à cette réorganisation, pendant lesquels quelques détachements de cavalerie poussèrent des reconnaissances sur Eski-Zagra et Kalofer. La première de ces villes est située à 32 kilomètres au sud-est de Kasanlik, de l'autre côté de la chaîne de l'arrière-Balkan, dans une contrée réputée comme l'une des plus fertiles de la Turquie. La population, qui s'élève à 20,000 habitants, est moitié bulgare, moitié mahométane. Kalofer, beaucoup moins importante, est bâtie à 35 kilomètres à l'ouest de Kasanlik, au débouché de la passe de Rosalita et sur la grande route de Philippopoli.

Dès le 22 juillet, le régiment des dragons de Kazan, avec trois pièces de montagne, se porta sur Eski-Zagra, où il fut accueilli avec enthousiasme par la population bulgare, s'empara du télégraphe et désarma les musulmans. Ce ne devait être qu'une avant-garde. En effet, dès le lendemain, le général Gourko prescrivait à de nouveaux détachements de cavalerie de se lancer d'Eski-Zagra vers les chemins de fer d'Hermanli à Yeni-Zagra à l'est, et de Philippopoli à Andrinople au sud. Le premier de ces détachements, sous les ordres du colonel Matsioulevitch, fort de six escadrons et de quelques pièces de montagne, partit le 24 d'Arabadjikieui, à 12 kilomètres au sud-ouest d'Eski-Zagra, et se porta en trois fractions vers les villages de Kasarli, de Belibreg et de Karabunar, sur la ligne d'Hermanli à Yeni-Zagra. Ces partis de cavalerie, munis de dynamite, avaient mission de détruire la voie du chemin de fer en plusieurs endroits et de s'emparer de la station de Karabunar. On avait même ordonné à la droite de courir plus au sud jusqu'à Tirnova[1], à la jonction des deux lignes ferrées, et de détruire le pont de la Maritza. Ce dernier point ne fut pas atteint, et le détachement dut renoncer à s'emparer de la station de Karabunar, où des forces turques étaient concentrées ; mais il détruisit quelques ouvrages d'art sur la voie ferrée, le télégraphe et une petite station.

1. Il y a deux Tirnova en Bulgarie l'une au Nord, l'autre au Sud des Balkans.

Il retourna ensuite à Eski-Zagra. Quant au second détachement, dont l'objectif était la destruction de la station de Kajadjik, sur la ligne de Philippopoli, il était fort de cinq escadrons et d'une batterie à cheval, sous les ordres du colonel Korevo. Le but fixé fut rempli, la Maritza traversée et la station brûlée. Cet exploit avait lieu à 45 kilomètres au sud d'Eski-Zagra. Une reconnaissance de dragons, envoyée le même jour de cette dernière ville sur Yeni-Zagra, rencontra l'ennemi en forces.

Ces opérations à grande distance s'accomplissaient sous la direction du grand-duc de Leuchtenberg. Il avait à sa disposition, dès le 25 juillet, à Eski-Zagra, 6 bataillons, 15 escadrons et 12 canons. Ces actions de guerre se poursuivirent, les jours suivants, par une série de reconnaissances poussées vers la Maritza, le long de la ligne Hermanli, Yeni-Zagra, et jusqu'aux abords de cette dernière ville. L'une d'elles constatait la présence, sur ce dernier point, de sept ou huit bataillons turcs. Un mouvement très actif, qui n'avait pas échappé au grand-duc, s'opérait dans la zone Kayadjik-Tirnova et Tirnova-Karabunar. Nous savons que les 49 bataillons ramenés du Montenegro par Suleiman, avec une rapidité extraordinaire, s'installaient précisément le 26 sur la ligne Tirnova-Karabunar.

Le général Gourko, renseigné sur la présence de Suleiman pacha, mais trompé quant à l'objectif réel de ce général par la présence des quelques bataillons qu'on

signalait à Yeni-Zagra, résolut de surprendre les Turcs en pleine concentration, par l'attaque de cette ville. Yeni-Zagra est située sur le chemin de fer d'Hermanli à Yamboli, au sud de l'arrière-Balkan, à 34 kilomètres à l'est d'Eski-Zagra et à 27 kilomètres au sud-est de la passe d'Haïnkieui franchie par les Russes. Une concentration des trois groupes russes principaux, ceux de Haïnkieui et de Kasanlik, venant de la vallée de la Tundja par les passes de l'arrière-Balkan, et celui d'Eski-Zagra, n'ayant à longer que le versant méridional de cette chaîne, était relativement facile, et c'est à cette idée que s'arrêta le général Gourko. Il était porté à croire que Suleiman, arrivé du Montenegro en si grande hâte, marchait vers la vallée de la Tundja et le Balkan par la route la plus courte, en profitant jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à Yeni-Zagra, du chemin de fer qui venait d'amener ses troupes en quelques jours de la baie de Dedeagatch, où elles avaient débarqué, dans la vallée de la Maritza supérieure. En se jetant brusquement sur Yeni-Zagra, il espérait devancer Suleiman, bousculer un de ses premiers détachements et recevoir son attaque générale, adossé à la chaîne de l'arrière-Balkan, d'Eski-Zagra à Yeni-Zagra, en gardant pour ligne de retraite les défilés de ces montagnes.

Le général Gourko prescrivit donc à ses trois colonnes de se mettre en route, le 29 juillet, sur Yeni-Zagra. La première, venant d'Haïnkieui et for-

mant la gauche (brigade du VIIIe corps), et la seconde, venant de Kasanlik et formant le centre (4e brigade de chasseurs, 2 escadrons et 16 canons), avaient ordre de traverser l'arrière-Balkan par deux passes parallèles qui leur permettraient de déboucher au nord d'Yeni-Zagra dans la journée du 30, pendant que la troisième, venant d'Eski-Zagra (détachement Leuchtenberg), marcherait vers le même but par la route au sud des montagnes. Après une marche forcée, les deux colonnes de la vallée de la Tundja opérèrent leur jonction, et, sans attendre la coopération de celle venant d'Eski-Zagra, attaquèrent Yeni-Zagra, que le général Gourko ne trouva pas défendue par les forces qu'on lui avait précédemment signalées. Il eut affaire à un corps incapable de tenir longtemps, qui se défendit avec vigueur, mais dut bientôt abandonner la ville, bombardée par l'artillerie russe, et se mettre en retraite. Les troupes du général Gourko incendièrent la gare et son matériel, détruisirent la voie et firent sauter le pont sur le Dolar-Déré.

La colonne de droite (Leuchtenberg) n'avait pas paru. Le commandant en chef apprit pendant l'action, par des habitants du pays, qu'ayant été engagée depuis la veille elle s'était vue contrainte d'arrêter son mouvement. Laissant la brigade de chasseurs à Yeni-Zagra, il se mit aussitôt en route, vers trois heures et demie, pour se porter au secours de son lieutenant, dans la direction d'Eski-Zagra. Malgré son succès du matin,

succès dont la facilité même lui avait clairement fait comprendre le mal fondé de ses prévisions premières, le général Gourko venait de deviner, au moins en partie, les véritables desseins de Suleiman pacha. La position de ses trois colonnes lui apparaissait tout à coup sous un jour très critique. En effet, il était séparé de son lieutenant par des forces dont il ne connaissait pas l'importance et se voyait contraint, pour rétablir le contact entre les deux moitiés de son armée, de se lancer dans l'inconnu en laissant à Yeni-Zagra une brigade qui pouvait elle-même être promptement coupée par des forces venant d'Hermanli ou de Yamboli. Les Bulgares interrogés s'étaient empressés de révéler qu'une forte colonne turque, avec de l'artillerie, avait quitté, le 29, Yeni-Zagra, en marche vers Eski-Zagra. C'était, en effet, l'extrême droite de l'armée de Suleiman pacha. De tous les points de la ligne ferrée d'Hermanli à Yeni-Zagra, le général turc venait de mettre ses brigades en mouvement vers Eski-Zagra, concentration inverse de celle qu'avait attendue et tenté d'empêcher le général Gourko.

La colonne du duc de Leuchtenberg s'était portée en avant le 29, suivant les ordres indiqués. Deux fortes reconnaissances avaient été envoyées : l'une, en tête du détachement, sur la route d'Yeni-Zagra; l'autre, sur la droite, dans la direction d'Arabadji, avec mission d'atteindre la voie ferrée au sud d'Yeni-Zagra. Le colonel Bielogroudow, qui commandait la

première, composée de deux escadrons de dragons, devait essayer, dès le soir, de se mettre en communication avec le quartier général de Gourko, supposé le 29 à Elgovo, à l'entrée nord du défilé de l'arrière-Balkan. Cette reconnaissance, ou plutôt cette avant-garde, rencontra l'ennemi à quinze kilomètres d'Eski-Zagra, et dut se replier sur le gros. Les dragons d'Astrakan et la légion bulgare entrèrent successivement en ligne contre les Turcs, dont l'effectif semblait s'élever à six bataillons, avec une forte artillerie et de la cavalerie irrégulière. Ce petit corps occupait les villages de Bajastu, Karabunar[1] et Cirkova, barrant ainsi la route d'Yeni-Zagra, et avait installé son artillerie sur de bonnes positions. Son flanc droit était appuyé aux montagnes. Le combat très vif qui s'engagea mit en lumière la supériorité des canons turcs, ainsi que le constate le rapport officiel du grand-duc de Leuchtenberg. Désespérant d'enlever de front la position, le général résolut de la tourner à l'aide d'une colonne de cavalerie, qui chargea, au grand trot, le flanc gauche de l'ennemi. Celui-ci se contenta d'exécuter un changement de front, en s'acculant aux hauteurs voisines.

La nuit était venue. Les Russes établirent leur

1. Il y a deux villages du nom de Karabunar sur l'échiquier des opérations du général Gourko : l'un, sur la ligne ferrée d'Yeni-Zagra à Hermanli; l'autre, sur la route d'Eski-Zagra à Yeni-Zagra. C'est de ce dernier qu'il s'agit ici.

bivouac à Dalboka, dans la montagne, à quelques kilomètres en arrière de leurs positions de combat. Des détachements de cavalerie éclairaient les abords. Le grand-duc de Leuchtenberg avait reçu, dans la journée du 29, et surtout au bivouac de Dalboka, un certain nombre de renseignements transmis par les chefs des diverses reconnaissances envoyées, l'une, le matin, au sud, vers la ligne Hermanli-Yeni-Zagra; les autres, pendant le combat et dans la soirée. La première, après avoir été enveloppée par l'ennemi, vers Azahli, avait eu beaucoup de peine à se faire jour pour se replier ensuite sur Eski-Zagra. Le général apprit ainsi que les Turcs de Suleiman, en marche de Karabunar [1] sur Eski-Zagra, passaient la nuit du 29 à Arabadji-kieui, à moins de trois heures de marche de cette ville. De très fortes colonnes remontaient également les routes du sud, se dirigeant vers le même point. Les troupes contre lesquelles il avait combattu devaient être en relations directes, par leur gauche, avec le détachement signalé à Arabadjikieui. Le grand-duc, dans sa position de Dalboka, était-il, au moins, maître des défilés de l'arrière-Balkan pour faire retraite, au besoin, dans la vallée de la Tundja? Des patrouilles rendirent compte pendant la nuit que la passe de Dalboka était impraticable pour l'artillerie et le train. Celle de Cirkova se trouvait encore occupée par les Tcherkesses.

1. Sur la voie ferrée d'Yeni-Zagra à Hermanli.

La certitude qu'un mouvement offensif général s'opérait contre Eski-Zagra pendant que les colonnes de Gourko allaient déboucher le lendemain matin contre Yeni-Zagra, croyant porter à l'ennemi un coup décisif, créait une situation singulière et des plus difficiles au grand-duc de Leuchtenberg. Lié par des ordres impératifs, il lui fallait faire concorder son mouvement avec ceux des colonnes de Gourko qui, privées du concours du détachement d'Eski-Zagra, manqueraient de cavalerie pour poursuivre leurs avantages. D'un autre côté, la position d'Eski-Zagra allait incontestablement tomber aux mains de Suleiman. Ce général pourrait ensuite pénétrer dans la vallée de la Tundja, où il ne rencontrerait aucun détachement capable de lui tenir tête, s'emparer de Kasanlik et peut-être reprendre la passe de Schipka.

Le grand-duc, coupé de ses communications avec les colonnes qui allaient le lendemain matin déboucher de l'arrière-Balkan, acculé à des montagnes qui ne lui offraient pas une ligne de retraite suffisante, résolut de se porter avec une importante portion de son corps : l'infanterie, l'artillerie de montagne et un escadron de hussards, au secours du faible détachement resté à Eski-Zagra. Il confia en même temps le soin au prince Eugène d'appuyer le mouvement des colonnes de Gourko dans la journée du 30, à la tête de toute la cavalerie, formant un total de 16 escadrons avec 16 pièces. Ce corps volant devait à tout

prix se relier au général Gourko. Au premier abord, il semblerait que cette mission ait eu peu de raisons d'être, étant donné l'échec essuyé la veille par le corps tout entier, dans sa tentative de forcer le passage vers Yeni-Zagra; mais on pouvait supposer que l'attaque de cette ville par les détachements de Gourko forcerait les troupes turques rencontrées la veille à se porter au secours des défenseurs de ce point de concentration.

Quoi qu'il en soit, le prince Eugène reprit, dès six heures du matin, les positions occupées la veille par le grand-duc sur les flancs de la route Eski-Zagra-Yeni-Zagra. Accueilli, à quatre kilomètres de Dalboka, par le feu de l'artillerie turque restée en position, que des masses d'infanterie venant de Karabunar s'apprêtaient à soutenir, il tenta, sur la gauche de l'ennemi, le mouvement tournant de cavalerie essayé la veille avec un commencement de succès. Les Turcs tinrent solidement contre les attaques des Russes. La cavalerie, chargée du mouvement tournant, ayant échoué dans son entreprise, fut renforcée et reçut l'ordre de franchir la ligne coûte que coûte pour établir au moins une communication imparfaite avec Gourko, dont on venait d'entendre le canon; mais elle ne réussit pas davantage dans cette entreprise. L'artillerie turque, pointée avec une grande précision, faisait en même temps subir des pertes considérables à la colonne. L'infanterie se porta en ligne, et, par un mouvement

général à large développement, appuyé par les Tcherkesses, tourna à son tour le flanc droit des Russes, dont la position devenait de plus en plus critique. Ils avaient cependant reçu comme renfort la légion bulgare, arrêtée par des ordres supérieurs dans sa marche sur Eski-Zagra. Le prince Eugène continua à battre en retraite lentement, protégeant sa droite menacée, par des retours offensifs, jusqu'à Djuranli, point situé au sud de la chaussée d'Eski-Zagra à Yeni-Zagra, à neuf kilomètres seulement de la première de ces villes. Il reculait depuis trois heures devant une attaque fort bien conduite. La position de Djuranli tomba également aux mains de l'ennemi. Les Russes bivouaquèrent sur les hauteurs d'Aidenli, à cinq kilomètres seulement d'Eski-Zagra, pendant que les Turcs entraient en communication avec le gros des forces de Suleiman, au sud de Djuranli. Ce général avait pleinement réussi son grand mouvement de concentration, et l'armée russe était coupée en deux tronçons.

Nous avons vu que le général Gourko s'était porté au secours de son lieutenant dans l'après-midi du 30. Arrivé à Karabunar, il avait appris que les Russes rentraient à Eski-Zagra et que les Turcs en nombre les suivaient dans la direction de Djuranli. Les troupes étaient très fatiguées. Il craignait, d'autre part, s'il prolongeait son mouvement, d'abandonner la 4e brigade de chasseurs, restée à Yeni-Zagra. Il n'avait, du reste, reçu aucune nouvelle officielle des évé-

nements de la journée. Le 31 août, le général Gourko se mit en route avec toute son infanterie, et, après avoir donné l'ordre à la 4e brigade de chasseurs de le rejoindre, vint attaquer la position de Djuranli, contre laquelle le grand-duc de Leuchtenberg envoya lui-même de son côté toutes les forces dont l'attaque, dirigée par Suleiman, d'Arabadjikieui contre Eski-Zagra, lui permettait de disposer. Les troupes turques résistèrent avec énergie contre les forces combinées des deux détachements Gourko et Leuchtenberg, qui essayaient de se donner la main. A l'heure où, après un combat des plus acharnés, le contact fut enfin établi entre les deux détachements, la bataille, dont cet incident ne pouvait changer la tournure, avait été gagnée par Suleiman pacha, conduisant en personne, à la tête de quinze bataillons, l'attaque générale contre Eski-Zagra.

Cette jonction de la cavalerie de Leuchtenberg avec l'infanterie de Gourko n'était donc qu'une victoire platonique. Eski-Zagra avait été pris, à deux heures, par Suleiman, après une résistance opiniâtre des Bulgares et du régiment de Kazan. Ce détachement était en retraite vers Kasanlik par la passe de l'arrière-Balkan, quand le général Gourko, qui avait un instant songé à reprendre l'offensive, dut s'avouer que l'heure des succès faciles était passée. Il avait sauvé le détachement Leuchtenberg d'une destruction totale et facilité sa retraite. Il ne lui restait plus qu'à reprendre à son tour

aussi promptement que possible la route de la vallée de la Tundja.

Le mouvement de recul s'opéra en deux masses. L'une, composée des troupes précédemment placées sous le commandement du grand-duc de Leuchtenberg, moins les escadrons qui avaient pu rejoindre le gros pendant le combat de Djuranli, se porta, après avoir traversé l'arrière-Balkan, sur Kasanlik d'abord, puis sur Schipka. L'autre franchit la passe de Dalboka et rentra dans la vallée de la Tundja, en direction de la passe d'Haïnkieui. La cavalerie venait de constater que les Turcs avaient réoccupé Kasanlik derrière le premier détachement. Gourko ramena donc le reste de ses troupes par la passe d'Haïnkieui, protégé dans cette retraite par des détachements installés au pied des montagnes, sur les flancs du défilé, à Maglis et à Tvardica. Le 8 août, toutes les troupes russes avaient repassé les Balkans, moins celles désignées pour la garde des passes. Celles-ci s'occupèrent immédiatement de fortifier les cols par des travaux en terre.

Dans son expédition au delà des chaînes du Balkan, le général Gourko n'avait perdu qu'un peu plus d'un millier d'hommes, dont trente-cinq officiers. Nous avons dit, dans un chapitre précédent, que le *raid* de *l'armée d'avant-garde* pouvait être considéré comme terminé après la prise des passes, opération brillamment conduite, dont le succès équivalait à une bataille gagnée. En effet, si des reconnaissances à grandes

distances ont été poussées, avec un zèle dont on aurait mauvaise grâce à ne pas lui tenir compte, par la cavalerie de Leuchtenberg au delà de la petite chaîne de l'arrière-Balkan, et jusque sur les grandes voies de communication de l'ennemi, le but principal de l'état-major russe n'a pas été rempli. L'entrée en ligne de l'armée de Suleiman s'est victorieusement opérée, et les Russes n'ont pu se maintenir au sud des Balkans.

Plus actif et plus rapide dans ses mouvements, le général ottoman aurait même reconquis les passages de la grande chaîne, tant l'état-major moscovite s'était laissé surprendre par sa brusque attaque.

La responsabilité de cet échec ne saurait incomber au général Gourko. Il semble avoir obéi à des ordres supérieurs en prenant une offensive qu'il a dû renoncer à garder. Le grand état-major seul est fautif. Il a donné au commandant en chef de l'armée d'avant-garde des moyens d'action très suffisants pour un *raid*, trop limités pour une opération de guerre contre une armée en formation. Voulant beaucoup entreprendre, il n'a pas su risquer. Dès l'instant que la première expédition avait réussi, il fallait, bornant ses désirs, se contenter d'avoir occupé les passes et balayé la vallée de la Tundja presque sans coup férir. Si l'on se décidait, au contraire, à profiter immédiatement d'un pareil avantage, il était nécessaire de lancer au delà des Balkans des forces suffisantes, sinon pour pousser

à fond, du moins pour s'installer définitivement au sud des montagnes.

Le général Gourko a été renforcé par une brigade d'infanterie du VIIIe corps. A quoi lui servait ce détachement, s'il continuait son rôle d'éclaireur? Quel concours lui apportait-il s'il se décidait à attaquer une armée? La comparaison des dates permet d'affirmer que l'état-major russe, d'abord résolu à terminer la guerre par un coup d'audace en portant au delà des Balkans un corps assez solide pour briser la résistance de Suleiman, a renoncé à cette entreprise à la suite de la défaite essuyée à Plevna par le IXe corps le 20 juillet. L'envoi des troupes au delà des Balkans a cessé dès que l'état-major russe s'est senti menacé sur son flanc droit. Le commandant en chef, contraint de modifier son plan, ne l'a pas fait avec l'esprit de décision si nécessaire dans les choses de guerre et n'a pas donné, le 21 ou le 22 juillet, au général Gourko les ordres qui lui eussent évité les échecs de Djuranli et d'Eski-Zagra, dont l'effet moral fut si considérable, au sud des Balkans. La promptitude avec laquelle le chef de l'armée d'avant-garde a repassé les montagnes, en abandonnant à leur malheureux sort les populations bulgares poussées par lui à la révolte (conduite très blâmable), tend à prouver que, si l'état-major s'était réservé, courant deux fortunes à la fois, de reprendre son idée première au cas où l'attaque de Gourko, le 30 juillet, contre les forces de Suleiman et

distances ont été poussées, avec un zèle dont on aurait mauvaise grâce à ne pas lui tenir compte, par la cavalerie de Leuchtenberg au delà de la petite chaîne de l'arrière-Balkan, et jusque sur les grandes voies de communication de l'ennemi, le but principal de l'état-major russe n'a pas été rempli. L'entrée en ligne de l'armée de Suleiman s'est victorieusement opérée, et les Russes n'ont pu se maintenir au sud des Balkans.

Plus actif et plus rapide dans ses mouvements, le général ottoman aurait même reconquis les passages de la grande chaîne, tant l'état-major moscovite s'était laissé surprendre par sa brusque attaque.

La responsabilité de cet échec ne saurait incomber au général Gourko. Il semble avoir obéi à des ordres supérieurs en prenant une offensive qu'il a dû renoncer à garder. Le grand état-major seul est fautif. Il a donné au commandant en chef de l'armée d'avant-garde des moyens d'action très suffisants pour un *raid*, trop limités pour une opération de guerre contre une armée en formation. Voulant beaucoup entreprendre, il n'a pas su risquer. Dès l'instant que la première expédition avait réussi, il fallait, bornant ses désirs, se contenter d'avoir occupé les passes et balayé la vallée de la Tundja presque sans coup férir. Si l'on se décidait, au contraire, à profiter immédiatement d'un pareil avantage, il était nécessaire de lancer au delà des Balkans des forces suffisantes, sinon pour pousser

à fond, du moins pour s'installer définitivement au sud des montagnes.

Le général Gourko a été renforcé par une brigade d'infanterie du VIIIe corps. A quoi lui servait ce détachement, s'il continuait son rôle d'éclaireur? Quel concours lui apportait-il s'il se décidait à attaquer une armée? La comparaison des dates permet d'affirmer que l'état-major russe, d'abord résolu à terminer la guerre par un coup d'audace en portant au delà des Balkans un corps assez solide pour briser la résistance de Suleiman, a renoncé à cette entreprise à la suite de la défaite essuyée à Plevna par le IXe corps le 20 juillet. L'envoi des troupes au delà des Balkans a cessé dès que l'état-major russe s'est senti menacé sur son flanc droit. Le commandant en chef, contraint de modifier son plan, ne l'a pas fait avec l'esprit de décision si nécessaire dans les choses de guerre et n'a pas donné, le 21 ou le 22 juillet, au général Gourko les ordres qui lui eussent évité les échecs de Djuranli et d'Eski-Zagra, dont l'effet moral fut si considérable, au sud des Balkans. La promptitude avec laquelle le chef de l'armée d'avant-garde a repassé les montagnes, en abandonnant à leur malheureux sort les populations bulgares poussées par lui à la révolte (conduite très blâmable), tend à prouver que, si l'état-major s'était réservé, courant deux fortunes à la fois, de reprendre son idée première au cas où l'attaque de Gourko, le 30 juillet, contre les forces de Suleiman et

celle que Krudener devait entreprendre de nouveau, le même jour, contre Osman pacha, auraient réussi, il avait cependant prévenu le commandant de l'armée d'avant-garde de ne compter sur aucun renfort immédiat.

L'étude du plan primitif des Russes nous montre qu'il était mal combiné. Faire face à droite et à gauche avec les ailes, pendant que le centre, dont les communications restent libres, devient l'atout principal, rien de mieux; mais il faut, pour conduire à bien cette opération hardie, des effectifs qui permettent aux deux armées de flanc de tenir campagne avec leurs propres ressources, et à celle du centre d'avoir une initiative propre. Le IXe corps pouvait-il suffire à garder le flanc droit des Russes depuis Nicopoli jusqu'aux Balkans? Le VIIIe corps seul était-il de taille à entreprendre, derrière Gourko, la marche sur Andrinople? Les IVe et XIe corps venaient de passer le Danube à leur tour; mais la première partie était jouée. Les Russes n'avaient su opérer par masses ni stratégiquement pour conduire une large campagne d'ensemble, ni tactiquement sur les quelques champs de bataille qu'ils avaient rencontrés. Le mouvement général de passage du Danube a subi un temps d'arrêt inexplicable après l'entrée en scène des quatre premiers corps d'armée. Nous savons, en outre, que l'armée du général Zimmermann (XIVe corps et une division du VIIe), trop faible pour rien entreprendre de décisif, trop considérable s'il ne

s'agissait que de garder des têtes de pont, était immobilisée dans la Dobroutcha. Cet effectif de 50,000 hommes fut promptement décimé par les fièvres et le typhus. On évacuait de Cernavoda, sur des bateaux qui descendaient le Danube jusqu'à Galatz, deux ou trois cents malades par jour.

CHAPITRE XIII.

SECONDE BATAILLE DE PLEVNA.

L'insuccès du général de division Schildner-Schuldner dans sa première tentative contre Plevna produisit un effet immense en Russie. Il n'en fallait pas moins pour apprendre à la presse slavophile que la déesse militaire du jour, la sainte Russie, n'était pas absolument invulnérable. Le passage des Balkans par le général Gourko avait fait croire un instant que la campagne ne serait qu'une longue marche triomphale. On calculait le nombre de jours qu'il fallait encore à l'armée russe pour atteindre Andrinople. C'était un délire sans pareil dans les rangs du peuple, une joie débordante parmi les officiers, une fierté dans les états-majors qui se traduisait par un redoublement de froideur à l'égard des Roumains. Les pauvres *Dorobantzi*, avec leurs blouses blanches passementées de rouge et leur bonnet de laine frisée orné d'une plume de coq, dont on devait à quelques jours de là implorer le secours, étaient l'objet des moqueries des joyeux officiers de Cosaques, quand ils défilaient sous leurs yeux, mar-

chant au Danube, cadençant leur pas aux accents des sonneries françaises. Après la première affaire de Plevna, on voulut bien consentir à les laisser occuper Nicopoli, afin de rendre disponible la presque totalité des forces du général de Krudener.

L'état-major russe, réveillé en sursaut par l'apparition d'Osman pacha, se résolut à tenter un grand effort contre Plevna. Un succès immédiat permettrait, en effet, de renforcer à temps le général Gourko et de poursuivre la série des opérations actives. A bien considérer les choses, l'échec subi par le général Schildner, dans des conditions d'infériorité numérique visible, n'était qu'un incident malheureux dont il fallait tenir compte sans s'en exagérer la portée. Le commandant russe n'avait ni éclairé la position, ni suffisamment préparé son attaque, ni relié ses différents corps entre eux. Les officiers avaient abusé de l'ardeur de leurs soldats. On saurait profiter de cette dure leçon et donner au général en chef des instructions précises et des renforts suffisants pour vaincre.

Le général de Krudener avait laissé dans Nicopoli les débris du régiment de Kostroma pour former la garnison de cette ville avec les premiers bataillons roumains que le général Manu venait de faire passer de la rive gauche à la rive droite du Danube à l'aide des bacs établis par les Russes. Installé à Bryslan, au nord de Plevna, où avait été combinée la première attaque, il avait à sa disposition la presque totalité du IXe corps.

L'état-major mit, en outre, sous ses ordres deux brigades du XIe corps, portées rapidement de l'aile gauche à l'aile droite, et la 30e division du IVe corps, récemment arrivée de Roumanie par le pont de Sistova. L'ensemble des troupes disponibles, composé de 36 bataillons et 30 escadrons avec 186 bouches à feu, s'élevait à un effectif d'environ 32,000 hommes. C'était une bonne et solide armée.

Le général de Krudener, qui, cette fois encore, n'avait pas suffisamment fait reconnaître les ouvrages, prit ses dispositions pour attaquer le 30 juillet. Il n'ignorait pas que le commandant en chef turc avait reçu des renforts et fortifié ses positions. En effet, nous le voyons écrire dans son rapport général sur l'attaque du 30 juillet : « Au nord, la ville est entourée d'une chaîne de collines élevées qui se terminent brusquement au sud sur le ruisseau et qui, au contraire, sont à pentes douces vers le nord; elles sont reliées par des cols qui permettent des communications faciles. Sur le sommet de ces collines sont élevées des redoutes d'un puissant profil, renforcées par des emplacements de batteries et des lignes de tranchées à plusieurs étages pour les tirailleurs. » Le commandant en chef se rendit compte de la nécessité de préparer l'attaque de l'infantérie par une énergique action d'artillerie; mais le fractionnement des forces est tellement une habitude chez les Russes, qu'il ne sut pas renoncer absolument à la théorie enveloppante. Au lieu

de choisir, en présence d'un ensemble de travaux exécutés par l'ennemi, celui d'entre eux dont la conquête obtenue, coûte que coûte, pourrait être facilement convertie en une occupation définitive qui permettrait ensuite la reprise de la lutte dans des conditions d'infériorité notoire pour les Turcs, il eut l'ambition de faire tomber d'un seul coup la ligne des défenses de l'ennemi et de le forcer à repasser le Vid, en retraite vers l'ouest, poursuivi par des détachements qu'il organisa d'avance sur ses ailes. On verra que la colonne de droite lancée contre les ouvrages principaux s'y brisa, tandis que celle de gauche réussit un instant à s'emparer d'ouvrages dont l'ennemi put reprendre peu après possession, grâce à l'épuisement des troupes, à la désorganisation de toutes les réserves et à l'impossibilité de renforcer l'effectif en action.

Le général de Krudener essaya cependant de diriger ses attaques de droite et de gauche de façon à permettre à ses corps de communiquer plus facilement que pendant le combat du 20 juillet. Il posta à l'aile droite le général Veliaminof, commandant de la 31e division d'infanterie (IXe corps), sur la route Plevna-Routschouk, avec mission d'attaquer les positions de Grivitza, au nord de ce chemin, et, s'il était possible, de marcher en même temps sur Plevna. Cette colonne se composait, en première ligne, de trois régiments d'infanterie (Penza, Tambow et Kozlow), avec cinq batteries d'artillerie et, en réserve, de trois autres régiments

(Arkhangel, Vologda et Galitz) et de cinq autres batteries d'artillerie, soit un total de 18 bataillons et de 70 pièces. Le vaincu du 20 juillet, général Schildner-Schuldner, commandait la réserve, le général Bielokopytof le détachement de tête. Ces deux groupes, pour gagner leurs emplacements de combat, situés à dix kilomètres plus à l'ouest, quittaient les deux villages de Kajulovici et de Trestenik. Un détachement formé de deux régiments de cavalerie (uhlans du Bug et Cosaques du Don), avec une batterie d'artillerie, surveillerait le front nord de la place entre le flanc gauche de la colonne de droite et le Vid, avec postes d'Urbica à à Susurlu, sur un front de quinze kilomètres, et réserve à Calysovat, à une heure en arrière de cette ligne. Deux escadrons de Riga maintiendraient les communications entre cette cavalerie et la colonne Veliaminof. On voit qu'à droite le général de Krudener avait renoncé à attaquer la position de Bukova, sur laquelle le général Schildner venait d'essuyer son principal échec.

L'aile gauche, placée sous les ordres du général Schakovskoi, commandant en chef du XIe corps, comprenait quatre régiments d'infanterie (Koursk, Rylsk, Jaroslaw et Schouia), une compagnie de sapeurs, 2 escadrons de uhlans et 6 batteries, soit un total de 12 bataillons, 1 compagnie, 2 escadrons, 48 pièces. Elle devait, après avoir quitté son point de départ, Poradim, opérer au sud-est de la position, entre Zgalince et Pelisat, dans la direction des hauteurs au delà

de Radichevo, et, tout en restant reliée par sa cavalerie à la colonne de droite, se garder au sud sur la route de traverse de Lovca, à hauteur du village de Bogot. L'attaque générale sur la face de la position, à l'est-sud-est, serait complétée au sud, comme elle l'était déjà au nord, jusqu'au Vid, par un détachement de 1 bataillon et de 12 escadrons avec 16 pièces, destiné à opérer une démonstration sous les ordres du général Skobelef, contre le front méridional, entre la Tuchenitza et le Vid, et à garder le flanc gauche de la colonne Schakowskoi contre une attaque venant de Lovca. Les forces placées au sud et au nord sous le commandement des généraux Skobelef et Lochkaref, pour prolonger en crochets la ligne de bataille, avaient reçu l'ordre, en cas de succès des colonnes d'infanterie, de franchir le Vid, afin de poursuivre l'ennemi sur la route de Sophia. La réserve générale installée vers Poradim, à portée des deux attaques principales, était forte de 2 régiments d'infanterie (Koloma et Serpoukow), 4 batteries et des détachements de cavalerie, soit 6 bataillons, 4 escadrons, 30 pièces[1].

A sept heures du matin, la colonne de droite, commandée par le général Veliaminof, arriva sur ses positions vers les hauteurs entre Urbica et la route de Routschouk et perpendiculairement à cette grande voie. Les soldats russes, en marche depuis le matin, se mon-

1. Nous avons vu que chacune des grandes colonnes avait sa réserve particulière.

traient pleins d'entrain ; les officiers, désireux d'effacer l'affront du 20 juillet, s'excitaient entre eux à prendre la plus terrible des revanches. Le spectacle était on ne peut plus émouvant. En effet, le soleil éclairait la hauteur sur le sommet de laquelle les régiments de Penza et de Tambow (nos 121 et 122) se formaient régulièrement en ordre de combat, comme sur un champ de manœuvres, l'un à droite, l'autre à gauche d'une formidable ligne d'artillerie composée d'abord de 24, puis de 40 pièces, pendant qu'un brouillard épais s'élevant d'un ravin qui séparait l'aile droite du détachement de la position turque et du vallon de la Grivitza, masquait encore les hauteurs couronnées de redoutes dont le profil allait tout à l'heure se détacher vigoureusement sur un fond de ciel grisâtre. Le canon se taisait encore. De l'aile droite, où la chaîne avait descendu quelque peu la pente roide qui couronnait le ravin dont le flanc opposé était garni de tranchées ennemies, on entendait distinctement les cris des officiers turcs. C'est à peine, tant le terrain est difficile et singulièrement coupé, si les deux régiments de première ligne avaient trouvé l'emplacement nécessaire pour se déployer. On avait dû placer le troisième régiment de première ligne, Kozlow (no 123), en arrière des deux autres. Environnés d'une brume épaisse qui ne leur permettait pas encore d'entamer une action efficace d'artillerie, les Russes n'avaient pas reçu avis de l'arrivée sur ses positions de la réserve générale. Ils

attendirent immobiles le moment de commencer le feu. Cette réserve n'arriva qu'à dix heures et s'installa derrière la 31e division.

Les Turcs engagèrent une canonnade, malgré le brouillard, contre l'extrême droite de la colonne russe (régiment de Penza), de la crête du ravin à l'est des redoutes, avec deux pièces, soutenues par de l'infanterie soigneusement abritée dans des tranchées. Bien que la configuration du terrain dût rendre pénible l'extension de la ligne russe, on fit placer sur la droite deux des bataillons du régiment Kozlow, jusque-là ployé en arrière des deux régiments de tête. En même temps, toute l'artillerie se mit à tonner, couvrant de projectiles la hauteur et surtout la grande redoute de Grivitza. Cette canonnade de 24, puis de 40 pièces ne produisit aucun effet. Le colonel turc Emin bey, avec le 2e régiment d'infanterie, défendait les deux ouvrages. Les soldats occupaient des lignes de tranchées loin des redoutes, et les réserves, soigneusement dissimulées dans les plis de terrain, ne donnaient aucune prise à l'artillerie. L'attaque d'infanterie se trouvait retardée de ce côté par les lenteurs de l'aile gauche (colonne Schakowskoi) qui, arrivée sur ses positions à neuf heures du matin, n'avait ouvert le feu d'artillerie, après les premiers coups de canon des Turcs, qu'à six heures, au nord de Radischevo, dans la direction de Plevna.

A droite, en tête de la colonne Schakowskoi, mar-

chaient en ordre de combat les trois bataillons du régiment de Rylsk (126e), avec 16 pièces; à gauche, également en tête, 2 bataillons du régiment Koursk (125e) et 12 pièces. Les deux régiments Jaroslaw et Schouia (117e et 118e) venaient en seconde ligne avec 24 pièces. Un bataillon du régiment Koursk, avec 4 pièces, s'était porté à Bogot pour garder les derrières de la colonne dans la direction des routes du sud non occupées par les Russes. Dès que l'artillerie eut ouvert le feu, le régiment Rylsk resta seul en première ligne. Les ouvrages turcs se composaient, dans cette direction, à la date du 30 juillet, d'une série de batteries, de doubles tranchées pour tirailleurs et d'épaulements.

Après un duel d'artillerie dans lequel le général Schakowskoi fut plus heureux que son collègue de l'aile droite, bien qu'un certain nombre de ses pièces eussent été démontées, les troupes se portèrent en avant pour tourner l'aile saillante de la position turque. Il était deux heures et demie quand les premiers coups de fusil éclatèrent à gauche. La colonne de droite reçut du général de Krudener l'ordre d'entrer en action à son tour. L'examen du terrain avait démontré que l'attaque conduite par le général Schakowskoi aurait des chances de réussite, tandis que l'aile droite rencontrerait de bien plus grandes difficultés pour enlever la hauteur de Grivitza. Le commandant en chef s'entêta cependant à pousser à fond les deux attaques et à scinder ainsi l'action générale en deux tronçons. La réserve, dépensée

pièce à pièce, allait s'épuiser en partie au profit de la colonne dont l'objectif était le plus difficile à atteindre et les renforts manquer complètement quand l'aile gauche aurait remporté les avantages que l'échec complet de la droite lui empêcherait de conserver.

Quel but voulait donc atteindre le général de Krudener? A la suite de la préparation plus heureuse exécutée par le commandant en chef de son aile gauche, avait-il compris que l'effort devait spécialement porter contre les positions du sud-est? On est tenté de le croire, du moins si l'on consulte son rapport[1], rédigé quelques jours après l'action. « J'ordonnai, dit-il, au général Veliaminof de commencer l'attaque, afin de seconder le mouvement offensif du prince Schakowskoi.» C'est cependant contre la redoute de Grivitza, dans une entreprise devenue secondaire, qu'on brisera à tourde rôle tous les bataillons de l'aile droite et quelques-uns de la réserve. Ne sommes-nous pas en droit de supposer que le général de Krudener désirait voir son corps d'armée, le IXe, dirigé contre Grivitza et formant la majeure partie de l'aile droite, triompher des obstacles à l'assaut desquels il s'était une première fois porté? Le général Veliaminoff était un de ses divisionnaires, tandis que le prince Schakowskoi, commandant

1. Les rapports russes sont souvent rédigés, comme dans le cas qui nous occupe, avec des atténuations qu'explique le désir de justifier des opérations manquées et dont l'étude des faits démontre l'inexactitude.

en chef du XIe corps, était un rival, peut-être un successeur. La préoccupation du général de Krudener à maintenir sa réserve générale en arrière de la position de droite pendant la première partie de la journée, la persistance avec laquelle il s'est établi de sa personne près des positions de cette aile, dont il avait renforcé l'effectif avec un soin jaloux, laisseraient croire que le concert établi entre les deux attaques dans un document officiel destiné à la publicité n'a pas réellement existé. L'effort fait pour garder à droite à tout prix et à coups de renforts les parages avoisinant les redoutes un instant conquises n'est pas en proportion avec celui qui a été tenté pour assurer à gauche la possession des ouvrages de l'ennemi, occupés de haute lutte par le général Schakowskoi.

Celui-ci, poussant vigoureusement son attaque avec les régiments de Rylsk et de Koursk d'abord et celui de Schouia ensuite, enleva successivement les logements des tirailleurs turcs, une ligne de tranchées-abris, deux épaulements et deux canons. Les Russes parvinrent entre le chemin de Radischevo et la route de Lovca jusqu'aux portes de la ville; mais, pour se maintenir contre les retours offensifs incessants des Turcs, le général Schakowskoi avait dû successivement faire entrer en ligne toutes ses forces. Un régiment tiré de la réserve générale n'avait pu parvenir jusqu'à la colonne, la nuit venait, les échos de la bataille n'indiquaient pas que les Russes eussent triomphé à l'aile droite. Le gé-

néral résolut de battre en retraite. Abandonnant, faute de secours, devant les attaques de plus en plus impétueuses des Turcs, les ouvrages et les canons qu'il avait conquis dans la journée, il se replia sur ses positions du matin; puis, le lendemain, à la nouvelle de l'échec grave subi par l'aile droite, sur Poradim. Le général Skobeleff, placé entre la colonne de gauche et le Vid, avait secondé l'attaque de Schakowskoi avec une parfaite entente de la situation, en empêchant les Turcs, par des combats poussés avec une bravoure extraordinaire, de tourner le flanc gauche des corps agissant entre les routes de Lovc et de Radischevo.

L'affaire engagée par l'aile droite contre la redoute principale de Grivitza fut lamentable. Trois bataillons du régiment Penza et deux du régiment Kozlow (nos 121 et 123), chargèrent l'ennemi, couvert par des tranchées étagées, sous des feux croisés de mousqueterie, en subissant de grandes pertes, et, après un premier retour offensif des Turcs, s'emparèrent de trois lignes de tranchées-abris, placées en avant de la redoute, mais ne purent ni prendre l'ouvrage, ni même s'installer sur le glacis. Cette vaine attaque coûtait au régiment de Penza 29 officiers et 1,006 hommes. Ecrasés de front et de flanc, les débris de ces trois beaux bataillons se dispersèrent. C'était un régiment anéanti. Point de modifications dans le plan primitif, pas de tactique, aucune étude du terrain, aucune préparation nouvelle, l'heure de la fièvre de sang avait sonné. On allait encore

une fois jouer ce jeu cruel de lancer les uns après les autres des régiments contre une muraille. Le régiment de Penza était mort, on jetait dans la fournaise deux bataillons de Kozlow. Ce que trois bataillons n'avaient pu faire, on le tentait avec deux. Kozlow arriva jusqu'aux fossés de la redoute, au fond desquels les pauvres *Moscols*, impuissants à faire plus, restèrent accroupis, décimés par une mousqueterie de flanc. Les deux bataillons hors de combat, le régiment Tambow arriva à son tour, mais au pas ordinaire, un bataillon en colonne de compagnie, les deux autres en colonne double serrée, un défi à la mort.

Les soldats allaient là comme des condamnés, ouvrant leur poitrine aux feux de peloton. La marche du régiment de Tambow était appuyée par le dernier bataillon de Kozlow, essayant de tourner la redoute. Cette fois le colonel Emin bey fit tirer à mitraille sur ces troupes debout, marchant au pas et soigneusement alignées dans cet enfer. Le général de Krudener ne se gêne pas pour dire, dans son rapport : « L'ennemi les reçut par un feu violent d'artillerie, mais les compagnies s'avancèrent en très bon ordre et même alignées ; » et pour expliquer les conséquences de cette belle manœuvre : « Le feu, ajoute-t-il, devint à la fin si meurtrier, que les blessés et les mourants empêchèrent le régiment d'avancer. » Passif, sous un orage de plomb, réduit de minute en minute, le régiment de Tambow se coucha derrière la crête.

On n'enlèverait donc pas cette redoute. Il fallait tenter l'entreprise d'un autre côté, par l'aile gauche, et, sans pitié pour les misérables attendant la mort dans les fossés ou couchés le long des crêtes, pour les blessés agonisant sous cet orage, on porta l'artillerie en avant, par batterie, et on lui fit diriger sur la redoute des feux de cartouches à balles, pour faciliter les attaques des nouvelles colonnes d'infanterie. Celles-ci se portèrent, l'une sur les traces des autres, l'autre plus forte, sur le flanc de la hauteur, pour enlever les tranchées-abris d'où les Turcs dirigeaient leurs feux croisés, et aborder ensuite l'ouvrage. Les régiments Arkhangel et Vologda, conduits par le général Schildner, s'emparèrent, en poussant des *hurrahs* frénétiques, de ces abris, et, pris de rage, se lancèrent en enfants perdus sur la redoute. Fauchés sans relâche, ils reculèrent pendant que l'attaque de front, ordonnée par Veliaminof, avec le régiment de Galitz, échouait encore. Les soldats ne s'étaient même pas approchés de la redoute. Faute de troupes à dépenser, on s'arrêta un instant. Il ne restait plus comme réserve d'une armée de quatre divisions que le régiment Serpoukow (120e), trois escadrons et douze pièces, dont quatre d'artillerie à cheval.

Eh bien, non ! de Krudener, connaissant les colères blanches de son maître l'empereur Alexandre, ne renoncera pas encore à son attaque insensée. L'aile droite éreintée bat en retraite, il envoie un bataillon,

un escadron et deux pièces, et le combat recommence; mais la nuit tombe, qu'importe une réserve! Il détache encore deux compagnies et deux pièces, puis, après un nouvel assaut infructueux, trois autres compagnies. La réserve ne se compose plus que d'un bataillon et d'un escadron. La nuit était venue. Les troupes n'avaient pas été ralliées, elles ne savaient pas se diriger vers la ligne de retraite; il n'y avait plus ni chefs, ni unités constituées. C'était un désordre plein d'horreur. Autour des redoutes on tiraillait toujours; de temps à autre, un obus parti des ouvrages turcs sifflait; dans les ravins, les blessés poussaient des cris terribles ou demandaient du secours. Le régiment de Galitz, moins maltraité que les autres, et le régiment de Voronéje, arrivant sur les lieux de nuit, protégèrent cette retraite désordonnée avec le dernier bataillon Serpoukow, pendant que des détachements perdus se battaient encore jusqu'à l'aube aux environs de Grivitza contre les Turcs reprenant possession de leurs tranchées. Les longs convois d'ambulance s'étaient engagés sur la route qui conduit à la vallée de l'Osma. On manquait de médecins, et le chiffre des morts atteignit des proportions extraordinaires [1]. Le tiers de l'effectif des troupes engagées, même si l'on s'en tient aux évaluations de l'état-major russe, resta sur le carreau. En effet, les pertes s'élevèrent, suivant le rapport officiel, à 169 officiers et

1. Des blessés se sont traînés sur les mains et les genoux vers Bulgareni avant de trouver du secours.

7,167 hommes. Les Turcs avaient perdu fort peu de monde. Osman pacha accuse un total de 400 morts et blessés.

L'armée d'investissement de Plevna était désorganisée, démoralisée, presque anéantie. On la reportait en arrière pour la reconstituer. Les Turcs n'entreprirent pas de poursuivre les Russes en retraite. Osman pacha, on peut s'en convaincre dans le rapport laconique transmis par lui au sultan le 31 juillet, croyait que la totalité des IVe, IXe et XIe corps, soit six divisions, entourait Plevna, et, qu'après la défaite des troupes engagées, 20,000 hommes restaient encore en réserve. Or, quoi qu'en aient dit, dans leurs rapports, les généraux russes, le commandant en chef de l'armée de Bulgarie occidentale n'avait pas sous ses ordres immédiats, à Plevna, le 30 juillet, plus de 30,000 hommes. On se souvient aussi qu'il attendait à cette date des nouvelles de l'entrée en scène de Suleiman pacha, dont l'armée livrait le même jour la bataille victorieuse d'Eski-Zagra.

On doit supposer que, si le commandant en chef ottoman avait connu le véritable effectif d'un ennemi qui battait en retraite après avoir épuisé toutes ses réserves, il n'aurait pas hésité à prendre l'offensive le 31 juillet au matin. Vingt-cinq mille hommes de bonnes troupes, sûres d'être renforcées à bref délai, car l'armée d'Osman pacha était en pleine concentration, pouvaient le 31 juillet, à l'heure où la défaite de Gourko

venait d'être connue, aidés du côté des Balkans par le détachement de Lovca, porter un coup décisif sur les communications des Russes, en poussant vers Sistova les corps désorganisés de Krudener. Il est facile de se rendre compte de l'effet qu'aurait produit une offensive vigoureuse par la panique de Sistova. Le lendemain de la bataille du 30, à l'arrivée des premiers convois de blessés dans cette ville, des cosaques avinés semèrent l'alarme. Le cri de « sauve qui peut ! » retentit de divers côtés. La foule des habitants bulgares, des cantiniers d'armée, des soldats isolés se précipita vers le Danube, en criant : « Voici les Turcs ! » On força la garde bien que celle-ci eût croisé la baïonnette. La meute des fuyards, affolée, hurlante, envahit le pont, contraignant les convois à reculer. Douze personnes tombèrent à l'eau et se noyèrent. Ce n'est qu'à force d'énergie que le général du génie de Richter put arrêter cette débandade, pendant que le commandant de Sistova, colonel de Podgourski, essayait, de son côté, de rétablir l'ordre dans la ville, en faisant quelques exemples.

Ce qui n'était qu'une panique assez explicable à Sistova devint un désastre à Zimnitza, de l'autre côté du Danube. Ce fut une déroute générale. Chacun se hâta de fuir par la route d'Alexandria, emportant ce qu'il avait de plus précieux. Plus de 3,000 blessés étaient en traitement dans les ambulances de la ville roumaine. Les infirmiers, les ambulanciers abandonnèrent leurs malades. On vit plus de deux cents

blessés quitter leur lit et se traîner hors de la ville.

On raconte que le colonel Gaillard, notre attaché militaire, après être resté auprès du général de Krudener pendant la bataille du 30 juillet, s'est trouvé le soir avec une brigade chargée de protéger la retraite et tiraillant avec les Tcherkesses jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. « Croyez-vous, colonel, lui dit le chef de ce détachement, que nous serons attaqués? — N'importe quelle armée bien commandée vous attaquerait, répondit le colonel, mais avec les Turcs, on n'est jamais sûr de rien. Osman pacha peut fort bien ne pas vous attaquer. — Mais en cas d'attaque? — Eh bien, préparez-vous à la recevoir, reprit le colonel; faites prendre aux hommes les pioches et les pelles de compagnie et creuser des tranchées. » Le conseil était bon, mais le général dut avouer que ses soldats n'avaient avec eux ni pelles, ni pioches. Ses outils couraient les routes, quelque part, dans un fourgon.

Les journaux ont rapporté et le bruit s'est répandu dans l'armée russe, que le général de Krudener s'était engagé à fond, sur la promesse formelle du grand-duc Nicolas qu'il serait appuyé, sur sa droite, par la IVe division roumaine, général Manu, dont l'artillerie avait commencé à passer le Danube l'avant-veille de la bataille de Plevna. Le grand-duc aurait, en effet, donné l'ordre au général Manu de hâter la concentration de son matériel et de marcher sur Plevna pour se mettre à la disposition du général de Krudener. Le

général Manu disposait de quatre beaux régiments d'infanterie et de trente-six pièces d'artillerie. Il aurait répondu au grand-duc qu'il n'avait d'ordres à recevoir que du prince de Roumanie. Le conflit de la coopération n'était pas encore tranché. Aucun document ne nous permet de garantir l'authenticité de ce fait. Il est certain toutefois que les avant-postes roumains placés en avant de Nicopoli, à 15 kilomètres du champ de bataille, ne bougèrent pas, et que le général Manu fut remplacé peu après dans son commandement.

CHAPITRE XIV.

CAMPAGNE DE MÉHÉMET ALI.

Nous savons que l'état-major russe, pour garder le flanc gauche de l'armée d'invasion et masquer les places du quadrilatère, avait organisé, dès le lendemain du passage du Danube, une armée d'environ 60,000 hommes, composée des XIIe et XIIIe corps commandés par les généraux Vainowski et Hahn. Le grand-duc héritier fut placé à la tête de ces forces. Le commandant en chef du XIIe corps devint son chef d'état-major, et le grand-duc Vladimir remplaça le général Vainowski. L'armée de l'Est, après avoir franchi la Jantra, s'était étendue à droite et à gauche de la position de Biela, face à la ligne Routschouk-Rasgrad, et avait occupé le terrain entre la Jantra et le Lom. Au sud, elle s'installait sur la route de Tirnova à Osman-Bazar. Son front présentait ainsi un développement de 70 kilomètres.

Pendant que s'accomplissaient les premiers événements de la guerre: la marche rapide du général Gourko jusqu'au delà des Balkans, la prise de Nico-

poli par l'armée de l'Ouest, l'installation à Tirnova de l'état-major du VIIIe corps, la première bataille de Plevna, des détachements de cavalerie atteignaient Cervenavoda, première station du chemin de fer de Routschouk à Rasgrad, 12 kilomètres au sud de la première de ces villes, et exploraient les rives du Lom-Noir. Les opérations qui suivirent, soit contre Routschouk. dont la solide garnison défendait courageusement les abords, soit contre Rasgrad, soit dans la direction d'Eski-Djuma et d'Osman-Bazar n'offrent, en juillet, que de très faibles éléments d'intérêt. En effet, il semble que les Russes comme les Turcs aient tacitement convenu de ne rien donner au hasard, de protéger, de fortifier leurs lignes, et d'attendre le résultat des manœuvres plus importantes entreprises au sud des Balkans et sur le flanc droit des Russes. Du côté des envahisseurs, on se rend compte qu'avec 60,000 hommes, il est difficile d'attaquer une forteresse comme Routschouk, quand elle est défendue non seulement par ses forts et sa garnison, mais encore par une armée manœuvrant de Schoumla au Danube en passant par Rasgrad. Les renforts, qu'on attendait (XIe corps) pour prendre une offensive vigoureuse, sont envoyés au général de Krudener, dont la situation devient difficile. D'autre part, s'éloigner de la ligne de la Jantra, c'était s'exposer à ne pouvoir appuyer en temps utile un mouvement général de concentration, si Osman pacha, profitant de ses avantages, marchait sur Sistova ou si

Suleiman pacha parvenait à forcer la ligne des Balkans. Les Turcs n'étaient pas non plus en situation de se porter à fond contre un ennemi visiblement inférieur en nombre.

Le coup de foudre du passage du Danube par les Russes et la marche victorieuse des premières colonnes envahissantes avait semé le désarroi à Constantinople, dans les conseils du sultan. Qu'Abd-ul-Kérim ait eu la première intuition des faits, comme nous sommes fondé à le croire; qu'il se soit proposé, ainsi que nous avons essayé de le démontrer, de laisser pénétrer l'armée ennemie sur le flanc gauche du quadrilatère pour l'écraser ensuite entre les trois armées de Schoumla, des Balkans et de Widdin, ou qu'il n'ait pas donné assez à temps le signal de la défense active, l'effet des premiers succès moscovites était acquis; le gouvernement et la population ottomane se sentaient profondément découragés. Il entre toujours plus de politique qu'on ne le voudrait dans l'élaboration des plans militaires. A ce point de vue, le projet d'Abd-ul-Kérim était mauvais. L''invasion, dût-elle être certainement arrêtée dans un temps donné, entraîne toujours après elle une panique contagieuse capable de fausser les ressorts sur lesquels on comptait le plus. Un duelliste est libre de rompre dès qu'il tombe en garde sans que ses chances de victoire en soient diminuées; un général en chef ne le peut pas. La profondeur de ses vues échappe à ses sous-ordres,

et ses intentions ne sauraient être devinées par les populations civiles qu'il est chargé de défendre. Inquiet de la tournure que prenaient les choses, le sultan avait envoyé comme commissaires extraordinaires chargés d'éclaircir la situation, Rédif et Namik pachas. Ceux-ci ayant rejoint Abd-ul-Kérim à Schoumla dès le commencement de juillet procédèrent à leurs enquêtes. On sait quel effet produit sur un général en chef une pareille surveillance. Se voyant méconnu, Abd-ul-Kérim n'osa plus prendre sur lui de donner les ordres indispensables. Il crut de son devoir de les soumettre au séraskiérat. C'est ainsi que Suleiman et Osman reçurent trop tard, l'un au Montenegro, l'autre dans la Bulgarie occidentale, les dépêches qui leur prescrivaient de marcher promptement vers les Balkans et le moyen Danube. La forte et nombreuse armée que le serdar eckrem avait plus directement sous ses ordres fut immobilisée pour les mêmes raisons entre les places du quadrilatère.

La Porte se décida à remplacer Abd-ul-Kérim par Méhémet-Ali. Celui-ci fut nommé commandant en chef des armées ottomanes. Le nouveau serdar eckrem n'avait pas cinquante ans. C'était un chrétien converti à l'islamisme, né en Allemagne, d'origine française. Sorti jeune de l'école militaire ottomane, où il était entré, à la suite d'une escapade, dans son premier métier de marin, Charles Détroit se fit remarquer, même dans les grades inférieurs, par des qualités

militaires exceptionnelles. Il était capitaine d'état-major dans l'armée d'Omer pacha en 1854. Son passé, loin de lui nuire, lui fut d'un grand secours. Omer pacha, l'un des meilleurs généraux qu'ait possédés la Porte, était lui-même un transfuge. L'officier croate Michel Lattas, devenu généralissime des armées ottomanes, s'intéressa à l'avenir de Méhémet-Ali. En effet, à la signature du traité de Paris, le jeune transfuge était déjà officier supérieur. Ali pacha, son premier protecteur fait grand vizir, ne l'oublia pas non plus. Méhémet-Ali, général de brigade à trente-neuf ans, fut créé *muchir* en 1877, après ses luttes victorieuses contre les généraux serbes Zach et Tcholak-Antich, sur la ligne de l'Iavor[1].

Méhémet-Ali pacha était un organisateur. Il allait tirer parti des forces placées directement sous ses ordres, souder des unités autrefois désunies, administrer avec fermeté la région dans laquelle il était appelé à opérer, et faire preuve, comme manœuvrier, d'une parfaite connaissance du terrain. Joindrait-il à ces qualités, si précieuses chez un général en chef, les vertus indispensables à un généralissime investi du commandement de plusieurs corps manœuvrant chacun sur des échiquiers différents? Son indépendance serait-elle assez nette vis-à-vis des bureaux de Constantinople,

1. Méhémet-Ali pacha est mort lâchement assassiné, en 1877, par les Albanais révoltés, pendant qu'il tentait d'accomplir la mission de conciliation que lui avait confiée la Porte.

et son autorité assez reconnue par les généraux d'armée, Turcs d'origine, plus populaires que lui dont on feignait d'ignorer les exploits? On venait de les placer sous ses ordres, obéiraient-ils? Aurait-il des vues d'ensemble assez larges, un coup d'œil stratégique assez exercé, une sagacité assez en éveil, et, quand le moment propice viendrait, une volonté assez ferme, une audace assez virile pour justifier les espérances que le gouvernement ottoman plaçait en lui?

Ces questions se posaient dans le monde militaire, qui suivait avec un redoublement d'intérêt les trois armées turques du quadrilatère, des Balkans et de Plevna, aux prises avec l'envahisseur. Elles sont tranchées aujourd'hui. Le séraskiérat, regrettant d'avoir un instant abandonné tous les pouvoirs, sans contrôle, au serdar eckrem Abd-ul-Kérim pacha, chargé de préparer la guerre et de recevoir les Russes, a voulu, sous son successeur, garder une part de contrôle. L'autorité, déjà difficile à établir, en raison de son origine, par Méhémet-Ali sur ses subordonnés, s'en est trouvée singulièrement affaiblie. Les liens du plan primitif de triple attaque concordante sur le front et les flancs des Russes se sont relâchés. La nécessité de réorganiser l'armée du quadrilatère avant de la lancer en avant, les premiers succès remportés par Osman pacha, la volonté de Suleiman d'agir à sa guise, ont peu à peu disjoint et isolé les attaques des trois armées. Le moment de mettre à exécution la grande pensée stra-

tégique qui avait présidé à la formation des rassemblements de Widdin, du sud des Balkans et de Rasgrad, s'est trouvé reculé assez longtemps pour permettre aux Russes de se renforcer et de rendre une triple attaque impossible. L'état-major moscovite a pu tour à tour emprunter des brigades à sa gauche pour se jeter sur Osman pacha, ou des régiments à sa droite pour résister à Suleiman dans les Balkans.

Si ce général, impatient de servir sous les ordres de Méhémet-Ali, a commis l'immense faute de se jeter sur le col de Schipka, et de s'entêter dans une attaque de front pour conquérir un passage que les manœuvres stratégiques les plus simples lui auraient livré sans combat, le serdar eckrem, bercé de l'espoir que Suleiman pacha réussirait, malgré sa désobéissance, à déboucher sur le versant nord des Balkans ou que, renonçant à ses assauts répétés, il consentirait enfin à profiter des passes libres à l'est pour se joindre à lui, n'a pas su prendre ses dispositions et abandonner, quand il était encore temps, la défense passive. Les chances de vaincre les Russes et de les forcer à repasser le Danube étaient considérables. On les a successivement perdues comme à plaisir.

Nous ne risquons pas d'être démenti par les témoins de la guerre russo-turque en disant qu'après les débâcles du 30 juillet devant Plevna et au sud des Balkans, quand le quartier général russe se repliait de Tirnova sur Gorni-Studen, quand le IXe corps était à peu

à cette époque. Elle sera si fatale aux Russes, que l'état-major discutera sérieusement l'hypothèse de la retraite, mais les généraux ottomans, Osman lui-même, persévéreront dans leur passivité. N'ayant pas, suivant les vrais principes de la guerre, assuré leur défense active en temps opportun, ils verront leur principal camp retranché tomber aux mains de l'ennemi, sans avoir pu porter à son secours une seule armée manœuvrière et faite pour l'action. N'attachons donc pas une importance trop grande aux combinaisons des Russes. L'histoire de la guerre s'écrit sur les rapports émanés de leurs généraux, faute de documents à emprunter à leurs adversaires. Même à travers ce prisme aux reflets éclatants, les fautes stratégiques et tactiques du grand état-major russe et des commandants en chef apparaissent si nombreuses, si naïvement proclamées, qu'on doit s'étonner qu'ils aient vaincu les Ottomans, toute désorganisée qu'ils aient trouvé la Turquie, tout sérieux qu'ait été le concours apporté aux armées russes par les corps auxiliaires roumains, monténégrins et serbes.

Vis-à-vis d'un ennemi plus familiarisé avec les nécessités de la guerre moderne, les généraux russes auraient-ils employé les mêmes procédés? Il est permis de croire qu'ils se seraient attachés à réprimer les écarts d'une stratégie qui semblait convenir en face d'un ennemi peu manœuvrier, mais les fautes tactiques, celles du champ de bataille, dont nous avons

été si souvent témoins, se seraient infailliblement produites, puisqu'elles se sont renouvelées après les plus sanglants échecs. Ces fautes capitales auraient assuré le triomphe d'un adversaire allemand ou autrichien.

Les enseignements à tirer de ce début de campagne pour les militaires de tous les pays sont nombreux. C'est en augmentant la dose de responsabilité des commandants subalternes, c'est en poussant au loin la cavalerie, c'est en débordant les ailes sur le champ de bataille que les Allemands nous ont vaincus. C'est en usant des mêmes procédés que les Russes ont été contraints, après une série d'opérations manquées, de revenir à des moyens plus scientifiques. Les Allemands, en débordant les ailes, en fractionnant leurs attaques, n'ont jamais mis en oubli la pensée tactique principale, ils ont toujours relié leurs corps et fait concorder leurs actions. L'exagération du système a conduit les généraux russes à un individualisme si tranché sur le champ de bataille, que l'état-major n'a jamais pu agir utilement en grandes masses. Le système autocratique russe s'accommode mal du fractionnement. Au rebours de ce qui arrive pour les généraux allemands, chaque fois qu'un général en chef russe morcelle un corps pour entreprendre une série d'attaques enveloppantes, même sur un point unique, il perd immédiatement les bénéfices de sa concentration.

Si nous abordons la question des feux et des attaques directes, nous voyons que les généraux russes,

préoccupés de lancer progressivement, comme le font les Allemands, leurs soldats sur les positions à enlever, en d'autres termes, de renforcer l'attaque quand la défense a faibli, n'ont jamais obtenu de leurs sous-ordres la préparation toujours grandissante par le canon et par un système régulièrement distribué de feux de mousqueterie. Le mode de gouvernement et le tempérament national sont opposés aux principes de la guerre nouvelle, de la guerre à l'allemande. On a dit, on a écrit au sujet de la question des attaques non préparées par les Russes, et de leur ardeur à se jeter en avant, à l'assaut de retranchements solidement défendus par des tirailleurs turcs et souvent pris et repris par les assaillants et les défenseurs, que de tels exemples constituaient autant de preuves de l'inefficacité des armes à tir rapide. Le raisonnement pèche par la base. Si les Russes ont réussi à prendre, sans préparation, en se lançant à l'attaque en aveugles, des séries de retranchements et même des redoutes, c'est que les feux des Turcs étaient mal réglés. Ceux-ci usaient de leurs armes excellentes pour lancer une pluie de projectiles à grande distance sur les colonnes en formation, mais ils perdaient cet avantage en attendant ensuite que l'ennemi se fût rapproché des retranchements pour donner à leur feu toute son intensité. La zone la plus dangereuse était traversée impunément par les Russes. On oublie trop volontiers, également, qu'à Plevna les ouvrages étaient le plus souvent occupés

par des détachements très faibles. La disposition des vallons à l'abri des feux de l'ennemi faisait préférer à Osman pacha d'avoir la plus grosse partie possible de son effectif en réserve sur des points qui permettaient de lancer des renforts en quelques minutes vers les ouvrages menacés, ou de les reprendre s'ils étaient perdus. On ne s'expliquerait pas autrement que les Russes, avec la ténacité qu'on leur connaît et leur bravoure extraordinaire, n'aient pas su garder les ouvrages dont ils se sont si souvent emparés. Un seul régiment turc défendait, le 30 juillet, les importantes positions de Grivitza : on a vu quelles pertes énormes ont éprouvées les Russes.

Ces explications étaient nécessaires. Nous allons en effet rendre compte de faits militaires dont on ne saurait tirer une conclusion pratique sans connaître à fond les procédés de combat des deux adversaires.

Au moment où le nouveau général en chef prenait possession de son commandement, après une série de conseils de guerre tenus à Constantinople, dans lesquels on avait agité la question de réorganisation des corps d'armée de Silistrie, de Rasgrad et d'Eski-Djuma, et délibéré sur les moyens de résister avec vigueur à l'attaque que les Russes semblaient devoir prononcer sur la ligne du Lom-Noir, les soldats ne manquaient pas encore à la Turquie. Il y avait à l'intérieur du quadrilatère, en comptant non seulement les corps de Routschouk-Rasgrad et de Schoumla-Eski-

Djouma, mais encore les forces qui tenaient tête au général Zimmermann dans la Dobroutcha, celles qui de Varna venaient d'être dirigées vers Schoumla, et les troupes irrégulières non embrigadées, environ cent soixante-quinze mille hommes. Les deux commandants des armées faisant face aux Russes à l'ouest du quadrilatère, Achmed-Eyoub pacha et le prince Hassan avaient chacun sous leurs ordres trois divisions de troupes régulières, commandées par des généraux au nombre desquels on remarquait Nedjib pacha, considéré dans l'armée turque comme un militaire d'avenir et qui montra sur le champ de bataille de grandes qualités.

Les divisions de l'armée ottomane sont organisées comme celles de la plupart des États européens. Elles comptent généralement deux brigades à huit bataillons, un régiment de cavalerie à six escadrons et quatre batteries d'artillerie à six pièces. Il y a, en outre, avec chaque corps d'armée, une batterie de montagne et une de mitrailleuses. Cet ensemble de batteries donne, pour un corps à trois divisions, l'état normal d'un régiment d'artillerie à quatorze batteries avec quatre-vingt-quatre pièces. La batterie de montagne est fractionnée par sections de deux pièces détachées auprès des bataillons de chasseurs organisés à huit compagnies. L'artillerie de campagne, en acier fondu, à chargement par la culasse, se divise en pièces de trois, de quatre et de six livres. Elle est de beau-

coup supérieure à l'artillerie russe et mieux tenue. Les mitrailleuses appartiennent au système Gattling, à dix canons. En déduisant les brigades que Méhémet-Ali devait forcément laisser en face du général Zimmermann, les garnisons des quatre grandes places du quadrilatère, le cordon de surveillance du moyen Danube et les détachements préposés à des missions spéciales, le général en chef pouvait disposer, à un moment donné, pour une opération active et concentrer sur un point quelconque de la ligne menacée par les Russes, un total de 140 bataillons, 60 escadrons et 180 pièces de campagne, avec de nombreux corps irréguliers. Cet effectif d'environ 110,000 hommes était loin de présenter un tout homogène. Il y avait des troupes excellentes, d'autres médiocres, quelques-unes mauvaises [1].

Méhémet-Ali, dès qu'il eut réorganisé ses divi-

1. Le système militaire ottoman, créé par la loi du 22 juin 1869, est assez semblable au système actuel français, mais il ne s'applique qu'aux musulmans. Le service obligatoire porte sur tous les musulmans valides, de 20 à 40 ans. Le *nizam*, ou armée active, comprend, en temps de paix, les hommes de 20 à 26 ans (portion sous les armes, et *ichtyat* ou première réserve de l'armée active). On sert d'ordinaire quatre ans dans la portion sous les armes et deux ans dans l'*ichtyat*. En temps de guerre, l'*ichtyat* est versé dans les bataillons actifs. Viennent ensuite le premier ban des *rédifs*, où l'on sert trois ans, le deuxième ban des *rédifs*, même durée de service, et les mustahfiz. Cette dernière catégorie comprend les hommes de 32 à 40 ans. Pendant la guerre russo-turque, comme la loi du 22 juin 1869 n'avait pas reçu son entière application, des hommes appartenant, par leur âge, aux classes de rédifs, n'avaient jamais été exercés; on

sions, s'occupa d'aguerrir les troupes par une série d'escarmouches sur le front des Russes, paralysés par les campagnes du centre et de l'aile droite de l'armée d'invasion. On se canonnait tous les jours, tantôt aux environs de Routschouk, tantôt sur la route d'Osman-Bazar. L'état-major du prince héritier, très irrésolu, ne disposant que d'un effectif insuffisant pour tenter une attaque générale, se voyait menacé par des pointes audacieuses sur une ligne d'une étendue considérable et se heurtait à des forces supérieures quand il essayait d'enfoncer un coin dans la région occupée par les Turcs. Plusieurs affaires tournèrent à son désavantage, sans que le général turc en pût tirer de grands résultats tactiques, mais elles augmentèrent les hésitations du commandant russe et rendirent confiance aux divisionnaires ottomans.

Au milieu d'août, les opérations prirent une tournure plus sérieuse. Nous voyons, en effet, une brigade

les versa dans des bataillons spéciaux, qui constituèrent les rédifs du troisième ban. Des renseignements puisés aux meilleures sources nous permettent de donner, comme effectif du *nizam*, pendant la dernière guerre, 250,000 hommes. Les trois classes de rédifs ont donné 300,000 hommes, et les mustahfiz, 260,000 hommes. Nous arriverions ainsi, pour le total général des forces équipées par la Turquie, au chiffre de 810,000 hommes, que des contingents irréguliers et les troupes égyptiennes ont porté un instant à 860,000 hommes. Il convient toutefois de remarquer que la deuxième portion des mustahfiz n'a été levée qu'au milieu de la guerre, et qu'elle a manqué de cadres et d'organisation. L'effectif des armées agissantes en Europe, déduction faite des garnisons de première ligne ou de l'intérieur, n'a jamais été supérieur à 300,000 hommes.

turque livrer bataille, vers Bassarbova et Krasna, sur le bas Lom, à dix kilomètres de Routschouk, aux avant-postes russes, qui, peu à peu renforcés, tinrent tête à l'attaque et envoyèrent derrière les Turcs en retraite des détachements de Cosaques. Ceux-ci coururent jusqu'au chemin de fer de Rasgrad. Quelques jours plus tard devaient s'engager de véritables batailles entre la première division du XIIIe corps, commandée par le général Prokoroff formant l'aile droite de l'armée du czarewitch et la division turque Salih pacha, qui, de ses positions du Kara-Lom, situées à moins de soixante kilomètres de Tirnova, menaçait le centre russe. Ces positions, assez solides, s'étendaient sur les hauteurs de la rive gauche du Lom, à une journée de marche à l'ouest d'Eski-Djuma. Elles étaient reliées par Arablar à celles qu'occupait la gauche de Méhémet-Ali, sur la route d'Osman-Bazar à Tirnova. Dès cette époque, l'armée du serdar ekrem communiquait, par le col de Kazan, avec le corps de Suleiman pacha, immobilisé au sud des Balkans.

Après trois jours d'une lutte acharnée, les 21, 22 et 23 août, les Russes, qui avaient pris pied sur la rive droite du Kara-Lom et conquis une partie des hauteurs, durent battre en retraite, repasser la rivière et abandonner Iazlar. Cette petite ville donna son nom à la bataille, si importante par ses résultats stratégiques, que Méhémet-Ali venait de gagner. Les régiments russes Neva, Sophia, Narva et Kopor (nos 1, 2, 3 et 4),

la 1re brigade d'artillerie montée et une forte partie de la 13e division de cavalerie (de Raden) avaient été engagés. Contraints de se reployer sur leur centre, les Russes se retirèrent au nord d'Iazlar, sur la rive droite du Kara-Lom. Ce cours d'eau se dirigeant vers l'ouest, au-dessus de la petite ville de Pop-Kieui, la ligne russe (aile droite du czarewitch) s'appuyait alors à droite sur Sultan-Kieui, traversait le Kara-Lom à Haidar-Kieui et se prolongeait, à gauche, dans la direction de Rasgrad jusqu'au delà de Sadina. Les pertes essuyées dans les trois journées d'Iazlar par le XIIIe corps s'élevaient à 650 hommes, dont 350 dans le dernier combat. Les Turcs, attaqués à plusieurs reprises, sur leurs positions, ne comptaient que 400 tués ou blessés.

Méhémet-Ali eut connaissance, dès le lendemain de la bataille d'Iazlar, du rapport transmis par Suleiman pacha sur le combat livré aux Russes le 23 pour reconquérir la passe de Schipka. Le lieutenant de Méhémet-Ali, dont les troupes avaient montré le courage le plus extraordinaire et conquis, comme nous le verrons au chapitre suivant, de très fortes positions, était en droit d'espérer, malgré les fautes commises, un succès décisif pour le lendemain 24 août. Il s'exprimait ainsi : « Les fortifications n'ont pu être occupées aujourd'hui ; mais, comme les deux routes, qui conduisent de Gabrova aux positions gardées par les Russes et les fontaines qui leur fournissent l'eau, sont

en possession de nos troupes, ils ne sauraient longtemps résister ni m'échapper. Si, cette nuit, l'ennemi ne tente pas de fuir, demain, vers l'aube, je recommencerai l'attaque et j'espère, avec l'aide de Dieu, l'écraser. » Cette assurance du bouillant commandant de l'armée du sud eut sans doute pour effet d'inspirer à Méhémet-Ali une confiance assez grande dans le résultat de l'entreprise hasardeuse du passage de vive force des Balkans. En effet, bien que renseigné sur la position de son lieutenant dès le 24, au lendemain de la victoire d'Iazlar, il n'essaya pas, en menaçant Tirnova, par une opération d'ensemble, de contraindre le général Radetzki à tourner vers lui une partie des forces qui eurent tant de peine à se maintenir, dans les Balkans, contre les attaques furieuses de Suleiman pacha.

On ne peut s'empêcher de remarquer que, si Méhémet-Ali, prévenu par Suleiman, avait pu, le 21, le 22 ou même le 23 août, prononcer une attaque en force sur les positions russes de la route de Tirnova à Osman-Bazar, la passe de Schipka aurait été certainement enlevée par Suleiman dans la soirée du 23. Nous verrons plus loin que si les renforts d'infanterie envoyés, sur des chevaux de Cosaques, aux défenseurs de la passe de Schipka, par le général Radetzki, dans la soirée du 23, avaient tardé d'une heure, la grande route du Balkan serait inévitablement tombée aux mains du général ottoman. Ces renforts, le géné-

ral Radetzki n'aurait pu en disposer, s'il avait été menacé sur son flanc gauche par Méhémet, ou sur son flanc droit par Osman. Toutes les forces libres ont été envoyées vers la passe pour prendre part à la bataille du 24 août. La 2e brigade de la 14e division n'est même arrivée ce jour-là qu'à neuf heures du matin. L'ensemble du VIIIe corps concourait à cette opération, et la route de Tirnova à Osman-Bazar était gardée par des détachements incapables de résister à une poussée des Ottomans.

Admettons que Radetzki ait dû, pour faire face à une attaque venant d'Osman-Bazar, laisser les forces russes de la passe de Schipka sans renforts : dès le 24 au matin, les débris de ces forces tombaient avec la passe entre les mains des Turcs. La partie du VIIIe corps placée sous les ordres directs de Radetzki aurait été contrainte, eût-elle combattu victorieusement la veille contre Méhémet-Ali, de se mettre précipitamment en retraite, sous peine de capitulation ou de destruction totale. L'imprudente opération de Suleiman n'a pas réussi parce que Méhémet-Ali ne l'a pas fait précéder d'une attaque sur le flanc gauche du centre russe. Il est vrai que le serdar n'avait pas ordonné à Suleiman de se porter contre la passe de Schipka. Le commandant de l'armée du sud n'avait probablement pas prié son supérieur hiérarchique de l'aider dans son entreprise.

Quoi qu'il en soit, Méhémet-Ali, tout entier aux manœuvres qui devaient contraindre les Russes à

abandonner la ligne tourmentée du Lom pour se reporter en arrière sur les bords de la Jantra, avait fait tâter, dès le 27, par des détachements sortis de Routschouk et de Rasgrad, la droite de l'armée du czarewitch à Kadi-Kieui et son centre à Sadina. Il occupait en personne Sarnasuflar, où la plus grande partie de ses forces était campée. Ce village, sur le Sejtan-Déré, affluent de la Subanca, est situé à vingt kilomètres au nord-ouest d'Eski-Djuma. Les hauteurs de Sakar-Tépé, en face des positions russes de Sultan-Kieui, Pop-Kieui et Hadjar-Kieui, étaient fortement défendues par les Turcs. Plus au nord, de l'autre côté du Kara-Lom, le front ottoman, ployé vers Rasgrad, s'étendait à quelques kilomètres du front de l'aile gauche russe, appuyée d'un côté à Karahasan-Kieui, de l'autre à Sadina. Nedjib pacha attaqua, le 30 août, à neuf heures du matin. Il prit successivement Kezil-Mourad et Sadina, puis se porta à l'assaut des positions très solides de Karahasan-Kieui. Repoussé après un violent combat, il recommença son attaque, aidé par la brigade Sabit pacha, puis par six bataillons que Méhémet-Ali tira de la réserve. A sept heures du soir, la position était enlevée et les Russes, en fuite, avaient abandonné la rive droite du Lom, dont ils avaient fait sauter le pont. Les Russes, très inférieurs en nombre, avaient perdu cinq à six cents hommes, les Turcs quatre cents. Parmi les trophées de la journée, Méhémet-Ali comptait un millier de fusils,

un canon, quatre caissons et des approvisionnements.

Le général ottoman, auquel la bataille de Karahasan-Kieui venait de permettre de s'installer sur les deux rives du Kara-Lom, méditait de porter aux Russes un coup plus décisif et de les obliger à renoncer à toute offensive. Dans ce but, il fit opérer deux importantes sorties de Routschouk contre la gauche de l'armée du czarewitch, afin d'empêcher celui-ci de la dégarnir au profit de son centre et de sa droite. Ces reconnaissances offensives eurent lieu les 31 août et 4 septembre. Cinq ou six cents hommes de part et d'autre restèrent sur le champ de bataille, aux environs du village de Kadi-Kieui, témoin de tous les combats livrés par la garnison de Routschouk.

Après la bataille de Karahasan-Kieui, les Russes s'étaient repliés à vingt kilomètres à l'ouest de leurs anciennes positions, sur les deux rives du Kara-Lom, vers les points dominants de Kaceljevo et d'Ablava. Ils gardaient ainsi l'une des routes de traverse de Routschouk à Tirnova. Leur centre ne se trouvait plus qu'à vingt-cinq kilomètres de Biela. Le XIIe corps, commandé par le grand-duc Vladimir, se croyait inexpugnable sur les positions de Kaceljevo et d'Ablava. Elles étaient cependant séparées par la rivière, ce qui forçait de pourvoir à deux défenses presque indépendantes, en cas de double attaque.

Méhémet-Ali, qui, comme nous l'avons dit, avait fait opérer, le 4 septembre, une forte reconnaissance

contre l'aile gauche russe, se présenta en grandes forces, le même jour, contre la position de Kaceljevo, sur la rive droite du Lom. Il occupait les deux routes de Solenik et de Kostanca. Les Russes s'empressèrent de renforcer les deux bataillons du régiment de Bender (numéro 132), et les trois escadrons du 12e dragons, placés à Kaceljevo, avec une batterie, sous les ordres du général Arnoldi.

Le 6, dès six heures du matin, de fortes colonnes turques, attaquant de front ou tournant le flanc gauche de la position, se lancèrent contre le détachement russe, successivement porté par l'arrivée de nouvelles troupes à sept bataillons (deux de Bender et trois de Kherson), trois escadrons du 12e dragons, trois sotnias de Cosaques et seize pièces de canon. Le général de Driesen, commandant en chef, resté de sa personne à Ablava, sur la rive gauche du cours d'eau, n'avait pas plutôt été prévenu de l'attaque tournante des Turcs sur Kaceljevo, qu'une autre colonne ottomane, sous les ordres de Fuad pacha, se déployait devant Ablava. Ce général avait attendu, pour prononcer son mouvement, que la colonne de droite, commandée par Sabit pacha, eût complètement tourné la position de Kaceljevo. Trois heures ne s'étaient pas écoulées, que le général Arnoldi, après un combat acharné, était contraint de se replier, soutenant sa retraite par des charges de Cosaques, sur Ostrica, derrière l'aile droite russe qu'il laissait en butte aux attaques de front

et de flanc des colonnes Fuad et Sabit pachas. A cette heure même, on signalait au général de Driesen l'arrivée de renforts s'élevant à trois bataillons, trois compagnies et deux batteries. L'effectif total des Russes atteignait ainsi, en comprenant le détachement déjà en retraite, seize bataillons, douze escadrons et soixante-quinze pièces de canon. Toutefois, le morcellement de la ligne de bataille et le fractionnement des unités tactiques avaient encore une fois exposé les Russes à un sérieux désastre. Après une lutte que les Moscovites soutinrent avec leur bravoure accoutumée, les Turcs s'emparèrent de la position d'Ablava.

Les corps russes, très désorganisés, se retirèrent derrière le Banicka-Lom. Ils n'étaient plus qu'à treize kilomètres de Biela. Les bataillons engagés avaient perdu, d'après les rapports officiels, 1,350 hommes. Les pertes des Turcs s'élevaient à 300 morts et 700 blessés. Méhémet-Ali venait de gagner trois batailles en moins de quinze jours : Iaslar, Karahasan-Kieui, Kaceljevo, et de reprendre aux Russes, qu'il avait rejetés sur leurs lignes de communications, quarante kilomètres de terrain.

C'est une belle campagne, bien conduite et faite pour élever singulièrement le moral d'une armée. Les Turcs, dont on dit volontiers qu'ils aiment à combattre à couvert et sont impropres aux manœuvres, ont prouvé qu'ils savent non seulement combattre

les Russes en rase campagne, mais les vaincre. L'Europe entière a les yeux fixés sur Méhémet-Ali. La Turquie a trouvé dans Osman pacha un grand ingénieur, un technicien de première force, aura-t-elle encore la bonne fortune de posséder un manœuvrier? Hélas! non, les plus brillants succès des Turcs, les opérations les mieux conduites, ne seront jamais que des à-coup. L'art de profiter, au moment utile, des avantages conquis, leur fera complètement défaut. Méhémet-Ali n'échappera pas plus que les autres généraux turcs à cette destinée. Que prouvaient les succès remportés par le serdar eckrem? Ils laissaient voir clairement que l'armée du czarewitch était incapable de garder un front de soixante-dix kilomètres, des abords de Routschouk à la route Tirnova-Osman-Bazar. Libre de manœuvrer à son aise avec deux grandes forteresses pour refuges, et des positions de premier ordre pour ligne de retraite, Méhémet-Ali pouvait se présenter en forces supérieures sur tous les points du front russe.

Le général turc s'arrêtera après l'affaire du 5 septembre, tâtonnera, laissera passer l'instant propice, au moment même où les Russes lanceront toutes leurs forces disponibles contre Osman pacha. Il avait le devoir de livrer bataille à l'armée du czarewitch, inférieure en nombre, désorganisée, affaiblie par les pertes du champ de bataille et les maladies. Ce coup de dés, un général confiant en lui-même l'eût livré avec 70 ou

80,000 hommes, sur les bords de la Jantra, le 11 ou le 12 septembre, une semaine après la victoire de Kaceljevo. Il est inutile d'insister sur les conséquences d'une pareille opération. Si le sort se prononçait encore une fois pour les Turcs, les communications des Russes étaient coupées le jour même de la grande défaite infligée aux Russo-Roumains par Osman pacha. Un insuccès entraînait pour les Turcs une retraite derrière le Lom, mais il affaiblissait encore les Russes, qui ont subi, le même jour, à Plevna, une perte de plus de 20,000 hommes.

CHAPITRE XV.

SULEIMAN DANS LES BALKANS. — FIN DE LA CAMPAGNE DE MÉHÉMET-ALI. — OPÉRATIONS D'OSMAN.

Si Suleiman pacha avait fait preuve d'une activité extraordinaire en amenant, en quelques jours, ses troupes du Montenegro, où elles guerroyaient, dans la région de l'arrière-Balkan, pour les réunir à celles de Réouf pacha, et former l'armée du sud, s'il était entré en campagne par un coup d'éclat, la défaite aux environs d'Eski-Zagra des forces russes commandées par le général Gourko, il perdit un temps précieux en marches et contre-marches, au lieu de suivre pas à pas les Russes dans leur retraite. Il châtia l'insurrection bulgare et fit reconnaître les passes d'Hainkieui et de Schipka. Il se décida à attaquer cette dernière, sans même essayer de la tourner par ses flancs. Tenter un coup de surprise, immédiatement après la désorganisation de l'armée de Gourko, était raisonnable; mais lancer les meilleures troupes de la Turquie, en se fiant à leur héroïsme, contre des positions formidables qu'on avait laissé le temps à l'ennemi d'occuper en forces, c'était encourir une

grave responsabilité et méconnaître ses propres intérêts. Nous avons déjà montré que Suleiman pacha n'avait qu'un rôle à jouer : passer le Balkan par les cols libres et se joindre à Méhémet-Ali. S'il préférait agir de concert avec Osman pacha, il pouvait également déboucher sur le flanc droit des Russes et assurer leur perte. Très fier de ses succès relatifs au Montenegro et du rôle quasi providentiel qu'il venait de jouer en arrêtant la marche envahissante des Russes au sud des Balkans, Suleiman pacha crut qu'il enlèverait de haute lutte les positions de Schipka. Son énergie fut telle, qu'il faillit, en effet, racheter son imprudence et son manque de coup d'œil militaire par une victoire décisive, remportée dans d'aussi détestables conditions.

La passe était gardée, quand Suleiman pacha résolut de mettre à exécution son projet, par trois bataillons (régiment d'Orel), cinq bataillons de la légion bulgare et cinq sotnias de cosaques, avec vingt-deux pièces. Le général Radetzki, commandant du VIIIe corps, informé, le 20 août, de l'approche de Suleiman, dirigea vers la position, le 22, des renforts qui ne devaient arriver que successivement, à partir du lendemain, sur le lieu de l'action. Ils se composaient des 13e, 14e, 15e, 16e bataillons de chasseurs et de la 14e division d'infanterie (Dragomiroff), avec vingt-six pièces.

Suleiman pacha attaqua, dans la nuit du 20 au 21 août, le 4e bataillon bulgare, installé sur le versant

sud, entre le village de Schipka et le sommet de la passe, et le contraignit à se retirer. Le 21, dès sept heures du matin, les Turcs, arrivés en face des positions russes, défendues d'abord par le régiment d'Orel et les bataillons bulgares, plus tard par le régiment de Briansk, et armées, outre l'artillerie de campagne, des pièces d'acier précédemment prises aux défenseurs ottomans de la passe, établirent une batterie sur la hauteur du petit Bredek et se lancèrent à l'assaut avec une énergie, un courage, une constance qui ne se laissèrent arrêter par aucun obstacle. Repoussées sur un point, les trois brigades turques désignées pour cette opération se reformaient et tentaient d'enlever une autre position.

L'arrivée du régiment de Briansk, à onze heures et demie, rendait l'attaque de front impossible ; cependant, Suleiman pacha persévéra dans son entreprise jusqu'à la tombée de la nuit. Un combat acharné de quatorze heures avait épuisé ses troupes et diminué leur effectif. On ne viendrait à bout des Russes, le général ottoman dut s'en convaincre, qu'en tournant leurs batteries et en accablant les réserves par des feux de mousqueterie qui les prendraient en flanc et contre lesquels elles ne pourraient rien, dominées qu'elles seraient par les détachements turcs placés sur des positions dominantes. Habitué à la guerre de montagnes, Suleiman pacha se fortifia hâtivement, dans la nuit du 21 au 22, sur les emplacements dont les Russes

n'avaient pas tenté, malgré leur succès relatif, de le déloger. Il abrita ses troupes dans des tranchées blindées, évacua ses nombreux blessés sur Kasanlik, fractionna ses forces en trois colonnes chargées d'opérer l'une sur le centre, les deux autres sur les flancs des Russes, auxquels la nature du terrain ne permettait pas de s'étendre sur les ailes, et masqua, le 22, de nouveaux travaux d'artillerie, en couvrant les positions russes d'un feu de mousqueterie des plus intenses. Les Russes, occupés de leur côté à se mettre, par la pelle et la pioche, dans un meilleur état de défense, eurent beaucoup à souffrir de cette pluie de projectiles. Elle n'épargnait pas même leurs dernières réserves.

Suleiman pacha, dont toutes les dispositions étaient prises pour diriger un triple assaut contre les redoutes russes, ouvrit, dès l'aube du 23, le feu de dix-huit pièces, divisées en deux batteries couvertes. L'infanterie, soigneusement terrée, préparait son entrée en scène par une fusillade si nourrie, de front et de flanc, que les Russes durent, pour s'abriter, creuser de nouvelles tranchées obliques sous le feu de l'ennemi. La colonne turque de droite, de beaucoup la moins importante, se lança contre les positions de gauche des Russes, mais fut repoussée. Pendant que ce détachement entrait en action, la gauche ottomane tentait en grande force d'enlever le point le plus formidable de la ligne de défense, désigné sous le nom de

la Batterie d'acier. Quatre attaques échouèrent, mais les Russes s'aperçurent bientôt que leur flanc droit était tourné. Le détachement chargé de défendre leurs derrières menacés ne pouvait plus suffire à sa tâche. On envoya les renforts dont on disposait encore, pour maintenir à tout prix les tranchées et les batteries de la montagne du Nord. Cependant les Turcs, de plus en plus nombreux, dominèrent la route de Gabrova, en arrière de la position russe.

A deux heures, les emplacements et les batteries de droite des Moscovites étaient intenables, toutes les réserves étaient engagées, et les irréguliers turcs essayaient de s'installer au sommet des hauteurs, sur la ligne de retraite de l'ennemi. Une compagnie du régiment de Briansk, arrivée à quatre heures et demie, permit de tenir encore. Trois heures plus tard, les débris de la droite russe (détachement de la montagne du Nord) battaient en retraite sur le centre. Les Russes ne tenaient plus que dans les tranchées, d'où ils dirigeaient des feux de salve sur l'assaillant. L'instant psychologique était arrivé. Encore un effort, et les Turcs s'emparaient de la passe. Mais il y a des limites à la force humaine. On se battait depuis plus de quatorze heures, et les Ottomans comme les Russes étaient harassés de fatigue, mourants de soif, épuisés. Il y eut un instant de répit dans le combat. Quelques bataillons de renforts pouvaient seuls sauver le général Stolietoff. Les Turcs occupaient solidement, sur les derrières

des Russes, la montagne boisée d'Alikri-Djebel. Un nouveau mouvement, auquel l'ennemi ne pouvait s'opposer, les installerait sur la seule ligne de retraite qui lui restât, s'il ne se hâtait de battre en retraite en abandonnant artillerie et matériel.

Ces renforts providentiels, précédés de tirailleurs montés en croupe des cosaques, se montrèrent juste à temps, sur les sentiers de la montagne, pour permettre aux Russes de garder les positions qu'ils auraient incontestablement quittées, quelques instants plus tard, à la tombée de la nuit. Les quatre bataillons de la brigade de chasseurs, commandés par le général Radetzki, qui prit immédiatement la direction des opérations, réussissent à s'installer, dans la soirée, en face de la position d'Alikri-Djebel, d'où les Turcs comptaient partir dès l'aube du 24, pour compléter, en admettant que les Russes n'eussent pas précédemment battu en retraite, leur mouvement général d'investissement de la passe. Si les Russes avaient résisté pendant la journée du 23 avec une vaillance extraordinaire, les Turcs avaient déployé un courage au moins égal. Ils allaient, le lendemain, multiplier leurs efforts et lutter avec l'énergie du désespoir ; mais l'instant propice était passé. Supposons la brigade de chasseurs arrivant deux heures plus tard, elle aurait rencontré en route les débris du détachement de Schipka. Ce contre-temps eût été la perte totale du VIIIe corps russe, l'installation de l'armée de Suleiman au nord des Balkans, sur des positions inex-

pugnables, et sa jonction avec l'armée de Méhémet-Ali, qui venait, le même jour, de battre la droite de l'armée du czarewitch à Iaslar.

Le général Radetzki avait pu disposer des forces que nous venons de voir entrer en ligne, parce que l'action combinée des trois armées ottomanes n'avait été vigoureusement conduite que par Suleiman. Le bouillant général avait attaqué le centre russe dans des conditions mauvaises. Ses conceptions furent critiquées par Osman pacha et Méhémet-Ali; mais, étant admis le point d'action dont le choix dépendait de lui, il sut remplir son devoir militaire, tout son devoir. Les entreprises tentées à la même date par les forces d'Osman pacha et surtout de Méhémet-Ali, maître de ses mouvements, ont été paresseusement conduites. En ce qui concerne le général en chef, nous avons vu, dans le chapitre précédent, qu'il lui eût été possible, tout en occupant l'aile droite de l'armée du czarewitch, de pousser un de ses corps d'Osman-Bazar sur Tirnova. Le général Stolietoff aurait ainsi vainement attendu, le 23, au sommet de la passe de Schipka, les renforts de Radetzki, et Suleiman ne se serait pas vu arracher les fruits de sa victoire partielle.

Les fautes de Suleiman pacha sont assez nombreuses pour qu'on ne le rende pas responsable de l'échec subi le 24 août. Ce qu'on peut, à juste titre, lui reprocher, c'est d'avoir perdu son temps du 15 au 20, au sud des Balkans, mal choisi son point d'attaque,

commis l'erreur tactique qui lui a fait perdre la journée du 21 dans un stérile combat de front, et de ne s'être pas rendu compte, dès le 24, de la nécessité d'abandonner aux Russes la possession de la passe de Schipka, de reformer son armée dans la vallée de la Tundja, et de se joindre ensuite, par les passes libres, soit à Méhémet-Ali, soit à Osman pacha.

La bataille recommença le 24 août, au lever du jour. Radetzki disposait maintenant de plus de 14,000 hommes. Son objectif était de dégager le flanc droit de la position tournée la veille par Suleiman et de reconquérir les hauteurs conquises par lui en arrière de la passe, notamment la colline d'Alikri-Djebel. Le général ottoman, de son côté, allait tenter de déborder par leur droite les renforts russes installés près de la chaussée, et de couper ainsi la ligne de retraite de l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent dans des vallons fortement encaissés, en arrière des positions. Après une série d'actions indécises, pendant l'une desquelles le général Dragomiroff, commandant de la 14e division, fut blessé au genou, les Russes réussirent à maintenir leur ligne de bataille, à dégager leur arrière-flanc droit et à enlever sur leur front un des sommets occupés le 21 par Suleiman.

Cette lutte acharnée continua sans interruption le 25; mais le général Radetzki moins heureux renonça, après une série d'assauts infructueux, à s'emparer de la hauteur d'Alikri-Djebel. Une nouvelle tentative le 26

n'eut pas plus de succès. Les Russes et les Turcs restaient ainsi, côte à côte, sur le sommet des Balkans, fortifiant leurs positions respectives et incapables de se porter des coups décisifs. C'était une défaite presque irrémédiable pour Suleiman. Le seul avantage qu'il pût revendiquer était l'immobilisation d'une douzaine de mille hommes dans les Balkans. Triste résultat de tant d'efforts énergiques, de tant de sang répandu, de tant de courage déployé par l'armée ottomane ! Les pertes des Russes et des Turcs dans la période écoulée entre le 19 août et les premiers jours de septembre s'élevaient, pour les premiers, à 2,700 hommes, dont 97 officiers, et pour les seconds, à plus de 5,000 hommes. Le général Derojinski avait été tué dans le combat du 25.

Dans la première moitié de septembre, les deux armées s'occupèrent de remuer le plus de terre possible, afin de se mettre à l'abri de retours offensifs. Suleiman n'avait pas cependant renoncé à s'emparer des positions moscovites. Les forces turques, massées en silence dans la nuit du 16 au 17, se mirent en marche en trois colonnes à une heure et demie du matin, et se jetèrent, sans tirer un coup de fusil, sur les redoutes russes. A six heures, la position principale, connue sous le nom de fort Saint-Nicolas, tombait entre les mains de la 1re brigade ottomane, pendant que les deux colonnes auxiliaires essayaient de s'emparer des autres ouvrages. S'étant maintenus courageusement sur leurs flancs et derrière le fort conquis par Sulei-

man, les Russes réussirent, après une série d'attaques sanglantes, à reprendre le fort Saint-Nicolas, que le général turc renonçait d'ailleurs à garder, en présence de l'échec subi par deux de ses colonnes. Les Turcs perdirent, le 17 septembre, environ 500 hommes; les Russes 1,050, dont 31 officiers. C'était encore une bataille livrée en pure perte. On ne peut cependant s'empêcher de remarquer que l'attaque de nuit a été bien conduite et pouvait avoir de sérieux résultats. Cette surprise marque la fin des opérations actives de Suleiman pacha dans les Balkans. A la fin de septembre, le séraskiérat, fatigué d'avoir sur le Lom, à la tête des armées turques, un général inactif, hésitant, dont l'autorité était en partie méconnue, tandis que le plus audacieux de ses commandants d'armée s'usait dans une guerre de montagne sans fin, remplaça Méhémet-Ali par Suleiman pacha.

Le commandant en chef de l'armée du quadrilatère n'avait pas su poursuivre son heureuse campagne. La défaite infligée, le 14 septembre, par Assaf pacha aux Russes, qui étaient venus l'attaquer dans ses positions de Sinankieui, n'ouvrit pas les yeux de Méhémet-Ali. De Sinankieui, ses avant-postes s'étaient portés jusqu'au delà du Banicka-Lom, à trois heures de marche de Biela. La grande bataille de Plevna venait d'être perdue par les Russes, dans les rangs desquels la démoralisation se glissait. N'était-ce pas plus que jamais le moment de frapper un coup décisif?

Méhémet-Ali, n'ayant pas conscience de la grandeur de son rôle, considérait alors le but de sa campagne comme atteint. Il tâtait de nouveau l'ennemi par des sorties fréquentes de la garnison de Routschouk pour le maintenir en haleine, et, renonçant à poursuivre son offensive, laissait le temps à l'aile droite du czarewitch de reprendre l'offensive sur son flanc gauche. Le 20, il la rencontra près de Cerkovna, à dix-huit kilomètres au sud de Sinankieui, sur le chemin de traverse de Routschouk à Tirnova. Le général Tatistchef, du XIe corps, avait sous ses ordres, soit en première ligne, soit en réserve, 16 bataillons d'infanterie, 6 escadrons et 46 pièces. Méhémet-Ali disposait de forces bien supérieures, mais il ne semble pas avoir pris les dispositions de combat dont nous l'avons vu jusqu'ici se servir. Le combat qui s'engage sur la ligne Cerkovna-Caïrkieui est décousu, sans but appréciable, mal conduit. Il est difficile d'en suivre les péripéties, même à l'aide des rapports turc et russe. L'engagement ne prit fin qu'à la nuit et se termina par le succès des Russes. Ils réussirent à garder leurs positions, mais n'osèrent pas poursuivre les Turcs.

Pourquoi Méhémet-Ali, dont les corps avaient été à peine entamés (les pertes des Turcs s'élevaient à 500 hommes et celles des Russes à 400), se mit-il en retraite vers le Kara-Lom, abandonnant ainsi le terrain conquis à la suite des batailles d'Iaslar, de Karahasan-Kieui, de Kaceljevo et de Sinankieui? Ce mouve-

ment n'est visiblement pas expliqué par l'échec de Cerkovna. Il faut accueillir, quoique avec une certaine réserve, pour le justifier, le fait souvent cité de la désobéissance aux ordres de Méhémet-Ali, sur le champ de bataille, d'un de ses commandants de corps. C'est à la suite de cette fatale retraite que Suleiman pacha fut appelé par le séraskiérat à remplacer le serdar eckrem. Ce nouveau changement ne devait pas être profitable à la Turquie.

L'étude des campagnes de Méhémet-Ali et de Suleiman nous a montré qu'à la fin de septembre, les armées du quadrilatère et des Balkans n'avaient pas réussi à entamer sérieusement le flanc gauche et le centre russes. Les généraux moscovites gardaient les positions dont les commandants turcs n'avaient pas su s'emparer au lendemain du second désastre de Plevna et de la défaite subie au sud des Balkans par le général Gourko. L'inertie de l'ennemi, ses divisions, l'arrivée de nouveaux renforts, avaient rendu à l'état-major russe, vers le 10 septembre, une partie des avantages un instant compromis. Il s'en fallait cependant que la période critique fût absolument traversée. Plevna se dressait encore sur le flanc droit de l'armée comme le plus redoutable des points d'interrogation. Tant que cette place improvisée ne sera pas tombée aux mains des Russes, la conquête restera menacée. Depuis la deuxième bataille de Plevna jusqu'en septembre, l'état-major russe prépara son attaque et Osman pacha sa

défense. Aussitôt après sa victoire, le général turc poussa ses travaux de fortification avec la plus louable activité. Il reçut des renforts et quelques pièces de grosse artillerie. En même temps, ses lieutenants élevaient des redoutes sur sa ligne de retraite, dans la direction de Sophia, à Gorni-Dubnik, à Teliche, et, sur son flanc droit, en marchant vers le Balkan, à Lovca. Cette ville située à trente-deux kilomètres de Plevna menaçait, par sa situation au débouché de la route de Tirnova par Selvi, le flanc droit de l'armée commandée, au pied de montagnes, par le général Radetzki.

Dès le 6 août, le général Skobeleff tenta, à la tête d'un petit corps d'armée, composé de 4,000 fantassins et de 1,500 cavaliers avec 16 pièces, d'enlever par surprise cette position de Lovca. Il attaqua par la route de Selvi, mais dut bientôt battre en retraite, non sans avoir subi de grandes pertes, après avoir acquis la certitude qu'un coup de main ne pouvait réussir. Les Russes essayèrent également, au milieu du mois d'août, de lancer de la cavalerie sur la ligne de retraite d'Osman. Après une série de reconnaissances infructueuses, ils renoncèrent à rien entreprendre de ce côté avant d'avoir entamé le flanc droit des Turcs par une campagne en règle contre Lovca.

Peu après, le 23 août, le prince Sviatopolsk-Mirski, commandant de la 9e division (VIIIe corps), aile droite de l'armée des Balkans, fut attaqué par des forces turques sorties de Lovca et marchant sur Selvi. L'instant

était critique. On se souvient qu'à cette date, Méhémet-Ali gagnait la bataille d'Iaslar contre l'armée du czarewitch, et que Suleiman pacha, engagé dans la passe de Schipka contre le détachement Stolietoff, tournait la position des Russes en conquérant la hauteur d'Alikri-Djebel. Les éclaireurs de l'aile droite d'Osman pacha pénétrèrent, le 23 août, dans la vallée de la Vidima, au sud de Selvi. Ils n'étaient guère qu'à une forte journée de marche des troupes de Suleiman, qui croyaient avoir conquis leur débouché, à l'heure où les renforts envoyés à la hâte par le général Radetzki rétablirent les affaires des Russes.

La 9e division, affaiblie par l'envoi dans la passe de Schipka des régiments d'Orel et de Briansk, n'était pas en état de résister, vers Selvi, à une forte attaque venant de Lovca. Le général Sviatopolsk-Mirski n'avait plus, en effet, sous ses ordres que les régiments d'Életz et de Sievsk (nos 33 et 34). Il demanda des renforts, et l'état-major russe fut contraint, pour le satisfaire, de détacher une brigade d'infanterie et une brigade de cavalerie de l'armée de l'ouest ou armée de Plevna, sous le commandement du général Skobeleff. Le commandant de la 9e division résista avec ses propres ressources à l'attaque des Turcs, qui semble n'avoir été qu'une reconnaissance offensive. On doit remarquer, à ce propos, que le 23 août est une des dates culminantes de la guerre de Bulgarie. Maître de ses communications avec Lovca, ayant la possibilité

d'y masser une partie de ses forces sans laisser soupçonner ce mouvement à l'armée de l'ouest réunie devant Plevna, Osman pacha pouvait, à la tête de vingt mille hommes, culbuter, le 23, Sviatopolsk-Mirski, et se présenter devant Gabrova le 24. C'était la jonction avec l'armée de Suleiman et l'écrasement complet de l'armée russe du centre. Mais, de même que Méhémet poursuivait une campagne isolée, Osman pacha, confiant dans la solidité des positions de Plevna, songeait, quoique avec plus de raison, à attirer sur lui tout l'effort de l'armée russe et à la désorganiser par une série de journées décisives. Il ne demandait pas mieux que de se porter à la rencontre des autres armées, mais seulement après avoir contraint l'armée de l'ouest à la retraite.

C'est ainsi qu'il tenta, le 31 août, par une sortie générale contre les positions de l'ennemi, de prendre l'offensive à son tour.

L'état-major russe venait de traverser une période uniquement marquée par des insuccès ou des succès purement négatifs. L'inquiétude avait été grande au quartier général de l'empereur Alexandre. On ne s'était pas fait d'illusions sur les dangers immédiats que courait l'armée moscovite. C'est alors qu'après avoir méprisé pendant trois mois le généreux concours que les Roumains, confiants dans le gouvernement russe, avaient spontanément offert, on en arriva à solliciter le prince Charles de Roumanie de marcher au secours

de l'armée de l'ouest. Engagé par la signature de la convention russo-roumaine à respecter l'intégrité du territoire de la principauté, le czar, en priant personnellement le prince de se porter au secours de ses armées, allait contracter une nouvelle dette de reconnaissance sur laquelle les hommes d'État de Bucharest fondaient un grand espoir. Ils ne s'opposèrent donc pas à l'entrée en scène de l'armée roumaine, but de leurs précédentes négociations, n'abusèrent pas de la situation si critique de la Russie pour lui poser des conditions, et, se croyant protégés par la parole donnée et les services rendus, et sûrs non seulement de garder leur intégrité territoriale, mais de prendre part, comme puissance indépendante, au règlement final, se contentèrent des satisfactions d'amour-propre dont le czar et le prince Gortschakoff ne se montrèrent pas avares envers leur belliqueux prince régnant[1].

En effet, le souverain de Roumanie fut nommé

1. Il était encore temps pour la Roumanie, dont on avait refusé le concours effectif au début de la guerre, de masser son armée dans la Petite-Valachie et de garder la neutralité. Il est bon de le rappeler, le conflit entre les Russes et les Roumains prit un instant de telles proportions, que le gouvernement princier pouvait se considérer comme absolument maître de sa ligne de conduite. En allant à l'ennemi quand son allié forcé avait besoin de son secours, en s'associant aux revers du milieu de la guerre, sans avoir pris part aux triomphes du commencement, la brave nation a cru marcher dans la voie de l'honneur national. Elle a tenu parole sans s'être engagée sous la foi du serment. C'est une morale à l'usage des petits peuples. La grande nation russe le lui a bien fait voir.

généralissime de l'armée de l'ouest, composée des forces combinées russo-roumaines réunies devant Plevna. On lui adjoignit comme chef d'état-major le général Zotoff, commandant en chef du IVe corps. Aussi le prince Charles adressait-il immédiatement à ses soldats une proclamation dans laquelle on lisait :

« Nous commençons aujourd'hui les luttes glorieuses de nos ancêtres, à côté de la forte et brave armée d'une des plus grandes puissances du monde. L'armée roumaine, bien que peu nombreuse, se distinguera, j'en suis sûr, par sa bravoure, et, de cette manière, redonnera à la Roumanie le rang qui lui convient entre les nations européennes.

« Telle est aussi la croyance de l'auguste empereur de toutes les Russies ; et pour cela, non seulement nous, Roumains, nous nous battrons côte à côte avec les Russes, sur le même champ de bataille et dans le même but, mais encore le commandement supérieur des deux armées sous Plevna m'a été confié.

« Un tel honneur retombe sur le pays et sur vous. »

L'armée roumaine, dont les divisions allaient successivement prendre part à la guerre, forma désormais l'aile droite de l'armée russe de l'ouest. Elle établit un pont à Corabia, au-dessous de l'embouchure de l'Isker, ce qui lui permit d'occuper, au nord de Plevna, la rive gauche du Vid, et de lancer des éclaireurs sur la route de Widdin.

Au moment où l'armée russe commençait ainsi à se réorganiser, Osman pacha opérait sa grande sortie du 31 août. Les forces turques se montrèrent dès le matin sur la route de Radischevo, se formèrent en ordre de bataille, et marchèrent contre les positions fortifiées des Russes, en avant de Pelischat et à Zgalince. L'armée ottomane avait environ huit kilomètres à parcourir pour aborder la ligne des ouvrages russes. Ceux-ci étaient occupés par les régiments du IVe corps (Zotoff). Le quartier général et la réserve se tenaient à Poradim, en arrière de Zgalince, et sur la rive droite du Poradim-déré. C'était le centre de l'armée de l'ouest. La droite était formée par le IXe corps, dont le quartier général résidait à Trestenik, et la division roumaine, installée de Bryslan à Riben. Quant à l'aile gauche, elle se massait, à cette date, aux environs de Lovca et sur la route de Selvi, pour attaquer la première de ces villes. En se jetant sur le centre russe, Osman pacha n'ignorait pas cette circonstance. Il savait qu'il ne serait pas menacé sur son flanc droit par Krishine ou Bogot, et que la configuration du terrain rendrait fort difficile l'entrée en ligne sur son flanc gauche de l'aile droite russe (IXe corps et division roumaine). Il était même en droit de supposer que le centre (IVe corps) devait s'être légèrement affaibli au profit de l'aile gauche dont le commandant de Lovca lui signalait la concentration aux abords de cette ville. En effet, le IVe corps avait fourni au général Skobeleff, chef de

l'une des colonnes qui devaient opérer sous les ordres du prince Imerétinsky, contre Lovca, le régiment de Kazan (64e), un bataillon du régiment de Schouia et 16 pièces d'artillerie à cheval. Il s'en fallut de peu que le défenseur de Plevna ne conquît les seules positions tenables des Moscovites à la date du 31 août : Pelischat et Zgalince.

Les ouvrages établis sur leur front par les Russes étaient gardés quand les Turcs sortirent pour les attaquer, par 11 bataillons en première ligne avec 24 pièces et 9 bataillons avec 16 pièces en réserve. L'effectif du centre russe (IVe corps), commandé par le général Kryloff sous les ordres du général Zotoff, momentanément commandant en chef, n'était pas supérieur à 14,000 hommes. La cavalerie ottomane, aidée par des tirailleurs d'infanterie et quelques canons, força les avant-postes russes à se replier, et, se formant ensuite sur les ailes, démasqua l'infanterie turque. Pendant que celle-ci prononçait son mouvement de front, les deux colonnes de cavalerie, soutenues par des masses de fantassins irréguliers, essayaient de déborder les ailes de la position de Pelischat, en la tournant par sa gauche et en pénétrant sur sa droite entre elle et les ouvrages de Zgalince, pour attaquer ceux-ci par leur flanc gauche. La lunette de Pelischat fut prise et reprise, et le village brûlé par les Turcs.

Le général en chef avait pu croire un instant à une fausse sortie destinée à préparer une attaque à fond

contre les Roumains. Il donna l'ordre à une partie des forces du IXe corps (aile droite russe) de se porter vers la chaussée de Grivitza. La 5e division à laquelle échut ce rôle, allait ainsi se placer sur le flanc gauche des Turcs. Elle pouvait en deux heures accomplir ce mouvement. La division roumaine se rapprocherait en même temps du champ de bataille en se massant à Calysovat, à trois heures de Zgalince. Le régiment de Vladimir, en route de Causmahala sur Karadac, à quinze kilomètres des positions, laisserait ses sacs et ses bagages, et se porterait le plus rapidement possible sur le lieu du combat, pendant que le général de Krudener (IXe corps) dirigerait de Trestenik sur le vallon du Poradim trois régiments empruntés à sa réserve.

Les forces ottomanes tentèrent, avec une énergie de plus en plus grande, trois attaques successives, d'une heure à quatre heures, contre les positions ennemies, après avoir préparé chacune d'elles par le feu de 40 pièces de canon, et le débordement des ailes de l'adversaire. Elles s'emparèrent un instant des retranchements de l'infanterie russe, mais durent céder devant les renforts qui commençaient à arriver de tous côtés, et se mettre en retraite lentement vers Plevna. Les Russes essayant de les suivre, s'aperçurent que le général ottoman n'avait livré bataille qu'avec la moindre partie de ses corps organisés. En effet, des troupes fraîches entrèrent en action pour

soutenir la rentrée des forces engagées depuis le matin, et contraignirent une douzaine de bataillons moscovites sortis de leurs positions fortifiées à y rentrer. Les pertes étaient à peu près égales de part et d'autre. Les relevés officiels russes accusent 32 officiers et 950 hommes hors de combat. Les Turcs s'étaient emparés d'un canon, avaient incendié Pelischat et détruit plusieurs des épaulements de l'ennemi.

Osman pacha, dans son rapport sur l'affaire du 31, s'exprime ainsi : « Aujourd'hui vendredi, je suis parti le matin du camp, avec *des forces suffisantes* pour effectuer un mouvement offensif en forme de reconnaissance, sur le village de Pelischat à l'est de Plevna, où les Russes s'étaient fortement retranchés. »

A la guerre, toute opération a une cause. Quand un général de valeur comme Osman pacha se décide à tenter une attaque qui lui coûtera un millier d'hommes, il n'agit que poussé par les circonstances, et la forme même qu'il donne à son entreprise permet, en s'appuyant sur les faits concordants, d'expliquer, à défaut de témoignages, sa pensée et son but[1]. Osman pacha n'a fait donner le 31 août que 12,000 hommes d'infanterie régulière, la moitié de sa cavalerie, et les nombreux irréguliers dont il disposait. Le reste de son armée, massé dans les ravins concentriques des abords de Plevna et dont nous avons vu une partie arrêter les

1. Les témoignages n'ont pas manqué à l'auteur de ce récit.

mouvements offensifs des Russes, avait ses bagages en ordre de départ sur les deux routes du sud. Si, comme Osman pacha était tenté de le croire, l'armée russe de l'ouest s'était en grande partie désagrégée pour faire face aux attaques de Suleiman pacha dans les Balkans, et de Méhémet-Ali contre l'armée du czarewitch, les forces envoyées contre les positions de Pelischat et de Zgalince seraient largement suffisantes pour s'en emparer. Elles reconnaîtraient par le dispositif général des troupes déployées pour les reprendre, si réellement l'armée d'investissement de la face orientale des défenses de Plevna s'était fondue au bénéfice des grandes unités voisines. Dans ce cas, l'armée haut le pied d'Osman pacha, que nous avons vue apparaître le soir sur le champ de bataille du 31 août et arrêter net l'effort des Russes, aurait eu ses coudées franches, son jeu assuré, son flanc gauche libre d'attaques en masses, dans l'hypothèse d'une marche vers les Balkans, à la rencontre de Suleiman pacha. Elle aurait magistralement pris la voie de Selvi-Gabrova, pendant que les troupes engagées dans la journée, seraient rentrées dans Plevna, qu'une quinzaine de mille hommes aurait désormais suffi à garder. La résistance rencontrée par Osman pacha lui indiqua clairement que Suleiman n'avait pas débouché des Balkans, que Méhémet n'avait pas franchi la Jantra et lui laissa supposer que sa présence à Plevna était plus que jamais nécessaire; mais il ne sut pas deviner, en voyant le

flanc gauche des Russes dégarni, qu'il avait à peine le temps de renforcer Lovca, s'il ne voulait pas voir cette place peu importante, mais absolument indispensable au maintien de ses communications vers le sud d'abord, et plus tard vers l'ouest, tomber aux mains des Russes.

La petite armée formée pour attaquer Lovca, et dont le général Imeretinsky venait de prendre le commandement, était, en effet, bien supérieure en nombre aux forces turques chargées de défendre Lovca. Celles-ci avaient, il est vrai, l'avantage de la position, et s'appuyaient sur quelques ouvrages d'une notable importance, mais elles ne disposaient pas d'une artillerie suffisante. Il est à remarquer qu'Osman pacha, ce grand ingénieur, n'a jamais eu à sa disposition un nombre de canons suffisant pour tirer de ses ouvrages le parti qu'il était en droit d'en attendre. Il était forcé de se montrer avare de son artillerie. C'est à force d'art qu'il masquait cette insuffisance, et les Russes de Totleben ont été fort étonnés du nombre relativement minime des pièces dont ils se sont emparés après la reddition de Plevna.

Le 31 août, le général Skobeleff, commandant l'une des colonnes d'attaque contre Lovca, séjournait à Kakrine, à quatorze kilomètres à l'est de Lovca, près de la route de Selvi. Le flanc droit d'Osman pacha était complètement libre de Plevna à Lovca. Le détachement Skobeleff se composait de la 1re brigade de

la 2e division d'infanterie, de quatre bataillons empruntés, comme nous l'avons vu, au IVe corps, de 56 pièces, de deux escadrons de Cosaques, et de l'escadron d'escorte de l'empereur Alexandre, signe des temps. Quant aux forces considérables placées sous le commandement direct du prince Imeretinsky, elles devaient quitter le lendemain, 1er septembre, Selvi, où elles étaient massées. Ces trois brigades, avec l'artillerie correspondante qui portait l'effectif général à plus de 22,000 hommes en y comprenant la brigade des Cosaques du Caucase, et 2 escadrons des Cosaques du Don, laissèrent le général Skobeleff commencer l'attaque.

Cet homme de guerre audacieux, parti de sa position de Kakrine le 1er septembre au matin, conduisit ses troupes par la chaussée de Selvi à Lovca, jusqu'au point nommé la Fontaine, à huit kilomètres de la ville de Lovca, à 2,200 mètres de deux hauteurs dominant la route. Celle de droite n'était pas occupée ; elle fut prise. Celle de gauche, un peu plus élevée et couronnée par les avant-postes de l'adversaire, fut également conquise. Maître de ces collines avant la tombée de la nuit, le général Skobeleff communiqua son ardeur aux troupes placées sous son commandement. Officiers et soldats rivalisèrent de zèle. On couvrit de tranchées les flancs de la montagne et on construisit des épaulements pour un grand nombre de pièces. A l'aube du 2 septembre, une puissante artillerie,

traînée à bras sur les hauteurs, foudroyait les quelques positions avancées restant à l'adversaire, sur la gauche de la route Selvi-Lovca, et près des sommets occupés la veille par les Russes. Après une journée et une nouvelle nuit de travail acharné, le général Skobeleff put ouvrir, le 3 septembre au matin, le feu de ses 56 pièces contre les Turcs. Les positions sur les hauteurs de la rive droite de la rivière Osma, qu'il faut traverser pour occuper la ville, étaient au nombre de quatre, couronnant autant de mamelons.

La première, celle de la *montagne rousse*, avait un développement de 1,600 mètres et faisait face, dominant la route de Selvi, aux batteries construites par les Russes depuis quarante-huit heures. Elle contre-battait à 3,000 mètres les ouvrages de Skobeleff. Les trois autres positions de la rive droite de l'Osma occupaient les élévations successives du terrain, en descendant le cours de la rivière, dans la direction du nord. La dernière était hors de portée des batteries russes. La haute colline de la rive gauche de l'Osma, dominant les routes de Plevna et des Balkans, était couronnée par une redoute très forte, garnie d'épaulements et de trois étages de tranchées. La formidable artillerie russe ayant ouvert son feu auquel ripostaient, avec succès, les pièces turques, quoique fort inférieures en nombre, Skobeleff sut résister au désir de pousser ses troupes en avant, comme les généraux russes l'avaient fait jusque-là, sans une préparation

suffisante, et, avant de donner l'assaut à la *montagne rousse*, couvrit pendant huit heures et demie de ses projectiles, les ouvrages de l'adversaire, fouillant le terrain dans toutes les directions.

La phrase suivante, extraite du rapport adressé par le général Skobeleff au prince Imeretinsky, est la plus vigoureuse critique de la conduite tenue par les généraux ses collègues dans les précédentes affaires. Elle est, en même temps, un enseignement pour les militaires de tous les pays. « Le feu de préparation, dit-il, se prolongea de cinq heures et demie du matin, à deux heures de l'après-midi. Les pertes minimes subies par nos colonnes, pendant qu'elles se portaient à l'assaut de la première ligne ennemie, démontrent combien, dans la guerre actuelle contre les Turcs, fut utile le feu de notre artillerie et combien est importante la période de préparation par l'artillerie pour toute attaque dirigée contre des positions fortifiées et armées. »

Pendant que le général Skobeleff préludait à son attaque générale, le chef de la colonne de droite, général Dobrovolsky, avait occupé le village de Prisiaka au nord des positions de la colonne de gauche et en face des dernières défenses des Turcs, en descendant l'Osma. Attaqué par la gauche turque sortie de ses retranchements et cherchant à le déborder sur son flanc, le général Dobrovolsky engagea un combat meurtrier qui se termina vers onze heures par l'enlèvement des positions de la rive droite de l'Osma, au nord

de la ville. Il pouvait ainsi concourir, par une attaque de flanc, à la conquête de la *montagne rousse*, l'une des deux clefs de la position. Elle fut prise par le régiment de Kazan de la colonne Skobeleff, marchant à l'assaut, musique en tête et drapeaux déployés. La ville tombait par le fait aux mains des Russes, mais il s'agissait de s'emparer de la grande redoute de la rive gauche de l'Osma. La hauteur nouvellement conquise de la *montagne rousse* fut couverte d'artillerie, et la seconde attaque préparée pendant que les soldats de la colonne Skobeleff occupaient la ville, où, si l'on en croit les notes manuscrites d'un officier d'état-major de ce général, le désordre commença à se propager rapidement dans l'infanterie.

Heureusement pour les Russes, les défenseurs de Lovca étaient en trop petit nombre pour tenter un retour offensif et les renforts attendus de Plevna par la garnison ne parurent pas sur la route de cette ville. Quand l'attaque fut suffisamment préparée par les feux d'une artillerie toute-puissante, on parvint non sans peine à former des colonnes d'assaut. Une fois lancées, elles s'aguerrirent et arrivèrent au pied des retranchements turcs. Après une lutte sanglante, qui se termina par le massacre d'une partie des défenseurs de la grande redoute, l'ouvrage tomba entre les mains du général Skobeleff. Beaucoup de fuyards furent sabrés par les Cosaques.

Les Turcs avaient perdu plus de 2,500 soldats

en tués, blessés et prisonniers. Les pertes des Russes s'élevaient à 1,700 hommes.

Le 4 septembre, dès le lever du jour, une division de l'armée d'Osman pacha occupa les positions au nord de Lovca, mais après une très vive action d'artillerie, elle battit en retraite, ayant constaté que plus de 20,000 Russes occupaient les solides ouvrages des bords de l'Osma. Les lignes d'attaque de l'adversaire allaient désormais s'étendre d'un quart de cercle, par la prise de possession des voies de communication au sud de Plevna. Rifaat pacha, le défenseur de Lovca, avait fait couvrir sa retraite par les défenseurs de la grande redoute. Il s'était replié sur la route de Sophia. On ne croit pas qu'il ait eu sous ses ordres plus de 7,000 hommes à opposer aux deux divisions moscovites.

CHAPITRE XVI

TROISIÈME BATAILLE DE PLEVNA.

L'état-major russe n'attendait que la prise de Lovca, la conclusion de l'accord avec le gouvernement roumain, l'entrée en scène des troupes de la principauté, l'arrivée de renforts impatiemment attendus et de soldats des dépôts pour en finir avec Osman pacha et l'armée turque de Plevna. On ne pouvait éternellement rester sur la défensive et s'user dans des combats sans gloire contre les armées du quadrilatère, des Balkans et de l'ouest. La saison d'été touchait à sa fin, un grand effort allait peut-être permettre de terminer la guerre avant l'hiver. Dans les premiers jours de septembre, l'armée de l'ouest, désormais commandée par le prince Charles de Roumanie, comprenait les IVe et IXe corps (généraux Krylow et de Krudener), la 2e division d'infanterie et la 3e brigade de chasseurs (détachement du général Imeretinsky), les 4e et 9e divisions de cavalerie, la division de Cosaques du Caucase, les divisions roumaines portant les numéros 3 et 4 et la division de réserve de cette armée, enfin trois

régiments de cavalerie roumaine (Calarachi). L'ensemble présentait un effectif de plus de 110,000 hommes avec 350 pièces, dont un grand nombre de siège.

Les ordres généraux de mouvement pour le 6 septembre prescrivirent aux troupes d'occuper les positions d'attaque dont la nomenclature suit : le IXe corps (de Krudener) entre la route de Plevna à Routschouk et Pelischat, sur le chemin de Grivitza à Tutchenitsa en face des redoutes turques de première ligne, qui, dans le système général, portèrent les numéros 42 et 43. Le IVe corps (Krylow), au sud-ouest du IXe, depuis le chemin de Plevna à Pelischat, jusqu'au delà des hauteurs de Radischevo. Le détachement Imeretinsky entre le IVe corps et le ravin de la Tutchenitsa, au sud de Plevna. La 4e division roumaine au nord du IXe corps, sa gauche appuyée près du village de Grivitza, son centre en face des redoutes turques du même nom, portant les numéros 1 et 2.

Quatre régiments de cavalerie et deux batteries placés sous les ordres du général Lochkaref reliaient le IXe corps aux Roumains sur la route Plevna-Routschouck. La cavalerie roumaine occupait la région entre l'aile droite de la 4e division et la rivière Vid, au nord de Bukova et d'Opanetz. Une brigade de cavalerie, commandée par le général Leontief, gardait au sud la région comprise entre les positions du détachement Imeretinsky et la route de Lovca.

Des contre-ordres, que la nouvelle de la rentrée dans

Plevna, des forces envoyées au secours de Lovca, suffit à expliquer, modifièrent ces dispositions. Le détachement du prince Imeretinsky franchit à l'ouest le ravin de la Tutchenitsa et vint se placer en face des *montagnes vertes*, et la cavalerie du général Lochkaref passa le Vid pour menacer les communications de l'ennemi avec Sophia. Le général Skobeleff, commandant toujours la colonne d'avant-garde du détachement Imeretinsky, n'avait plus sous ses ordres que les régiments de Kalouga et d'Esthonie, les 9e et 10e bataillons de chasseurs, 36 pièces et 8 escadrons. Les forces ayant donné à Lovca avaient rejoint les corps dont elles avaient été tirées.

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, les troupes vinrent se placer à portée des retranchements turcs, creusèrent sur leurs emplacements des tranchées abris, établirent des épaulements et se préparèrent au combat. Le 7, dès le matin, les Russes ouvrirent un feu concentrique contre les redoutes de l'ennemi avec les canons de 9 et les pièces de siège, la distance étant encore trop grande pour se servir des pièces de 4. L'artillerie turque répondit avec la plus grande énergie, sans qu'on pût, à aucun moment de la journée, éteindre son feu. Le 8, les forces russes gagnèrent du terrain et mirent en batterie leurs canons de 4. Deux divisions roumaines étaient arrivées en renfort de l'aile droite, et le général Skobeleff avait attaqué les Turcs pour s'emparer des *montagnes vertes*, au sud de Plevna. Bien que nous

nous soyons fait un devoir de n'emprunter aux rapports des généraux russes que les dispositifs des troupes sur le champ de bataille, nous n'hésitons pas à citer ici un passage emprunté au long rapport du général Skobeleff sur les combats dont les positions au sud de Plevna ont été le théâtre. Il s'agit, en effet, du meilleur divisionnaire de l'armée russe, d'un homme dont le nom est devenu légendaire. Il ne sera pas inutile de connaître la méthode de ce général. Les rapports de Skobeleff sont, du reste, beaucoup plus concis, plus nets et plus clairs que ceux de la plupart des chefs de corps moscovites. Voici le récit de la journée du 8 au sud de Plewna :

« Le 3e bataillon d'Esthonie occupa sans combat le village de Brestowetz[1], ce qui protégeait la position de nos batteries en arrière de ce village; les 1re et 2e batteries de la 2e brigade et la batterie à longue portée prirent position derrière des épaulements choisis et organisés à l'avance et ouvrirent leur feu sur la redoute de Krischin[2], ainsi que sur les hauteurs en avant d'elles. Quand nos troupes apparurent sur le plateau, en arrière de Brestowetz, l'ennemi ouvrit une canonnade

1 Brestowetz est situé à 4 kilomètres et demi de Plevna, et à environ 350 mètres de la route de cette ville à Lovca.

2. Krischin est un village à 2 kilomètres au nord-ouest de Brestowetz. Les épaulements dont il s'agit étaient placés à 3,000 mètres des redoutes turques établies sur les hauteurs entre Krischin et la route de Lovca. La deuxième crête était à 1,700 mètres des mêmes redoutes.

violente et très précise. Le capitaine Kouropathine, avec un rare sang-froid, dirigea sous le feu tous les travaux. Nous commencions à perdre du monde.

« Après le feu de préparation par l'artillerie, qui se prolongea jusqu'à trois heures de l'après-midi, le régiment de Kalouga reçut l'ordre d'attaquer et d'enlever la deuxième crête des hauteurs boisées appelées « Montagnes vertes. »

« Le mouvement en avant fut commencé par les 2e et 3e bataillons de ce régiment ; le 1er bataillon suivant les deux autres en réserve, à distance d'une demi-verste (530 mètres). Servaient de réserve générale aux troupes d'attaque : le 1er bataillon d'Esthonie et les compagnies du 2e bataillon du même régiment (la compagnie de tirailleurs de ce bataillon secondait le 3e bataillon dans l'occupation de Brestowetz).

« A quatre heures dix minutes de l'après-midi, le commandant du régiment de Kalouga, colonel Eljanowsky, fit savoir qu'il était en face d'une chaîne ennemie dont le feu s'était ouvert à 500 pas et qu'il attendait des ordres ultérieurs.

« Le régiment reçut l'ordre de s'arrêter et je me portai en avant pour examiner la situation.

« Parvenu sur la deuxième crête, je n'y trouvai déjà plus les 1er et 2e bataillons de Kalouga.

« Ces bataillons, après la disparition du colonel contusionné, et sur l'initiative de quelques chefs et aussi par l'entraînement des hommes, s'étaient portés

en avant et avaient attaqué la troisième crête, fortement occupée par l'adversaire, l'avaient enlevée et, poursuivant l'ennemi, s'étaient emparés des logements placés au pied des hauteurs.

« L'adversaire, remis de la surprise causée par cette attaque soudaine, rassembla des forces considérables d'infanterie et de cavalerie, attaqua notre flanc gauche et à son tour força le régiment de Kalouga d'abandonner les tranchées et de battre en retraite.

« Au même moment et sur mon ordre direct, le 3e bataillon de Kalouga, se déployant en avant de la deuxième crête, couvrit la retraite ; mais, attaqué à son tour, il fut rejeté sur la deuxième crête, où il put, grâce au soutien de quelques compagnies d'Esthonie, non seulement se maintenir, mais encore obliger l'adversaire à interrompre sa poursuite.

« La 2e sotnia du régiment de cosaques de Vladikavkaz, la 6e sotnia du 26e régiment de cosaques du Don et une demi-sotnia de la 3e sotnia du 21e régiment de cosaques du Don, sous le commandement du *starchina* baron Stakelberg, s'employèrent très activement pendant cette partie de l'action, soit pour soutenir les hommes de Kalouga en retraite, soit plus spécialement pour relever les blessés sur le champ de bataille.

« Cette journée ne nous coûta pas moins de 900 hommes, dont 700 du seul régiment de Kalouga. Malgré ces pertes considérables, le régiment fut reformé après la bataille par les officiers de mon état-

major sur sa première position, et les soldats retournèrent en chantant sur la position générale.

« Il faut attribuer cet échec sanglant du 5e régiment d'infanterie : 1° pour une légère part, à la disparition prématurée de son brave colonel, gravement contusionné, et 2° pour une grande part, à la complète insuffisance de la reconnaissance que j'avais faite avant l'attaque des positions turques, sensiblement modifiées depuis la bataille du 30 juillet.

« Pour tout dire, les réserves à l'aile gauche de l'attaque étaient insuffisantes : ce fut la faute commise.

« Je pris position sur la deuxième crête, je renforçai les deux bataillons d'Esthonie par deux bataillons de chasseurs, et, sous la protection de ces troupes, je fis ramasser les blessés.

« La nuit se passa tranquillement.

« A deux heures du matin, je reçus avis que l'attaque de la ville était encore retardée d'un jour. Tenant compte de ce délai, je ramenai un peu en arrière les troupes de l'aile droite et occupai sur la première crête, entre la chaussée de Plevna et le ravin de Tutchenitsa une nouvelle position favorable, qui pût arrêter une offensive éventuelle de l'adversaire; puis, sans me préoccuper de l'état de fatigue des troupes, je les fis fortifier immédiatement cette position. Quand elle fut organisée, elle présentait deux rangées de tranchées profondes, avec un excellent champ de tir formé en avant d'elles par une sorte d'esplanade.

« Dans cette chaude affaire, outre le colonel Eljanowsky, le capitaine d'état-major Kouropathine me rendit de nouveau des services inappréciables. Je crois de mon devoir de rappeler ici le souvenir du peintre Verechaguine [1], qui périt de la mort des braves, quelques jours après, le 30 août. »

C'est par l'action dont nous venons de lire le récit, que la troisième bataille de Plevna, qui devait durer cinq jours, s'était engagée. A l'heure même où le général Skobeleff rectifiait sa ligne de combat, dans la nuit du 8 au 9, l'infanterie roumaine recevait le baptême du feu en s'emparant d'une tranchée turque, à 1,500 mètres de Grivitza. Le 13e régiment de Dorobantzi avait subi une perte de 120 hommes. L'aile droite et l'aile gauche de l'armée russo-roumaine s'étaient ainsi installées sur les positions les plus voisines des défenses turques du sud et de l'est. La canonnade devait continuer jour et nuit, contre les redoutes, jusqu'à l'assaut général.

Le 9, à cinq heures du matin, les Turcs attaquèrent les positions de Skobeleff, entre Brestowetz et la Tutchenitsa. Les sept ou huit bataillons ottomans lancés contre les Russes, réussirent un instant à mettre en grand danger des batteries construites à trop

1. Le peintre Verechaguine avait visité Sistova, en compagnie de M. Lançon, de l'*Illustration*, de M. Paul Granet, de *la République française*, et de l'auteur de cet ouvrage, quelques jours avant sa mort.

courte distance, mais leurs assauts furent enfin repoussés. Sur toute la ligne, la canonnade avait continué, sans produire les grands effets qu'on en attendait. La consommation de munitions était telle qu'il fallait absolument hâter l'attaque générale. Elle fut fixée au 11 septembre, après un conseil de guerre auquel assistèrent l'empereur Alexandre, le grand-duc Nicolas, le prince Charles de Roumanie et les commandants en chef des corps d'armée. Cependant, le général Skobeleff, à la disposition duquel on mit quelques renforts, reçut l'ordre de s'emparer, dès le 10, de la troisième crête, c'est-à-dire de la hauteur de Krischin, dominant Plevna par le sud [1]. Skobeleff s'installa le 10 sur la deuxième crête qu'il avait précédemment abandonnée, mais il prit sur lui de ne pas aborder les positions retranchées de la troisième crête. Il préférait ne pas dépenser ses forces dans une attaque partielle, et ne pas épuiser ses troupes dans une lutte inégale, avant le moment de l'assaut définitif. Les réflexions dont le général commandant l'attaque des redoutes du sud accompagne son rapport du 10 septembre, seront éternellement citées par les historiens militaires. Le jugement porté par lui sur la guerre franco-allemande, après Sedan et Metz, intéressera tous les officiers :

1. Il y avait une quatrième crête, entre Krischin et Plevna, ou plutôt un plateau, dominé d'une hauteur de cent mètres par la troisième crête.

« Une cause sérieuse, dit-il, de ces retards de l'attaque était la nécessité évidente de fortifier les positions conquises par des travaux, opération qui ne laissait pas d'offrir des difficultés considérables avec l'insuffisance si regrettable, pendant cette campagne, des outils à la disposition immédiate des corps de troupes. Les hommes creusèrent la terre à l'aide des couvercles de bidon et des mains. Les ceps de vigne furent arrachés également à l'aide des mains, pour débarrasser les champs de tir.

« L'importance que cette question de la préparation et de la fortification des champs de bataille a prise dans la guerre actuelle, m'autorise à faire, à ce propos, quelques remarques.

« Les troupes d'infanterie qui ont assisté à une affaire un peu chaude, en reviennent, en grande partie, sans outils.

« Notre soldat, lorsqu'il marche à l'attaque sur un terrain difficile et particulièrement dans les jours chauds, s'allège tout d'abord de son outil ; il le jette, puis le manteau, et enfin la musette aux biscuits prennent le même chemin. Aussi les troupes, parvenues sur un point où elles doivent se maintenir, n'ont-elles plus les moyens de se couvrir contre les feux de l'adversaire, comme l'infanterie l'a fait constamment : 1° dans la guerre de sécession ; 2° dans les quatre années meurtrières de la guerre carliste, et 3° dans la guerre actuelle, où c'est pour les Turcs un principe.

« Il semble, en conséquence, qu'il serait plus convenable de faire suivre les troupes d'attaque par leurs outils ou d'avoir dans le régiment des détachements spéciaux dont la mission serait de fortifier immédiatement les positions enlevées à l'ennemi.

« Il est impossible de ne pas signaler également l'insuffisance des ressources mises à la disposition du détachement pour l'exécution des travaux de fortification. Pour un effectif de plus de 20,000 hommes que comptait le détachement de Votre Altesse, nous n'avions, et encore par hasard, qu'un seul piquet de 35 sapeurs avec un sous-officier, sans un seul officier du génie, bien que notre Académie du génie militaire fournisse tous les ans des spécialistes par douzaines. Étant donnés l'armement moderne de l'infanterie et la faiblesse relative, au point de vue des actes décisifs, de l'artillerie à longue portée, si les armées françaises de la deuxième période de la guerre de 1870-71 avaient adopté rigoureusement le système des pointes stratégiques (dirigées de préférence sur les communications) en le combinant avec une tactique strictement défensive et appuyée par des travaux de fortification passagère, — cela ne fait maintenant aucun doute pour moi, — la campagne aurait eu pour les Français une issue plus avantageuse. »

L'attaque générale devait avoir lieu le 11, à trois heures de l'après-midi. Nous avons vu quelles étaient les positions des IVe et IXe corps et de l'armée rou-

maine depuis le commencement de l'action d'artillerie. Les combats engagés au sud pour arriver à la conquête de la troisième crête des *montagnes vertes* et des redoutes turques, ayant été de beaucoup les mieux conduites et les plus énergiquement menées, il importe de rester à l'aile gauche avec le général Skobeleff, avant de rendre compte des assauts tentés au centre et à l'aile droite. La *montagne verte*, dont nous voyons si souvent reparaître le nom, est située à fort peu de distance de la hauteur occupée par les redoutes du sud, dont elle n'est séparée que par un ravin, au fond duquel coule un ruisseau. Skobeleff avait placé une partie de son artillerie sur une position de flanc, d'où elle couvrait de ses projectiles le revers de la colline à escalader. Il mit ses troupes en ordre de combat, avant dix heures du matin, le régiment de Vladimir, le 10e bataillon de chasseurs, et trois compagnies du régiment d'Esthonie en première ligne.

Portées en avant, avec mission de s'installer sur une crête qui leur permît d'attendre, en bonne position, l'heure de l'attaque générale, les troupes furent bientôt décimées par le feu des Turcs, dont les tirailleurs embusqués occupaient le sommet de la *montagne verte*. Skobeleff perdait beaucoup de monde, il résolut de devancer l'heure de l'assaut et de remplir, avant le signal attendu, la première moitié de sa tâche. Un peu après deux heures, il lança le régiment de Soudzal contre les tirailleurs turcs et enleva la *montagne*

certe où, sous un feu terrible des redoutes, il prépara ses colonnes d'assaut. Elles étaient composées des régiments de Soudzal et de Vladimir et des 9e et 10e bataillons de chasseurs, avec le régiment de Revel en seconde ligne. Sur la deuxième crête ou en arrière, étaient restés le régiment de Liebau, les 11e et 12e bataillons de chasseurs, deux bataillons de Kalouga et deux bataillons d'Esthonie. Trois batteries avaient ouvert leur feu contre les redoutes.

A l'heure dite, la première ligne se leva tout entière et se porta en avant, au son des musiques et tambours battants. Les deux régiments de Vladimir et de Soudzal, et les 9e et 10e bataillons de chasseurs apparurent en pleine crête, parcoururent le plateau, descendirent dans le ravin et s'arrêtèrent devant le ruisseau, fauchés depuis leur départ par un feu d'artillerie et de mousqueterie épouvantable. Une chaîne de tirailleurs avait traversé le ruisseau et se tenait couchée, aplatie contre le versant nord, épuisant dans une action disproportionnée, contre des troupes parfaitement couvertes, ses dernières munitions. Skobeleff appela le régiment de Revel, placé comme nous venons de le voir, dès le début de l'assaut, en première réserve, derrière la troisième crête, et le remplaça sur la position qu'il quittait, par le régiment de Liebau et les 11e et 12e bataillons.

On vit tout à coup, quand l'action faiblissait au fond du ravin, apparaître au sommet de la troisième

crête, le superbe régiment de Revel, en colonnes de compagnie, au pas gymnastique. Il descendit au fond du ravin dans un ordre parfait, traversa le ruisseau et s'éleva sur la pente de la redoute, réussissant, par son exemple, à entraîner les fractions les moins atteintes des régiments de Soudzal et de Vladimir. Arrivés à mi-côte, ces braves gens durent s'arrêter, après avoir subi des pertes énormes. Peu à peu, en quelques minutes, ce solide ensemble se désagrégea. Officiers et soldats redescendirent vers le ruisseau, en un point où, couchés pêle-mêle, ils échappaient quelque peu à la formidable mousqueterie des Turcs. Ceux-ci, animés par ces succès, excités par le grand exemple que leur donnaient de vieux officiers, debout hors des tranchées, les laissant tirer à couvert, et leur indiquant les distances, reprenaient courage, poussaient des cris de victoire, rétablissaient leurs chaînes rampantes de tirailleurs.

C'est alors que Skobeleff se montra homme de résolution. Il n'avait pas commis la faute ordinaire et lancé vers la mort des fractions insuffisantes, il avait cru réussir du premier coup en engageant des forces relativement considérables sur l'aile gauche ottomane; quand il s'aperçut qu'il s'était trompé, il comprit, en bon général, que relever les troupes désagrégées réunies au fond du ravin, sous le feu de l'ennemi, et les remplacer par d'autres, en nombre forcément inférieur, ce serait enlever aux premières un reste d'é-

nergie, démoraliser les secondes qu'on engagerait sans réserves, et augmenter la force de résistance des Turcs. Si, d'un autre côté, il renonçait à l'attaque en se bornant à déployer le reste de son monde pour sauver les régiments engagés, il changeait l'échec général en désastre. A cette heure, en effet, comme nous aurons l'occasion de l'expliquer, le IVe corps venait d'être repoussé dans son attaque centrale, et le feu des redoutes entre Radischevoet Plevna était dirigé de flanc sur son vaillant et malheureux corps d'armée.

Il rêva, avec l'entrain qui le caractérise, de rétablir la bataille en entraînant ses forces débandées, à l'aide de tous les renforts dont il pouvait disposer, et de conduire lui-même cette dernière colonne d'assaut. Il amena donc les renforts, composés de douze compagnies fraîches de Liebau, et des 11e et 12e bataillons de chasseurs, à hauteur de sa première ligne refoulée, et entraînant avec eux dans un élan suprême les débris des bataillons engagés, gravit enfin la pente et chassa les Turcs d'une première ligne de tranchées. Encore un effort, un dernier effort tenté par une foule ivre de sang, et la redoute n° 1 fut conquise avec un canon que les Turcs n'avaient pas eu le temps d'enlever. Plus de 4,000 hommes s'entassèrent dans cette redoute, pêle-mêle, occupant aussi les tranchées abris et les fossés. C'est après ce triomphe que Skobeleff comprit l'admirable prévoyance du général turc, auquel il

devait dire plus tard : « Vous méritez bien votre titre de *ghazi* ou victorieux. » Non seulement la redoute n° 1 était exposée aux feux de la redoute n° 2, reliée à la première par des tranchées avec chemins perpendiculaires encore occupés, à 100 mètres par l'ennemi, mais aussi sa gorge ouverte se trouvait directement, à environ 1,300 mètres de distance, sous le feu de la grande redoute de Krischin. L'artillerie de celle-ci se mit à tirer avec une fréquence extrême sur l'ouvrage conquis. « Chaque projectile tombant dans l'intérieur, a dit le général Skobeleff, au milieu des masses qui occupaient la redoute frappait une douzaine d'hommes et démoralisait les survivants. »

A la nouvelle de l'échec subi, Osman pacha fit immédiatement appuyer une colonne au sud de la redoute de Krischin, prenant ainsi en flanc les communications de la redoute n° 1. La redoute n° 2, située à l'est, sur le même plateau, se trouvait coupée, vers l'ouest, des corps turcs agissant près de Krischin, mais elle continuait à tirer sur la redoute n° 1. Le prince Imeretinsky, connaissant la position critique de son lieutenant et le parti qu'on pouvait tirer, par une nouvelle attaque énergique, des positions déjà conquises, dirigea trois compagnies de Liebau et les groupes reconstitués du reste de la colonne vers la redoute n° 2 qui, attaquée de deux côtés par la redoute n° 1 et le détachement frais, fut prise à son tour par les Russes.

L'objectif tracé au général Skobeleff était atteint, la

nuit était venue, sombre, pluvieuse. Des fuyards ralliés avaient encore renforcé les effectifs; les redoutes conquises étaient solidement gardées, mais dans quelle terrible position se trouvaient ces héroïques détachements. Tournés sur leurs deux flancs par les vallons, sans communications directes avec le IVe corps opérant à leur droite, loin de la deuxième crête où se trouvaient leur artillerie et leurs derniers soutiens, écrasés sous un feu concentrique d'artillerie et de mousqueterie, les bataillons de Skobeleff, ou plutôt les groupes d'hommes, obéissant pêle-mêle à son énergique inspiration, passèrent une nuit terrible sous une tiraillerie constante. Dix fois Skobeleff put croire qu'il allait être coupé de ses renforts. Il avait auprès de lui, comme ressource extrême, *60 cosaques* qu'il se proposait de sacrifier, si besoin était, pour maintenir ses communications. Les redoutes elles-mêmes furent attaquées pendant la nuit. Les hommes, exténués, creusaient le sol avec leurs mains, à défaut d'outils, pour se terrer sur les lignes extérieures. A six heures du matin, l'action meurtrière de l'artillerie turque de la redoute de Krischin recommença. Elle fut bientôt appuyée par une attaque d'infanterie.

Que s'était-il passé au centre et à droite, pendant que le général Skobeleff conquérait les *montagnes vertes* et les redoutes voisines de la route de Lovca? Le général Kryloff, commandant du IVe corps, chargé d'enlever, entre le ravin de la Tutchenitsa et la route de

Plevna à Routschouk, la redoute principale du sud-est, non loin de Radischevo, avait échoué dans deux assauts consécutifs, auxquels avaient pris part six bataillons d'abord, douze ensuite. Les pertes subies étaient si considérables, qu'un nouvel effort ne pouvait être exigé des troupes. A l'aile droite, les Russes du IXe corps et les Roumains, après avoir subi une série d'échecs sanglants, avaient réussi, vers la tombée de la nuit, à s'emparer de la redoute de Grivitza, de cinq canons Krupp et de deux drapeaux. Le régiment russe prince d'Orange et le bataillon roumain de Botochani s'étaient installés dans cet ouvrage. Le prince Charles de Roumanie pouvait dire avec vérité dans son ordre du jour : « C'est la première grande bataille à laquelle, depuis des siècles, l'armée roumaine ait participé ; notre jeune armée y a reçu son premier baptême glorieux. »

De ce côté encore, la conquête de Grivitza mit en lumière la science de l'adversaire. En effet, l'ouvrage ne fut pas plutôt occupé, qu'on s'aperçut qu'il était dominé à courte distance (420 mètres) par une redoute d'égale importance, reliée elle-même par des tranchées couvertes à un camp retranché, placé à moins de 1,500 mètres en arrière. Les pertes subies pendant la nuit par les défenseurs de l'ouvrage enlevé par l'aile droite, indiquèrent qu'on n'avait remporté de ce côté qu'un succès purement négatif, au moins dans l'hypothèse d'une nouvelle attaque immédiate

contre Plevna. Le spectacle présenté par la redoute de Grivitza, à l'aube du 12 septembre, était terrible. Des blessés entassés, sans eau et sans secours médicaux, râlaient. Il était impossible de les évacuer, tant le terrain avoisinant était battu par les feux de mousqueterie des Turcs. Chaque fois que les défenseurs sortaient de leurs abris, ils étaient foudroyés [1].

L'état-major russe ne pouvait songer à de nouvelles attaques contre les redoutes non entamées. On se trouvait en face d'un système de défense si complet, que persévérer eût été s'exposer à une perte certaine. L'empereur Alexandre, auquel le grand-duc Nicolas avait dit le matin du 11, à ce que l'on rapporte : « C'est ici le Sedan des Turcs, » ne cachait pas son désappointement. Il était écœuré de cette effroyable boucherie. Les corps étaient désorganisés, les réserves décimées, les meilleurs officiers hors de combat. A quelles résolutions allait-on s'arrêter pour la journée du 12? Elles sont tout entières contenues dans l'ordre suivant, adressé par le chef d'état-major de l'armée russo-roumaine, général Zotoff au prince Imeretinsky : « Par ordre du commandant en chef, je vous prescris, ainsi qu'au général Skobeleff, de vous fortifier et de vous *maintenir jusqu'à nouvel ordre* dans les positions que vous occupez actuellement. *N'attendez pas de*

1. L'auteur invoque ici le témoignage du colonel Wellesley, attaché militaire anglais, qui visita la redoute le 13 septembre.

renforts, je n'en ai pas. J'attends des rapports précis sur les pertes du 30 août. »

L'impétueux général Skobeleff avait pris, dès le matin du 12 septembre, les dispositions nécessaires pour résister à l'attaque des Turcs, que nous avons vue se prononcer dès l'aube. Il avait garni d'une demi-batterie la gorge de la redoute n° 1, pour répondre à l'artillerie de la redoute de Krischin. Une première action des Turcs, en colonnes de compagnies, précédées d'une chaîne épaisse de tirailleurs, et conduites avec un courage extraordinaire par les officiers, fut repoussée, non sans sacrifices. Les Ottomans revinrent peu après à l'assaut, aidés par une diversion opérée sur le flanc droit des Russes, près du ravin de la Tutchenitsa. Une troisième attaque, dirigée avec un ensemble merveilleux sur les deux ouvrages et la troisième crête, força les Russes à mettre à l'abri leurs réserves et à évacuer un instant les redoutes, criblées, avant la marche en avant de l'infanterie ottomane, de projectiles d'artillerie tirés avec la plus grande justesse. Skobeleff arrêta les fuyards et réoccupa les redoutes déjà envahies par quelques tirailleurs ennemis. Ce nouvel échec des Turcs fut mis à profit pour renforcer avec quelques compagnies de réserve, moins éprouvées, la garnison des redoutes.

A ce moment même, Skobeleff recevait du général Zotoff, que des rapports récents avaient complètement éclairé sur les pertes subies, une autorisation de retraite :

« Par ordre du grand-duc commandant en chef, disait-il, si vous ne pouvez vous maintenir sur vos positions, commencez, mais dans tous les cas pas avant le soir autant que possible, à battre en retraite lentement sur Tutchenitsa, en vous couvrant par la cavalerie de Léontief. Communiquez cet ordre de Son Altesse Impériale au prince Imeretinsky. Gardez le plus grand secret sur cet ordre; il est trop évident pour moi que vous saurez le comprendre et assurer le nécessaire pour son exécution.

« La redoute de Grivitza est entre nos mains, mais il ne nous reste plus rien pour continuer l'offensive, et il a été décidé qu'on se replierait lentement. »

Le commandant de l'attaque du sud ne perdit pas courage et résolut, coûte que coûte, espérant que l'état-major se déciderait peut-être à tenter un nouvel effort après un succès au sud, de se maintenir dans les redoutes. Deux de ses pièces avaient été démontées; il en fit venir d'autres; mais elles n'étaient pas plutôt en ligne qu'un obus faisait sauter le caisson. Les conducteurs, les chevaux et la plupart des servants furent tués. Cependant, grâce à l'envoi par le prince Imeretinsky d'un renfort d'environ 150 hommes, les Russes résistèrent à un quatrième assaut des Turcs. L'ennemi cessa son feu de mousqueterie et diminua son feu d'artillerie. « Les redoutes, a dit le général Skobeleff, présentaient, à trois heures et demie, un tableau effrayant. Des monceaux de cadavres turcs

et russes gisaient sur le sol et remplissaient particulièrement tout le terre-plein. Dans les tranchées profondes qui reliaient les deux redoutes, les coups d'enfilade de l'adversaire touchaient en une seule fois des douzaines d'hommes, et les défenseurs encore vivants alternaient avec les cadavres. Dans la redoute n° 2, une partie du parapet face à la ville de Plevna était formé par des cadavres. »

Un calme relatif avait succédé aux furieuses tempêtes de la matinée. Il ne devait pas être de longue durée. Osman pacha massait ses réserves pour attaquer de nouveau la position. Skobeleff venait de recevoir un renfort de 1,300 hommes du régiment de Schouia et quelques centaines de débandés. Il se hâta d'organiser une défense suprême ; mais cette fois, les Turcs, qui se lancèrent à l'assaut en deux colonnes contre les deux redoutes, ne se laissèrent pas arrêter dans leur course. Ils se ruèrent en masses profondes sur la redoute n° 1, dont ils s'emparèrent, et où ils prirent trois canons russes. Peu après, la 2e redoute, tournée sur son flanc gauche et attaquée de front, fut évacuée. Les débris de l'armée de Skobeleff battirent en retraite, protégés par le régiment de Schouia, déployé en tirailleurs et par vingt-quatre pièces établies sur la deuxième crête. Le 13, tout le détachement abandonna cette dernière position et se retira sur Bogot. « Souvenir éternel, dit Skobeleff dans son rapport au prince Imeretinsky, à ceux qui sont tombés dans cette

lutte inégale. » Les pertes subies étaient, en effet, effroyables. Elles dépassaient *les deux tiers* de l'effectif.

L'armée russo-roumaine comptait, sur un total de 100,000 hommes, dont 60,000 seulement avaient été engagés, 21,000 morts, blessés et disparus; 19,000 Russes et 2,700 Roumains. Des corps qui ont perdu le cinquième de leur effectif ne sont pas en état de reprendre de longtemps l'offensive; c'est ce que comprit l'état-major russe. Osman pacha avait le droit d'être fier d'un pareil succès. Les dépêches qu'il adressa successivement à Constantinople, à la suite des divers combats autour de ses positions, sont cependant empreintes de la plus grande modestie, signe de vraie grandeur. Il télégraphiait, en effet, le 14 septembre à Constantinople :

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer précédemment, les Russes nous ayant serrés et bloqués de toutes parts, des combats acharnés se sont engagés et se sont continués, nuit et jour, durant une semaine.

« Avec l'aide de Dieu et l'assistance spirituelle du Prophète, nous avons repoussé et nous continuons à repousser les attaques successives de l'ennemi; nous lui avons pris trois canons avec leurs caissons de munitions, plusieurs chevaux et une grande quantité de fourniments militaires.

« Les pertes de l'ennemi s'élèvent à 7 ou 8,000 morts. »

Les Russes gardaient, il est vrai, après les engagements si meurtriers des 11 et 12 septembre, la redoute de Grivitza, occupée par les Roumains. Cet avantage était-il compensé par les pertes journalières que subissaient les défenseurs de l'ouvrage? Un assaut tenté le 18 par les Roumains contre la redoute Hafiz-Bey, et dans lequel ils déployèrent cependant un grand courage, échoua complètement et leur coûta plus de 400 hommes.

L'état-major russe, rassuré par l'issue des tentatives précédemment faites, soit contre son centre par Suleiman pacha, soit contre son aile gauche par Méhémet-Ali, avait voulu brusquer les choses en s'emparant de haute lutte du camp retranché de Plevna. Il avait subi le plus grave des échecs et perdu l'élite de ses troupes; mais à moins d'événements immédiats non prévus, il n'était pas en péril. L'occupation de la Bulgarie d'entre Vid et Lom, ne pouvait plus être mise en question. Les divisions russes s'étaient usées dans une série de batailles sanglantes, mais elles n'étaient pas menacées comme trois semaines plus tôt sur les ailes en même temps que sur le centre, et prêtes, en cas de défaite de l'une des armées, à repasser le Danube. L'heure critique, nous l'avons suffisamment montré, était déjà loin. Ni Méhémet-Ali ni Suleiman n'avaient su saisir l'occasion unique de frapper l'ennemi au moment utile, quand les Turcs, concentrés sur trois points, avaient encore la supério-

rité numérique sur un adversaire dont les forces étaient disséminées à la suite des mauvaises dispositions prises au début de la guerre et des premiers échecs subis. Les renforts arrivaient maintenant aux Russes, dont les lignes, soit sur le Lom, soit dans les Balkans, soit aux abords de Plevna, étaient fortifiées et désormais à l'abri d'une surprise des Turcs. Cette supériorité des Russes sur les Turcs allait s'accentuer encore par le retard même apporté à la suite des opérations. Le grand-duc Nicolas venait, enfin, après les sanglantes défaites des 11 et 12 septembre, de se ranger aux avis qui lui avaient été précédemment donnés dans son entourage. Décidé à employer contre Plevna les seuls moyens rationnels, l'investissement et le blocus, il appelait à l'armée de l'ouest le vieux général Totleben comme *ad latus* du prince Charles de Roumanie. La grande victoire d'Osman pacha n'aurait eu des conséquences graves que si le général turc avait disposé de forces suffisantes pour prendre à son tour l'offensive le 14 ou le 15 septembre, et contraindre l'armée russe à la retraite.

CHAPITRE XVII.

GORNY-DUBNIK. — TELICHE. — INVESTISSEMENT DE PLEVNA.

Le premier moment de découragement causé par les sanglants combats des 11 et 12 septembre fut bientôt passé. Quand les nombreux blessés eurent été évacués sur Nicopoli ou Sistova[1], quand la garde et les dernières divisions appelées de Russie furent entrées en ligne, les plus ardents généraux de l'armée russo-roumaine comprirent que les coups de force retentissants n'étaient plus de saison. On avait maintenant pour soi l'écrasante supériorité du nombre; il ne fallait pas s'exposer à perdre ce précieux avantage. Les ressources suprêmes de la Turquie s'épuiseraient

1. On ne saurait passer sous silence le dévouement infatigable que montrèrent les médecins roumains, chefs des diverses ambulances, pour venir en aide à ces misères. Il nous suffira de citer les noms de MM. Davila, médecin en chef de l'armée roumaine, Kalendero, de La Pommeraye. Ce dernier, placé à la tête des ambulances si chargées de Slatina, est un de nos compatriotes, frère du professeur au Conservatoire, Henri de La Pommeraye. Fixé en Roumanie, depuis de longues années, M. de La Pommeraye, atteint par le typhus, au milieu de ses malades, a reçu du prince Charles les distinctions les plus flatteuses.

bientôt dans une lutte inégale. Savoir attendre, tel devait être le mot d'ordre de l'état-major moscovite. Totleben investirait Plevna et bloquerait dans cette place improvisée le meilleur des généraux turcs et l'armée dont le moral était le moins éprouvé. L'hiver viendrait bientôt et l'armée aurait à souffrir des intempéries de la saison ; mais une campagne dans la neige n'était pas faite pour effrayer les soldats du czar. Elle ne pouvait que leur donner de nouveaux avantages sur un adversaire habitué à de plus chauds climats. Dès la fin de septembre, l'armée de l'ouest avait pris ses dispositions pour un long hivernage. Les troupes étaient munies de vêtements chauds et portaient l'indispensable peau de mouton. C'est avec un peu plus de 120,000 hommes, en y comprenant les forces envoyées au delà du Vid, que Totleben poursuivrait, en octobre, son entreprise. Cette armée disposerait de 550 canons, dont 40 de gros calibre.

En face de chacune des positions turques de l'est et du sud s'élevèrent bientôt des ouvrages solides. Le général Totleben se proposait, ainsi qu'il l'a expliqué depuis : 1° d'empêcher Osman pacha de sortir et de l'obliger par la famine à se rendre prisonnier avec toute sa garnison ; 2° de soigner, de conserver et de renforcer l'armée de l'ouest, afin de pouvoir, après la chute de cette place, l'employer à soutenir les autres armées qui manquaient de réserves, et, profitant de ses succès, de prendre l'offensive avec vigueur.

Nous ne saurions mieux faire, pour expliquer la pensée du général Totleben, que de citer le passage suivant de la lettre qu'il adressa de Brestowetz, le 18 janvier, au général Brialmont : « A mon arrivée sous Plevna, au mois de septembre, nos troupes et les troupes roumaines occupaient à l'est et au nord-est de Plevna des positions fortifiées par quelques tranchées et batteries ; l'infanterie assiégeante occupait à peine un tiers de la ligne de circonvallation de Plevna, et la plus grande partie des environs ne pouvait être observée que par la cavalerie.

« Les Turcs conservaient leurs communications avec Sophia et Rahova, sur la rive gauche du Vid, et dans la direction de Lovca, sur la rive droite. Après avoir procédé aux reconnaissances nécessaires, j'ai trouvé les positions turques imprenables de vive force. Cependant, en me mettant dans la position du défenseur, j'aurais été à sa place très inquiet pour la gorge de Plevna et pour les communications.

« Je demandai alors pour l'investissement de la place des renforts (trois divisions de la garde impériale). Toutes les positions de la rive droite du Vid furent immédiatement occupées par l'infanterie et fortifiées; les batteries reçurent un champ de 100 à 120 degrés, pour pouvoir concentrer et envoyer dans les redoutes ennemies des salves de soixante coups de canon. Les tranchées furent renforcées par des lunettes et des redoutes, et sur toute la ligne on commença à

s'approcher des retranchements turcs, au moyen d'approches et de logements. »

Quant au rôle joué par l'artillerie pendant la guerre russo-turque, question fort controversée dans les livres et revues militaires, le commandant de l'armée de l'ouest l'a défini en des termes qui grandissent singulièrement la mission d'une infanterie apte à se couvrir. Le savant ingénieur classe au nombre des facteurs à l'avantage des Turcs « un feu foudroyant et ravageant de mousqueterie qui n'avait jamais été produit jusqu'ici par aucune armée européenne. » S'il s'agit du canon dont Totleben savait si merveilleusement se servir, il ajoute : « Les salves de nos batteries concentrées à l'improviste, tantôt sur une redoute, tantôt sur une autre, paraissaient dans les premiers temps produire une grande impression morale sur l'ennemi, mais bientôt elles ne parvenaient qu'à arrêter les travaux pendant le jour.

« L'ennemi ne tarda pas à prendre ses mesures; les garnisons des redoutes furent retirées et placées dans des tranchées, à une certaine distance de ces ouvrages; les fossés profonds et étroits furent seuls occupés par les Turcs. Il va sans dire que contre les tranchées et les fossés notre artillerie se trouvait impuissante. — Quant aux réserves, elles étaient cachées dans les plis du terrain, ou éloignées à des distances hors de la portée de notre artillerie. En conséquence, l'artillerie n'a joué à Plevna qu'un rôle assez secondaire. »

Osman pacha auquel ne pouvaient échapper les mouvements de l'adversaire, les nouvelles concentrations, les tentatives contre ses lignes de communication et de ravitaillement, s'était hâté, de son côté, d'appeler des renforts et de prescrire la mise en bon état de défense des points déjà fortifiés de la route de Plevna à Sofia. Il avait devant lui le temps nécessaire pour prendre de nouvelles dispositions, avant que l'armée de l'Ouest définitivement réorganisée pût opérer sur ses derrières en grandes masses. Il sut en profiter pour se couvrir encore, se ravitailler, reconstituer ses effectifs et ses parcs de munitions. Pourquoi le défenseur de Plevna ne se décida-t-il pas à quitter cette ville quand la route de Sophia et des Balkans était encore libre? Subissait-il à son insu la dangereuse fascination qu'exerce un camp retranché, un refuge presque imprenable, sur les hommes de guerre les mieux trempés? Incapable de prendre l'offensive par suite de sa faiblesse numérique, même après avoir détruit vingt mille de ses adversaires en deux jours, car l'état-major russe, maître de ses lignes intérieures, pouvait porter immédiatement des renforts empruntés aux autres armées, sur son aile droite menacée, Osman pacha ne devinait-il pas que l'heure de la retraite avait sonné? L'instant n'était-il pas venu de changer d'objectif en réservant pour une lutte suprême sur d'autres positions faciles à trouver et à défendre, ces admirables bataillons ottomans qui venaient d'immobiliser pendant

trois mois l'armée russe et de détruire plus de 40,000 hommes, sans s'être laissés entamer?

Le défenseur de Plevna ne s'est pas fait d'illusions, il n'a pas obéi à la pensée fatale de s'éterniser derrière sa ligne de redoutes. Très au courant de la situation, maître de lui-même, habitué à prendre les résolutions les plus énergiques, Osman pacha se décida à battre en retraite, au moment précis où les divisions de la garde entrèrent en scène, mais sa volonté se heurta aux ordres formels de Constantinople lui prescrivant de rester dans Plevna et d'y subir, s'il le fallait, l'investissement. C'est alors qu'on le vit, général obéissant, non seulement accepter la ligne de conduite qui lui était imposée, mais se dévouer avec une ardeur nouvelle à sa mission, multiplier ses travaux de défense, animer ses troupes du feu qui le dévorait, établir sur les flancs des coteaux de Plevna, les merveilleuses embûches au milieu desquelles l'armée russo-roumaine, malgré son énorme effectif, eût été une quatrième fois écrasée si, contre l'avis de Totleben, un nouvel assaut avait été tenté. « On proposa l'assaut comme le seul moyen d'en finir avec Plevna, a dit Totleben; mais je m'y opposai avec toute l'énergie inspirée par mes convictions. » Un coup de force était le seul atout qui restât dans les mains d'Osman pacha. Il comptait sur ce sourire du sort, sur cette dernière fortune. Rien de plus curieux que les confidences faites par Osman à son vainqueur, après la prise de Plevna.

« Il s'attendait, disait-il, à un assaut décisif, qu'il appelait de tous ses vœux, sûr de pouvoir le repousser, en infligeant aux Russes, grâce au développement donné à ses fortifications, des pertes encore plus considérables que celles subies par eux les 11 et 12 septembre. A la faveur de cette victoire, il ne doutait pas de la possibilité pour lui de quitter Plevna avant l'épuisement de ses approvisionnements. » Quoi de plus dramatique que ce général en chef souhaitant ardemment l'attaque d'un ennemi trois fois supérieur en nombre, pourvu d'une artillerie cinq fois plus puissante que la sienne! Quoi de plus poignant que cette fièvre d'attente chez un homme sûr de ses moyens d'action, confiant en lui-même et dans la destinée!

Nous savons qu'après les combats des 11 et 12 septembre, la région de l'ouest était encore ouverte à Osman pacha. Les détachements de cavalerie de Leonof et Lochkaref avaient déjà franchi le Vid, aux heures où se livraient les batailles autour de Plevna, afin de prolonger les deux ailes moscovites et de poursuivre les Turcs en retraite, si l'armée russe réussissait dans ses entreprises contre le camp retranché. Aussitôt après les événements du milieu de septembre, et en attendant l'arrivée des renforts annoncés, l'état-major russe résolut de menacer plus sérieusement, et d'une façon permanente, les communications d'Osman pacha. Peut-être réussirait-on ainsi à empêcher le ravitaillement du camp retranché. Le général Krylof, qui venait

depuis l'arrivée de Totleben, de céder le commandement du IVe corps à son ancien chef le général Zotoff, remplacé lui-même, comme *ad latus* du prince Charles, par le grand ingénieur, reçut la mission d'opérer au delà du Vid contre la route de Sophia avec une puissante cavalerie de 6,000 chevaux traînant avec elle 43 pièces de canon. Cette masse, capable de sérieux efforts, était composée de trois régiments de la 4e division de cavalerie (4e uhlans, 4e hussards, 4e dragons), sous les ordres du général Leontief; de la brigade des Cosaques du Caucase (régiments de Kouban et de Vladikawkaz) avec le colonel Tutolmin; de la brigade des Cosaques du Don (nos 21 et 36), avec le colonel Tzernozoubov; de la brigade roumaine de hussards rouges du colonel Kretiano, et de la brigade de *Calarassi* (cavalerie territoriale roumaine), du colonel Formak. Cette armée avait ordre de se porter assez loin de Plevna pour que les convois attaqués ne pussent être immédiatement secourus par les sorties de cette place.

La route de Plevna à Sophia franchit le Vid à 5 kilomètres à l'ouest de cette ville sur des ponts que protégeaient les lignes de redoutes établies au haut des pentes occidentales de la vallée, sur un parcours de 6,500 mètres du sud au nord, d'Oltchages à Opanetz. Les premiers ouvrages importants destinés à assurer les communications de la garnison de Plevna étaient placés à Gorni-Dubnik, à 19 kilomètres des ponts du Vid, c'est-à-dire à une journée de marche de Plevna. La

position intermédiaire également fortifiée de Dolni-Dubnik, à 8 kilomètres de la rivière, coupait en deux cette distance. De Gorni-Dubnik à Teliche (9 kilomètres), la route de Sophia s'infléchit vers le sud. Teliche était défendu par de très fortes redoutes. A Radomirce, gros village à deux heures (10 kilomètres) de Teliche, une petite garnison, soigneusement installée, gardait le deuxième gîte d'étapes des troupes venant de Plevna. Le troisième était placé à Iablonica, 27 kilomètres plus loin. De ce point, il fallait encore parcourir 35 kilomètres pour arriver à Orkanié, magnifique position bien couverte, au pied de la chaîne du Balkan d'Étropol, d'où Chefket pacha, à la tête de puissants renforts expédiait sur Plevna les convois de vivres et de munitions. Sophia est située à 65 kilomètres au sud-ouest d'Orkanié. A Gorni-Dubnik se détachait en droite ligne vers le sud une route traversant le Balkan par Teteven. Les convois expédiés d'Orkanié atteignaient en deux ou trois jours Teliche, et, le lendemain de leur arrivée sur ce point, pouvaient être reçus entre Dolni-Dubnik et les ponts du Vid par la garnison de Plevna, à l'abri du canon de la rive droite.

Un ouvrage turc placé sur la rive gauche à Dolni-Netropol, à 6 kilomètres d'Opanetz, ligne de défense nord de Plevna, gardait le débouché de l'armée d'Osman vers Rahova, le haut Danube et Widdin. Rahova, placée en face de l'embouchure de la rivière roumaine Jiul, était gardée par une faible garnison. Il en était de

même de Vraca, petite ville de la Bulgarie occidentale, située de l'autre côté de l'Isker, à 60 kilomètres à l'est de Teliche. Chacun des points fortifiés de la ligne de communication d'Osman pacha, de Plevna à Orkanié : Dolni-Dubnik, Gorni-Dubnik et Teliche, était défendu, sur des ouvrages admirablement construits, par une garnison de 4,000 hommes avec une demi-batterie. Indépendamment de ces 12,000 soldats à résidence fixe, la route était protégée sur les flancs par de petits détachements irréguliers et de fortes reconnaissances de cavalerie. De Lukovitzé, point également fortifié, où se tenait toujours une garnison, avant-garde de Chefket pacha, Teliche devait être facilement secourue. Dolni-Dubnik, à deux heures des positions de Plevna, ne pouvait être enlevée qu'en livrant bataille à Osman pacha, maître de ses débouchés sur la rive gauche du Vid. Gorni-Dubnik, avec sa grande, sa petite redoute et ses ouvrages secondaires, était plus exposée, mais encore fallait-il masquer Teliche au sud-ouest, et Dolni-Dubnik à l'est, pour entreprendre une attaque que le général Ahmed pacha, commandant de la place, ferait payer cher aux Russes.

Dès que le général Krylof fut investi de sa mission, que devait rendre plus facile la position prise par la 9e division de cavalerie Lochkaref, sur le prolongement de l'aile gauche de l'armée de l'ouest, il fit reconnaître la région comprise entre la route de Sophia et l'Isker, à hauteur de Téliche. Le colonel de Stakel-

berg, à la tête de quatre escadrons, se heurta à des forces importantes le 20 septembre, près de Rakita, à 4 kilomètres de Teliche. Le lendemain, le colonel Tutolmin constata la présence d'environ 5,000 hommes d'infanterie, et 7 ou 800 cavaliers. Le 22 septembre, le général Krylof, averti dans la matinée que des forces s'avançaient de Gorni-Dubnik sur Dolni-Dubnik, prit ses dispositions de combat et essaya de faire coïncider une attaque de flanc contre les Turcs en marche sur Plevna, avec une tentative sur les derrières du détachement, à l'aide de la cavalerie Lochkaref, mais ce mouvement échoua misérablement; le général russe eut même à se défendre contre des forces sorties de Plevna, et ne put que canonner, à grande distance, dans la nuit du 22 au 23, la colonne ottomane qui venait renforcer Osman. Le grand convoi de ravitaillement et de munitions attendu par l'armée de Plevna entra ainsi sans encombre dans la place. Le but principal de la campagne de cavalerie au delà du Vid était manqué. Cependant le général Krylof poursuivit sa mission par une série de reconnaissances dans la région d'entre Vid et Isker. Au nord, un de ses détachements se porta le 25 jusqu'à Rahova, dont il canonna les redoutes; au sud, une autre expédition s'était lancée le 30 jusqu'à Radomircé, au delà de Teliche, dont le pont sur l'un des affluents de l'Isker avait été coupé. Une série de petits combats souvent favorables aux Russes, qui s'emparèrent de quelques convois de farine

même de Vraca, petite ville de la Bulgarie occidentale, située de l'autre côté de l'Isker, à 60 kilomètres à l'est de Teliche. Chacun des points fortifiés de la ligne de communication d'Osman pacha, de Plevna à Orkanié : Dolni-Dubnik, Gorni-Dubnik et Teliche, était défendu, sur des ouvrages admirablement construits, par une garnison de 4,000 hommes avec une demi-batterie. Indépendamment de ces 12,000 soldats à résidence fixe, la route était protégée sur les flancs par de petits détachements irréguliers et de fortes reconnaissances de cavalerie. De Lukovitzé, point également fortifié, où se tenait toujours une garnison, avant-garde de Chefket pacha, Teliche devait être facilement secourue. Dolni-Dubnik, à deux heures des positions de Plevna, ne pouvait être enlevée qu'en livrant bataille à Osman pacha, maître de ses débouchés sur la rive gauche du Vid. Gorni-Dubnik, avec sa grande, sa petite redoute et ses ouvrages secondaires, était plus exposée, mais encore fallait-il masquer Teliche au sud-ouest, et Dolni-Dubnik à l'est, pour entreprendre une attaque que le général Ahmed pacha, commandant de la place, ferait payer cher aux Russes.

Dès que le général Krylof fut investi de sa mission, que devait rendre plus facile la position prise par la 9e division de cavalerie Lochkaref, sur le prolongement de l'aile gauche de l'armée de l'ouest, il fit reconnaître la région comprise entre la route de Sophia et l'Isker, à hauteur de Téliche. Le colonel de Stakel-

berg, à la tête de quatre escadrons, se heurta à des forces importantes le 20 septembre, près de Rakita, à 4 kilomètres de Teliche. Le lendemain, le colonel Tutolmin constata la présence d'environ 5,000 hommes d'infanterie, et 7 ou 800 cavaliers. Le 22 septembre, le général Krylof, averti dans la matinée que des forces s'avançaient de Gorni-Dubnik sur Dolni-Dubnik, prit ses dispositions de combat et essaya de faire coïncider une attaque de flanc contre les Turcs en marche sur Plevna, avec une tentative sur les derrières du détachement, à l'aide de la cavalerie Lochkaref, mais ce mouvement échoua misérablement; le général russe eut même à se défendre contre des forces sorties de Plevna, et ne put que canonner, à grande distance, dans la nuit du 22 au 23, la colonne ottomane qui venait renforcer Osman. Le grand convoi de ravitaillement et de munitions attendu par l'armée de Plevna entra ainsi sans encombre dans la place. Le but principal de la campagne de cavalerie au delà du Vid était manqué. Cependant le général Krylof poursuivit sa mission par une série de reconnaissances dans la région d'entre Vid et Isker. Au nord, un de ses détachements se porta le 25 jusqu'à Rahova, dont il canonna les redoutes; au sud, une autre expédition s'était lancée le 30 jusqu'à Radomircé, au delà de Teliche, dont le pont sur l'un des affluents de l'Isker avait été coupé. Une série de petits combats souvent favorables aux Russes, qui s'emparèrent de quelques convois de farine

et d'une certaine quantité de bœufs et de moutons, furent livrés jusqu'au milieu d'octobre par la cavalerie du corps Krylof; mais cette campagne décousue, conduite sans vue d'ensemble, échoua complètement en ce sens que Plevna et Orkanié restèrent en communication. En effet, Chefket pacha avait réussi à faire pénétrer dans la place un autre convoi plus important encore que le premier. Il le conduisit lui-même à la tête de la majeure partie de ses forces et conféra avec le commandant en chef sur la conduite à tenir dans les deux hypothèses d'une tentative d'investissement avortée ou de la réussite des projets des Russes, dont les formidables renforts venaient d'entrer en scène.

L'état-major disposait maintenant de toutes ces ressources : trois divisions de la garde, deux divisions de grenadiers et la brigade de chasseurs impériaux. Il résolut de mettre à exécution, coûte que coûte, le plan d'investissement du général Totleben. On confia le commandement en chef des brigades de cavalerie de l'armée de l'ouest, au brave général Gourko, dont nous avons déjà vu l'activité se déployer sur un autre terrain. Cet homme de guerre n'eut pas de peine à reconnaître que la ligne d'étapes des Turcs, encore renforcée depuis les tentatives malheureuses du général Krylof, ne serait coupée qu'avec de l'infanterie. Le grand-duc se décida bientôt à donner une division, puis deux, enfin le commandement en chef de la garde et de la

cavalerie, au général Gourko. Celui-ci, dès qu'il eut carte blanche, se hâta d'organiser une attaque décisive contre la position de Gorni-Dubnik, qui, selon l'expression employée par le général en chef lui-même, « constituait un des chaînons de la longue ligne d'ouvrages qui protégeaient les communications de l'armée de Plevna. » Les deux redoutes des Turcs, défendues très loin en avant des fossés, par des logements de tirailleurs, étaient occupées par une garnison d'environ 4,000 hommes avec 4 pièces Krupp, sous le commandement d'Ahmed pacha, général de division. Les ouvrages de Teliche et de Dolni-Dubnik formaient les deux annexes de ce commandement.

Le général Gourko désigna, pour l'attaque directe de la position, 16 bataillons de la 2e division de la garde, 4 bataillons des chasseurs impériaux, 2 escadrons de l'escorte de l'empereur, et 6 sotnias de Cosaques, soit 20 bataillons, 6 escadrons et 48 pièces, aidés dans leur entreprise par 2 régiments de Cosaques, un de *calarassi* roumains et 6 pièces, fermant la retraite à l'ennemi vers l'ouest. Plus de 20,000 hommes allaient donner l'assaut aux deux redoutes complètement cernées, en trois colonnes : par le sud, le nord et l'est, après une préparation d'artillerie de 54 pièces de divers calibres, contre 4 canons Krupp. Il fallait empêcher soit Chefket pacha, soit Osman, d'accourir au secours d'Ahmed; 12 bataillons, 11 escadrons et 44 pièces furent dirigés contre la position de Dolni-

Dubnik face à Plevna ; 4 bataillons de chasseurs, 16 escadrons et 10 pièces, reçurent l'ordre d'attaquer Teliche. L'ensemble, en y comprenant la brigade de Cosaques, s'élevait à 32,000 fantassins, 8,000 cavaliers et 150 pièces de canon. Les Turcs disposaient entre Dolni-Dubnik, Gorni-Dubnik et Teliche de 12,000 hommes, avec 14 pièces.

A neuf heures et demie du matin, le 24 octobre, l'artillerie ouvrit un feu concentrique de 54 pièces sur les deux redoutes de Gorni-Dubnik, après que les trois colonnes d'assaut eurent pris leurs positions. La petite redoute de l'est fut enlevée par le colonel Loubovitsky, à la suite d'un combat des plus sanglants, un peu après onze heures. Cet avantage qui ne put être complété, l'attaque contre la grande redoute ayant échoué, fut cause que l'artillerie russe se vit contrainte de cesser son feu afin de ne pas causer des pertes aux Moscovites occupant la petite redoute. Elle dût prendre de nouvelles positions pour continuer ensuite à accabler d'une véritable pluie d'obus la grande redoute. Cependant, tous les assauts furent repoussés par les Turcs. Les Russes avaient subi de fortes pertes. A deux heures, le général Gourko venait de recevoir l'avis que la colonne envoyée contre Teliche s'était mise en retraite après avoir essuyé un échec complet. Il était exposé à une offensive des Turcs de Teliche, pour dégager Ahmed. Cependant, il ne songea pas à abandonner la partie. Il organisa 4 colonnes d'assaut, et leur donna l'ordre de se lancer

à la fois contre les quatre faces de la redoute. Plus de quinze mille hommes se ruèrent contre les Turcs réduits à moins de trois mille. Toutes les attaques s'étant produites successivement, par un défaut d'entente, échouèrent. Aucune des colonnes ne put atteindre la redoute. Les officiers turcs montés sur les parapets guidaient le tir de leurs hommes. Ce tir s'effectuait avec une si parfaite justesse que jamais détachement cerné n'infligea de pareilles pertes à l'ennemi. La garde russe, dont une partie venait d'être repoussée à Teliche, allait-elle donc battre en retraite devant 3,000 Turcs soumis depuis sept heures, dans un espace restreint, au tir de 54 pièces de canon? Un nouvel assaut était toutefois impossible, tant les forces moscovites étaient épuisées. Ahmed pacha avait gagné par son énergie les quelques heures qui jusqu'à la tombée de la nuit pouvaient permettre à son lieutenant, vainqueur à Teliche, de le secourir.

« Après cette série d'attaques qui se terminèrent vers trois heures de l'après-midi, dit le général Gourko, les batteries furent obligées de cesser leur tir, parce que nos troupes étaient si rapprochées des redoutes qu'elles auraient pu être atteintes par nos propres projectiles. Ramener les troupes en arrière pour permettre à l'artillerie de canonner la redoute était une opération parfaitement impossible ; elle eût exposé les troupes à des pertes énormes, et un pareil mouvement de retraite eût produit sur elles un effet moral désastreux.

« En conséquence, je me décidai à laisser les troupes sur la position qu'elles occupaient et à attendre ainsi la tombée de la nuit pour commencer une nouvelle attaque. Après avoir pris les dispositions nécessaires, je revins sur la hauteur du village de Gorni-Dubnik, où j'attendis l'arrivée de la nuit. »

Le silence se fit sur le champ de bataille, silence terrible, sépulcral!

La nuit venue, deux bataillons du régiment d'Ismailof arrivèrent en rampant jusqu'au pied de la redoute, et les troupes des quatre faces, se précipitant pêle-mêle, pénétrèrent enfin dans la redoute dont le commandant, incapable d'une plus longue résistance, mit bas les armes. Les Russes s'emparèrent d'un drapeau, de 2,288 hommes dont 53 officiers, et de 4 canons. Ils avaient perdu 3,312 hommes, dont 117 officiers. Trois généraux étaient blessés. Les quatre bataillons de chasseurs de la garde envoyés contre Teliche avec 16 escadrons et 20 pièces, ayant échoué dans leur attaque, avaient essuyé de leur côté une perte de 933 hommes dont 26 officiers. En ajoutant à ces chiffres le nombre de morts et blessés fourni par les détachements qui coopérèrent à la grande démonstration vers Dolni-Dubnik, pour protéger Gourko contre une sortie possible de la garnison de Plevna, on voit que l'armée russe a perdu, le 24 octobre, environ 5,000 hommes.

Quelques bataillons turcs s'étaient montrés près de

Teliche au moment où les Russes décimés battaient en retraite. Unis à la garnison victorieuse de cette place, ils auraient pu, en se portant vers Gorni-Dubnik, sauver Ahmed pacha et conserver pour longtemps encore les communications avec Osman pacha. Nafiz bey, commandant de ces forces, et Hakki pacha, commandant de Teliche, n'osèrent pas tenter l'aventure. Quant à Chefket pacha, il ne se sentait pas de force à reprendre Gorni-Dubnik. Désormais installé sur les communications de l'armée de Plevna, gardé sur son flanc gauche par la 2e division de cavalerie de la garde, le général Gourko allait pousser plus loin ses avantages. Le 28 octobre, il cerna Teliche dont les ouvrages étaient également composés d'une grande et d'une petite redoute avec logements à grande distance. Après avoir subi pendant trois heures le feu concentrique de 60 pièces de canon, la garnison, découragée par la nouvelle de la prise de Gorni-Dubnik, capitula.

Elle était forte de 2,500 hommes avec 4 pièces de canon. Un assez grand nombre d'hommes isolés s'étaient échappés pendant le bombardement. Chefket pacha n'attendit pas l'attaque des Russes à Radomircé, et battit précipitamment en retraite sur Orkanié et la chaîne du Balkan d'Étropol. Osman pacha avait compris, de son côté, que l'investissement définitif commençait. Il évacua ses positions de la rive gauche du Vid et fit rentrer dans Plevna la petite garnison d'étape de Dolni-Dubnik.

« En conséquence, je me décidai à laisser les troupes sur la position qu'elles occupaient et à attendre ainsi la tombée de la nuit pour commencer une nouvelle attaque. Après avoir pris les dispositions nécessaires, je revins sur la hauteur du village de Gorni-Dubnik, où j'attendis l'arrivée de la nuit. »

Le silence se fit sur le champ de bataille, silence terrible, sépulcral!

La nuit venue, deux bataillons du régiment d'Ismailof arrivèrent en rampant jusqu'au pied de la redoute, et les troupes des quatre faces, se précipitant pêle-mêle, pénétrèrent enfin dans la redoute dont le commandant, incapable d'une plus longue résistance, mit bas les armes. Les Russes s'emparèrent d'un drapeau, de 2,288 hommes dont 53 officiers, et de 4 canons. Ils avaient perdu 3,312 hommes, dont 117 officiers. Trois généraux étaient blessés. Les quatre bataillons de chasseurs de la garde envoyés contre Teliche avec 16 escadrons et 20 pièces, ayant échoué dans leur attaque, avaient essuyé de leur côté une perte de 933 hommes dont 26 officiers. En ajoutant à ces chiffres le nombre de morts et blessés fourni par les détachements qui coopérèrent à la grande démonstration vers Dolni-Dubnik, pour protéger Gourko contre une sortie possible de la garnison de Plevna, on voit que l'armée russe a perdu, le 24 octobre, environ 5,000 hommes.

Quelques bataillons turcs s'étaient montrés près de

Teliche au moment où les Russes décimés battaient en retraite. Unis à la garnison victorieuse de cette place, ils auraient pu, en se portant vers Gorni-Dubnik, sauver Ahmed pacha et conserver pour longtemps encore les communications avec Osman pacha. Nafiz bey, commandant de ces forces, et Hakki pacha, commandant de Teliche, n'osèrent pas tenter l'aventure. Quant à Chefket pacha, il ne se sentait pas de force à reprendre Gorni-Dubnik. Désormais installé sur les communications de l'armée de Plevna, gardé sur son flanc gauche par la 2e division de cavalerie de la garde, le général Gourko allait pousser plus loin ses avantages. Le 28 octobre, il cerna Teliche dont les ouvrages étaient également composés d'une grande et d'une petite redoute avec logements à grande distance. Après avoir subi pendant trois heures le feu concentrique de 60 pièces de canon, la garnison, découragée par la nouvelle de la prise de Gorni-Dubnik, capitula.

Elle était forte de 2,500 hommes avec 4 pièces de canon. Un assez grand nombre d'hommes isolés s'étaient échappés pendant le bombardement. Chefket pacha n'attendit pas l'attaque des Russes à Radomircé, et battit précipitamment en retraite sur Orkanié et la chaîne du Balkan d'Étropol. Osman pacha avait compris, de son côté, que l'investissement définitif commençait. Il évacua ses positions de la rive gauche du Vid et fit rentrer dans Plevna la petite garnison d'étape de Dolni-Dubnik.

Pendant que les Russes s'empressaient d'établir sur la rive gauche du Vid une série d'ouvrages pour compléter à l'ouest la ligne des travaux déjà terminés au nord, à l'est et au sud, des colonnes moscovites se portèrent vers les défilés des Balkans et s'emparèrent, dès le 31 octobre, de la position de Teteben et des 500 hommes de garnison qui occupaient les redoutes. Osikowo et Vraca tombèrent également entre les mains des Russes. Autour de Plevna, le cercle d'investissement s'était rapproché par suite de l'occupation fort bien conduite, le 9 novembre, de la fameuse *Montagne verte*, dont il a été souvent question dans le cours de notre récit. Le général Skobeleff, l'un des généraux qui ont le mieux compris la nécessité d'user des mêmes procédés que l'ennemi, en remuant beaucoup de terre, occupait déjà la *Montagne rousse* et la hauteur en avant de Brestowetz. En menant à l'attaque de la position de la *Montagne verte*, attaque prudente et suffisamment préparée, le 9e bataillon de chasseurs et le régiment de Vladimir, il avait pour but de restreindre la courbe des lignes russes et de toucher d'aussi près que possible les redoutes turques séparées de cette colline par un ravin d'une faible largeur, au fond duquel nous avons vu succomber tant de braves gens dans les journées des 11 et 12 septembre. La position fut conquise à la suite d'une perte de quelques centaines d'hommes, et gardée malgré plusieurs retours offensifs des assié-

gés, grâce à une très savante utilisation du terrain.

La ligne d'investissement, complétée par les travaux dont Totleben avait pris l'initiative, comprenait, au sud, entre le Vid et le ravin de la Tutchenitsa : 1° une série d'ouvrages de première ligne demi-fermés et de tranchées d'infanterie à 1,500 mètres des ouvrages turcs de Blasivas (deux fortes redoutes reliées) et une seconde ligne comprenant quatre redoutes avec une simple ouverture à la gorge, au-dessous de Tyrnen; 2° une ligne de tranchées appuyées à droite, au village de Krischin, et situées à 1,000 mètres des quatre redoutes sud-ouest de Plevna. Elle était protégée par deux gros ouvrages à 400 mètres en arrière; 3° un ouvrage au nord de Brestowetz et plusieurs lignes de tranchées protégées par quatre redoutes sur la *Montagne verte* et le versant du ravin de la Tutchenitsa. Les tranchées turques étaient sur ce point à 200 mètres des abris russes. Entre la Tutchenitsa et la route Plevna-Routschouk au sud-est, une forte redoute au nord-ouest de Radischevo et des tranchées protégées par un grand nombre de batteries épaulées enserraient les puissantes défenses turques à une distance moyenne de 1,300 mètres au nord de la route Plevna-Routschouk. Des tranchées armées gardaient en englobant le village de Grivitza, la vallée de ce nom et rejoignaient la redoute turque conquise le 11 septembre au soir par les Russo-Roumains, et les tranchées à la sape touchant la deuxième redoute dé-

couverte si singulièrement le même jour. Les batteries installées en avant de Grivitza n'étaient qu'à 4,600 mètres de la ville de Plevna. Les ouvrages russes ou plutôt roumains, puisque cette partie de la ligne était occupée par les troupes de la principauté, plus patientes et tout aussi vaillantes que les troupes russes, contournaient ensuite la crête, sur laquelle était établi un camp turc, à 1,500 mètres de distance, par une ligne de tranchées avec emplacements pour batteries et ouvrages de seconde ligne à grande distance vers Verbitza. Cinq batteries contrebattaient à 2,100 mètres la redoute turque en arrière de Bukova. Deux rangs d'épaulements, dont le plus rapproché était placé à moins de 500 mètres au nord des ouvrages turcs d'Opanetz, complétaient l'investissement sur la rive droite du Vid. Sur la rive gauche, la série des ouvrages partant de Dolni-Netropol se divisait également en deux lignes, dont la première, composée surtout d'épaulements, commandait le débouché des ponts du Vid à 3,200 mètres environ, et la seconde, garnie de puissantes redoutes, contournait les positions ottomanes de l'ouest, à une distance variant de 3,500 à 5,000 mètres.

Au moment même où les Russes resserraient leurs lignes, les Roumains, sous les ordres du colonel Slaniceano (6 bataillons, 10 escadrons et 22 canons), s'emparèrent de la redoute de Vadin, à 14 kilomètres à l'ouest de l'embouchure de l'Isker, le 31 octobre, et,

le 21 novembre, de la petite place de Rahova, 25 kilomètres plus à l'est. La garnison avait subi de fortes pertes et battu en retraite, en traversant l'Ogustul avec beaucoup de peine. Cette opération, bien menée, faisait le plus grand honneur au général roumain et à ses jeunes troupes.

Osman pacha n'avait pas cependant perdu courage, et sa réponse au grand-duc Nicolas, lui proposant une capitulation honorable, réponse qui, pour l'honneur des armées turques, sera éternellement citée, prouvait qu'il ferait son devoir, tout son devoir, jusqu'au bout. Le commandant en chef des armées russes de Bulgarie lui avait écrit, le 12 novembre :

« Monsieur le maréchal, à la suite de la résistance énergique que j'ai rencontrée de la part de l'armée placée sous votre commandement, j'ai dû prendre les dispositions nécessaires pour cerner complètement Plevna, et vous mettre dans l'impossibilité d'être secouru. A cet effet, la garde impériale, sous les ordres du général Gourko, s'est emparée de vive force des positions du Gorni-Dubnik le 12; trois jours après, les fortifications de Teliche et la garnison qui les défendait ont été forcées de se rendre. Dolni-Dubnik a été évacué ensuite par vos soldats, et mes troupes ont occupé successivement Teteben, Osikowo et Vraca.

« Comme, dans cette situation, toute résistance ultérieure de votre part ne pourrait occasionner qu'une effusion de sang inutile, j'ai cru qu'il était de mon

devoir, du devoir de l'humanité, de communiquer à Votre Excellence ces informations et ces considérations.

« J'aime à espérer, monsieur le maréchal, que vous apprécierez les motifs qui m'ont dicté la présente démarche, et je me fais un plaisir de vous assurer que je saurai toujours honorer dans votre personne, comme dans le personnel des braves troupes placées sous votre commandement, des guerriers dignes d'estime et de considération. — NICOLAS. »

Voici la mâle réponse d'Osman pacha, datée du 13 novembre :

« Altesse, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, en date du 31 octobre, et dans laquelle vous m'annoncez « qu'à la suite de la « résistance énergique que vous avez rencontrée de la « part de l'armée placée sous mon commandement, « vous avez dû prendre les dispositions nécessaires « pour cerner Plevna et mettre cette ville dans l'im- « possibilité d'être secourue. »

« Quoique je partage les sentiments d'humanité que Votre Altesse a bien voulu exprimer et que je lui sache gré de la démarche qu'elle a bien voulu faire dans le but d'éviter l'effusion du sang; quelles que soient d'ailleurs les dispositions qui aient pu être prises pour investir Plevna, je ne saurais m'arrêter un seul instant à l'idée de faire mettre bas les armes à mes vaillants soldats.

« Si la garde impériale, sous les ordres du général Gourko, s'est emparée de Gorni-Dubnik, de Teliche, et si le général chargé de la défense de cette dernière place s'est rendu, il ne s'ensuit pas que je doive juger, comme Votre Altesse, la situation de Plevna critique. Dans tous les cas, je ne saurais faillir aux devoirs que m'impose mon commandement, et nous sommes disposés, ma brave armée et moi, à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour l'honneur de notre patrie et la défense de ses droits. Veuillez agréer, Altesse, l'expression de ma haute considération. — OSMAN. »

Il était à prévoir qu'un général en chef de ce caractère, commandant encore à plus de 40,000 hommes, tenterait, avant de consommer ses derniers approvisionnements, de forcer le cercle de fer dont il était entouré et de livrer bataille sur un des points de la ligne d'investissement, malgré son énorme infériorité numérique. Il avait essayé, en ménageant d'une façon visible ses projectiles d'artillerie, de faire croire à un épuisement prématuré de ses munitions, pour amener l'adversaire à tenter un nouvel assaut; mais le général russe était inflexible. Voyant que le défenseur de Plevna n'avait qu'un débouché possible, le vallon de la Grivitza jusqu'à son embouchure dans le Vid, les ponts sur cette rivière, dont la garnison turque s'occupait d'augmenter le nombre et les routes de Widdin et d'Orkanié, Totleben avait augmenté de jour en jour l'importance

des travaux de son sixième secteur. Le commandant en chef de l'armée moscovite avait, en effet, divisé le front d'investissement en six secteurs, confiés aux généraux Cernat, de l'armée roumaine, de Krudener, Zotoff, Skobeleff, Kataley et Ganetzky, commandant du corps des grenadiers. Ce dernier, chargé de la défense des positions russes de la rive gauche du Vid, et plus directement menacé par Osman pacha, réunissait sous ses ordres le corps des grenadiers, la 2e division roumaine, la 1re brigade de la 5e division d'infanterie et cinq régiments de cavalerie avec l'artillerie correspondante.

Toutes les dispositions étaient donc prises pour recevoir Osman pacha, quand, à bout de ressources, et désespérant d'être attaqué ou secouru, il se déciderait à lancer toutes ses forces contre les lignes de l'ouest.

CHAPITRE XVIII.

CHUTE DE PLEVNA. — CAMPAGNE DE SULEIMAN.

Lorsque le vaillant défenseur de Plevna, dont la confiance dans la fortune se montrait toujours égale, et qui commandait à des troupes aussi disciplinées que solides, jugea, ses provisions étant épuisées et ses munitions diminuées, que le moment était venu de forcer le cercle d'investissement, il prit ses mesures, non pas, comme on l'a cru ou voulu le faire croire, pour sauver l'honneur en accomplissant un dernier acte d'héroïsme avant de capituler, mais pour réussir dans son entreprise. Sans doute, son objectif, la sortie par l'ouest, était connu d'avance, ce qui constituait une infériorité; mais cette infériorité n'était-elle pas largement compensée par l'obligation pour les Russes de la rive droite du Vid de parcourir des chemins difficiles et de franchir la rivière s'ils voulaient porter secours aux troupes du sixième secteur?

Entouré de ses divisionnaires, Adil pacha, Hassan-Sabri pacha et Emin pacha, et de son chef d'état-major, Tefvik pacha, officiers de la plus haute dis-

tinction, le général turc calcula que, débouchant inopinément des ponts du Vid avec une vingtaine de mille hommes prompts à se déployer sur le terrain favorable de la rive gauche et couverts contre les feux de la première ligne russe par un renflement de terrain jusqu'à 1,600 mètres des ouvrages, il devait s'en emparer. En se servant deux heures après du même débouché, sa réserve, égale en nombre, arriverait sur la ligne conquise, avant les renforts expédiés de la rive droite du Vid par l'état-major russe, et assez à temps pour permettre à l'armée de première ligne de changer promptement son objectif supposé : la route de Sophia, pour l'objectif réel : la route de Widdin.

Le projet était si rationnel qu'il aurait incontestablement réussi, au moins en partie, par la retraite de la majeure partie des forces turques, sans les informations reçues à l'état-major russe de la bouche de quelques déserteurs, ou si Osman, informé de la fuite de ces hommes, avait raccourci, en prévision des nouvelles dispositions du commandement russe, le délai fixé pour l'entrée en action de sa grande réserve. Quoi qu'il en soit, toutes les voitures furent dirigées, dans la nuit du 9 au 10 décembre, sur la rive gauche du Vid. Les troupes turques, munies de provisions et de cartouches, prirent leurs emplacements pendant que Totleben, prévenu dès le matin du jour précédent, faisait passer quelques régiments de renfort et de l'artillerie de l'autre côté de la rivière pour renforcer le général

Ganetzky en cas de besoin. D'autres détachements s'apprêtaient à marcher.

Le 10 décembre, à sept heures et demie du matin, les Turcs, protégés par leur artillerie, placée sur les hauteurs en arrière des têtes de ponts, se déployèrent avec un entrain extrême et attaquèrent sans retard les positions occupées par la 3e division de grenadiers. Des chaînes de tirailleurs suivies de leurs soutiens, entre les intervalles desquels courait l'artillerie légère, et de fortes compagnies en colonne, parcoururent en quarante minutes les trois kilomètres qui les séparaient des ouvrages, sans cesser un instant de tirer. Ils enlevèrent les redoutes et massacrèrent les défenseurs. Six canons tombèrent entre les mains des Turcs. Les troupes russes du centre durent battre en retraite sur les ailes, après avoir perdu deux autres pièces. L'arrivée des renforts russes avant celle des réserves turques changea bientôt la face de la bataille. Prises en flanc et en tête, les troupes qui venaient de conquérir les redoutes eurent bientôt à soutenir une série d'assauts dont l'issue ne pouvait que leur être défavorable. Les grenadiers de la garde parvinrent à reprendre les ouvrages. Les Turcs plièrent et se mirent en retraite lentement d'abord, précipitamment ensuite, quand les nouvelles leur arrivèrent, du côté des ponts du Vid. L'artillerie russe s'était rapprochée et tirait à mitraille sur l'infanterie ennemie débandée.

Dès le matin, un grand nombre de redoutes, no-

tamment celles du sud, avaient été évacuées par les Turcs et occupées par les Russes. Pendant la retraite de l'armée de Plevna, les ouvrages protégeant le vallon de la Grivitza, près de son embouchure, furent enlevés sans grande perte.

Toute résistance était impossible. Osman pacha, blessé, avait fait tout ce que commandaient le devoir et l'honneur; il consentit à se rendre, par l'entremise de Tefvik pacha, son chef d'état-major. Les détails de cette capitulation sont poignants. Le défenseur de Plevna, l'homme qui avait tenu tête à l'armée russe pendant cinq mois, toujours favorisé par la fortune, le général dont la science, la modestie, l'héroïsme venaient d'éclairer d'un rayon si clair et si pur le coucher de la puissance turque, était étendu sur un banc, la jambe enveloppée de bandages, dans une pauvre maison de garde, près du pont du Vid. Ses généraux, parmi lesquels on remarquait le vieil Adil pacha, un robuste vétéran des anciennes guerres, et Tefvik pacha, l'homme des procédés modernes, celui qui, dit-on, dessina les plans de défense de Plevna, se tenaient auprès de leur chef, quand le général russe Stroukoff, puis le général Ganetzky, commandant du secteur, vinrent conférer avec lui de la reddition, qui devait s'opérer sans conditions. « Les jours ne se ressemblent pas, dit Osman à son médecin, après avoir entendu le vœu formulé, au nom du grand-duc Nicolas, par le premier de ces hommes de guerre; les jours ne se res-

semblent pas, les jours se suivent, il n'y en a pas deux de pareils : l'un est heureux, l'autre malheureux. Je me soumets aux désirs du commandant en chef de votre armée. » Au général Ganetzky, qui, l'ayant vivement félicité de sa belle attaque, lui demandait de donner l'ordre à ses troupes de déposer les armes, il resta longtemps sans répondre. Trop ému pour commander à ces braves gens de rendre leurs fusils, il fit signe à Adil pacha de le suppléer dans cette triste circonstance, ôta son sabre et le tendit, sans mot dire, à son interlocuteur. Lorsque le général Skobeleff vint rendre visite à Osman, curieux, lui, le héros russe, de contempler face à face le héros turc, il s'écria : « Pacha, chaque homme est plus ou moins envieux de sa nature. En ma qualité de militaire, je vous envie, parce que vous avez rendu un grand service à votre pays, en nous retenant pendant quatre mois sous les murs de Plevna. » Osman répondit : « Vous êtes jeune, général, mais vous avez déjà fait tant de fois vos preuves, que moi ou mes enfants saluerons un jour en vous un maréchal de l'armée russe. »

Le général Totleben résumait ainsi ses impressions sur Osman : « Son attitude a été pleine de calme et de dignité, tout en ne cessant d'être courtoise. » Quant aux valeureux soldats qui s'étaient aussi bien battus ce jour-là que le 12 septembre, sur la *montagne verte*, ils ne déposèrent leurs armes qu'après que les officiers leur eurent donné l'exemple et que les mollahs les y

eurent exhortés. « Après la capitulation, a dit le commandant de l'armée de l'ouest, l'armée d'Osman, jetant ses fusils, est venue se ranger sous la garde de nos troupes, en groupes silencieux et pleins de dignité. On reconnaissait avec peine dans ces hommes les mêmes soldats qui naguère encore nous opposaient une résistance si opiniâtre. Calmes et résignés, ils semblaient reconnaissants pour la moindre attention dont ils étaient l'objet de notre part. Les officiers turcs étaient unanimes à assurer que l'armée de Plevna était une troupe d'élite et que, du moment où elle avait été obligée de mettre bas les armes, les autres armées du sultan seraient incapables de prolonger la résistance. »

Osman pacha, prisonnier des Russes, fut traité avec la considération et les honneurs que méritait sa superbe attitude. L'armée de Plevna se composait, au moment de la reddition de la place, de 43,500 hommes, officiers compris. Elle traînait à sa suite 77 pièces de canon. Les Russes avaient perdu 1,800 hommes et les Turcs plus de 5,000.

Comme tous les hommes vraiment supérieurs, Osman n'expliquait que par une faute commise la fatale issue de sa sortie générale. En effet, dans la conversation qu'il eut, le 13 décembre, avec le grand-duc Nicolas, il s'exprima sur ce sujet en ces termes : « J'avais laissé sous les murs de la ville 20,000 hommes d'infanterie, en leur donnant l'ordre de n'avancer que deux heures après le commencement du combat.

Si, dans mon ordre du jour, je leur avais ordonné de marcher une heure plus tôt, ils auraient pu me secourir à temps, et il est fort possible qu'avec l'aide de Dieu j'aurais pu passer, vu que, si je ne me trompe, le général Ganetsky croyait que je cherchais à faire une trouée par la route de Sophia. Je me serais jeté sur la route de Widdin, et ma tentative ne se serait pas terminée d'une manière si désastreuse pour moi. »

L'état-major russe, à partir de son échec des 11 et 12 septembre, avait librement disposé de toutes les ressources que lui envoyait la Russie, en faveur de l'armée de l'ouest. Il avait pu préparer en paix l'investissement de Plevna. En effet, dans cette période si critique pour l'empire turc, qui s'écoule entre le 15 septembre et le 10 décembre, les armées ottomanes du quadrilatère et des Balkans n'ont jamais sérieusement menacé les Russes dans la possession des lignes qu'ils avaient conquises. A dater de l'offensive générale du 23 août, qui mit si fort en péril les armées de Radetzki et du czarewitch, les efforts partiels des commandants turcs n'ont plus aucune signification. Il semble que le seul but poursuivi par eux soit de manifester leur présence à quelques kilomètres de la zone des occupations russes. Aucune pensée dirigeante, point de plan d'ensemble, point de tentatives héroïques : on fait la petite guerre, comme si chaque heure écoulée n'apportait pas aux Moscovites des renforts et n'enlevait pas aux Turcs leurs dernières chances.

Par une fatalité persistante, le successeur de Méhémet-Ali dans le commandement de la grande et belle armée du quadrilatère, après l'échec de Cerkovna et la retraite sur les positions du début de la guerre, ne semble pas avoir conscience de l'importance de son nouveau rôle. Suleiman pacha, le hardi soldat du Montenegro, l'homme qui a conduit avec tant d'acharnement et de persistance la guerre dans les Balkans, devient tout à coup, sur la ligne du Lom, un temporisateur. Abd-ul-Kérim, Méhémet, Suleiman, auront successivement occupé ces positions, appuyés sur des forteresses, libres de toutes leurs communications, sans oser aventurer, dans une grande entreprise, la seule armée qui fût réellement maîtresse de ses mouvements. L'inaction de Suleiman pacha était d'autant plus inexplicable, qu'en dehors de ses garnisons il commandait une armée bien organisée, supérieure en nombre à l'armée du czarewitch. Celui-ci, pour garder une ligne très étendue, n'avait en effet, sous ses ordres qu'un peu moins de 90,000 hommes (huit divisions d'infanterie et quatre de cavalerie), commandées par les chefs des XIe, XIIe et XIIIe corps.

La série des escarmouches livrées sur le Lom, particulièrement aux environs de Routschouk, pendant le mois d'octobre et la première partie du mois de novembre, ne fournit aucune indication sur les plans ultérieurs de Suleiman pacha. Il est incontestable cependant qu'une des divisions envoyées devant Plevna

par l'état-major russe, et sans laquelle Gourko n'aurait probablement pas réussi dans son entreprise générale contre Gorni-Dubnik et Teliche, devait rejoindre l'armée du czarewitch. L'inaction de Suleiman pacha a seule permis de détourner ce renfort de sa destination première.

Parmi les combats peu importants engagés sur la ligne du Lom, entre les routes Routschouk-Rasgrad et Routschouk-Biela, combats qui n'eurent lieu qu'à la suite de reconnaissances offensives des Russes ou des Turcs, et dont les résultats tactiques sont peu appréciables, il convient de citer la démonstration générale du 24 octobre. Le czarewitch la dirigea en personne. Inquiets de ne jamais apercevoir, dans les escarmouches journalières, que des forces très inférieures, les Russes se portaient par un mouvement d'ensemble contre la droite de Suleiman, sur un front de plus de quarante kilomètres, du Danube, près de Pirgos, à gauche, au terrain situé entre les deux Loms, d'Ogarcin à Kostanca, à droite. Il était difficile de croire que le général en chef ottoman ne méditait pas quelque entreprise sur les communications des Russes.

La reconnaissance offensive du 24 octobre n'éclaira point le czarewitch. En effet, le gros des forces ennemies ne se montra pas. La droite turque était assez solidement gardée pour laisser supposer que les réserves se tenaient à sa portée. La clef de la position

turque, Kadikieui, entre le Lom et la route de Routschouk, ne fut pas enlevée par les Russes, qui regagnèrent leurs positions du matin, après avoir perdu environ 400 hommes. La famille impériale de Russie allait prendre le deuil. En effet, le prince Serge Maximilianowitch Romanowsky, duc de Leuchtenberg, avait été tué net d'une balle au front, par un tirailleur turc embusqué, au moment où la chaîne russe dont ce jeune homme plein de fougue et d'ardeur s'était un instant approché, venait de cesser le feu, à deux mille mètres des avancées ottomanes. Le prince, très aimé des soldats et qui promettait de devenir un bon et vigoureux général, n'avait que vingt-huit ans.

Le 2 novembre, le colonel Nafiz-bey opère une reconnaissance générale sur Elena, à l'extrême aile droite des Russes. Sabit pacha livre à son tour des combats heureux au centre de la position, le 8 novembre, vers Polomarca, et, le 14, à Solenik, où les avant-postes russes sont très vigoureusement ramenés. Une attaque plus importante devait être dirigée, le 29, par Salim pacha et Dilaver pacha contre la gauche de l'armée du czarewitch, fortifiée le long du Danube de Pirgos à Mecka. Quelques-uns des ouvrages russes furent enlevés par l'infanterie turque. Elle se borna à détruire les casemates et les approvisionnements de l'ennemi. Le village de Pirgos fut incendié. Les Russes avaient perdu plus de trois cents hommes. Cependant, le séraskiérat pressait Suleiman de prendre l'offensive,

et les combats d'avant-postes engagés sur toute la ligne depuis le commencement de novembre, notamment aux deux ailes de l'armée russe, avaient suffisamment éclairé l'état-major turc sur l'importance des concentrations de l'ennemi vers les divers points de la ligne de bataille.

On commence, vers cette époque, à comprendre le plan du commandant en chef. Il s'est décidé à faire quelque chose. Ses reconnaissances sur Elena et Pirgos, aux deux extrémités de la ligne de bataille, sont le point de départ de la nouvelle campagne. Résolu à attirer les forces ennemies sur le Danube, en livrant bataille vers Mecka, sur la ligne Pirgos-Trestenik, Suleiman pacha confia à Assaf pacha le commandement d'un imposant rassemblement de troupes. Il s'agissait, comme le portaient les instructions du général en chef, d'opérer un mouvement *menaçant* sur le camp du czarewitch. Trente bataillons d'infanterie avec cinq batteries opéraient sous les ordres d'Ibrahim pacha; sept bataillons, un régiment de cavalerie et une batterie sous ceux d'Osman bey; six bataillons, deux escadrons et deux batteries restaient en réserve avec Salim pacha.

Les forces russes occupant les positions de Mecka et de Trestenik s'élevaient, soit en première soit en deuxième ligne, à 32 bataillons, 21 escadrons et 120 pièces. Le 26 novembre, l'aile droite ottomane, appuyée au Danube, se porta sur Pirgos et pivota vers Mecka,

pendant que l'aile gauche marchait les villages de [illegible] vers la route Boutschouk-Biela. Une forte colonne turque ayant occupé la hauteur en face de la position de Trestenik, aile droite russe, et le pont de Tchesme, sur la route de Biela, l'armée russe, mal concentrée, fut bientôt tournée sur son flanc droit, coupée de ses communications avec Biela et adossée au Danube sur ses positions menacées, dans l'angle aigu formé par le fleuve et la route Biela-Boutschouk, ligne de bataille des Turcs.

Appuyés à droite à Trestenik, et à gauche à Mecka, villages fortifiés sur lesquels ils avaient été brusquement ramenés en subissant de grandes pertes, les Russes perdirent un instant le second de ces villages. Leur front, d'une étendue de plus de dix kilomètres, se trouvait enfoncé au centre, pendant que la position de Trestenik était attaquée de deux côtés. Après un combat acharné, les Russes de l'aile gauche (régiments du Dniéper et d'Azoff) ayant réussi à reprendre Mecka forcèrent les bataillons ottomans à reculer jusqu'aux hauteurs situées entre ce village et Pirgos. L'aile gauche turque avait complètement tourné Trestenik. La prise de cette clef de la position aurait rendu intenable la ligne de bataille et amené un désastre incalculable. Les Russes se battirent en désespérés et se maintinrent grâce à l'envoi de renforts de la gauche moscovite, dont les bataillons avaient réussi, comme nous l'avons vu, à reprendre Mecka.

Les Turcs se mirent en retraite quand de nouveaux bataillons russes tirés de la réserve entrèrent en scène. Ils laissaient un millier d'hommes sur le champ de bataille. Les pertes des Russes n'étaient pas inférieures à 1,100 tués et blessés. La bataille du 26 novembre, entre Assaf pacha et le XIIe corps russe, prouve que l'armée du quadrilatère, bien manœuvrée et concentrée rapidement sur l'une des ailes russes, pouvait encore forcer les lignes de communication de l'armée du czarewitch, si longues et dont les trois tronçons n'étaient qu'imparfaitement reliés entre eux.

Un autre fait d'armes dont les conséquences auraient été terribles pour les Russes si Suleiman avait su tirer parti de ses avantages, allait prouver leur vulnérabilité au pied même des Balkans. Le 4 décembre, les Turcs attaquèrent Marian, position d'extrême gauche de l'armée des Balkans, à neuf kilomètres à l'est d'Elena. Tirnova n'est séparée de cette première ville que par une étape. Marian était défendue par 10 compagnies (31e régiment d'infanterie), 3 escadrons (13e dragons) et 4 canons sous les ordres du colonel Lermantof. Les brigades Rechib pacha et Moustapha-Remzi bey marchèrent contre le centre et le flanc gauche de la position, soutenus par une batterie de 12 pièces. L'attaque bien conduite, pendant qu'une troisième brigade turque, commandée par Hadji-Hussein pacha, tournait l'ennemi, força les Russes, après une résistance désespérée, à se mettre

en rétraite. Le combat se retablit, grâce à l'arrivée de deux bataillons de renfort avec deux canons; mais, serré sur ses flancs, un instant coupé de ses communications par la cavalerie turque, le détachement fut contraint de se replier sur Elena. Les détachements des positions environnantes se concentrèrent également sur ce point.

Toutes ces forces, ainsi que celles formant la garnison fixe d'Elena, s'installèrent sur les campements fortifiés par deux lignes de tranchées et des épaulements au sommet des hauteurs de gauche et de droite; mais de nouvelles colonnes turques, continuant leur mouvement enveloppant, apparurent sur les montagnes au nord d'Elena, enfilant les défenses et la ligne de retraite des Russes. Les Ottomans pénétrèrent en ville à trois heures, sur les derrières de la position. La retraite des Russes fut désastreuse. Elle s'opéra, sous un feu terrible, vers Iacovitza, où les débris des détachements écrasés se rallièrent et se couvrirent d'abris en terre. Les pertes des Russes s'élevaient à 2,000 hommes, dont 55 officiers. Onze canons, vingt caissons et trois cents prisonniers, dont un colonel, étaient tombés aux mains des Turcs. Les deux principales routes de Tirnova s'ouvraient, sans défense, à Suleiman pacha. « Au delà du défilé de Iacovitza, a dit le prince Sviatopolsk-Mirski, la route était entièrement libre jusqu'à Tirnova. L'ennemi aurait pu y entrer la nuit même. »

Suleiman n'osa pas pousser à fond sur Tirnova. Maître de la route par Bebrova, la résistance des quelques bataillons sans artillerie retranchés à Iacovitza, à 6 kilomètres d'Elena, ne devait pas l'arrêter. Sûr de devancer à Tirnova les renforts que l'état-major russe s'empressait d'y diriger, il avait le devoir, connaissant la position critique d'Osman pacha, de profiter d'un succès aussi complet, aussi inespéré pour maintenir ouverte cette brèche dans la ligne de bataille des Moscovites, en dirigeant à marches forcées sur cette ville les forces disponibles n'ayant pas donné le 4. Il pouvait, avec les deux divisions qu'il avait sous la main, protégées dès lors contre l'attaque directe des troupes du XIe corps (Delingshausen), entreprendre de donner la main à Ahmed-Eyoub pacha, commandant en chef, depuis le 26 novembre, des forces de la passe de Schipka, ou tenter une pointe rapide sur les derrières de l'armée de Plevna.

On remarquera que, si Suleiman, couchant le 4 à Tirnova, avait voulu prendre l'une ou l'autre de ces déterminations, il aurait ou livré bataille dès le 6 vers Gabrova, de concert avec Ahmed-Eyoub, spectateur de cette attaque, aux forces complètement cernées de Radetzki, ou appelé, le 7, par son canon, Osman pacha, en se montrant sur les derrières du IVe corps. Une pareille tentative demandait du sang-froid, de l'audace et de l'esprit de sacrifice; elle donnait beaucoup au hasard; mais n'est-il pas évident que, si les Russes

lignes d'investissement devant Plevna, et de faciliter ainsi la sortie générale d'Osman pacha, elle n'a été conduite ni assez énergiquement, ni assez loin. Il était possible de s'établir à Tirnova, de couper ainsi les communications entre l'armée du czarewitch et celle du général Radetzki, et, attendant, concentré, l'attaque de Delingshausen, de désorganiser complètement l'aile droite de la première, après avoir battu à Elena l'aile gauche de la seconde. Cette opération se produisait, d'ailleurs, beaucoup trop tard et dans une saison qui ne permettait pas d'agir rapidement.

L'armée turque ne poursuivit pas ses avantages, perdit la journée du 5 décembre devant Iakovitza et se laissa reprendre par le général Deligshausen la route de Bebrova. Les Russes avaient concentré des forces importantes à Tirnova. Ils rentrèrent à Elena le 14, les Ottomans ayant regagné leur ancien campement d'Ahmedli, à seize kilomètres à l'est.

Les dispositions prises par Suleiman pour renouveler son attaque contre les positions de Mecka et de Trestenik, entre l'embouchure de la Jantra et Routschouk, dès le 9 décembre, prouvent que le commandant en chef de l'armée du quadrilatère n'avait pas eu l'intention de tenter une action générale vers Elena. Dans l'action qui s'engagea le 12, sur la rive gauche du Lom, après une série de reconnaissances le long de cette rivière, les Turcs montrèrent, en effet, des forces assez considérables. C'est contre la position de Mecka et entre

Par une fatalité persistante, le successeur de Méhémet-Ali dans le commandement de la grande et belle armée du quadrilatère, après l'échec de Cerkovna et la retraite sur les positions du début de la guerre, ne semble pas avoir conscience de l'importance de son nouveau rôle. Suleiman pacha, le hardi soldat du Montenegro, l'homme qui a conduit avec tant d'acharnement et de persistance la guerre dans les Balkans, devient tout à coup, sur la ligne du Lom, un temporisateur. Abd-ul-Kérim, Méhémet, Suleiman, auront successivement occupé ces positions, appuyés sur des forteresses, libres de toutes leurs communications, sans oser aventurer, dans une grande entreprise, la seule armée qui fût réellement maîtresse de ses mouvements. L'inaction de Suleiman pacha était d'autant plus inexplicable, qu'en dehors de ses garnisons il commandait une armée bien organisée, supérieure en nombre à l'armée du czarewitch. Celui-ci, pour garder une ligne très étendue, n'avait en effet, sous ses ordres qu'un peu moins de 90,000 hommes (huit divisions d'infanterie et quatre de cavalerie), commandées par les chefs des XIe, XIIe et XIIIe corps.

La série des escarmouches livrées sur le Lom, particulièrement aux environs de Routschouk, pendant le mois d'octobre et la première partie du mois de novembre, ne fournit aucune indication sur les plans ultérieurs de Suleiman pacha. Il est incontestable cependant qu'une des divisions envoyées devant Plevna

par l'état-major russe, et sans laquelle Gourko n'aurait probablement pas réussi dans son entreprise générale contre Gorni-Dubnik et Teliche, devait rejoindre l'armée du czarewitch. L'inaction de Suleiman pacha a seule permis de détourner ce renfort de sa destination première.

Parmi les combats peu importants engagés sur la ligne du Lom, entre les routes Routschouk-Rasgrad et Routschouk-Biela, combats qui n'eurent lieu qu'à la suite de reconnaissances offensives des Russes ou des Turcs, et dont les résultats tactiques sont peu appréciables, il convient de citer la démonstration générale du 24 octobre. Le czarewitch la dirigea en personne. Inquiets de ne jamais apercevoir, dans les escarmouches journalières, que des forces très inférieures, les Russes se portaient par un mouvement d'ensemble contre la droite de Suleiman, sur un front de plus de quarante kilomètres, du Danube, près de Pirgos, à gauche, au terrain situé entre les deux Loms, d'Ogarcin à Kostanca, à droite. Il était difficile de croire que le général en chef ottoman ne méditait pas quelque entreprise sur les communications des Russes.

La reconnaissance offensive du 24 octobre n'éclaira point le czarewitch. En effet, le gros des forces ennemies ne se montra pas. La droite turque était assez solidement gardée pour laisser supposer que les réserves se tenaient à sa portée. La clef de la position

turque, Kadikieui, entre le Lom et la route de Routschouk, ne fut pas enlevée par les Russes, qui regagnèrent leurs positions du matin, après avoir perdu environ 400 hommes. La famille impériale de Russie allait prendre le deuil. En effet, le prince Serge Maximilianowitch Romanowsky, duc de Leuchtenberg, avait été tué net d'une balle au front, par un tirailleur turc embusqué, au moment où la chaîne russe dont ce jeune homme plein de fougue et d'ardeur s'était un instant approché, venait de cesser le feu, à deux mille mètres des avancées ottomanes. Le prince, très aimé des soldats et qui promettait de devenir un bon et vigoureux général, n'avait que vingt-huit ans.

Le 2 novembre, le colonel Nafiz-bey opère une reconnaissance générale sur Elena, à l'extrême aile droite des Russes. Sabit pacha livre à son tour des combats heureux au centre de la position, le 8 novembre, vers Polomarca, et, le 14, à Solenik, où les avant-postes russes sont très vigoureusement ramenés. Une attaque plus importante devait être dirigée, le 29, par Salim pacha et Dilaver pacha contre la gauche de l'armée du czarewitch, fortifiée le long du Danube de Pirgos à Mecka. Quelques-uns des ouvrages russes furent enlevés par l'infanterie turque. Elle se borna à détruire les casemates et les approvisionnements de l'ennemi. Le village de Pirgos fut incendié. Les Russes avaient perdu plus de trois cents hommes. Cependant, le séraskiérat pressait Suleiman de prendre l'offensive,

et les combats d'avant-postes engagés sur toute la ligne depuis le commencement de novembre, notamment aux deux ailes de l'armée russe, avaient suffisamment éclairé l'état-major turc sur l'importance des concentrations de l'ennemi vers les divers points de la ligne de bataille.

On commence, vers cette époque, à comprendre le plan du commandant en chef. Il s'est décidé à faire quelque chose. Ses reconnaissances sur Elena et Pirgos, aux deux extrémités de la ligne de bataille, sont le point de départ de la nouvelle campagne. Résolu à attirer les forces ennemies sur le Danube, en livrant bataille vers Mecka, sur la ligne Pirgos-Trestenik, Suleiman pacha confia à Assaf pacha le commandement d'un imposant rassemblement de troupes. Il s'agissait, comme le portaient les instructions du général en chef, d'opérer un mouvement *menaçant* sur le camp du czarewitch. Trente bataillons d'infanterie avec cinq batteries opéraient sous les ordres d'Ibrahim pacha; sept bataillons, un régiment de cavalerie et une batterie sous ceux d'Osman bey; six bataillons, deux escadrons et deux batteries restaient en réserve avec Salim pacha.

Les forces russes occupant les positions de Mecka et de Trestenik s'élevaient, soit en première soit en deuxième ligne, à 32 bataillons, 21 escadrons et 120 pièces. Le 26 novembre, l'aile droite ottomane, appuyée au Danube, se porta sur Pirgos et pivota vers Mecka,

pendant que l'aile gauche marchait des villages de Krasna et Jovan-Ciftlik, vers la route Routschouk-Biela. Une forte colonne turque ayant occupé la hauteur en face de la position de Trestenik (aile droite russe) et le han de Tchesmé, sur la route de Biela, l'armée russe, mal concentrée, fut bientôt tournée sur son flanc droit, coupée de ses communications avec Biela et adossée au Danube sur ses positions menacées, dans l'angle aigu formé par le fleuve et la route Biela-Routschouk, ligne de bataille des Turcs.

Appuyés à droite à Trestenik, et à gauche à Mecka, villages fortifiés sur lesquels ils avaient été brusquement ramenés en subissant de grandes pertes, les Russes perdirent un instant le second de ces villages. Leur front, d'une étendue de plus de dix kilomètres, se trouvait enfoncé au centre, pendant que la position de Trestenik était attaquée de deux côtés. Après un combat acharné, les Russes de l'aile gauche (régiments du Dniéper et d'Azoff) ayant réussi à reprendre Mecka forcèrent les bataillons ottomans à reculer jusqu'aux hauteurs situées entre ce village et Pirgos. L'aile gauche turque avait complètement tourné Trestenik. La prise de cette clef de la position aurait rendu intenable la ligne de bataille et amené un désastre incalculable. Les Russes se battirent en désespérés et se maintinrent grâce à l'envoi de renforts de la gauche moscovite, dont les bataillons avaient réussi, comme nous l'avons vu, à reprendre Mecka.

Les Turcs se mirent en retraite quand de nouveaux bataillons russes tirés de la réserve entrèrent en scène. Ils laissaient un millier d'hommes sur le champ de bataille. Les pertes des Russes n'étaient pas inférieures à 1,100 tués et blessés. La bataille du 26 novembre, entre Assaf pacha et le XIIe corps russe, prouve que l'armée du quadrilatère, bien manœuvrée et concentrée rapidement sur l'une des ailes russes, pouvait encore forcer les lignes de communication de l'armée du czarewitch, si longues et dont les trois tronçons n'étaient qu'imparfaitement reliés entre eux.

Un autre fait d'armes dont les conséquences auraient été terribles pour les Russes si Suleiman avait su tirer parti de ses avantages, allait prouver leur vulnérabilité au pied même des Balkans. Le 4 décembre, les Turcs attaquèrent Marian, position d'extrême gauche de l'armée des Balkans, à neuf kilomètres à l'est d'Elena. Tirnova n'est séparée de cette première ville que par une étape. Marian était défendue par 10 compagnies (31e régiment d'infanterie), 3 escadrons (13e dragons) et 4 canons sous les ordres du colonel Lermantof. Les brigades Rechib pacha et Moustapha-Remzi bey marchèrent contre le centre et le flanc gauche de la position, soutenus par une batterie de 12 pièces. L'attaque bien conduite, pendant qu'une troisième brigade turque, commandée par Hadji-Hussein pacha, tournait l'ennemi, força les Russes, après une résistance désespérée, à se mettre

en rétraite. Le combat se retablit, grâce à l'arrivée de deux bataillons de renfort avec deux canons; mais, serré sur ses flancs, un instant coupé de ses communications par la cavalerie turque, le détachement fut contraint de se replier sur Elena. Les détachements des positions environnantes se concentrèrent également sur ce point.

Toutes ces forces, ainsi que celles formant la garnison fixe d'Elena, s'installèrent sur les campements fortifiés par deux lignes de tranchées et des épaulements au sommet des hauteurs de gauche et de droite; mais de nouvelles colonnes turques, continuant leur mouvement enveloppant, apparurent sur les montagnes au nord d'Elena, enfilant les défenses et la ligne de retraite des Russes. Les Ottomans pénétrèrent en ville à trois heures, sur les derrières de la position. La retraite des Russes fut désastreuse. Elle s'opéra, sous un feu terrible, vers Iacovitza, où les débris des détachements écrasés se rallièrent et se couvrirent d'abris en terre. Les pertes des Russes s'élevaient à 2,000 hommes, dont 55 officiers. Onze canons, vingt caissons et trois cents prisonniers, dont un colonel, étaient tombés aux mains des Turcs. Les deux principales routes de Tirnova s'ouvraient, sans défense, à Suleiman pacha. « Au delà du défilé de Iacovitza, a dit le prince Sviatopolsk-Mirski, la route était entièrement libre jusqu'à Tirnova. L'ennemi aurait pu y entrer la nuit même. »

Suleiman n'osa pas pousser à fond sur Tirnova. Maître de la route par Bebrova, la résistance des quelques bataillons sans artillerie retranchés à Iacovitza, à 6 kilomètres d'Elena, ne devait pas l'arrêter. Sûr de devancer à Tirnova les renforts que l'état-major russe s'empressait d'y diriger, il avait le devoir, connaissant la position critique d'Osman pacha, de profiter d'un succès aussi complet, aussi inespéré pour maintenir ouverte cette brèche dans la ligne de bataille des Moscovites, en dirigeant à marches forcées sur cette ville les forces disponibles n'ayant pas donné le 4. Il pouvait, avec les deux divisions qu'il avait sous la main, protégées dès lors contre l'attaque directe des troupes du XIe corps (Delingshausen), entreprendre de donner la main à Ahmed-Eyoub pacha, commandant en chef, depuis le 26 novembre, des forces de la passe de Schipka, ou tenter une pointe rapide sur les derrières de l'armée de Plevna.

On remarquera que, si Suleiman, couchant le 4 à Tirnova, avait voulu prendre l'une ou l'autre de ces déterminations, il aurait ou livré bataille dès le 6 vers Gabrova, de concert avec Ahmed-Eyoub, spectateur de cette attaque, aux forces complètement cernées de Radetzki, ou appelé, le 7, par son canon, Osman pacha, en se montrant sur les derrières du IVe corps. Une pareille tentative demandait du sang-froid, de l'audace et de l'esprit de sacrifice; elle donnait beaucoup au hasard; mais n'est-il pas évident que, si les Russes

avaient été contraints pour faire face, soit dans les Balkans, soit dans la vallée de l'Osma, à un ennemi entreprenant, de dégarnir leur ligne d'investissement sur la rive droite du Vid, le 7 ou le 8 décembre, ils n'auraient pu, le lendemain, renforcer sur la rive gauche de cette rivière les positions dont Osman pacha s'est emparé de haute lutte dans sa tentative de sortie?

De Tirnova aux positions du IVe corps, il n'y avait que soixante-dix kilomètres, en passant par Mradego, et les Russes négligeaient complètement de garder leurs lignes intérieures. Il ne faut pas oublier que l'immense fer à cheval dont la base était formée par le Danube et le sommet par la passe de Schipka, et qui constituait la ligne de défense des Russes, avait plus de trois cents kilomètres de développement. Aucune entreprise n'était du reste possible, surtout en cette saison où les routes de Bulgarie sont des cloaques, si de nouvelles divisions turques ne venaient, dès le 5 ou le 6, prendre à Tirnova la place des forces victorieuses à Elena et résister aux attaques du général Delingshausen.

Sans s'arrêter à des conceptions que l'imagination caresse après coup, et dont les rapprochements de dates, très utiles dans l'histoire des guerres, font souvent les frais, on doit constater que, si la démonstration d'Elena, très brillamment conduite et couronnée d'un succès complet, avait pour but, comme il est permis de le supposer, de mettre suffisamment en péril l'aile gauche des Russes pour les contraindre à dégarnir leurs

lignes d'investissement devant Plevna, et de faciliter ainsi la sortie générale d'Osman pacha, elle n'a été conduite ni assez énergiquement, ni assez loin. Il était possible de s'établir à Tirnova, de couper ainsi les communications entre l'armée du czarewitch et celle du général Radetzki, et, attendant, concentré, l'attaque de Delingshausen, de désorganiser complètement l'aile droite de la première, après avoir battu à Elena l'aile gauche de la seconde. Cette opération se produisait, d'ailleurs, beaucoup trop tard et dans une saison qui ne permettait pas d'agir rapidement.

L'armée turque ne poursuivit pas ses avantages, perdit la journée du 5 décembre devant Iakovitza et se laissa reprendre par le général Deligshausen la route de Bebrova. Les Russes avaient concentré des forces importantes à Tirnova. Ils rentrèrent à Elena le 14, les Ottomans ayant regagné leur ancien campement d'Ahmedli, à seize kilomètres à l'est.

Les dispositions prises par Suleiman pour renouveler son attaque contre les positions de Mecka et de Trestenik, entre l'embouchure de la Jantra et Routschouk, dès le 9 décembre, prouvent que le commandant en chef de l'armée du quadrilatère n'avait pas eu l'intention de tenter une action générale vers Elena. Dans l'action qui s'engagea le 12, sur la rive gauche du Lom, après une série de reconnaissances le long de cette rivière, les Turcs montrèrent, en effet, des forces assez considérables. C'est contre la position de Mecka et entre

ce village et celui de Trestenik, sur le terrain où les deux armées s'étaient déjà rencontrées le 26 novembre, que les Turcs prononcèrent leur attaque. Tous leurs efforts pour enlever les redoutes de Mecka ou tourner les Russes par le bord du Danube furent vains, malgré le courage déployé par les soldats des brigades Ibrahim pacha et Salim pacha. La 12e division d'infanterie russe se maintint avec énergie sur ses ouvrages. Quand la 2e brigade de la 33e division fut entrée en scène et que la cavalerie du XIIe corps eut prononcé un mouvement général sur la gauche de l'ennemi, les Turcs commencèrent à plier. Ils abandonnèrent bientôt les positions conquises le matin à l'est de Mecka, et se mirent en retraite. Les Russes avaient perdu 900 hommes, les Turcs près de 1,600.

La seconde bataille de Mecka-Trestenik fut le dernier effort des Turcs sur les communications de leurs adversaires. L'armée, placée successivement sous le commandement d'Abd-ul-Kérim, de Méhémet-Ali et de Suleiman, la grande armée du quadrilatère, dont aucun de ces généraux n'avait su tirer parti, était appelée au sud des Balkans pour essayer, lutte dernière et suprême espoir, de défendre la route d'Andrinople, sous le commandement supérieur de Suleiman, soudainement appelé à jouer cette partie que le Bonaparte de la campagne de France n'aurait peut-être pas gagnée. Les forces restées au nord des Balkans étaient confiées à Fazli pacha. Les places du quadrilatère res-

taient debout, garnies de formidables défenses; mais l'armée de Plevna devenue prisonnière et la route du Balkan occidental libre ou tournée, la résistance des armées du Lom et de Schipka était désormais brisée.

Ni Réouf pacha, qui avait pris le commandement de ce dernier rassemblement de troupes, après le départ de Suleiman, ni Ahmed-Eyoub, son successeur, n'avaient pu, avec des forces considérablement réduites, et, pendant la mauvaise saison, attaquer le corps du général Radetzki, parfaitement établi dans de solides retranchements depuis les derniers assauts donnés par les Turcs au fort Saint-Nicolas. Les batteries ottomanes s'étaient bornées, depuis le commencement d'octobre, à canonner les positions russes. Elles dominaient la route par laquelle les garnisons des ouvrages devaient être de temps à autre ravitaillées et en profitaient pour infliger à l'ennemi des pertes peu nombreuses, mais fréquemment répétées. Les états-majors russe et turc immobilisèrent ainsi chacun un corps d'armée, pendant que les destinées de l'empire ottoman se jouaient sur d'autres champs de bataille.

Les opérations secondaires sont de peu d'importance auprès de ces gigantesques convulsions. Il importe cependant de savoir ce qu'était devenue l'armée du général Zimmermann, si maladroitement immobilisée dans la Dobroutcha, par quels exploits nouveaux s'était signalée la petite armée monténégrine, un instant refoulée dans ses montagnes, au début de la

guerre, par Suleiman pacha, et quel rôle entendait jouer la Serbie, désormais convaincue, par la chute de Plevna, de la nécessité de lancer ses bataillons sur la Turquie agonisante.

Le général Zimmermann, après une longue période d'inaction forcée, marquée par des combats de peu d'importance et sans but stratégique ostensible, notamment celui que l'un de ses brigadiers, le général Manzei, avait livré le 27 septembre aux environs de Bazardjik, allait, pendant les événements dont les plaines du sud des Balkans étaient le théâtre, prendre une attitude plus résolue et se porter en avant; mais son intervention ne devait avoir aucune action sur le résultat définitif de la guerre. Après une série d'opérations dans lesquelles la cavalerie joua le principal rôle, ses avant-gardes s'emparèrent de Pravadi[1], au lendemain de la signature de l'armistice turco-russe. Le czarewitch occupait, à la même date, Rasgrad et Osman-Bazar.

Les Monténégrins, après le départ des 49 bataillons de Suleiman, n'étaient plus menacés sur leurs frontières que par une armée peu importante, placée sous le commandement d'Ali-Saïb pacha. Ce général ne disposait ni

1. Pravadi est la septième station du chemin de fer de Routschouk à Varna, à 173 kilomètres de la première de ces places et à 53 de la seconde. C'est l'antique *Marcianopolis* construite près des ramifications nord des Balkans. Le champ de bataille d'Aladin, où les Turcs remportèrent une grande victoire sur le roi Ladislas en 1444, s'étend entre Pravadi et Varna.

des ressources ni de l'effectif nécessaires pour tenter de grandes opérations. Il accepta la guerre de détail que lui firent ces montagnards indomptés, perdit peu à peu les avantages conquis et laissa au prince Nikita le temps nécessaire pour reconstituer ses forces considérablement amoindries. Les Monténégrins, aidés d'un grand nombre d'Herzégoviniens enrôlés dans leurs rangs, reprirent sérieusement la campagne en novembre, et subirent un échec sanglant à Karmossi, sur la route d'Antivari à Scutari d'Albanie; mais ils réussirent, avant la fin du mois, à prendre le petit port de Spizza[1] et à occuper toute la langue de terrain comprise entre la Boiana, la frontière autrichienne, le lac de Scutari et la mer. Antivari tomba à son tour entre leurs mains le 10 janvier, après une résistance désespérée de la garnison turque. Les forces monténégrines menaçaient Scutari quand l'armistice fut signé.

On a vu, au début de la guerre, le prince Milan de Serbie rendre visite à l'empereur Alexandre, aussitôt après son arrivée à Ploiesti, et le premier ministre Ristich, accompagné des colonels Horvatovitch et Letschanine, conférer avec le prince Gortschakoff et le général Ignatieff.

Le jeune souverain auquel l'Europe avait ménagé les bienfaits d'une paix favorable, après la défaite de ses bataillons l'année précédente, dans les plaines de

1. Acquisition autrichienne à la suite du traité de Berlin.

la Morava, s'occupa dès sa rentrée à Belgrade de préparer une nouvelle armée. Il était assez difficile de déclarer la guerre sans s'attirer les justes reproches de la diplomatie. M. Ristich voulait être bien sûr, avant de franchir ce Rubicon, non seulement du résultat de la guerre russo-turque, mais encore de l'inertie raisonnée de l'Europe, quand il s'agirait de régler la question d'Orient. Après la chute de Plevna, il comprit que la Russie serait l'arbitre des destinées de l'empire ottoman. Quatre jours après la défaite d'Osman pacha, connue le 11 décembre à Belgrade, l'envoyé serbe auprès de la Sublime-Porte était rappelé. La note de rupture portait : « la Sublime-Porte travaille à compromettre l'ordre intérieur et la tranquillité de la principauté en prêtant un appui ouvert et en armes aux agissements des conspirateurs du dehors. » Le prince Milan, le même qui chassait à Paratchin en 1876, quand ses généraux se faisaient écraser sur le Timok et dans la vallée de la Morava, échauffait, en même temps, le zèle de son peuple, las de guerre, par une proclamation dans laquelle il annonçait que les Turcs massacraient les Serbes habitant la Turquie. On y lisait cette phrase : « Les peuples n'arrivent jamais en possession de leur vraie liberté autrement qu'au prix de leur sueur, et, s'il le faut, au prix de leur sang. L'on ne commence pas une grande œuvre comme celle que nous entreprîmes l'année dernière pour s'arrêter à mi-chemin. C'eût été une politique pusillanime, un patriotisme insuffisant. »

Soixante-dix mille hommes avaient été mis successivement sur pied par l'incorporation des réserves dans les compagnies actives devenues des bataillons et l'appel des milices. L'armée du Timok, forte de 36 bataillons, 10 escadrons et 12 batteries, fut confiée à Horvatovich, l'auteur du mouvement tournant de l'aile gauche de l'armée de Tchernaieff en 1876. Letschanine, le meilleur des hommes de guerre de la Serbie, eut le commandement de l'armée de la Morava, formée du noyau actif, grossi des réserves, soit un ensemble de 27 bataillons, 8 escadrons et 11 batteries. Le ministre de la guerre de 1876, général Nicolitch, fut placé à la tête de l'armée d'Iavor, face à Novi-Bazar, avec 21 bataillons et 8 batteries. Quant au colonel Alimpitz, il reprit sur la Drina, frontière ouest, le poste qu'il occupait en 1876 et où il ne s'était signalé que par ses attaques infructueuses contre la petite place bosniaque de Bielina. Il avait sous ses ordres 16 bataillons, 4 escadrons et 3 batteries. Dans le réduit serbe de la Schoumadia, un cinquième corps, formé des milices les plus anciennes (36 bataillons), obéissait au colonel Belimarkovitz.

Une des colonnes de l'armée du Timok occupa bientôt Adlie, après avoir passé la frontière près de Veliki-Isvor, et vint observer Widdin. Il y eut même une sorte de conflit entre les Roumains qui assiégeaient alors la place et les Serbes désireux aussi de s'en emparer. Les uns et les autres savaient la paix prochaine

et, confiants dans la maxime diplomatique *uti possidetis*, oubliaient un peu trop le *sic vos non vobis* que les Russes devaient mettre si franchement en pratique à l'égard de leurs alliés.

L'armée de la Morava, aidée par l'aile droite d'Horvatovitch et appuyée sur le corps de la Schoumadia, qui lui servit bientôt de réserve, fournit une campagne brillante contre les Turcs, fort inférieurs en nombre et désorganisés. Mramor, position à huit kilomètres à l'ouest de Nich, déjà occupée en 1876, tomba entre les mains des Serbes le 18 décembre. Les communications de la place turque furent bientôt coupées. Nich ou Nissa est située sur la Nissava, à neuf kilomètres de son confluent avec la Morava bulgare. La citadelle est un hexagone bastionné. Des ouvrages, parmi lesquels le fort Mithat-Pacha, s'élèvent sur les hauteurs voisines qui dominent complètement la ville. Chef-lieu d'un des six sandjaks du vilayet du Danube, Nich est peuplée de 22,000 habitants, dont 6,000 musulmans [1]. De Nich, l'armée de Letschanine marcha sur Prokopolje et Kursumlje, dans la vallée de la Toplica. Ces villes furent conquises pendant que, sur la route de Sophia, Horvatovitch s'emparait d'Ak-Palanka, témoin, en 1876, de la défaite du général autrichien Stratimirovitz. A Pirot, vingt-cinq kilomètres plus loin, petite ville de 7,000 habitants qui n'est plus qu'à trois journées de

1. Elle fait aujourd'hui partie des acquisitions de la Serbie.

marche de Sophia, les Serbes gagnèrent une bataille qui coûta des pertes considérables aux Turcs. L'artillerie des redoutes tomba entre leurs mains. Peu après, ils conquirent les défilés au delà de cette ville et devinrent libres d'opérer vers Sophia leur jonction avec les Russes.

La citadelle de Nich, bloquée depuis vingt jours, se rendit au prince Milan, le 10 janvier, en vertu d'une capitulation signée par les généraux Halil et Reschid pachas d'une part et le colonel Letchanine de l'autre. 150 canons et 20,000 fusils furent livrés aux Serbes. Les colonels Letschanine et Horvatovitch, désormais libres de leurs mouvements, s'empressèrent, en même temps qu'ils se mettaient en communication avec les Russes, d'occuper les anciens pays serbes dans lesquels les Turcs s'étaient encore maintenus après avoir repoussé l'attaque de l'armée d'Iavor, commandée par Nicolitch. L'administration de la principauté prenait possession des districts conquis, quand les Serbes, à la suite de la conclusion de la paix, durent interrompre leur mouvement.

CHAPITRE XIX.

LE PASSAGE DES BALKANS. — CAMPAGNE DE GOURKO.
L'ARMÉE DE SCHIPKA PRISONNIÈRE.

La dernière phase de la guerre russo-turque sur le Danube peut se résumer en ces termes : préparation d'une campagne à entreprendre au sud des Balkans dès que Plevna aura succombé, prise des positions encore défendues par les Turcs au nord du Balkan d'Étropol et passage de cette chaîne occidentale par une armée assez forte pour gagner du terrain de Sophia vers Philippopoli et Andrinople, en ouvrant successivement les passages des grands Balkans aux armées russes encore arrêtées dans les passes par des détachements ottomans. Ceux-ci seraient contraints, à la suite de cette attaque sur leurs derrières, d'abandonner leurs postes de surveillance ou de se laisser cerner et prendre. Dès que l'armée de Gourko, composée des meilleures troupes russes, aura pris ou tourné toutes les lignes de défense des Ottomans dans l'Étropol Balkan, dès qu'elle aura franchi les passes au prix des plus grands sacrifices, dans une saison exceptionnellement froide, après avoir hissé ses canons au sommet

de pics recouverts de trois mètres de neige, dès qu'elle aura pénétré, après avoir laissé sur les sommets glacés des montagnes des milliers de cadavres d'hommes gelés ou morts de fatigue, dans les plaines du sud, elle prendra à revers toutes les positions turques, en suivant le pied des Balkans de l'ouest à l'est, et ouvrira moralement les unes après les autres toutes les portes restées closes jusque-là aux nombreuses divisions massées sur les versants nord. Désormais libres de leurs mouvements, ces divisions se précipiteront comme autant d'avalanches vers les plaines de Roumélie, opérant leur jonction avec les corps déjà maîtres de la campagne, renversant dans leur course, sous le poids du nombre et de la vitesse acquise, les dernières défenses de la Turquie et brisant tous les obstacles militaires ou diplomatiques pour s'arrêter frémissantes aux portes même de Constantinople.

L'indécision était jusqu'ici le vice capital du commandement turc. Dans cette dernière campagne, il y aura désarroi absolu. L'histoire impartiale dira cependant que les dispositions prises par l'état-major russe ont été vicieuses jusqu'au bout. Le principe du fractionnement a persisté, même après les enseignements du début de la campagne. A cette théorie qui ne saurait être défendue, même en invoquant la connaissance longuement acquise de l'inertie de l'adversaire, les Turcs n'ont pas opposé un instant celui de la concentration. Les Ottomans ne savent pas céder du terrain.

Si l'on en excepte Osman, auquel le conseil de guerre de Constantinople n'a pas permis de mettre à profit sa concentration, par ce faux point d'honneur qui consiste à ne pas lâcher ce qu'on tient, aucun pacha n'a su ou voulu masser ses forces quand la dissémination de celles de l'adversaire faisait un devoir d'user continuellement de ce procédé.

Personne ne contestera que les Turcs aient eu l'avantage à la fin du mois d'août. Mais, en laissant de côté la série des hypothèses que nous avons déjà soulevées, ne doit-on pas attirer l'attention sur ce fait unique dans l'histoire des guerres que les armées turques et les défenses organisées en août étaient encore absolument intactes au commencement de décembre. L'armée russe avait investi Plevna, et Gourko s'était porté vers l'ouest; mais que serait-il arrivé si Suleiman, au lieu d'attaquer Elena, dont il s'est si lestement emparé, avec une armée incapable de prendre une offensive sérieuse, avait eu, le 4 décembre au soir, 80,000 hommes réunis à Tirnova? L'armée de Radetzki dans les Balkans, cette armée tant de fois menacée d'une destruction totale et sauvée par des hasards providentiels, n'était-elle pas définitivement perdue? L'armée turque des Balkans ne trouvait-elle pas, après plus de trois mois d'attente et de combats, son débouché? Osman pacha n'attaquait-il pas avec succès la ligne ouest d'investissement de Plevna? Et, dans ce cas, remontant vers le nord au lieu de s'attar-

der sous le feu des positions de Gorni-Dubnik et de Teliche, ne contraignait-il pas Gourko, désormais placé entre lui et Méhémet-Ali, à reculer jusqu'au Vid?

Les mêmes observations sont à noter si l'on aborde la question de la conduite à tenir par les Turcs après la chute de Plevna, la perte d'une grande armée et les succès de Gourko dans l'ouest. La garde de la chaîne des Balkans, à l'exception de la région formant la face sud du quadrilatère, était impossible à partir du 10 décembre. Il n'y avait plus à défendre avec chances de durée, sinon de succès, que la ligne Varna, Schoumla, Jamboli, le cours de la Tundja jusqu'à Andrinople et celui de la Maritsa jusqu'à Dedeagatch. En dehors de cette zone, on aurait pu organiser sur le flanc droit des Russes marchant de Sophia vers Philippopoli et Andrinople un Plevna dans le réduit du Rhodope avec toutes les forces mahométanes restées au sud ou nouvellement levées dans ces provinces.

Ces amputations énergiques ne sont pas dans le tempérament des Turcs. Parmi les raisons qui les poussent à défendre leur sol pied à pied, même quand les nécessités stratégiques exigeraient une prompte retraite, on peut citer en première ligne la volonté de ne pas abandonner à la merci des populations chrétiennes les familles musulmanes et les mosquées. Si le plan dont nous venons de parler n'a pas été mis à exécution, en concentrant à l'aide des voies ferrées sur la ligne de la Tundja et de la Maritsa inférieure les nombreux déta-

chements dont l'ensemble, réuni aux forces de l'ancienne armée du quadrilatère et aux nouvelles levées, aurait constitué une armée considérable, on n'a même pas songé à Constantinople à celui que Napoléon, sur un pareil terrain, n'aurait pas manqué d'adopter, lui qui disait en 1814 dans les plaines de la Champagne : « Je suis plus près de Berlin qu'eux de Paris. » Constantinople est la place ou plutôt la position la plus forte du monde, avec ce facteur en plus que son ravitaillement et ses communications sont toujours assurés. Ses défenses appuyées aux deux mers, protégées sur les flancs par une flotte, pouvaient prendre toute l'extension que des remueurs de terre comme les Turcs auraient su leur donner. La presqu'île de Gallipoli est également imprenable autrement que par mer.

Supposons que 100,000 hommes, redifs et mustatsfiz, appuyés sur une population fanatisée, se soient installés derrière ces défenses et que le reste de l'armée turque ait été jeté dans le quadrilatère, dont aucune des défenses n'était encore entamée et toujours en communication par Varna et la mer Noire avec Constantinople, la guerre ne se serait-elle pas éternisée? Les Russes n'auraient-ils pas eu à garder d'immenses lignes de communication de la Dobroutcha à Sistova en remontant le Danube, de Sistova à Schipka et de Schipka à la mer Noire le long de la chaîne des Balkans, dont les Turcs eussent possédé tous les débouchés sud. L'entreprise du siège de Constantinople était presque im-

possible dans de pareilles conditions. Le général qui aurait commandé 150,000 Turcs, appuyé aux places du quadrilatère, n'eût-il eu sous ses ordres, pour agir, en dehors des détachements nécessaires à la surveillance de ses lignes, que 80,000 hommes, se serait présenté quand il aurait voulu sur un point quelconque du cercle de l'occupation russe avec une supériorité numérique écrasante. L'hiver 1877-1878 aurait coûté des pertes énormes aux Russes, et qui sait ce que leur aurait réservé le printemps? En assiégeant Constantinople, ne forçait-on pas la main à l'Angleterre? On n'envisage même pas ici cette hypothèse : un grand général à la tête de l'armée du quadrilatère. Un fait considérable domine cette guerre. Les militaires devront l'avoir toujours présent à l'esprit. L'état-major russe ne s'est emparé d'aucune des places fortes reliées entre elles sur son flanc gauche.

On a vu que peu après la prise de Gorni-Dubnik et de Teliche, sur la route de Plevna à Sophia, par Orkanié, victoire qui complétait l'investissement de Plevna, les Russes s'étaient emparés de Teteven, au pied du Balkan, à quarante-huit kilomètres au sud de Teliche, sur le flanc gauche de la ligne de communication, et de Vratza, sur la rive gauche de l'Isker, à quarante-deux kilomètres au nord-ouest d'Orkanié. Ces deux positions une fois occupées, aucune entreprise de débloquement de Plevna n'était plus possible. En effet, un corps turc marchant d'Orkanié sur Teliche se serait heurté sur

cette route à des forces considérables retranchées sur des ouvrages, tourné à l'avance sur son flanc gauche par le détachement moscovite de Vratza et sur ses derrières par celui de Teteven. Quand l'évacuation volontaire de Dolni-Dubnik par Osman pacha, l'établissement de la ligne d'investissement de l'ouest, contre laquelle nous avons vu échouer le défenseur de Plevna et l'inertie de Suleiman pacha sur le Lom, eurent convaincu l'état-major russe de la solidité de ses défenses et de l'impossibilité pour Osman de forcer le cercle de fer dont il était entouré et de marcher sur les derrières de l'armée d'avant-garde commandée par le général Gourko, cet homme de guerre fut autorisé à se diriger vers Orkanié.

On voulait ainsi désorganiser au plus tôt l'armée de Sophia, confiée d'abord à Chefket pacha, puis à Méhémet-Ali, et surtout les détachements d'Orkanié, de Pravetz et d'Étropol, positions au nord du Balkan et techniquement fortifiées par le divisionnaire Chakir pacha. En agissant avec promptitude, on empêcherait les Turcs, dont les dernières forces levées entraient en action, de grouper les petites garnisons et de s'installer sur une série d'ouvrages passagers qui pourraient devenir avec le temps de nouveaux Plevna. L'hiver menaçait d'ailleurs d'être fort rigoureux; il importait d'assurer d'avance des débouchés à l'armée, que la chute prochaine de Plevna allait rendre libre.

On tâta d'abord les Turcs, autant pour reconnaître le terrain que pour tromper l'ennemi sur les véritables

intentions de l'état-major. C'est ainsi que, dès le 12 novembre, une colonne forte de 2 bataillons, 2 escadrons et 4 pièces, s'approcha de la position d'Étropol. Cette ville peu importante est située dans les montagnes du même nom, au fond du vallon sauvage du petit Isker. Ses abords dominent un défilé de très difficile accès qui coupe la chaîne du nord au sud, à égale distance de Teteven, point déjà conquis à l'est, et d'Orkanié, concentration turque à l'ouest. Pour se rendre à Étropol, on quitte la route de Sophia à Plevna, près d'Ossikovo. On remonte ensuite pendant dix-huit kilomètres le vallon-défilé du petit Isker. Moustapha pacha occupait Étropol avec 7 bataillons, soit 3,500 hommes; il repoussa l'attaque de la colonne russe qui perdit une cinquantaine d'hommes.

Le général Gourko, après avoir conféré, sous Plevna, avec le grand-duc Nicolas, le prince Charles de Roumanie et le général Totleben, vint prendre en personne la direction des opérations. Il plaça, le 19, son quartier général à Iablonitza. Renonçant pour l'instant à une attaque contre Étropol, car cette ville ne pouvait tomber que par une attaque de flanc, quand les Russes auraient gagné du terrain vers Orkanié, le général résolut d'enlever la position de Pravetz, à douze kilomètres d'Ossikovo, point occupé par l'avant-garde russe. Pravetz, que les Turcs avaient défendu par plusieurs ouvrages ouverts à la gorge, est situé dans l'angle formé par la route d'Orkanié. Celle-ci s'y dirige brus-

quement vers l'ouest, après avoir couru vers le sud, d'Ossikovo à Pravetz. Il y a quatorze kilomètres d'Orkanié à Pravetz et dix de Pravetz à Étropol, par un chemin de montagne. Cette voie atteint le défilé du petit Isker, au nord de cette ville. Ainsi, en partant de l'ouest, Orkanié, Pravetz, Étropol sont les trois assises de défense des passages de la chaîne.

A six kilomètres au nord d'Étropol, un sentier, absolument impraticable à l'artillerie et aux transports, relie le défilé du petit Isker au vallon de la Pravetza. C'est en se portant de front contre la position de Pravetz, par la route d'Ossikovo à Orkanié, et en dirigeant, au prix de sacrifices inouïs, sur les derrières de la position, par le sentier de montagne, les troupes du général Rauch (régiment de Semenowsky, 1er et 2e bataillons de tirailleurs), que Gourko réussit à cerner les Turcs. Ceux-ci, après avoir engagé un combat dans lequel ils perdirent 120 hommes et les Russes 80, parvinrent cependant à gagner Orkanié par les chemins détournés. Les communications entre Orkanié et Étropol, par le nord des Balkans, étaient désormais coupées. Le général de Klodt, avec 6 escadrons de cavalerie, ayant tenté, le 22, une reconnaissance de Vratza, en traversant l'Isker, vers la plaine d'Orkanié, comme diversion à l'attaque de Pravetz, avait été moins heureux. Il s'était fait battre par des mustatsfiz. La cavalerie, cernée, avait été obligée de s'ouvrir un passage, après avoir perdu 200 hommes, dont 6 officiers.

En même temps qu'il s'emparait de Pravetz et prescrivait au général de Klodt sa malheureuse reconnaissance sur Orkanié, le général Gourko ordonnait au général Dandeville de s'emparer d'Étropol. La petite armée dont disposait celui-ci se composait du détachement du prince d'Oldenbourg (5 bataillons, 3 escadrons, 6 canons), d'un second groupe sous ses ordres directs (4 bataillons, 3 escadrons, 1 compagnie de sapeurs), et d'une réserve d'un régiment de cavalerie. Le prince d'Oldenbourg remonta le vallon du petit Isker, et ayant réussi, au prix de laborieux efforts, à hisser deux pièces sur une hauteur, engagea une canonnade avec les Turcs. La colonne Dandeville essaya de prendre vue sur la position par les hauteurs de droite, mais sans y réussir. Le 23, à quatre heures du matin, on s'empara par surprise d'un petit ouvrage, et, le 24, on parvint à placer des pièces, après une nuit de travail, sur une hauteur en arrière d'Étropol.

Mustapha pacha, quoique maître de ses principaux ouvrages et sûr d'y tenir autant qu'il le voudrait contre des forces aussi restreintes, prit peur. Il craignit d'être coupé et fait prisonnier. Ayant opéré sa retraite et livré Étropol aux Russes, il se fit encore enlever, dans la journée du 25, trois canons et un long convoi de munitions. A la suite de ce fait d'armes, le général Gourko pouvait écrire avec raison, dans son rapport du 26 : « Grâce à Dieu, l'entrée des Balkans est ouverte. » Les conséquences de la prise d'Étropol étaient im-

menses. Un chemin de montagne conduit, en effet, d'Étropol à Slatitza, au sud des Balkans, en une journée de marche. Cette ville est en communication directe avec Tatar-Bazardjik et Karlovo. D'autres chemins se dirigent sur la route de Sophia et tournent Orkanié.

La démoralisation était grande parmi les troupes de toute provenance qu'on se hâtait d'envoyer à Méhémet-Ali : bataillons de mustatsfiz, nizams fatigués par cinq mois de campagne, cavalerie circassienne et syriaque, compagnies battues à Pravetz et à Étropol. Cependant le général en chef, excellent organisateur, réussit à faire un tout assez homogène de ces éléments disparates, et, comme les plus mauvais contingents avaient été renvoyés à Sophia, il fut bientôt en mesure de résister à l'assaut général des Russes. Ceux-ci, contraints d'attaquer les positions formidables en arrière d'Orkanié, car ils ne pouvaient, par Étropol et son défilé, se heurter à Slatitza, au sud des Balkans, en laissant Méhémet-Ali maître de la route de Sophia et des débouchés en arrière, allaient en effet rencontrer une puissante résistance et perdre un temps précieux dans une série d'actions assez confuses.

Cette campagne prouve encore une fois la supériorité des Turcs dans une guerre de montagnes dès qu'ils sont bien commandés et suffisamment concentrés. D'Orkanié à l'entrée de la route des hauteurs, il y a quatre kilomètres. De ce point, situé près de Vracesi, la route se dirigeant vers le sud-est, à travers l'Étropol-

Balkan, s'élève pendant seize kilomètres jusqu'au sommet de la passe. L'entrée des montagnes, près d'Orkanié et à Vracesi, était fortifiée, mais les principales défenses s'élevaient sur les montagnes voisines du sommet de la passe, notamment à Arab-Konak. A partir de ce sommet, la route descend dans le vallon de la Komarka, à cinq kilomètres plus loin et se bifurque en deux tronçons courant, après avoir franchi chacun un contre-fort de la chaîne, l'un vers Slatitza, à trente-cinq kilomètres à l'est, l'autre vers Sophia, à quarante-quatre kilomètres à l'ouest.

Tournés d'avance par les sentiers de la montagne partant de Pravetz et d'Étropol, depuis peu au pouvoir des Russes, les ouvrages placés à Vracesi, près de l'entrée de la passe d'Orkanié à la vallée de la Komarka, ne pouvaient être sérieusement défendus. Il n'en était pas de même des redoutes du sommet du col. Un mouvement dirigé sur le flanc droit des Turcs par la colonne du général Dandeville, partie d'Étropol par des chemins de chèvres, au prix de souffrances et de sacrifices sans nombre, pendant que le général Ellis, avec le corps principal, observait l'entrée du défilé, détermina Chakir pacha à abandonner Orkanié, Vracesi et la partie nord du passage pour se concentrer dans les ouvrages de la passe de Baba-Konak. Bientôt le général Dandeville occupa une série de hauteurs reliées aux positions dont le général Ellis s'était emparé, après avoir suivi Chakir pacha dans sa retraite.

Plusieurs batteries furent installées pour contre-battre celles des redoutes turques, admirablement construites et pourvues de réduits. Des combats sanglants, comparables à ceux dont la passe de Schipka avait été le théâtre à la fin du mois d'août, s'engagèrent pendant toute la première moitié de décembre entre les Russes, cherchant à s'emparer des positions ennemies, et les Turcs, essayant de déloger les envahisseurs des sommets sur lesquels ils avaient réussi à établir quelques batteries. Ces actions de guerre échappent à toute analyse. On remarquera seulement que les Russes virent leurs efforts se briser contre la ténacité des troupes de Méhémet-Ali. Dans un de ces engagements qui coûtèrent un millier d'hommes à l'armée moscovite, celui du 3 décembre, ce général eut un cheval tué sous lui. Arrêtés sur la route de Sophia, les Russes essayèrent de déboucher d'Étropol par le défilé de ce nom vers Slatitza, mouvement qui aurait rendu la résistance des Turcs inutile sur la route d'Orkanié. Ils s'emparèrent des débouchés sud de Ktisekieui et de Kirlisa, mais se firent battre complètement le 12 près de Slatitza.

L'occupation des positions précédemment conquises dans le Balkan d'Étropol fut maintenue, malgré l'extrême rigueur de la saison, jusqu'à l'arrivée, le 25 décembre, de trois divisions de renfort détachées de l'armée de l'ouest après la chute de Plevna. A cette date, le général Gourko résolut de traverser les Balkans, en plu-

sieurs colonnes, par les petites passes non gardées, en laissant devant les principales concentrations turques des forces suffisantes pour détourner leur attention d'une entreprise qui, par ce froid terrible et dans ces sentiers couverts de neige et de verglas, pouvait passer pour irréalisable. Le commandant en chef disposait d'un effectif formé par les meilleures troupes de l'armée russe. Il avait, en effet, sous ses ordres, pour tenter le passage du Balkan d'Étropol, un ensemble en action de 56,000 hommes d'infanterie, 6,000 cavaliers et 172 canons. Dans ces chiffres n'étaient pas compris les détachements d'étapes et les colonnes de la rive gauche de l'Isker.

Gourko prit le parti d'immobiliser 37 bataillons et 10 escadrons, avec la plus forte partie de son artillerie, devant les positions turques de la passe de Baba-Konak, de Slatitza et de Lutikovo. Ce dernier village, au nord du Balkan, était encore aux mains des Ottomans. Ceux-ci auraient pu, par le défilé dont il forme la tête, tomber sur les derrières de l'une des colonnes moscovites dans son mouvement tournant vers Sophia, à travers les chemins de montagne. Les 26 bataillons chargés de maintenir les positions russes sur les sommets de la passe de Baba-Konak annuleraient les 25,000 Turcs retranchés en cet endroit depuis la fin de novembre. Le détachement placé à portée de Slatitza et composé de 5 bataillons et de 2 escadrons, retiendrait dans leurs ouvrages

7,000 Ottomans. Quant à la colonne de surveillance de Lutikovo (5 bataillons et 8 escadrons), elle ferait face à 5,000 ennemis.

C'est avec le reste de ses forces, soit environ 32,000 fantassins, 4,000 cavaliers et 64 pièces munies de triples attelages, que le commandant en chef entreprit son mouvement de passage en trois colonnes : la première, forte de 22,000 hommes d'infanterie, 1,800 cavaliers et 44 pièces, sous les ordres du général Kataley; les autres, peu importantes, commandées par les généraux Dandeville et Veliaminoff. Il s'agissait, pour faire passer les Balkans en trois échelons à la grande colonne du général Kataley, de convertir en une route praticable un sentier partant du versant nord de la route d'Orkanié et se dirigeant vers un vallon latéral débouchant au sud. C'est à quoi le génie russe travailla pendant plusieurs jours. Pour franchir la crête séparant les deux vallons, il fallait gravir une pente raide de plus de six kilomètres. La colonne, après avoir exécuté ce tour de force, descendrait sur Niegosevo et atteindrait la route de Sophia, à huit kilomètres en arrière de la principale concentration turque dont elle couperait la ligne de retraite vers l'ouest. Le détachement Veliaminoff décrirait dans les montagnes une courbe plus large et déboucherait trois lieues plus près de Sophia. Le général Dandeville opérerait à l'est, et partant d'Étropol déboucherait à quelques kilomètres de Slatitza.

Les colonnes tournantes ne couraient qu'un risque : être arrêtées par les difficultés matérielles et les tempêtes de neige. Quant aux détachements restés sur leurs positions en présence de forces turques considérables, ils avaient la certitude de se maintenir assez longtemps, en cas d'attaque générale, pour permettre au général Gourko d'achever son hardi mouvement. Le 25 décembre, les troupes se mirent en route. La grande colonne ne se concentra à Tchouriak que le 30 décembre; elle avait mis six jours pour parcourir dix-sept kilomètres. Il avait fallu, en gravissant la montée, atteler une compagnie d'infanterie à chaque pièce. A la descente, on fut contraint d'attacher les canons avec des cordes enroulées autour des troncs d'arbres. Les souffrances des soldats, qui faillirent périr tous dans un coup de chasse-neige le 28 décembre, furent effroyables. « Ce n'est pas ici, a dit le général Gourko, que l'on peut décrire toutes les fatigues, les privations et les dures épreuves que les troupes ont eu à subir pendant ces journées, qui resteront glorieuses pour l'armée russe. Je dirai seulement qu'elles ont été terribles, et que les troupes les ont supportées avec une patience et une fermeté héroïques. »

Le détachement Veliaminoff parvint à franchir le Balkan et se réunit à la colonne principale; mais le corps Dandeville, parti d'Étropol, fut presque enseveli sous une tourmente de neige. Il fut obligé, après cinq jours de supplice, de battre en retraite sur son

point de départ. Il avait laissé derrière lui près de neuf cents hommes gelés[1].

Les troupes russes, concentrées dès lors au sud des Balkans, commencèrent, sans désemparer, leur mouvement d'investissement de la principale concentration ottomane. Les événements se précipitèrent. Battus à Taschkissen, les 30 et 31 décembre, coupés de Sophia, les Turcs de la vallée de la Komarka furent contraints d'abandonner leurs positions de l'Étropol-Balkan. Ils réussirent pourtant à battre en retraite dans la nuit du 1er janvier. L'armée de Chakir pacha avait perdu en tués, blessés et prisonniers plus de 1,500 hommes. Elle se dirigea, le 1er janvier, sur Petricevo, pour essayer de gagner Tatar-Bazardjik et Philippopoli par Ottlukkieui. La brigade Baker pacha[2] soutint vaillamment son rôle d'arrière-garde. Les Turcs parcoururent promptement les quarante kilomètres qui séparaient leurs positions de Petricevo.

Le 2 janvier, le commandant en chef de l'armée de poursuite, le lieutenant général Kataley, et le commandant de la 3e division d'infanterie de la garde, général Philosophof, furent tués dans un combat dont l'issue, favorable aux Russes, força les Turcs à battre en retraite de nuit sur Ottlukkieui, à vingt-deux kilomètres au sud-est de Petricevo. La poursuite des Russes s'ar-

1. Ce chiffre est celui des soldats morts et estropiés par suite de membres gelés.

2. Le colonel anglais Baker.

rêta. Il devenait, en effet, nécessaire d'attendre les résultats du mouvement tenté concurremment, à l'ouest, sur Sofia. L'armée était accablée de fatigue et venait de perdre environ 1,200 hommes par le froid et le feu de l'ennemi. Les 7,000 Turcs postés à Slatitza avaient été également contraints de se mettre en retraite, coupés de Sophia comme l'armée de Chakir pacha, après avoir été attaqués et poursuivis vers Rahmanli par la colonne Dandeville, qui avait enfin réussi à déboucher au sud des Balkans le 2 janvier. Ce détachement ottoman entra, dès le 4, par Arvatalan, en communication avec Chakir pacha, toujours posté à Ottlukkieui.

Une partie de l'armée de Gourko s'était portée à l'ouest sur la route de Sophia. Elle soutint un violent combat, le 1er janvier, à Bougarovo, contre 8,000 Turcs, força le passage de l'Isker le 2, et entra, le 4, dans Sophia, abandonnée par ses défenseurs. Ceux-ci s'étaient mis en retraite sur la route de Radomir, au sud de la ville, espérant ainsi gagner, par Samakov et Bania, les positions occupées par Chakir pacha à Ottlukkieui. Ce noyau, que les 5,000 défenseurs de Lutikovo avaient rallié, était fort d'environ 15,000 hommes. Ainsi, l'ancienne armée turque de Sophia-Orkanié se trouvait, à la date du 5 janvier, divisée en trois tronçons se cherchant vers l'est, tandis que les corps de Gourko occupaient Sophia et les vallées au sud du Balkan d'Étropol et reconnaissaient, par leurs

détachements d'éclaireurs, les routes qu'ils s'apprêtaient à suivre après l'entrée en ligne des autres armées dont le débouché s'effectuait à la même époque avec un égal succès.

Le corps laissé à Lovca sous le commandement du général Kartsoff, après la chute de Plevna (5,000 hommes d'infanterie, 1,200 cavaliers, 24 canons), occupait les positions au nord de la passe de Trojan, dont le débouché était solidement défendu par les Turcs. Les Russes réussirent à tourner les ouvrages et à culbuter la garnison des redoutes. Un fait de guerre plus important allait se produire : la prise du col de Schipka par Radetzki et de l'armée que commandait dans ces défilés presque inexpugnables le successeur d'Ahmed-Eyoub pacha.

Le général russe avait sous ses ordres environ 60,000 hommes. Résolu à s'emparer de la passe pour assurer le débouché de son armée à l'heure opportune, il forma deux colonnes importantes chargées de tourner le col par les deux flancs en franchissant les passes latérales : 1° à gauche, de Travna à Gusovo ; 2° à droite, de Selensdero à Hemedli. Les généraux Skobeleff et Sviatopolsk-Mirski, faisant coïncider leurs mouvements, déboucheraient au sud en même temps et attaqueraient la position à revers. Le premier avait 27 bataillons, 5 escadrons, 6 pièces sous ses ordres, et le second 33 bataillons, 5 escadrons, 22 pièces. Quand l'attaque du sud se serait produite, le général Radetzki

opérerait au nord et de front, contre les redoutes, à la tête de la réserve forte de 20 bataillons.

Les difficultés de passage furent telles que le mouvement commencé le 5 janvier n'aboutit que le 8, par une violente attaque du prince Sviatopolsk-Mirski, le général Skobeleff n'ayant pas encore pu déboucher. Ce combat tourna à l'avantage des Turcs. Le 9, il recommença de bonne heure; mais cette fois le général Skobeleff étant entré en ligne, Radetzki prononça son mouvement de front contre les positions du nord. Les Turcs, cernés, se défendirent en désespérés. Ils se rendirent enfin, mais après avoir fait perdre aux Russes l'énorme chiffre de 5,500 hommes. Bien que le combat eût duré deux jours, l'état-major turc n'avait dirigé aucun renfort sur le point menacé. Plus de 20,000 hommes étaient prisonniers, 93 canons tombaient aux mains des Russes. La grande passe de Schipka, la seule par laquelle on pût faire circuler, en cette saison, la grosse artillerie, était ouverte. Tous les corps de l'armée russe descendaient maintenant au sud vers les plaines de la Roumélie, pour se rencontrer sur la ligne Ieni Zagra-Hermanli-Demotica.

CHAPITRE XX.

PHILIPPOPOLI. — ANDRINOPLE. — SAN-STEFANO.

L'instant décisif était arrivé. De tous les cols des Balkans les corps russes débouchaient. L'état-major préparait ses dernières concentrations, et le grand-duc Nicolas venait de fixer son quartier général, le 12 janvier, à Kasanlik, dans la vallée de la Tundja. A Constantinople, les efforts pour une résistance suprême ne se ralentissaient pas. Le moral des troupes ottomanes des dernières levées n'était pas atteint. L'étranger, surpris, pouvait voir, à la fin de décembre, les recrues traverser Constantinople en chantant pour se rendre à leurs casernes. Mahmoud-Damat pacha, beau-frère du sultan, considéré comme l'auteur du refus fait à Osman pacha de le laisser battre en retraite sur Orkanié, venait de donner sa démission des fonctions de ministre et de grand maître de l'artillerie. Mais les événements ne s'en précipitaient pas moins avec la plus foudroyante rapidité, et le jour n'était pas éloigné où toute défense allait devenir impossible.

Le général Gourko avait occupé Sophia le 4 jan-

vier, rayonnant par sa cavalerie dans toutes les directions, pendant qu'à la même date la colonne qui avait poursuivi Chakir pacha en retraite, se concentrait à Petricevo. L'armée russe face au sud et à la chaîne des monts Rhodope, se développait ainsi sur un front de soixante-dix kilomètres, et occupait les débouchés des routes de Slatitza à Rahmanli vers l'est, de Petricevo à Tatar-Bazardjik par Ottlukkieui vers le sud-est, de Sophia à Tatar-Bazardjik par Ichtiman, dans la même direction, et de Sophia à Radomir, vers le sud. Son aile gauche, placée à Slatitza, se trouvait à cent kilomètres au nord-ouest de Philippopoli; mais son aile droite, dans ses positions autour de Sophia, en était éloignée de près de cent quatre-vingts kilomètres. Il s'agissait, après quelques heures de repos et malgré les rigueurs de la saison, de faire converger vers l'est : 1° la droite, par un arc de cercle de plus de trente lieues de développement; 2° le centre, plus rapproché de quarante kilomètres de l'objectif prévu. On formerait ainsi l'armée face à l'est sur la ligne Rahmanli, Ottlukkieui, Tatar-Bazardjik, pour la concentrer ensuite, par un mouvement rapide de la gauche à la droite, afin d'attaquer en force et de prendre Philippopoli. En procédant sans retard, la droite et le centre avaient de fortes chances de couper de la ligne de concentration préparée par Chakir pacha les 15,000 Turcs de l'armée de Sophia, en pleine retraite vers le front Ottlukkieui, Tatar-Bazardjik.

Les ordres de mouvement donnés, les colonnes se mirent en route. Celle de droite, forte de 9,000 hommes, sous le commandement du général Veliaminoff, rencontra, dès le 8 janvier, à Tchoumourli et à Novoselo, au nord de Samakov, l'arrière-garde de l'armée de Sophia. Le combat se renouvela le lendemain. Dans la nuit du 10 au 11, les Turcs évacuèrent leurs positions. Les Russes se mettant à leur poursuite quelques heures plus tard, atteignirent, le 12, Bani, sans pouvoir les rejoindre. Le 13, après une marche exceptionnellement pénible par les chemins les plus difficiles, ils campèrent à Simcina, qui n'est plus qu'à vingt-cinq kilomètres de Tatar-Bazardjik, dans la vallée de la Maritsa. La colonne Veliaminoff avait accompli, avec le minimum du délai prescrit, son rôle d'aile marchante, mais sans réussir à empêcher la concentration des Turcs.

Le centre de l'armée de Gourko, commandé par le général Schouvaloff (22,000 hommes), s'engagea sur la route Sophia, Ichtiman, Voitrenova, pour atteindre à son tour la vallée de la Maritsa, à l'ouest de Tatar-Bazardjik. Il avait moins de chemin à parcourir, mais sa route était plus difficile. Il traversa successivement Ichtiman et le col des Portes de fer sans coup férir, et, fidèle au rendez-vous, arriva le 13 à Voitrenova, en communication par son flanc droit avec la colonne Veliaminoff, campée le soir du même jour à Simcina. Il n'y a que neuf kilomètres de distance entre ces

deux points. Les Turcs avaient su échapper au général Schouvaloff comme à son collègue de l'aile droite.

En même temps que ces deux généraux convergeaient vers l'est, en direction de Tatar-Bazardjik et de Philippopoli, la gauche reliée au centre par une colonne de 4,000 hommes, sous le commandement du général Schildner-Schuldner, se concentrait sur sa droite et marchait du nord au sud vers la vallée de la Maritsa, menaçant par son flanc gauche la retraite des défenseurs de la passe de Trojan et s'emparant successivement d'Ottlukkieui, abandonné par les Turcs, et des anciennes positions de Chakir pacha, maintenant établi aux environs de Tatar-Bazardjik. Cette gauche de l'armée de Gourko, forte de 18,000 hommes et de 56 canons, sous le commandement du général de Krudener, atteignit également, le 13, une série de positions situées à dix kilomètres au nord de Tatar-Bazardjik. Le corps de cavalerie du général de Klodt (5,000 hommes et 20 canons) déboucha le jour même dans la vallée de la Maritsa. L'armée du général Gourko, présentant un effectif de 58,000 hommes, avait accompli son mouvement. Elle était concentrée face à l'est sur la route de Philippopoli. Une faible garnison avait été laissée dans Sophia.

C'est sur ces positions que le général Gourko reçut communication, le 14 janvier, des ordres généraux lancés de son quartier général de Kasanlik par le général

en chef. Il n'est pas inutile, comme rapprochement de date, de rappeler que, dès le 9 janvier, le grand-duc Nicolas, alors à Lovca, avait été informé que Méhémet-Ali était muni de pleins pouvoirs pour la conclusion d'un armistice. Le 14, quand partaient les instructions du commandant de l'armée du Danube, Server et Namyk pachas venaient d'être désignés, à Constantinople, comme plénipotentiaires.

Dans la grande armée d'invasion de la Roumélie, le général Gourko occupait la droite. On lui prescrivait de marcher sur Philippopoli, et de cette ville sur Haskieui, puis sur Demotika. Il y a trois journées de marche de Philippopoli à Haskieui, et sept d'Haskieui à Demotika. Il fallait suivre les routes du sud parallèles aux lignes de chemins de fer de Philippopoli à Andrinople, et de cette dernière ville à la baie de Dedeagatch. La seconde de ces lignes, perpendiculaire à la première, dessert, en effet, toute la vallée de la basse Maritsa, jusqu'à son embouchure. Demotika, l'antique Didymonteichos [1], est située à cinquante kilomètres au sud d'Andrinople et à quatorze kilomètres également au sud de Koulleli-Bourgas, bifurcation de la ligne de Constantinople. La route de terre d'Andrinople à la capitale ottomane passe par Lulé-Bourgas (quatre-vingts kilomètres), Tchourla (cent

1. « On reconnaît à Demotika, a écrit M. Albert Dumont, dans son *Voyage archéologique*, les traces d'une enceinte pélasgique sur l'acropole, à la base d'une tour byzantine. »

trente), Silivri (cent soixante-douze) avant d'atteindre Constantinople (deux cent trente-cinq).

A Tchourlu se détache une route vers le sud-ouest qui, par Rodosto, sur la mer de Marmara, conduit à Gallipoli, à l'extrémité nord-est du détroit des Dardanelles. De Silivri, sur la mer de Marmara, au cap Kaliendzik, sur la mer Noire, il n'y a qu'une douzaine de lieues.

Le corps russe le plus voisin de Gourko, sur son flanc gauche, était la petite armée avec laquelle le général Kartsof avait franchi la passe de Trojan. Sa cavalerie reçut l'ordre de rejoindre l'aile droite vers Philippopoli, pendant que l'infanterie, en communication avec l'armée du centre, gagnerait la route de Philippopoli à Andrinople par Chirpan.

L'armée du centre (Skobeleff et Ganetzky) marcherait directement du nord au sud-est, de Schipka-Kasanlik sur Andrinople, par Eski-Zagra, Ieni-Zagra et Hermanli. L'armée de gauche (Radetzky) partirait également de Schipka vers l'est pour toucher à Iamboli et descendre sur Andrinople par la basse vallée de la Tundja.

Un corps indépendant, sous le général Dellingshausen, déboucherait par la passe Elena-Tvardica et se lancerait rapidement à l'est, en suivant le pied des Balkans, pour ouvrir à l'armée de Zimmermann, s'avançant de la Dobroutcha vers Pravadi, les passages de la chaîne. Il ne s'arrêterait qu'à Bourgas, sur la mer Noire.

L'armée de Gourko, réunie aux environs de Tatar-Bazardjik, entreprit, le 14, par un mouvement général sur les faces nord, ouest et sud de la position, de disperser les détachements turcs concentrés. Ceux-ci évacuèrent la ville, bien que la cavalerie de Gourko menaçât les lignes de retraite à l'est, sur la route d'Andrinople. Ils se retirèrent vers les hauteurs de la rive droite de la Maritsa, au sud de Philippopoli, par les chemins qui contournent les montagnes et la voie du chemin de fer. L'arrière-garde ottomane, favorisée par le terrain et les difficultés qu'éprouvaient les Russes pour traverser à gué la Maritsa, qui charriait des glaçons, protégea le défilé du gros de la colonne. Les bataillons turcs s'installèrent, adossés aux montagnes, sur un terrain bien choisi, dans l'angle formé par le confluent de la Maritsa et de la Stara. La ligne de leurs défenses passait par Karatair, Kadikieui et Dermen, à onze kilomètres à l'ouest de Philippopoli. Le 15, au matin, les Russes traversèrent, près d'Airanli, le gué de la Maritsa et s'emparèrent de ce village. Le général Schouvaloff, franchissant à son tour la Stara, s'empara de Karatair. Malgré ce succès, la gauche de Gourko, qui attaquait Philippopoli par la route du nord, ne réussit pas à occuper la ville, le pont de la Maritsa ayant été détruit, et les Turcs, bien abrités, continuant à défendre la rive droite. La cavalerie parvint cependant à passer la rivière à gué et les Turcs abandonnèrent Philippopoli dans la nuit.

La bataille recommença, le 16 janvier, par l'occupation de la position de Kadikieui, évacuée par les Turcs. Ceux-ci, appuyés à la hauteur de Derment-Déré, essayèrent, en ordre parfait, de se déployer contre le flanc du général Schouvaloff. L'attaque, renouvelée trois fois avec un courage qui ne se lassait pas, échoua complètement. La 31e division russe reçut ces chocs successifs sans se laisser entamer. La droite de Suleiman pacha occupait toute la ligne des collines au sud de Philippopoli. Les Russes entreprirent de tourner son flanc par la route de Stanimaka. Un violent combat s'engagea à Karagatch. La 1re brigade de la 3e division, conduite par le général Krasnof, s'empara des batteries ottomanes. La lutte continua jusqu'au milieu de la nuit.

Le 17 janvier, le général Gourko, que l'armée de Suleiman ne pouvait plus mettre en péril, disposa d'une grande partie de ses forces pour couper par l'est, sur la route de Stanimaka, la ligne de retraite de ce général, et porter toute une division de cavalerie vers Andrinople par la vallée de la Maritsa. Il se mettrait ainsi en communication immédiate avec le général Skobeleff, qui marchait sur Andrinople du nord au sud par Hermanli, éclairant à grande distance son flanc droit. Le général Schouvaloff procédait le même jour, avec le reste de l'armée, soit 28,000 hommes, à une nouvelle attaque des positions turques. Il divisa ses forces en trois colonnes. Les Ottomans, placés

sous les ordres de Fuad pacha, assaillis sur leur front et leurs flancs, se maintinrent avec une grande opiniâtreté pendant plusieurs heures, mais cédèrent le soir à l'élan des Russes. Ils battirent très précipitamment en retraite au sud, après avoir perdu un grand nombre de canons. Suleiman pacha, incapable désormais de tenir à Stanimaka, se dirigea vers l'est avec les 20,000 hommes placés sous son commandement direct. Il échappa à la poursuite des Russes par des chemins de montagne, mais ne réussit pas à sauver son artillerie, qui tomba aux mains de l'ennemi le 19.

Le général Gourko venait ainsi de briser la dernière résistance des Turcs. Il dirigea son armée sur Andrinople par la route d'Haïn-Kieui, suivant ses instructions. La colonne, partie de la passe de Trojan, sous le commandement du général Kartsof, était arrivée à Chirpan, au nord de la vallée de la Maritsa, à mi-chemin de Philippopoli et d'Hermanli, en contact avec l'armée de Gourko, dont une partie de la cavalerie (2e division de la garde) se réunissait, à la même date, à l'avant-garde de l'armée du centre (Skobeleff).

Les corps ayant pour objectif Andrinople, par la route Ieni Zagra-Hermanli, n'avaient pas rencontré de sérieux obstacles. Cette grande ville, quoique fortifiée et capable d'opposer une résistance sérieuse, fut occupée par les Russes du général Stroukof sans

combat. Le grand-duc Nicolas y transféra son quartier général dès le 26 janvier. En même temps, la cavalerie, rayonnant dans toutes les directions, s'emparait de Demotika, au sud d'Andrinople, et atteignait avant la fin du mois Lulé-Bourgas et Tchorlu, sur la route de Constantinople. De tous les points, les colonnes se mettaient en mouvement vers la capitale. Cette marche offensive se poursuivit après la signature de l'armistice. L'armée moscovite ne devait s'arrêter qu'en vue de Constantinople, dont Méhémet-Ali venait de mettre les fortifications en état de défense.

L'invasion russe descendant torrentueuse du haut des cols neigeux du Balkan vers la plaine d'Andrinople aux vertes prairies, aux sombres bosquets de cyprès, dominée de si haut par la mosquée de Selim II dont le dôme immense flanqué de quatre minarets à trois galeries semble barrer l'horizon, avait été le signal des plus lamentables calamités. La guerre y déchaîna ses horreurs, et l'insurrection ses crimes : pillage, meurtre, viol, incendie. L'horrible faim des disettes indiennes, qui tue les nouveau-nés sur le sein tari des mères, le froid sombre de la Bérésina ou d'Héricourt, le typhus de la Dobroutcha leur servaient d'auxiliaires. Jamais les flots de la Maritsa, jaunes comme ceux du Tibre, ne roulèrent autant de cadavres de soldats défigurés, de femmes enveloppées de leur voile comme d'un linceul, de petits enfants nus. Et cependant l'heureuse contrée, toujours couverte d'un

manteau de verdure, a vu les Goths écraser les légions de l'empereur Valens et le maréchal Diebitch, à la tête des débris de l'armée russe, dicter à Mohamed II la paix de 1829.

La marche des longues colonnes d'infanterie vers Constantinople, les reconnaissances des Cosaques dans toutes les directions, les courses à travers la campagne de bandes bulgares se livrant aux plus effroyables excès, assouvissant sur les familles turques privées de leurs chefs les haines accumulées de vingt générations, avaient semé l'effroi parmi les vaincus. La Roumélie devenait une arène de belluaires. Un cri suivi de funèbres gémissements s'était élevé du sein des populations musulmanes. Terrifiées, affolées au spectacle de tant d'horreurs, elles fuyaient en masses serrées devant les détachements moscovites, après avoir entassé dans les lourds chariots aux essieux de bois ce qu'elles avaient de plus précieux, guidées la nuit par de lointaines fumées d'incendie. Des convois immenses, l'un d'eux capturé par la cavalerie russe comptait plus de 20,000 voitures, encombraient les défilés des montagnes et les rues des villes, se hâtaient vers la capitale, couvraient de cadavres de femmes et d'enfants morts de froid les routes de la conquête. D'autres caravanes coupées dans leurs lignes de retraite, gagnaient les gorges sauvages, escaladaient les gradins du Rhodope, sans vivres, sans espoir de trouver un abri contre les tourmentes

de neige des hauts plateaux. Bourgas, Aïdos, Rodosto, Tchorlu voyaient s'entasser dans leurs murs ces misérables que les autorités ottomanes, aidées par les colonies européennes, se trouvaient impuissantes à secourir. MM. Daubigné et Fawcet, consuls de France et d'Angleterre, ont certifié dans des documents signés de tous les membres du comité de secours des réfugiés que, de Tchorlu à Constantinople, sur un convoi de 8,000 femmes et enfants transportés par le chemin de fer, 200 sont morts pendant ce court trajet. Leurs corps étaient jetés par les fenêtres des wagons dans la neige. Le comité écrivait le 24 janvier : « La détresse des réfugiés à Constantinople est épouvantable ; plus de 180,000 habitants des provinces de l'empire, de toutes les races et de toutes les religions, sont arrivés dans la capitale pendant les dix derniers jours, et il en arrive tous les jours des milliers ; la plupart sont sans abri, insuffisamment vêtus, en présence d'un hiver rigoureux ; tous sont affamés ; les mosquées, les églises, les casernes, les écoles, les caravensérails en sont remplis. Le sultan leur a abandonné plusieurs de ses palais ; les personnes riches en ont recueilli dans leurs maisons, mais les moyens de les nourrir font complètement défaut. » La campagne était encore couverte de neige et tous les cours d'eau roulaient des glacons. L'armée russe, quoique habituée à la rude température des steppes, souffrait cruellement aussi. Sur les chemins, on rencontrait, près des bivouacs abandonnés, des cada-

vres d'hommes et de chevaux que se disputaient les chiens sauvages et les corbeaux. Plus de 20,000 malades furent évacués en moins de quinze jours sur les hôpitaux provisoires[1].

Le prince Tcherkasky, que nous avons vu au début de la campagne s'installer à Ploiesti avec une troupe zélée d'employés russes de tous les services et de jeunes Bulgares élevés depuis longtemps dans les collèges spéciaux institués par le gouvernement moscovite à Odessa et à Nikolaïef, avait suivi les corps d'armée victorieux. Considéré comme le législateur de la future principauté bulgare, il déployait une activité fébrile pour organiser de toutes pièces une administration à la mode russe. La police, ce rouage indispensable, fonctionna la première. Les anciens *sandjaks* turcs furent changés en *goubernies* et la Russie poussa l'amabilité envers le souverain futur d'un État encore à naître jusqu'à instituer à l'avance les cadres moscovites de l'armée princière.

Dès le lendemain de la chute de Plevna, la Porte, à laquelle l'Angleterre avait antérieurement promis

1. On a publié récemment une statistique, de laquelle il résulterait que les Russes ont perdu près de 500,000 hommes dans le cours de la guerre de 1877, en comptant tous les hommes morts du feu de l'ennemi ou dans les hôpitaux. Ces données sont évidemment exagérées. La guerre sur le Danube nous fournit à elle seule un chiffre de pertes, soigneusement établi de 188,000 hommes, dont 135,000 sur le champ de bataille ou dans les ambulances, et 53,000 décédés dans les hôpitaux russes des suites de leurs blessures. Les pertes subies en Asie ne nous sont pas encore exactement connues.

son concours, si des négociations de paix venaient à s'engager, avait adressé aux puissances neutres une circulaire sollicitant leur médiation. Cette demande était parfaitement correcte en indiquant, sous une forme détournée, pour bases des négociations, l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman[1]. En effet, bien que les puissances se dérobant aux devoirs que leur imposaient les traités, se fussent désintéressées des événements, elles n'avaient ni donné aucun mandat à la Russie, ni conséquemment abdiqué leurs droits. Cependant elles abandonnèrent sous la pression du cabinet de Berlin, de plus en plus favorable à la politique russe, le terrain des traités. Il suffit de cette simple dépêche datée du 16 décembre : « L'empereur d'Allemagne refuse d'accéder à la demande de médiation de la Porte », pour enlever tout espoir à la Turquie. L'Angleterre ayant informé le 24 décembre le gouvernement de la Porte de l'impossibilité, à la suite du refus de l'Allemagne, d'obtenir la médiation collective des puissances, l'action isolée du cabinet de Saint-James fut sollicitée par le sultan. Le prince Gortschakoff déclina les offres de l'Angleterre. « Il fallait, disait-il, que la

1. Par l'article 7 du traité de Paris, les six puissances garantissaient en commun, et chacune de son côté, l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman.

L'article 8 portait : « La Sublime-Porte et chacune des puissances, avant de recourir à l'emploi de la force, mettront les autres parties contractantes en mesure de prévenir cette extrémité par leur action médiatrice. »

Porte s'adressât elle-même aux chefs des armées russes en Europe et en Asie. » Lord Derby ayant le 4 janvier 1878 répondu au chancelier russe que le gouvernement anglais « ne se refusait pas à transmettre à la Porte la suggestion d'un armistice », mais que les deux gouvernements devaient prendre part aux pourparlers, celui-ci refusa d'admettre la discussion de l'armistice avec l'Angleterre et se rejeta sur les instructions données aux commandants militaires pour déterminer les conditions auxquelles l'armistice pourrait être conclu.

La Porte se décida, sur le conseil de l'Angleterre, à munir Méhémet-Ali de pleins pouvoirs pour la signature d'un armistice. Le grand-duc Nicolas fit alors connaître qu'il ne pouvait pas être question d'armistice sans une acceptation préalable des préliminaires de paix. Après un retard de trois jours qu'expliquait seul le désir de pousser en avant ses troupes, le commandant en chef de l'armée russe se déclara prêt à traiter. Server et Namyk pachas, plénipotentiaires ottomans, arrivèrent à Kasanlik le 20, mais le grand-duc continuant à user de sa tactique dilatoire, les bases[1] de

1. 1° La Bulgarie, dans des limites déterminées par la majorité de la population bulgare et qui, en aucun cas, ne sauraient être moindres que celles indiquées par la conférence de Constantinople, sera érigée en principauté autonome tributaire, avec un gouvernement national chrétien et une milice indigène. L'armée ottomane n'y séjournera plus;

2° L'indépendance du Montenegro sera reconnue. Un accroisse-

paix et l'armistice ne furent signés que le 31 janvier à Andrinople. Les plénipotentiaires apposèrent leurs noms au bas de la première de ces pièces, avec le grand-duc Nicolas. Le général de division Nedjib pacha, le général de brigade Osman pacha, le chef d'état-major de l'armée russe, général Nepokoitschitski et son *ad latus* général Levitzky, approuvèrent la seconde.

On sait quelle impression produisit en Europe la conduite mystérieuse de la Russie pendant et après ces pourparlers. L'empereur Alexandre accentuait lui-même ces inquiétudes pour le maintien de la paix européenne en disant, le 3 février, dans un discours adressé au régiment de Viborg qu'il passait en revue à Saint-Pétersbourg : « L'armistice est loin d'être la fin. Nous devons nous tenir prêts jusqu'à ce que nous

ment de territoire équivalant à celui que le sort des armes a fait tomber entre ses mains lui sera assuré. La frontière définitive sera fixée ultérieurement ;

3° L'indépendance de la Roumanie et de la Serbie sera reconnue. Un dédommagement territorial suffisant sera assuré à la première, et une rectification de frontière à la seconde ;

4° La Bosnie et l'Herzégovine seront dotées d'une administration autonome avec des garanties suffisantes. Des réformes analogues seront introduites dans les autres provinces chrétiennes de la Turquie d'Europe.

5° La Sublime Porte s'engage à dédommager la Russie des frais de la guerre et des pertes qu'elle a dû s'imposer. Le mode, soit pécuniaire, soit territorial ou autre, de cette indemnité sera réglé ultérieurement. S. M. I. le Sultan s'entendra avec S. M. l'Empereur de Russie, pour sauvegarder les droits et les intérêts de la Russie dans les détroits du Bosphore et des Dardanelles.

obtenions une paix durable et digne de la Russie. »

La paix de San-Stefano fut conclue le 3 mars[1].

Au moment où l'armistice fut signé le 31 janvier, la Turquie, battue en Asie comme en Europe, était incapable d'opposer aux Russes une résistance utile. Elle pouvait prolonger la guerre en maintenant ses armées désorganisées derrière les lignes de Buyuk Tchekmedjé à Derkos, devant Constantinople et de Boulair dans l'isthme de Saros près Gallipoli, infliger encore des pertes sanglantes à l'ennemi dans les sièges du quadrilatère, mais, abandonnée par l'Europe, elle s'était décidée à traiter directement avec le vainqueur, afin de garder un reste de domination de ce côté du Bosphore.

Les Russes rêvaient une entrée solennelle à Constantinople. L'imagination moscovite caressait cette apothéose. La messe grecque, dite dans la mosquée de Sophie, la basilique élevée à la Sagesse divine[2] par Constantin, figure au premier rang des *desiderata* du slavisme. Les Russes n'engagèrent pas, pour entrer dans la capitale des sultans, la lutte suprême que le chef des croyants aurait été impuissant à conjurer et n'affrontèrent pas jusqu'au bout la tardive colère de l'Angleterre, mais poursuivant hâtivement leur marche,

1. Nous nous proposons de raconter, dans un prochain volume, la campagne des Russes en Asie, et d'étudier la série des faits diplomatiques, depuis la conclusion de l'armistice d'Andrinople jusqu'à la paix de Berlin.

2. Τῇ ἁγιᾳ σοφίᾳ.

en dépit de l'armistice, des foudres du cabinet de Saint-James et des inquiétudes de l'Europe, ils ne s'arrêtèrent qu'après avoir vu le soleil se levant derrière les montagnes d'Asie, dorer les flots de la Propontide, et salué de hurras frénétiques les merveilleux panoramas du Bosphore et les cent minarets de Constantinople.

FIN.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

ET

CONCORDANCE DES FAITS DE GUERRE

ANNÉE 1877

JUIN.

21. — Débarquement sur la rive de la Dobroutcha d'un fort détachement sous les ordres du général Zoukoff.

22. — Combat de Boudjak. Le général Zimmermann occupe Matchin.

27. — Passage du Danube à Zimnitza par la division Dragomiroff.
— Combat de Sistova.
— Installation d'un corps d'armée sur la rive droite du Danube.
— Bombardement de Nicopoli par les batteries de Flamunda.
— Pillage de Sistova par les Bulgares.

30. — Formation de l'armée d'avant-garde (Gourko).

JUILLET.

2. — Combat livré à Biela par le XIIe corps.

3. — Entrée en campagne de l'armée d'avant-garde (Gourko).

7. — Combat de Tirnova. Prise de cette ville par l'armée d'avant-garde.

11. — Départ de l'armée de Suleiman de Spuz et de Podgoritza sur la frontière du Montenegro pour se porter à la défense des Balkans.

12. — L'armée de Gourko quitte ses cantonnements de Tirnova.

13. — Passage des Balkans par le général Gourko.

14. — Combats d'Hain-Kieui, d'Ieni-Mahalé, d'Esekci et de Konaro livrés par l'armée d'avant-garde au sud des Balkans.

— L'aile droite russe (de Krudener) arrive devant Nicopoli.

15. — Bataille de Nicopoli gagnée par le général de Krudener.

— Combat de Tvardica (armée de Gourko).

16. — Combats d'Ufflani et de Maglis (armée de Gourko).

— Reddition de Nicopoli (aile droite russe).

17. — Combats d'Ufflandir-Kieui et de Carganli. Prise de Kazanlik (armée de Gourko).

— Attaque de la passe de Schipka par le nord. Échec du général Derojinsky.

18. — Attaque de la passe de Schipka par le sud. Échec de Gourko.

— Marche du général Schildner sur Plevna.

19. — Évacuation des ouvrages de Schipka par les Turcs. Occupation de la passe par le général Skobeleff.

— Débarquement de l'armée turque du Montenegro dans la baie de Dedeagatsch.

20. — Première bataille de Plevna gagnée sur le général russe Schildner par Osman pacha.

22. — Occupation d'Eski-Zagra (armée de Gourko).

24. — Combats de cavalerie sur la ligne ferrée d'Hermanli à Ieni-Zagra.

26. — Concentration de l'armée de Suleiman pacha entre Ieni-Zagra et Hermanli.

29. — Combats de Karabunar et de Cirkova perdus par le prince de Leuchtenberg.

— Suleiman pacha concentre son armée à Arabadjikieui.

30. — Combat d'Ieni-Zagra et occupation de cette ville par Gourko.

— Combat de Dalboka perdu par le prince de Leuchtenberg.

— Seconde bataille de Plevna gagnée par Osman pacha sur le général de Krudener.

31. — Bataille de Djuranli gagnée par Gourko sur Réouf pacha.

— Bataille d'Eski-Zagra gagnée par Suleiman pacha sur le prince de Leuchtenberg. Prise de cette ville par le général turc.

— Panique de Sistova.

AOUT.

6. — Combat de Lovca perdu par le général Skobeleff (aile droite russe).

8. — Les dernières forces de Gourko repassent les Balkans.

20. — Combat près de Schipka. Suleiman contraint les Bulgares à la retraite.

21. — Suleiman est repoussé par les Russes après un combat de quatorze heures devant leurs ouvrages de Schipka.

22. — Combat d'artillerie dans la passe de Schipka.

23. — Retraite des Russes sur la rive droite du Kara-Lom après la bataille gagnée par Méhémet-Ali pacha, les 22 et 23 à Iaslar (aile gauche russe).

— Les éclaireurs d'Osman pacha s'avancent au delà de Selvi.

— Triple assaut de Suleiman pacha contre les positions de Schipka. Prise d'une partie des positions russes.

— Arrivée le soir, sur le champ de bataille, des renforts conduits par Radetzki.

24. — Nouvelle bataille dans la passe de Schipka.

25. — Continuation de cette lutte sans résultats.

26. — Nouveaux combats infructueux pour Suleiman, qui se maintient cependant sur ses positions.

27. — Combats de Kadi-Kieui et de Sadina (aile gauche russe).

30. — Bataille de Karahasan-Kieui, gagnée par Méhémet-Ali pacha (aile gauche russe).

31. — Combat à Kadi-Kieui (aile gauche russe).

— Grande sortie d'Osman pacha. Bataille de Pelischat (aile droite russe).

SEPTEMBRE.

1. — Combat devant Lovca.

2. — Combat d'artillerie aux abords de cette ville.

3. — Prise de Lovca par les généraux Imerétinsky et Skobeleff (aile gauche russe).

4. — Reconnaissance offensive de la garnison de Routschouk.

— Combat d'artillerie près de Lovca.

5. — Bataille de Kaceljevo, gagnée par Méhémet Ali pacha sur l'armée du czarevitch.

7. — Action générale d'artillerie devant Plevna.

8. — Continuation de l'action d'artillerie. Bataille des *Montagnes vertes,* livrée par Skobeleff contre les positions au sud de Plevna.

9. — Prise, par les Roumains, d'une tranchée turque près de Grivitza. Nouveau combat des *Montagnes vertes*. Continuation de l'action d'artillerie.

10. — Préparation pour l'assaut général de Plevna.

14. — Bataille de Sinankieui, gagnée par Assaf pacha sur l'armée du czarewitch.

17. — Conquête du fort Saint-Nicolas par Suleiman pacha. Les Russes le lui reprennent après un sanglant combat.

21. — Bataille de Cerkowna perdue par Méhémet-Ali. Retraite de ce général.

— Combat de Rakita livré par la cavalerie du général Kryloff (armée de l'ouest).

22. — Combat sur les lignes de communication de Plevna, entre Gorni-Dubnik et Teliche. Échec du général Kryloff.

23. — Un grand convoi de ravitaillement entre dans Plevna.

25. — Reconnaissance aux abords de Rahova par la cavalerie de Kryloff.

27. — Combat de Manzei (armée de la Dobroutcha).

OCTOBRE.

24. — Prise de Gorni-Dubnik par le général Skobeleff.

— Échec subi par les Russes devant Teliche.

— Reconnaissances de Pirgos, d'Ogarcin et de Kostanca, par l'armée du czarewitch.

28. — Capitulation de Teliche.

31. — Prise de Teteben.

— Conquête de la redoute de Vadin par le colonel roumain Slaniceano

NOVEMBRE.

2. — Reconnaissance du colonel Nafiz bey sur Elena.

8. — Combat de Polomarca livré à l'aile droite russe par Sabit pacha.

9. — Occupation de la *Montagne verte* par le général Skobeleff.

12. — Premier combat d'Étropol.

13. — Refus d'Osman pacha de capituler.

14. — Combat de Solenik livré par Sabit pacha.

21. — Combat de Rahova et prise de cette ville par les Roumains.

22. — Combat de Pravetz et prise de cette position (Gourko).

— Défaite de la cavalerie du général de Klodt.

25. — Prise d'Etropol par le général Dandeville.

26. — Bataille de Pirgos-Mecka entre Assaf pacha et l'armée du czarewitch.

DÉCEMBRE.

3. — Bataille d'Arab-Konak dans la passe d'Orkanié (Gourko).

— Combat de Slatitza défavorable aux Russes (Gourko).

4. — Bataille d'Elena gagnée par Suleiman pacha contre l'armée russe du centre.

10. — Grande sortie d'Osman pacha. Prise des redoutes russes de l'ouest. Défaite d'Osman pacha.

— Reddition de Plevna sans conditions.

11. — La Serbie déclare la guerre à la Porte.

12. — Bataille de Mecka-Trestenik entre Suleiman et l'armée russe de l'est.

— Combat de Slatiza défavorable aux Russes (Gourko).

14. — Les Russes reprennent Elena.

18. — Prise de Mramor par les Serbes.

25. — Les troupes de Gourko franchissent le Balkan d'Etropol en trois colonnes.

28. — La colonne Dandeville surprise par un coup de chasse-neige, rebrousse chemin après avoir subi de grandes pertes.

30. — Les colonnes de Gourko prennent pied au sud du Balkan d'Étropol.

— Bataille de Taskissen dans la vallée de Komarca, perdue par les Turcs. (Gourko).

31. — Continuation de la bataille de Taskissen.

ANNÉE 1878

JANVIER.

1. — Retraite de Chakir pacha sur Petricevo.

— Combat de Bougarovo.

2. — Combat de Petricevo.

— Le général Dandeville débouche à son tour des Balkans.

— Le général Gourko franchit l'Isker.

4. — Le général Gourko occupe Sophia.

8. — Combat de Tchoumourli et de Novoselo.

9. — Bataille de Schipka et prise de la passe.

— Capitulation de l'armée turque.

10. — Prise d'Antivari par les Monténégrins.

— Capitulation de Nisch entre les mains du général serbe Letchanine.

12. — Le grand-duc Nicolas fixe son quartier général à Kazanlik.

14. — Retraite des Turcs sur Philippopoli.

15. — Combats autour de cette ville.

16. — Continuation de la bataille. Échec des Turcs.

— Défaite définitive des Turcs près de Philippopoli.

26. — Le grand-duc Nicolas porte son quartier général à Andrinople.

31. — Signature des bases de l'armistice d'Andrinople.

TABLE DES CHAPITRES

		Pages.
Préface.		1
Chap. I.	Origine et cause du conflit.	7
— II.	Campagne diplomatique et déclaration de guerre.	16
— III.	État de l'opinion en Orient.	29
— IV.	Les préparatifs de guerre et l'entrée en campagne	44
— V.	L'occupation russe en Roumanie.	66
— VI.	Étude du terrain et considérations stratégiques.	86
— VII.	Le plan russe et les projets des Turcs.	115
— VIII.	Les deux passages du Danube.	128
— IX.	L'occupation et les premiers combats.	149
— X.	Expédition du général Gourko.	166
— XI.	Prise de Nicopoli et première bataille de Plevna.	194
— XII.	Combats au dela des Balkans et retraite de Gourko	219
— XIII.	Seconde bataille de Plevna.	236
— XIV.	Campagne de Méhémet-Ali.	255
— XV.	Suleiman dans les Balkans. — Fin de la campagne de Méhémet-Ali. — Opérations d'Osman.	280
— XVI.	Troisième bataille de Plevna.	308
— XVII.	Gorni-Dubnik. — Teliche. — Investissement de Plevna.	333
— XVIII.	Chute de Plevna. — Campagne de Suleiman.	357
— XIX.	Le passage des Balkans. — Campagne de Gourko. — L'armée de Schipka prisonnière	382
— XX.	Philippopoli. — Andrinople. — San-Stefano.	402
Tableau chronologique.		421

ERRATUM.

A la page 41, 16me ligne, *lire* 15 juin *au lieu de* 15 janvier.

Quantin imprimeur
S. Benoit 7 à Paris

[redacted]
3 2044 018 175 216